BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIII
F
31
NAPOLI

OEUVRES

DE

SÉNEQUE

LE PHILOSOPHE.

TOME CINQUIÈME.

Nihil non longa demolitur vetustas, et movet ociùs : at iis quos consecravit Sapientia, noceri non potest. Nulla delebit ætas, nulla diminuet : sequens ac deinde semper ulterior aliquid ad venerationem conferet.

Le Temps détruit tout, et ses ravages sont rapides : mais il n'a aucun pouvoir sur ceux que la Sagesse a rendus sacrés : rien ne peut leur nuire ; aucune durée n'en effacera ni n'en affoiblira le souvenir ; et le siecle qui la suivra, et les siecles qui s'accumuleront les uns sur les autres, ne feront qu'ajouter encore à la vénération qu'on aura pour eux.

SÉNEQUE, *Traité de la brièveté de la vie, chap. xv.*

Nota. *On a tiré un très-petit nombre d'exemplaires de cet Ouvrage en papier vélin.*

OEUVRES

DE

SÉNEQUE

LE PHILOSOPHE.

TRADUCTION DE LAGRANGE,

Avec des notes de critique, d'histoire et de littérature.

TOME CINQUIÈME.

A TOURS,
Chez LETOURMI le jeune.

An 3 de la République française.

DE
LA TRANQUILLITÉ
DE L'AME (1).

CHAPITRE PREMIER.

En examinant avec soin mon ame, ô Sérénus, j'y trouve des vices frappans et sensibles, d'autres moins apparens et plus cachés; quelques-uns ne sont pas continuels, mais reviennent par intervalles : je regarde même ceux-ci comme les plus incommodes; ils ressemblent à ces ennemis errans qui épient le moment d'assaillir, avec lesquels on ne peut ni se tenir en armes, comme en temps

(1) Ce Traité est dédié à Annæus Sérénus, Capitaine des Gardes de Néron. Séneque, dont il étoit l'ami intime (*Voyez* Tacite, *Annal.* lib. 13, cap. 13), se reproche dans une de ses lettres, d'avoir pleuré immodérément sa mort. *Voyez* tom. 1, pag. 308. Pline nous apprend que Sérénus périt avec tous ses convives pour avoir mangé des champignons. Histoire Nat. *lib.* 21, *cap.* 23, *init.*

de guerre, ni jouir de la tranquillité, comme pendant la paix.

Mon état habituel, car je ne dois rien déguiser à mon Médecin, c'est de n'être pas délivré, de bonne foi, des objets de mes craintes et de mon aversion, sans en être pourtant entièrement l'esclave : mon état n'est pas mortel, mais il est douloureux et désagréable ; je ne suis pas malade, mais je ne me porte pas bien. Ne me dites pas que toutes les vertus, dans leur naissance, sont foibles et délicates, que le temps les fortifie. Je n'ignore pas que les avantages mêmes purement apparens, tels que le crédit, la réputation de l'éloquence, et tout ce qui dépend des suffrages d'autrui, acquièrent des forces avec le temps ; que de même, et la vertu qui donne la vraie vigueur, et les talens agréables qui se fardent pour plaire, ont également besoin du cours des années, et que la longueur du temps renforce la teinte de l'une et des autres : mais je crains que l'habitude qui parvient à fortifier tout, n'enracine le vice plus profondément en moi ; l'habitude inspire à la longue l'amour du vice comme de la vertu.

Il m'est difficile de vous donner une idée générale de cette foiblesse, de cette fluctuation de mon ame qui ne peut ni s'élancer avec courage vers le bien, ni se précipiter franchement dans le mal. Je suis obligé de vous détailler ma situation : d'après l'exposition des symptômes, vous trouverez un nom à la maladie. J'ai la passion de l'économie, je n'en disconviens pas ; je n'aime ni un lit préparé pour l'ostentation, ni un habit tiré d'une armoire précieuse, où mille poids le pressent pour lui donner du lustre ; je m'accommode du vêtement le plus simple et le plus ordinaire, d'un vêtement qui se garde et se porte sans inquiétude. Je n'ai point de goût pour les festins que prépare et auxquels on voit assister un nombreux domestique ; pour des repas commandés plusieurs jours d'avance, et servis par une multitude de bras : je les veux simples et communs, sans rareté et sans recherches, tels que je puisse en trouver par-tout de pareils ; je veux qu'ils ne soient à charge ni à ma fortune ni à ma santé, ni obligés de sortir par où ils sont entrés. Je me contente d'un valet

grossièrement vêtu, d'un esclave né dans ma maison; je m'en tiens à l'argenterie grossière de mon provincial de père, quoiqu'elle ne soit recommandable ni par la beauté du travail, ni par le nom de l'ouvrier. Ma table n'est pas remarquable (1) par la variété de ses nuances, ni célebre dans la ville, par une succession non interrompue de possesseurs de bon goût : elle est commode sans attirer les regards, sans exciter la convoitise de mes convives.

Avec cet amour pour la simplicité, croiriez-vous que je me laisse éblouir par l'appareil d'un train magnifique, par un cortege nombreux de valets chamarrés d'or, et plus brillans que dans une fête publique, par une maison où l'on marche sur les objets les plus précieux, où les richesses sont prodiguées dans tous les coins, où les toîts mêmes sont éclatans, et que remplit sans cesse une foule de flatteurs, compagnons assidus de ceux qui dissipent leur bien. Vous parlerai-je

(1) Pour avoir une idée du luxe des Romains à cet égard, il faut lire le Traité des Bienfaits, liv 7, chap. 9, au texte et dans les notes, tom 3, pag. 403 et suiv.

de ces eaux limpides et transparentes qui circulent autour de la salle du festin, et de ces repas somptueux, dignes du théâtre où ils paroissent ? Au sortir du séjour (1) de la frugalité, quand je me vois environné de cet éclat imposant, quand j'entends frémir autour de moi tous ces ministres du luxe, mes yeux se troublent peu à peu ; je sens qu'il est plus facile de résister à l'idée qu'à la vue de l'opulence : je retourne chez moi, sinon plus méchant, du moins plus triste ; je ne marche plus la tête si haute dans mon chétif domicile ; un remords secret s'empare de mon ame, et je doute si le bonheur n'est pas dans le lieu d'où je viens. Je ne suis pas changé, mais je suis ébranlé.

Je veux suivre à la lettre les préceptes rigoureux de mes maîtres, et prendre part au gouvernement de l'Etat ; je desire les honneurs et les faisceaux, non séduit par l'éclat de la pourpre, mais pour être

(1) Juste-Lipse conclut avec raison de ce passage, que Séneque a écrit ce Traité peu de temps après avoir été rappellé de son exil, et lorsqu'il fut rentré en faveur.

plus à portée de servir mes amis, mes proches, mes concitoyens, tous les mortels : je suis la doctrine de Zénon, de Céanthes, de Chrysippe, qui n'ont pourtant jamais gouverné les Etats, mais qui en ont chargé leurs disciples.

Survient-il quelque choc auquel mon ame n'est pas accoutumée? quelques-unes de ces avanies trop communes dans le cours de la vie ? quelque circonstance épineuse et difficile ? quelqu'affaire qui demande plus de temps qu'elle ne vaut? je retourne dans la retraite, avec l'empressement d'un cheval fatigué qui regagne son écurie ; je renferme ma conduite dans l'enceinte de mes murs. Que personne ne prétende me dérober un jour : il ne pourroit me donner aucun dédommagement équivalent à la perte. Que mon ame s'attache à elle-même ; qu'elle se cultive en paix ; qu'elle ne s'occupe des autres, que pour les juger; que sa tranquillité ne soit troublée par aucun soin public et particulier. Mais, lorsqu'une lecture plus forte a relevé mon ame, lorsque des exemples illustres ont aiguillonné mon courage ; je sens

le besoin de paroître au barreau, d'assister l'un de mon éloquence, l'autre de mes recommandations, qui, bien que souvent infructueuses, n'en seront pas moins zélées; de rabattre l'orgueil de cet autre, que la prospérité rend insolent **** (1).

Dans les études, on ne doit s'occuper que des choses, ne parler que pour elles, y subordonner les expressions, qui doivent sans art suivre la pensée par-tout où elle les mene. Eh! quel besoin de composer des ouvrages qui durent des siecles? votre but est-il que la postérité ne vous oublie jamais? vous êtes né pour mourir; et la mort la moins triste est celle qui fait le moins de bruit. Ecrivez donc d'un style simple, mais pour passer le temps, pour votre utilité, et non pour votre gloire: il en coûte bien moins de peine, quand on ne travaille que pour le moment présent. Mais lorsque la grandeur des pensées m'a élevé l'esprit; mes expressions

(1) Il paroît qu'il manque ici quelque chose; car on n'apperçoit pas la liaison de ce qui suit avec ce qui précede.

deviennent plus pompeuses, la chaleur de mon ame se communique à mon langage, mes discours se conforment à la dignité de mon sujet ; je m'élance dans la nue, et ce n'est plus moi qui parle.

Sans entrer dans de plus longs détails, la même foiblesse de vertu me suit dans toute ma conduite : je crains de succomber à la longue ; ou, ce qui est encore plus inquiétant, je crains de rester toujours sur le bord de l'abîme, et de finir par une chûte, peut-être, plus dangereuse que celle que je prévois. On se familiarise avec les maux domestiques, et la prévention aveugle le jugement. Combien de gens seroient parvenus à la sagesse, s'ils ne s'étoient pas flattés d'être devenus sages ? s'ils ne se fussent pas dissimulé quelques-uns de leurs vices, et s'ils n'eussent regardé les autres sans les voir ? Nous nous perdons autant par nos propres flatteries, que par celles des autres. Ose-t-on se parler vrai ? Au milieu des adulateurs qui nous louent, nous renchérissons encore sur eux.

Si vous avez quelque moyen de fixer cette oscillation continuelle, je vous prie

donc de me croire digne de vous devoir la tranquillité. Je sais bien que ces mouvemens ne sont pas dangereux jusqu'ici, et n'ont rien de tumultueux : et pour vous exprimer mon état par une comparaison, ce n'est pas la tempête, mais le mal de mer qui me tourmente. Délivrez-moi de cette gêne, quelle qu'elle soit, et secourez un malheureux prêt à périr à la vue du port.

CHAPITRE II.

JE cherche depuis long-temps, au dedans de moi-même, mon cher Sérénus, à quoi ressemble cette situation. Je ne puis mieux la comparer qu'à l'état d'un homme, qui, revenu d'une longue et dangereuse maladie, éprouve encore quelques émotions, quelques légers mal-aises : il ne lui reste plus le moindre levain de son mal, mais son imagination lui donne encore des inquiétudes ; quoique bien portant, il continue de présenter son pouls au Médecin, et s'alarme de la moindre chaleur qu'il ressent : il n'est plus malade, mais il n'est pas encore accoutumé à la santé : il peut être comparé

à la mer qui, bien que pacifiée, éprouve encore après la tempête un reste d'agitation. Aussi vous n'avez plus besoin de ces remedes violens dont vous avez déja usé, comme de vous retenir, de vous fâcher contre vous-même, de vous aiguillonner avec force ; mais des derniers remedes de la convalescence, qui sont de prendre confiance en vous-même, de croire que vous êtes dans la bonne route, sans vous laisser détourner par les traces confuses de la multitude qui croise votre chemin, ou qui s'égare autour de vous. Ce que vous demandez, est d'être inébranlable ; c'est le comble de la perfection, c'est un état semblable à celui de Dieu même.

Cette stabilité de l'ame, que les Grecs appellent *ènthumia*, et sur laquelle Démocrite a composé un excellent traité, je l'appelle *tranquillité*. Je ne me pique pas de copier le mot grec, de le traduire littéralement, de chercher une étymologie qui y réponde ; mais de rendre l'idée dont il s'agit, par une expression qui ait la force du grec, sans en avoir la forme.

Nous cherchons donc à découvrir comment l'ame, jouissant d'une égalité parfaite, peut suivre un cours uniforme, vivre en paix avec elle-même, se contempler avec satisfaction, goûter une joie que rien n'interrompe, se maintenir dans un état paisible, sans jamais ni s'élever, ni s'abattre. Voilà ce que j'entends par la *tranquillité*. Comment y parvenir ? Nous allons en indiquer les moyens généraux ; ce sera une espece de spécifique universel, dont vous prendrez la dose qui pourra vous convenir. Commençons par la description de la maladie même, afin que chacun puisse voir à quel point il en est attaqué : vous comprendrez alors que dans le mécontentement où vous êtes de vous-même, vous aviez bien moins à faire, que ces malheureux qui se sont attachés à une philosophie spécieuse, dont la maladie s'est décorée d'un titre imposant ; et qui persistent dans leur dissimulation, plutôt par la honte, que par la volonté.

Rangez dans la même classe ceux dont l'ame se flétrit dans une inertie continuelle ; et ceux qui, victimes de la légè-

reté, de l'ennui, de l'inconstance, préfèrent toujours le plan qu'ils ont rejetté. Ajoutez encore ces hommes qui à force de changer de genre de vie, demeurent enfin dans celui où les surprend, non la raison qui n'aime point à innover, mais la vieillesse qui n'en est plus capable : semblables à ceux qui ne pouvant trouver le sommeil, se tournent de tous les côtés, essaient toutes les attitudes, jusqu'à ce que la fatigue les conduise enfin au repos. Ajoutez en un mot ceux que la paresse, plutôt que la raison, préserve de l'inconstance ; ils vivent ; non comme ils veulent, mais comme ils ont commencé.

Le vice se modifie de mille manières ; mais son effet général est de se plaire à lui-même. Cela vient d'une mauvaise disposition de l'ame, de sa timidité ou du peu de succès de ses desirs ; on n'ose pas tout ce qu'on voudroit, ou on l'ose sans réussir. Ainsi l'ame se consume en espérance ; elle est toujours flottante, toujours agitée, toujours en suspens. Cet état d'oscillation dure autant que la vie : on s'impose les actions les plus

pénibles et les plus malhonnêtes ; et quand on n'est pas récompensé de sa peine, on se reproche de s'être déshonoré sans profit : on est fâché, non de la perversité, mais de l'inutilité de son projet ; à la honte d'avoir commencé, se joint la crainte de recommencer ; de-là cet état d'irrésolution et de perplexité ; on ne trouve plus d'issue, parce qu'on ne peut ni commander, ni obéir à ses passions : ainsi la vie, arrêtée, pour ainsi dire dans son cours, ne se traîne plus que lentement et avec peine : et l'ame, dont tous les vœux ont été frustrés, languit dans une stagnation continuelle.

Le mal s'aggrave encore, lorsque le chagrin d'une infortune qui a tant coûté fait recourir au repos et aux occupations de la retraite, qui sont incompatibles avec le goût des affaires publiques, avec le besoin d'agir, et l'inquiétude naturelle qui en est la suite. On trouve peu de consolation en soi-même ; privé des plaisirs momentanés, que l'occupation même procure aux gens en place, on ne s'accommode point de sa maison, de sa solitude, de sa prison ; et l'ame abandonnée à elle-

même, ne peut soutenir sa propre vûe. De-là cet ennui, ce dégoût de soi-même, cette rotation continuelle d'une ame qui ne peut se fixer; enfin la douleur et l'amertume d'une retraite involontaire. Le comble du malheur est qu'on n'ose avouer son mal, la honte enfonce les plaintes dans l'intérieur de l'ame, et les desirs renfermés à l'étroit et sans issue, s'étouffent eux-mêmes : alors le chagrin, la langueur, les tempêtes d'une ame inconstante, qu'agitent alternativement et les élans de l'espérance, et l'abattement du désespoir, qui maudit sans cesse un repos importun, qui gémit de n'avoir rien à faire, et voit d'un œil jaloux les succès d'autrui. L'oisiveté produite par le malheur alimente continuellement l'envie; on desire la chûte des autres, parce qu'on n'a pu s'élever soi-même.

De cette aversion pour les succès d'autrui, jointe au désespoir d'avancer soi-même, naissent et les murmures contre la fortune, et les plaintes contre son siecle. Honteux, ennuyé de son propre état, on se concentre de plus en plus dans la retraite; on y rassemble tout ce qu'on a

de facultés pour se tourmenter. En effet l'homme est naturellement actif et porté au mouvement : toute occasion de s'exciter et de se distraire lui fait plaisir ; elle plaît encore plus aux méchans, pour qui l'occupation est un frottement agréable. Il y a des ulcères qui desirent l'attouchement, quoiqu'il puisse leur nuire ; les galleux aiment à sentir le contact d'un corps rude : il en est de même des passions, qui sont, pour ainsi dire, les ulcères de l'ame ; la fatigue et l'agitation a des charmes pour elles. Il y a même des douleurs dont le corps se trouve bien ; comme de se retourner dans son lit ; de prévenir la fatigue en changeant de côté ; de se renouveller l'air par la diversité des positions. L'Achille d'Homère (1), tantôt se couche sur le dos et tantôt sur le ventre, il ne reste pas un moment dans la même attitude. C'est le propre de la maladie de ne pas soutenir long-temps la même situation. Le changement est un remede pour elle. De-là ces voyages que l'on entreprend, ces côtes que l'on par-

(1) *Voyez* l'*Iliade* d'Homère, *liv.* 24, *vers.* 10 *et* 11.

court : toujours ennemie du présent, l'inconstance essaie tantôt la terre, et tantôt les eaux. » Embarquons-nous pour la » Campanie : mais bientôt on se lasse » d'une vie trop voluptueuse ; alors on » dit, visitons des lieux plus sauvages ; » enfonçons-nous dans les forêts du » Bruttium et de la Lucanie ». Cependant au milieu de ces déserts, on voudroit rencontrer quelqu'objet agréable, propre à délasser ses foibles yeux du spectacle d'une nature trop agreste. » Allons à Tarente ; jouissons de la beauté » de son port, de la douceur de ses hivers, de la magnificence de ses maisons dignes de ses anciens (1) habitans. » Mais il est temps de retourner à Rome : » trop long-temps mes oreilles ont été » privées du bruit des applaudissemens » et du fracas de la ville ; je me sens » le besoin de voir couler le sang humain ».

Ainsi les voyages se succedent, les spec-

(1) *Voyez* sur ce passage la note de Juste-Lipse. La leçon de l'*editio princeps* est fort corrompue, et je ne suis pas satisfait de celle de l'édition *varior.*

tacles

tacles se remplacent, et comme dit Lucrece, *ainsi chacun se fuit sans cesse* (1). Mais que sert de se fuir, si l'on ne peut

(1) Hoc se quisque modo semper fugit. . . . .

LUCR. *de rer. nat. lib.* 3, *vers.* 1081.

Séneque auroit pu citer les quinze vers qui précedent celui-ci : ils sont si sensés et tellement applicables au sujet qu'il traite, que le Lecteur ne sera pas fâché d'en trouver ici la traduction. » Si les hommes, dit Lucrece, connoissoient la cause et l'origine des maux » qui assiegent leur ame, comme ils sentent le poids » accablant qui s'appesantit sur eux, leur vie ne seroit » pas si malheureuse. On ne les verroit pas chercher » toujours, sans savoir ce qu'ils desirent, et changer » sans cesse de place, comme si, par cette oscillation » continuelle, ils pouvoient se délivrer du fardeau qui » les opprime. Celui-ci quitte son riche Palais, pour » se dérober à l'ennui ; mais il rentre un moment » après, ne se trouvant pas plus heureux ailleurs. » Cet autre se sauve à toute bride dans ses terres ; » on diroit qu'il court y éteindre un incendie ; mais » à peine en a-t-il touché les limites, qu'il y trouve » l'ennui. Il succombe au sommeil, et cherche à s'ou- » blier lui-même. Dans un moment, vous allez le voir » regagner la Ville avec la même promptitude. C'est » ainsi que chacun se fuit sans cesse ; mais on ne » peut s'éviter. On se retrouve, on s'importune, on » se tourmente toujours ». *De la nature des choses*, liv. 3, vers 1066 et suiv.

s'éviter? on se suit toujours, on se rapproche de plus en plus. Sachons donc que ce n'est pas aux lieux, mais à nous-mêmes, qu'il faut nous en prendre. Trop foibles pour supporter et la peine et le plaisir, nous sommes également à charge aux autres et à nous-mêmes. Aussi quelques-uns ont pris le parti de mourir, en voyant qu'à force de changer, ils ne faisoient que recommencer le même cercle, sans aucun espoir de trouver rien de nouveau. Quoi! *toujours la même chose*? ce mot qui annonce le désespoir des voluptueux, les a souvent dégoûtés de la vie, et même du monde entier.

Chapitre III.

Contre un ennui de cette nature, quel remede faut-il employer? Le meilleur seroit, sans doute, comme le dit Athénodore (1), de se tenir toujours en ha-

(1) Plusieurs Stoïciens plus ou moins célebres ont porté ce nom. On ne sait duquel d'entre eux Sénèque rapporte ici les paroles : il y a pourtant lieu de croire qu'il s'agit d'Athénodore de Tarse dont nous avons

leine, par le maniement des affaires, par l'administration de la République, par les fonctions de la vie civile. Il y a des malades, auxquels le soleil, l'exercice, le soin continuel de leur corps prolongent la vie. Les Athletes se trouvent bien d'employer la plus grande partie de leur temps à fortifier leurs bras, et à entretenir leurs forces, dont ils sont uniquement occupés. Il en est de même du Sage: destiné à soutenir le choc des affaires civiles; auroit-il rien de mieux à faire, que de se tenir toujours en action? Son but étant de se rendre utile à ses concitoyens et à tous les mortels, il s'exer-

---

parlé ci-dessus, t. 4, pag. 341, note 1. Ce Philosophe prenant congé d'Auguste, ce Prince le pria de lui donner en partant quelque avis utile pour sa conduite: » César, lui dit Athénodore, lorsque vous » éprouverez le plus léger mouvement de colère, ré» citez les vingt-quatre lettres de l'alphabet, avant de » parler ou d'agir «. Auguste fut si content de ce conseil, qu'il en retint l'auteur auprès de lui, en lui disant *qu'il avoit encore besoin de ses leçons.* Voyez ce qui a été dit de ce Philosophe dans le Traité de la *Colère*, liv. 3, chap. 40, note 1, tom. 4, pag. 341 et suiv.

ceroit, et profiteroit en même-temps, lorsqu'au sein des occupations il travailleroit de tout son pouvoir et pour le public et pour les particuliers. Mais, au milieu des brigues et des cabales de l'ambition, parmi cette foule de calomniateurs qui empoisonnent les actions les plus honnêtes, la droiture a trop de risques à courir, elle rencontre plus d'obstacles, que de moyens de réussir; il faut donc renoncer au barreau et aux affaires publiques.

Mais une grande ame trouve à se développer dans l'enceinte même de sa maison. Si le courage des lions et des autres animaux s'éteint à la longue dans la loge qui les renferme, il n'en est pas ainsi de l'homme; la retraite augmente son énergie. Qu'il se cache, mais avec l'intention de servir dans sa solitude et le public et les particuliers, de ses talens, de sa voix, de ses conseils. Ce n'est pas seulement en produisant (1) les Candi-

(1) On voit par ce passage et par ce que dit Pline le jeune, dans le chapitre 71 du Panégyrique de Trajan, que, sous le regne des Empereurs, on ne sui-

dats, en défendant les accusés, en opinant pour la paix ou la guerre, qu'on est utile à sa patrie. L'homme qui instruit la jeunesse, qui, dans la disette où nous vivons de préceptes salutaires, forme les ames à la vertu, qui en saisissant et en arrêtant dans leur course les avares et les débauchés, retarde au moins leur chûte pour quelque temps, un tel homme, même dans une condition privée, travaille pour le public.

Le Magistrat qui juge entre les citoyens et les étrangers, ou le Préteur de la ville, qui prononce aux plaideurs les sentences que lui dicte son Assesseur, fait-il plus pour la patrie, que celui qui enseigne ce que c'est que la justice, la piété, la patience, le courage, le mépris de la

---

voit pas dans l'élection des Magistrats les mêmes usages que du temps de la République. Ceux qui voudront s'instruire des changemens que les Coutumes des Romains ont subis à cet égard dans ces deux époques mémorables de leur histoire, peuvent lire parmi les lettres de Pline, la vingtième du troisième livre, ils y trouveront des détails curieux sur une matière qu'il avoit lui-même fort approfondie. *Voyez* aussi Séneque, tom 1, lettre 8, p. 33.

mort, la connoissance des Dieux, et qui montre que la bonne conscience peut s'acquérir sans peine? Ainsi, lorsque vous consacrerez à l'étude le temps que vous aurez dérobé aux affaires, je ne vous regarderai pas comme un déserteur, ni comme un citoyen désœuvré. Ce n'est pas seulement en combattant dans les armées, en défendant l'aile droite ou la gauche, qu'on sert sa patrie à la guerre; c'est aussi en gardant les postes, en remplissant des fonctions moins périlleuses, mais pourtant utiles, en faisant sentinelle, en présidant aux arsenaux, en exerçant des emplois, qui, sans exposer la vie, sont néanmoins réputés des services militaires.

En vous livrant à l'étude, vous éviterez tous les dégoûts de la vie; vous ne chercherez pas les ténebres, par l'ennui de la lumière, vous ne serez pas à charge à vous-même, et inutile aux autres; vous acquerrez un grand nombre d'amis; les gens de bien se rendront en foule dans votre demeure. La vertu a beau être obscure, elle n'est jamais cachée : elle laisse toujours échapper quelque signe

qui la décele; quiconque en est digne, sait la trouver à la piste. Si au contraire nous brisons tous les liens qui nous unissent à la société ; si nous renonçons au genre humain, pour vivre occupés de nous seuls, cette vie solitaire, dénuée de toute espece d'étude, sera suivie d'un manque total d'occupation. C'est-alors que nous nous mettrons à élever et à détruire des édifices, à reculer la mer dans son lit, à conduire des eaux dans des lieux impraticables, et à prodiguer un temps que la nature nous a donné pour l'employer.

Le temps est un bien dont on est économe ou prodigue : les uns sont en état de rendre compte de l'emploi qu'ils en ont fait, il ne reste à d'autres rien qui puisse justifier leur dépense. Aussi je ne trouve rien de plus honteux qu'un vieillard, qui n'a d'autres preuves d'avoir long-temps vécu, que son âge. Pour moi je pense, mon cher Sérénus, qu'Athénodore a trop cédé aux circonstances, et s'est enfui trop promptement : non que je croye qu'il ne faille quelquefois céder, mais insensiblement, en lâchant pied peu à peu, et sans exposer les étendards ni la dignité

militaire. On est plus respecté et mieux traité de l'ennemi, quand on ne se rend à lui, que les armes à la main.

C'est ainsi que doit se conduire le Sage, ou celui qui aspire à le devenir. Si la fortune l'emporte, et lui ôte la faculté d'agir, il ne fuira pas précipitamment et sans armes, dans la retraite, comme s'il existoit un lieu où la fortune ne puisse le poursuivre; mais il se livrera aux affaires avec plus de réserve, et son discernement lui découvrira d'autres moyens de servir la patrie. Ne peut-il être guerrier ? qu'il aspire à être Magistrat. Est-il réduit à mener une vie privée ? qu'il soit Avocat. Lui impose-t-on silence ? qu'il assiste les concitoyens par des sollicitations muettes. L'entrée même du Barreau est-elle dangereuse pour lui ? qu'il soit, en particulier, en public, à table, bon hôte, ami fidele, convive tempérant. Si les fonctions de citoyen lui sont interdites, qu'il remplisse celles d'homme.

Si la hauteur de notre philosophie, au lieu de nous renfermer dans les murs d'une seule ville, nous a ouvert le commerce du monde entier, et nous a donné

l'univers pour patrie ; c'est afin que notre vertu eût un champ plus vaste. Le Tribunal est-il fermé pour vous ? vous bannit-on de la tribune aux harangues, et des assemblées ? regardez derrière vous l'immensité des régions qui vous sont ouvertes ; la foule des peuples qui sont prêts à vous recevoir. Quelque grande que soit la partie de la terre qu'on vous interdit, on vous en laisse une bien plus grande encore. Mais prenez garde que la faute ne vienne de vous. Vous ne voulez peut-être servir votre patrie qu'en qualité de *Consul*, de (1) *Prytane*,

(1) Les *Prytanes* étoient des Magistrats d'Athènes qui furent chargés de l'administration des affaires, après l'expulsion des trente Tyrans. Le Tribunal des *Prytanes* étoit composé de 400 Officiers, et dans la suite le nombre en fut porté jusqu'à 600; ils avoient l'administration de la justice, la distribution des vivres, la police générale de l'État, et particulière de la ville; ils étoient en droit de conclure et de faire publier la paix, de déclarer la guerre, de nommer les tuteurs et les curateurs pour les mineurs, ou pour tous ceux que leur foiblesse a renfermés sous ce titre dans les Loix ; enfin la discussion de toutes les affaires qui, après avoir été instruites dans les Tribunaux subal-

(1) de *Ceryce*, ou de (2) *Suffete*. Vous ne voulez combattre pour elle, qu'avec le titre de Général ou de Tribun. Quand même

---

ternes, ressortissoient à ce Conseil, appartenoit à ces Magistrats. *Decima pars Consilii quingentum virum, de singulis Tribubus L. viri, qui omnia Senatûs jussa moderabantur, Prutaneis appellati. Atque hæ tribus deeem sorte ductæ sibi ordine succedentes, Rempublicam administrabant.* Harpocration. Lexicon, *voce Prutaneis.* On peut voir encore d'autres détails curieux sur les fonctions des *Prytanes* dans l'Onomastique de Julius Pollux, *lib.* 8, *cap.* 9, *segm.* 94, 95, 96, *edit.* Amstelod. 1706.

(1) Les Céryces étoient des especes de Hérauts sacrés, attachés aux mystères d'Eleusis : ils tiroient leur origine de *Ceryx*, fils de Mercure et de Pandrose. Il n'y avoit que les Eumolpides et les Céryces qui eussent le droit de fournir des Hiérophantes et des Dadouques (ou chefs des Lampadophores) dans la fête de Cérès. *Voyez* l'Onomastique de Julius Pollux, *lib.* 8, *cap.* 9, *segm.* 103 ; et Aristide, dans son oraison sur le Temple de Cérès Eleusis. Le chef de ces Hérauts s'appelloit l'*Hiérocérice.* Sa fonction étoit d'écarter les profanes et tous ceux qui étoient exclus par les Loix, d'avertir les initiés de ne prononcer que des paroles convenables à l'objet de la cérémonie, ou de garder un silence respectueux ; de réciter, avant eux, les formules de l'initiation. Il représentoit Mercure ayant le caducée, etc.

(2) Les Suffetes ou Juges des Carthaginois étoient

la fortune auroit placé les autres aux premiers rangs, en vous rejettant au dernier, vous devez, dans ce poste, la défendre par vos discours, par vos exhortations, par votre exemple et votre courage. Celui même dont les bras viennent d'être coupés dans le combat, trouve encore le moyen de servir son parti, en se tenant ferme, et animant les autres par ses cris. Vous en ferez autant, si la fortune vous écarte des premières places de l'Etat; tenez-vous ferme, et secourez-le par vos cris : si l'on vous presse le gosier, restez encore debout, et secourez-le par votre silence.

Les peines d'un bon citoyen ne sont jamais perdues : ses discours, sa présence, son air, ses gestes, sa fermeté muette, sa démarche même, sont utiles. Il y a

---

des Magistrats dont la dignité répondoit à celle de Consul chez les Romains. *Senatum itaque Suffetes (quod velut consulare Imperium apud eos erat) vocaverunt*, dit Tite-Live, *lib.* 30, *cap.* 7. Cela est confirmé par l'autorité de Pompéius Festus qui dit que *Suffete*, dans la langue des Carthaginois, signifie Consul. *Sufes* Consul *linguâ pœnorum.* de verbor. significat. *lib.* 27, voce *Sufes.*

des remedes, dont l'odeur seule est efficace, indépendamment de la saveur et du contact : de même la vertu, quoiqu'éloignée, quoique cachée, répand au loin un atmosphère d'utilité ; soit qu'elle ait la liberté de s'étendre et d'user de ses droits ; soit qu'on ne lui laisse qu'un accès peu sûr, et qu'on la force de plier ses voiles ; oisive, muette, limitée, ou maîtresse de se produire au grand jour, en quelque état qu'elle soit, elle ne manque jamais d'être utile. Eh ! quoi, regardez-vous comme inutile l'exemple d'un homme qui sait se reposer ?

Le parti le plus sage est donc de mêler le repos à l'action, toutes les fois que des empêchemens fortuits, ou l'état même de la République mettent obstacle à la vie active. Toutes les approches ne sont jamais si bien fermées, qu'une action honnête ne puisse se faire un passage. Pouvez-vous imaginer un sort plus déplorable, que celui d'Athènes, déchirée par trente tyrans? Ils avoient immolé treize cents citoyens, les plus vertueux de la ville, et leur cruauté, bien loin d'être assouvie, n'en étoit que plus affa-

mée. Cette ville qui possédoit l'Aréopage, le plus saint des Tribunaux, un Sénat auguste, un peuple semblable à son Sénat, étoit la proie d'une foule de bourreaux, la salle du Barreau étoit trop étroite pour les tyrans. Quel repos pouvoit espérer une République qui comptoit autant de tyrans que de satellites ? l'espoir même de recouvrer la liberté n'osoit plus s'offrir aux ames, et contre tant de maux il n'y avoit plus d'apparence de remede : où trouver dans une seule ville assez d'Harmodius (1) ? Néanmoins Socrate vivoit au milieu d'eux ; il consoloit les Sénateurs éplorés ; il ranimoit ceux qui désespéroient de la République ; il reprochoit aux riches, qui trembloient pour leus trésors, le repentir trop tardif de leur dangereuse avarice ; il montroit un grand exemple à ceux qui vouloient l'imiter, en marchant libre au milieu des trente tyrans. Cepen-

(1) Harmodius et Aristogiton, deux jeunes Athéniens qui, pour délivrer leur patrie de la Tyrannie, tuèrent Hipparque. Les Athéniens leur dressèrent des statues. *Voyez* le Traité des Bienfaits, *liv.* 7, *chap.* 14.

dant cette même Athènes le fit mourir en prison : elle avoit insulté impunément une foule de tyrans, et une ville libre ne put supporter sa liberté.

Vous voyez donc que, même dans un Etat opprimé, le Sage trouve l'occasion de se montrer, et que dans la République la plus heureuse et la plus florissante, regnent l'avarice, l'envie, et mille autres vices enfantés au sein de la paix. Ainsi, selon les circonstances de l'état ou de la fortune, le Sage saura s'étendre ou se resserrer ; jamais il ne restera immobile, jamais la crainte ne lui liera les mains. Quand les périls le menaceront de toutes parts, quand les armes et les chaînes retentiront autour de lui, son courage ne heurtera pas de front les dangers, mais il ne se cachera point lâchement ; il ne voudra ni s'exposer ni s'enterrer.

Il me semble que c'est Curius Dentatus qui disoit qu'*il aimoit mieux être mort, que de vivre étant mort.* Le plus grand des maux, c'est de sortir du nombre des vivans, avant que de mourir. Cependant si vous tombez dans des temps

peu favorables pour l'administration de l'État, vous pourrez vous livrer davantage au repos et aux Lettres; c'est ainsi que dans une navigation périlleuse on prend terre de temps en temps : alors vous vous détacherez des affaires, sans attendre qu'elles vous quittent.

CHAPITRE IV.

Nous devons considérer d'abord nos propres forces, ensuite les affaires que nous entreprenons, enfin les personnes pour qui, ou avec qui nous devons agir. Mais il faut avant tout se juger soi-même, parce qu'on se croit presque toujours plus fort qu'on ne l'est. L'un se perd par la trop haute idée qu'il a de son éloquence; l'autre veut plus tirer de son patrimoine, qu'il ne peut comporter; celui-ci accable un corps infirme par des fonctions trop laborieuses; quelques-uns ont une timidité qui les rend peu propres aux affaires civiles qui demandent, surtout, de la fermeté, de la hardiesse; la roideur des autres ne peut sympathiser avec la Cour; ceux-ci ne sont pas maîtres

de leur colère, au moindre mécontentement ils s'emportent à des paroles indiscretes ; ceux-là ne peuvent contenir leur esprit railleur, ni retenir un bon mot dangereux. A toutes ces personnes le repos convient mieux que l'action. Un homme altier et peu endurant doit éviter tout ce qui peut exciter en lui cet amour nuisible de la liberté.

CHAPITRE V.

IL faut ensuite juger les entreprises mêmes que nous tentons, et comparer nos forces avec nos projets. La puissance doit toujours être plus forte que la résistance ; le porteur succombe sous la charge, si elle a plus de force. De plus, il y a des affaires qui, sans être considérables en elles-mêmes, deviennent le germe de mille autres. Il faut éviter ces sortes d'occupations qui en amenent sans cesse de nouvelles, et ne point vous engager dans une route d'où vous ne soyez pas libre de sortir. Ne vous chargez que des affaires que vous pouvez terminer, ou du moins dont vous espérez voir la fin ; abandonnez celles

celles qui s'étendent au-delà de l'action, et qui ne finissent pas, quand vous vous l'étiez proposé.

CHAPITRE VI.

IL est sur-tout essentiel de choisir les personnes, d'examiner si elles méritent que nous leur consacrions une partie de notre vie, si elles sentiront le sacrifice que nous leur faisons de notre temps. En effet, il y a des gens qui nous rendent responsables des services mêmes que nous leur rendons. Athénodore disoit qu'*il n'iroit pas même souper chez un homme qui ne lui en auroit pas d'obligation.* Vous concevez qu'il seroit encore moins allé chez ceux qui croient s'acquitter avec leurs amis par un repas, qui vous paient en bonne chère, comme si c'étoit pour vous faire honneur, qu'ils sont intempérans : ôtez leur les témoins et les spectateurs, ils ne trouveront plus de charmes dans une débauche cachée.

Examinez encore si votre caractère vous rend plus propre à l'action, ou à l'étude et à la méditation, et suivez la pente

de votre naturel. Isocrate prit par la main Ephorus pour le faire sortir du Barreau, le croyant plus propre à écrire l'Histoire (1). Le génie réussit mal, s'il est forcé ; on travaille en vain, quand on travaille en dépit de la nature.

CHAPITRE VII.

IL n'est rien de plus délicieux qu'une amitié douce et fidele. Quel bonheur de trouver un homme, dans le sein duquel nous puissions déposer en sûreté tous

(1) Ephorus, disciple d'Isocrate, Orateur et Historien, étoit de Cumes, ville d'Eolie; il écrivit une Histoire de la Grece, qui n'est point parvenue jusqu'à nous, et dont Strabon, Polybe et Diodore de Sicile ont parlé avec beaucoup d'éloge. Cette Histoire commençoit par le retour des Héraclides au Péloponnese, et finissoit à la vingtième année du regne de Philippe, père d'Alexandre le Grand; ce qui forme un intervalle d'environ 750 ans. Séneque, dans un passage où il réduit presque à rien l'autorité des Historiens, quand ils parlent des prodiges, dit qu'Ephore est un Auteur peu digne de foi, qui trompe souvent, et qui se laisse souvent tromper. *Ephorus vero non religiosissimæ fidei, sæpè decipitur, sæpè decipit.* Natural. Quæst. *lib. 7, cap. 16.*

nos secrets, sur la discrétion duquel nous comptions encore plus que sur la nôtre ! un homme, dont la conversation soulage nos inquiétudes, dont les avis nous décident pour le parti le plus sage, dont la gaieté dissipe notre tristesse, dont enfin la vue seule nous réjouisse ! On sentira qu'il faut choisir les plus exempts de passions qu'il est possible : le vice est contagieux, il se communique de proche en proche, et le contact seul en est dangereux. Si dans un temps de peste, on se garde bien de visiter ceux dont les membres sont la proie du mal, par la crainte de l'air infect qu'ils répandent : vous devez de même, dans le choix des amis, prendre les moins corrompus.

C'est un commencement de maladie, que de fréquenter les malades quand on se porte bien : non que je vous prescrive de ne rechercher et de n'attirer à vous que le Sage ; où trouver ce phénix que nous cherchons depuis tant de siecles ? Le meilleur est le moins méchant. A peine auriez-vous pu faire un choix plus heureux, si vous eussiez cherché un homme de bien parmi les Platons, les

Xénophons, et dans l'Ecole de Socrate, si féconde en grands hommes; ou si vous eussiez vécu dans le siecle de Caton, dans ce siecle qui produisit et des hommes dignes d'être les contemporains de Caton, et un plus grand nombre de scélérats et de grands criminels qu'on n'en vît jamais. Il falloit en effet des uns et des autres, pour que Caton fût connu : il falloit des gens de bien dont il méritât l'approbation, et des méchans contre lesquels il éprouvât son courage. Aujourd'hui, dans la disette où nous sommes de gens de bien, il faut se rendre moins difficile sur le choix. Evitez cependant, avant tout, ces hommes sombres et chagrins, pour qui tout est un sujet de plainte : fût-il bienveillant et fidele; un compagnon mélancolique, et qui pleure de tout, est, à coup sûr, l'ennemi de votre repos.

CHAPITRE VIII.

PASSONS à la richesse, la plus grande source des misères humaines : en effet, si vous comparez tous les autres sujets d'angoisses, tels que la mort, les maladies, les craintes, les desirs, les douleurs,

les travaux, avec ceux que l'argent nous fait éprouver, vous verrez qu'il l'emporte sur tout le reste. Songeons qu'il est moins douloureux de n'avoir rien à perdre ; et nous concevrons que la pauvreté cause d'autant moins de chagrins, qu'elle est plus à l'abri des pertes. Vous vous trompez, si vous croyez que les riches la supportent avec plus de courage. Les corps les plus foibles et les plus robustes sont également sensibles aux blessures. Bion a dit agréablement qu'*un cheveu arraché ne fait pas moins de mal aux chauves qu'à ceux qui ont une belle chevelure*. La perte est un tourment égal pour les pauvres et pour les riches ; leur argent s'est incorporé avec eux, et l'on ne peut l'arracher, sans les faire beaucoup souffrir.

Cependant c'est un moindre mal, comme je disois, de ne point acquérir, que de perdre : aussi voyez-vous plus de satisfaction dans ceux que la fortune n'a jamais favorisés de ses regards, que dans ceux qu'elle a abandonnés. C'est ce qu'a très-bien senti Diogene, cet homme supérieur qui se mit dans le cas de n'avoir rien à perdre. Donnez à cet état de sécu-

rité le nom de pauvreté, de besoin, d'indigence, cherchez-lui la dénomination la plus avilissante que vous voudrez; je ne cesserai de croire à son bonheur, que quand vous m'aurez cité quelqu'autre état dans lequel il n'y ait rien à perdre. Je me trompe, ou c'est être Roi, que d'être le seul à qui les avares, les escrocs, les voleurs, les assassins ne puissent faire aucun mal. Quiconque doute de la félicité de Diogene, peut aussi douter si les Dieux sont heureux de n'avoir ni métairies, ni jardins, ni terres immenses cultivées par des colons étrangers, ni argent qui leur rapporte un gros intérêt sur la place.

N'as-tu pas de honte, ô toi qui t'extasies devant les richesses? regarde le monde, vois ces Dieux qui roulent au-dessus de ta tête; ils sont nuds, ils donnent tout, et n'ont rien. Est-ce être pauvre, ou semblable aux Dieux immortels, que de s'être affranchi de tous les liens de la fortune? A votre avis, Démétrius fut-il plus heureux, cet affranchi de Pompée, qui ne rougit pas d'être plus (1) riche

(1) » Avant qu'il fût arrivé en Italie, dit Plutarque, » il avoit déja acquis les plus belles maisons de plai-

que son maître ? Tous les jours on lui apportoit la liste de ses esclaves, comme à un Général celle (1) de ses soldats, lui qui auroit dû se trouver riche, avec deux substituts et un bouge (2) un peu moins étroit. Diogene n'avoit qu'un seul esclave qui s'enfuit : on lui indiqua le lieu de

» sance qui fussent autour de Rome, et les plus beaux » parcs pour les exercices de la jeunesse. Il avoit » aussi des jardins magnifiques, qu'on appelloit les » jardins de Démétrius. Cependant Pompée lui-même, » jusqu'à son troisième triomphe, n'habitoit qu'une » maison simple et modeste ». *Vie de Pompée*, p. 464, 465, tom. 3, *edit.* Bryan. *Londin.* 1723. Plutarque raconte là même une aventure fort plaisante arrivée à Caton d'Utique, au sujet de Démétrius, et qui prouve l'extrême considération dont jouissoit cet insolent affranchi.

(1) Cette coutume qui étoit déja établie du temps d'Auguste, et qui étoit peut-être plus ancienne, subsistoit encore au temps d'Appien Alexandrin, *Voyez* son Histoire des *Guerres civiles*, lib. 5, pag. 1110, *edit.* Amstel. 1670, et pag. 697, 698; *edit.* Henr. Stephan.

(2) Les chambres des esclaves s'appelloient *cellæ*, d'où est venu notre mot françois *cellules*, parce que ces chambres étoient comme les cellules des moines, petites et étroites.

sa retraite; il ne crut pas que ce fût la peine de la ramener. *Quelle honte*, dit-il (1), *que Manès puisse se passer de Diogene; et que Diogene ne puisse se passer de Manès* ! c'est comme s'il eût dit: Fortune, adresse-toi ailleurs : tu n'as rien à prétendre de Diogene. Ce n'est pas mon esclave qui s'est enfui, c'est un homme libre qui s'en est allé.

Un nombreux domestique demande et des vêtemens et de la nourriture : que d'animaux affamés dont il faut satisfaire la voracité ! que d'étoffes à acheter ! que de mains avides à observer ! que d'infortunés mécontens de leur sort, dont il faut employer le ministère ! Combien est plus heureux celui qui ne doit rien qu'à lui-même, à la personne à qui il est le plus aisé de refuser ! Mais si nous n'avons pas la vigueur de Diogene, au moins devons-nous resserrer notre dépense, afin de prêter moins le flanc aux coups de la

(1) *Voyez* Diogene Laerce, *in Diogen.* lib. 6, segm. 55; et les Histoires diverses d'Elien, *libro* 13, *cap.* 28. Stobée attribue ce mot sur Diogene au Philosophe Cratès. *Voyez* serm. 95, pag. 524, *edit.* Aurel. Allobrog. 1609.

fortune. Les corps les plus propres à la guerre, sont ceux qui peuvent se couvrir de leurs armes, et non pas ceux qui les débordent, et qui sont de toutes parts exposés aux blessures. La vraie mesure de la richesse est de n'être ni trop près, ni trop loin de la pauvreté.

CHAPITRE IX.

CETTE mesure nous conviendra, si nous commençons par prendre goût à l'économie, sans laquelle il n'y a point de richesses assez grandes, et avec laquelle il n'y en a pas de trop petites. L'économie est un remede toujours à notre portée; la pauvreté même peut devenir opulence, au moyen de la frugalité. Accoutumons-nous à écarter la pompe, à n'apprécier les choses, que d'après leur utilité, et non par leur éclat. Que les alimens se bornent à appaiser la faim; les boissons, à étancher la soif; le plaisir, à satisfaire les besoins de la nature : apprenons à nous porter sur nos membres, à régler nos habillemens, non sur les modes nouvelles, mais sur les usages de nos ancêtres. Apprenons à augmenter en nous la con-

tinence ; à réprimer le luxe, à domter la gourmandise, à regarder de sang-froid la pauvreté, à surmonter la colère, à pratiquer la frugalité, quand même nous rougirions de remédier à trop bon marché aux besoins naturels ; apprenons enfin à retenir sous le joug les espérances effrénées d'une ame qui s'élance vers l'avenir, et attendons nos richesses de nous-mêmes, plutôt que de la Fortune. On ne peut jamais tellement prévoir et repousser les coups variés du sort, qu'on n'ait encore bien des tempêtes à essuyer, quand on fait un armement considérable. Il faut se resserrer, se mettre à l'étroit, pour que les traits de la Fortune se perdent dans l'air.

Plus d'une fois des exils et des calamités se sont changés en remedes ; de grands maux ont été guéris par de moindres incommodités : ce qui arrive quand l'esprit se rend indocile aux préceptes, et n'est pas susceptible d'un traitement plus doux. Pourquoi donc la pauvreté, l'ignominie, la ruine de la fortune, ne produiroient-elles pas des effets utiles ? C'est un mal opposé à un autre mal.

Accoutumons-nous donc à pouvoir souper sans un peuple de convives, à nous faire servir par un moindre nombre d'esclaves, à ne porter des habits, que pour l'usage qui les a fait inventer, à loger plus à l'étroit. Ce n'est pas seulement dans les combats de la course et dans les jeux du cirque, mais encore dans la carrière de cette vie, qu'il faut savoir se replier sur soi-même.

La dépense même la plus honnête de toutes, celle qui a les études pour objet, ne me paroît raisonnable, qu'autant qu'elle est modérée. A quoi bon ces milliers de livres, ces bibliotheques innombrables, dont le maître pourroit à peine lire les tables dans toute sa vie ? Cette multitude est plutôt une charge, qu'un secours pour celui qui veut s'instruire : il vaut mieux se livrer à peu d'Auteurs, que de s'égarer dans le grand nombre. Quatre cents mille volumes ont été consumés à Alexandrie ! Je laisse vanter à d'autres ce monument superbe de la magnificence royale : que Tite Live l'appelle le chef-d'œuvre du goût et des soins de la puissance souveraine. Ce n'étoit

pas une affaire de goût et de soins : c'étoit le luxe de l'étude, et pas même de l'étude, on n'avoit pas eu l'étude, mais l'ostentation en vue, en formant cette collection. Ainsi des ignorans moins lettrés que des esclaves, ont des livres, non pour étudier, mais pour tapisser leur salle à manger.

Il est plus honnête, dites-vous, de dépenser mon argent en livres, que de l'employer pour acheter des vases de Corinthe et des tableaux. En tout l'excès est un vice. Le moyen de pardonner à un homme qui, après s'être fait construire à grands frais des armoires de cedre et d'ivoire, après avoir rassemblé les ouvrages d'auteurs inconnus ou méprisés, baîlle au milieu de ces milliers de volumes, et n'y trouve de beau que les titres et les couvertures! Vous trouverez chez les hommes les plus désœuvrés, la collection complete des orateurs et des historiens, et des tablettes élevées jusqu'au faîte de la maison. Aujourd'hui, dans les bains mêmes et les thermes, on place une bibliotheque, comme un ornement nécessaire. Je pardonnerois ce délire, s'il venoit

d'un excès d'amour pour l'étude ; mais on ne recherche avec tant de soins les ouvrages et les portraits (1) des plus grands hommes, que pour en parer des murailles.

CHAPITRE X.

VOUS vous êtes trouvé jetté dans un genre de vie pénible : la fortune publique, ou votre fortune particulière, vous engage dans des liens que vous ne pouvez ni dénouer ni rompre. Songez que les gens enchaînés ont dans le commencement de la peine à supporter le poids et la gêne de leurs fers : mais dans la suite, s'ils prennent le parti de souffrir, plutôt que de se désespérer, la nécessité leur apprend

(1) Je ne conçois pas pourquoi Pline donne comme une invention nouvelle (*novitium inventum*), l'usage de placer dans les bibliotheques les statues des grands hommes, puisque cette coutume subsistoit déja du temps de Tibère. (*Voyez* Suétone *in Tiber.* cap. 70.) et même sous Auguste, comme Pline l'insinue lui-même assez clairement, lorsqu'il en attribue l'établissement à Asinius Pollion, ami et contemporain de ce Prince. *Voyez* Pline, *Nat. Hist.* lib. 35, cap. 2. Le passage est très-beau et mérite d'être lu.

à les porter avec courage ; et l'habitude, avec facilité. Vous trouverez dans tous les états, des plaisirs, des délassemens, des charmes même, si au lieu de vous repaître de l'idée de votre malheur, vous songez plutôt à rendre votre sort digne d'envie.

Le plus grand de tous les services que la Nature nous ait rendus, c'est que sachant pour quelles peines elle nous faisoit naître, elle a imaginé l'habitude, comme le calmant de nos chagrins, comme propre à nous familiariser promptement avec les maux les plus graves. Si la continuité du malheur étoit aussi sensible que son premier coup, personne ne pourroit y résister. La Fortune nous tient tous dans ses liens : la chaîne des uns est d'or et plus lâche ; celle des autres est de fer et plus serrée. Qu'importe ? nous sommes tous prisonniers ; et ceux qui enchaînent les autres, sont enchaînés eux-mêmes, à moins qu'on ne trouve la chaîne moins lourde à la main gauche (1). L'un est

(1) Il y avoit à Rome trois manières différentes de garder les prisonniers : ou les enfermoit simplement

dans les liens de l'ambition : l'autre, dans ceux de l'avarice : celui-ci est l'esclave de son nom, celui-là est la victime de son obscurité : quelques-uns sont soumis à un joug étranger ; quelques autres, à leur propre joug : ceux-ci sont retenus dans un lieu par l'exil ; ceux-là, par le sacerdoce (1). Tous les états sont autant d'esclavages.

---

dans un lieu sûr et bien fermé, comme de vils esclaves; ou on leur donnoit une garde militaire ; ou enfin ils avoient pour prison la maison des Magistrats. La garde militaire, dont il est ici question, etoit généralement en usage à Rome et dans les provinces de l'Empire. Elle consistoit à enchaîner le coupable de la main droite, et la même chaîne qui étoit fort longue, servoit à enchaîner de la main gauche le soldat à la garde duquel il étoit confié.

Cette note que j'ai extraite des Commentaires de Juste-Lipse sur Tacite, explique très-bien ce passage de Séneque, et celui de la cinquième lettre, où il dit que *la crainte et l'espérance paroissent opposées, mais que le soldat et le prisonnier ne sont pas unis plus étroitement par la même chaîne, que ces deux passions si dissemblables.*

Voyez Juste-Lipse, *excursus ad Tacit.* Annal. lib. 3, cap. 22. Il confirme ce fait curieux et fort peu connu, par plusieurs autres passages qui se prêtent un jour mutuel.

(1) Tel que le Flamen de Jupiter à qui il n'étoit

Il faut donc se faire à son sort, s'en plaindre le moins possible, et saisir tous les avantages qui peuvent l'accompagner. Il n'y a pas de condition si dure, où la raison ne trouve quelque consolation. Avec de l'industrie, l'espace le plus petit a souvent été rendu propre à plusieurs usages ; et quelque étroit que soit un terrein, l'art parvient à le rendre habitable. La raison surmonte toutes les difficultés : il n'y a pour elle rien de dur,

---

pas permis de passer une seule nuit hors de la ville. *Flamini Diali noctem unam manere extrà urbem nefas est.* TIT. LIV. *lib. 5, cap. 52.* On se relâcha un peu de cette sévérité sous le regne des Empereurs ; car Tacite parle d'un décret du college des Pontifes, fait sous Auguste, qui permet au Prêtre de Jupiter, en cas d'indisposition, de découcher deux nuits au plus avec dispense du Souverain Pontife, pourvu néanmoins que ce ne soit pas au temps où l'on offroit le sacrifice solemnel pour la Nation, ni plus d'une fois par an.

Flaminem Dialem, prompsit Cæsar, recitavitque decretum Pontificum : quotiens valetudo adversa Flaminem Dialem incessisset, ut, Pontificis Maximi arbitrio, plus quàm binoctium abesset : dùm ne diebus publici sacrificii, neu sæpiùs quàm bis eundem in annum. Quæ Principe Augusto constituta, etc. TACIT. *Annal. lib. 3, cap. 71.*

rien

rien d'étroit ; elle fait étendre et amollir : un fardeau pese moins quand on sait le porter.

Mais sur-tout ne souffrons pas que nos desirs s'égarent trop loin ; ne les laissons aller que dans le voisinage, puisque nous ne pouvons pas absolument leur fermer la porte. Renonçant aux objets que nous ne pouvons obtenir, du moins sans beaucoup de peines, ne recherchons que ceux qui sont à notre portée, et qui viennent, pour ainsi dire, solliciter notre espoir ; mais sachons qu'ils sont tous également frivoles, et que différens à l'extérieur, ils ne sont tous au fond que vanité.

Ne portons point envie à ceux qui sont au-dessus de nous ; cette prétendue élévation, n'est bien souvent que le bord d'un précipice : d'un autre côté, ceux que leur mauvais sort a placés dans ce lieu glissant, trouveront leur sûreté à dépouiller leur grandeur de tout son faste, et à ramener peu à peu leur fortune dans la plaine.

D'autres sont nécessairement liés à leur puissance, et n'en peuvent descendre que par une chûte ; qu'ils se bornent à té-

moigner que leur plus grande peine, est d'être incommodes aux autres, et qu'ils ne sont pas élevés, mais en l'air. Que la justice, la douceur, l'humanité, la libéralité leur préparent des ressources pour le sort qui les attend ; et que cet espoir les soutienne au bord de l'abîme. Rien n'est plus propre à préserver de ces orages intérieurs, que de prescrire soi-même des bornes à l'accroissement de sa grandeur, de ne pas laisser la Fortune maîtresse de finir, mais de savoir s'arrêter en-deçà du terme. Ainsi l'ame sentira l'aiguillon des desirs ; mais ils seront bornés, et ne s'égareront pas dans le vague de l'immensité.

CHAPITRE XI.

CE n'est pas au Sage que ce discours s'adresse ; c'est à ceux qui ont encore des imperfections, dont la sagesse est médiocre, et la santé mal assurée. Le Sage ne marche point avec timidité, ni pas à pas. Plein de confiance en lui-même, il ne balance point à marcher au devant de la Fortune : il ne lui cédera point la place.

Eh ! quelle prise auroit-elle pour se faire craindre ! non seulement ses esclaves, ses possessions, ses dignités, mais son corps même, ses yeux, ses mains, tout ce qui peut l'attacher à la vie, sa personne en un mot, ne sont à ses yeux que des biens précaires. Il ne regarde la vie, que comme un dépôt qu'il est prêt à rendre à qui le lui redemandera : cependant il ne s'en méprise pas davantage, pour savoir qu'il n'est pas à lui ; au contraire il veillera à sa conservation avec autant de soin et de circonspection, qu'un homme honnête et scrupuleux à celle d'un fidéi-commis (1). Quand le

(1) Un Fidéi-commis est un héritier simulé, qui est chargé par le testateur de rendre à un autre, au bout d'un certain temps, ou en certain cas, ou toute l'hérédité ou une partie seulement. *Voyez les Institutes* de Justinien, *liv. 2, tit. 23, 24* ; et le *Digeste*, liv. 36, tit. 1, *ad Senatus-Consultum Trebellianum.* Il y avoit plusieurs termes consacrés par l'usage pour instituer un Fidéi-commis, et chacune de ces expressions avoit autant de force que si on les eût employées toutes ensemble. *Verba autem Fidei-commissorum hæc maximè in usu habentur* : peto, rogo, volo, mando, fidei tuæ committo. *Quæ perindè singula firma sunt, atque si omnia in unum congesta essent.* Institut. *lib. 2, tit. 24.*

moment de la restitution sera venu, il ne chicannera pas avec la Fortune; il lui dira : « Je te rends graces pour ce » que tu m'as laissé posséder. Il est vrai » que tes biens m'ont coûté des avances; » mais tu l'ordonnes, j'y renonce avec » reconnoissance et sans murmure. Veux-» tu me laisser quelque chose ? je suis » encore prêt à le garder : en disposes-» tu autrement? mes trésors, ma vaisselle, » ma maison, ma famille, sont à toi, » je te les rends. »

Si c'est la Nature, notre première créatrice, qui vient nous sommer, nous lui dirons aussi : « Reprens une ame meil-» leure que tu ne nous l'as donnée. Tu » ne me verras pas tergiverser, ni recu-» ler : je te restitue volontairement ce que » tu m'as donné sans mon aveu ». Est-il donc si triste de retourner aux lieux d'où l'on est venu ? On vit toujours très-mal, quand on ne sait pas bien mourir. La vie est donc la première chose sur le prix de laquelle il faut rabattre ; elle ne doit être rangée que dans la classe des choses indifférentes. « Nous méprisons, dit Cicé-

» ron (1), les gladiateurs qui tâchent

(1) Ce passage de Cicéron dont Séneque ne rapporte ici qu'une partie, est curieux, à plusieurs égards; il peint sur-tout avec vérité le caractère dominant du Peuple Romain, et prouve en même-temps que les jeux, les amusemens, en un mot les spectacles d'une Nation, peuvent donner une idée assez exacte de l'esprit général qui l'anime. Cicéron dit que le Peuple Romain voyoit avec indignation les Gladiateurs qui combattoient lâchement, et qui le prioient d'une voix suppliante de leur permettre de vivre. » Nous aimons » au contraire, ajoute-t-il, à conserver la vie à des » hommes vaillans et courageux qui s'offrent hardiment » à la mort : et nous prenons plus de pitié de ceux » qui n'en exigent point de nous, que de ceux qui » nous la demandent avec ardeur «.

Si, in Gladiatoriis pugnis et in infimi generis hominum conditione atque fortunâ, timidos, et supplices et ut vivere liceat obsecrantes, odisse solemus; fortes et animosos et se acriter ipsos morti offerentes servare cupimus; eorumque nos magis miseret qui nostram misericordiam non requirunt, quàm qui illam efflagitant : quanto hòc magis in fortissimis civibus facere debemus. *Orat.* pro Milone, *cap.* 34, *edit.* Grævii.

On voit, par ce passage, que les Gladiateurs étoient la partie la plus vile et la plus méprisable de la Nation. Si la conduite des Romains à leur égard, n'annonce pas un Peuple très-sensible et très-compatissant, on ne peut nier qu'elle ne soit du moins celle d'un Peuple guerrier, pour lequel la valeur est la première des vertûs, et la lâcheté le plus grand des crimes,

» d'obtenir la vie par toutes sortes de » moyens, et nous nous intéressons à » ceux qui témoignent du mépris pour » elle ». Il en est de même de nous : la crainte de mourir est souvent la cause de notre mort. La Fortune dont nous sommes tous les gladiateurs, dit à la vue d'un lâche : « Animal méchant et timide, » plus je te garderai, plus tu recevras » de coups et de blessures, parce que » tu ne sais pas présenter la gorge ». Au contraire, celui qui ne détourne point la tête, qui n'oppose pas ses mains au devant du glaive, mais le reçoit avec courage, vit plus long-temps et meurt plus vîte.

Craindre toujours la mort, c'est ne vivre jamais : au contraire, si nous savions que dès l'instant même de notre conception, notre arrêt est porté, nous vivrions suivant l'ordre de la Nature; et la même force d'ame nous empêcheroit de regarder aucun des événemens comme imprévus. En prévoyant, comme devant arriver, tout ce qui est possible, on amortit les coups du sort : ils n'ont rien de nouveau pour ceux qui s'y attendent;

ils ne sont sensibles qu'à l'homme qui se croit en sûreté, qui n'envisage que le bonheur. La maladie, la captivité, la chûte ou l'incendie de ma maison, ne sont point des malheurs imprévus pour moi. Je savois que la Nature m'avoit enfermé dans une demeure orageuse : j'ai tant de fois entendu des lamentations funebres dans mon voisinage ; j'ai tant de fois vu passer devant ma porte les flambeaux et les torches qui précédoient un convoi prématuré ; souvent le fracas d'immenses édifices écroulés, a retenti à mes oreilles ; souvent le trépas m'a enlevé des hommes que le barreau, le sénat ou la conversation avoient liés avec moi ; souvent il a tranché deux mains prêtes à s'unir par les nœuds d'une foi mutuelle. Est-il surprenant que le danger vienne enfin jusqu'à moi, après avoir si longtemps erré à mes côtés? Combien d'hommes néanmoins qui en s'embarquant, ne songent pas aux tempêtes ! Quand une maxime est vraie, je ne rougis pas de son auteur. Publius (1) qui avoit plus

(1) Il s'agit ici de Publius Syrus, Comédien, dont

d'énergie que les plus grands auteurs tragiques et comiques, toutes les fois qu'il vouloit renoncer à ses froides bouffonneries, à son langage fait pour le plus vil parterre (1), entre plusieurs mots

---

nous avons encore des sentences ou maximes très-dignes d'être lues et méditées par tous ceux qui cherchent à se cultiver l'esprit et le cœur. Voici en latin la maxime rapportée par Séneque :

A *Cuivis potest accidere, quod cuiquam potest.*

Voyez ce que j'ai dit de cet Auteur dans le chap. 9, de la Consolation à Marcia, tom. 4, pag. 26, note 1.

(1) Au texte : *et verba ad summam caveam spectantia.* Le sens que je donne à ce passage est fondé sur un usage curieux que je dois faire connoître pour justifier ma traduction. Du temps de Sylla, il n'y avoit pas encore de places marquées au théâtre. Les hommes et les femmes étoient alors assis pêle-mêle, sans aucune distinction, (*Voyez* Plutarque, *in Sylla*, pag. 474, B. t. 1, *edit. cit.*) ; mais Auguste remédia à la confusion et au désordre extrême qui régnoient à cet égard dans les spectacles. Sous son regne, les Sénateurs, les Chevaliers et le Peuple ne furent plus confondus, et les places furent fixées selon les rangs. Les plus voisins du théâtre ou de l'arene (*ima, scilicet orchestra*) étoient pour les Sénateurs ; les secondes, qu'on appelloit *equestria*, et qui étoient proche

dignes, je ne dis pas du brodequin, mais

---

de l'orchestre, étoient destinées aux Chevaliers qui anciennement même avoient quatorze bancs. Enfin les dernières ou les plus éloignées du lieu de la scene (*popularia*) étoient occupées par le Peuple. Mais, comme ce Peuple étoit lui-même distribué en plusieurs classes, la populace, c'est-à-dire les pauvres qui ne sont rien dans aucun pays, parce qu'ils n'ont rien, ne pouvoient voir le spectacle que de fort loin et du fond même de l'amphithéâtre (*in summâ caveâ*). Un ancien Poëte se plaint de ce qu'étant pauvre et mal vêtu, il n'a pu voir les Empereurs Carin et Numérien d'assez près, pour en faire le portrait à son ami.

O utinam nobis non rustica vestis inesset !
Vidissem propiùs mea Numina : sed mihi sordes,
PULLAQUE PAUPERTAS, et adunco fibula morsu
Obfuerunt. . . . . .

CALPURNII, *Eclog. 7, vers. 79 et seq.*

On trouve dans Suétone un passage curieux sur toutes ces distinctions établies par Auguste pour sapper peu à peu et sans bruit, mais d'une main sûre, les fondemens de la constitution républicaine. » Ce » Prince, dit-il, fit rendre un décret du Sénat, qui » accorda aux Sénateurs le droit de remplir les pre- » mières places dans tous les spectacles. Il défendit » aux Députés des Nations libres et alliées de s'as- » seoir dans l'orchestre, parce qu'il avoit remarqué » que plusieurs d'entre eux, étoient de race d'affran- » chis. Il sépara le peuple du soldat. Il marqua les

du cothurne même, a dit, *ce qui peut*

» places des Plébéiens mariés : assigna un degré par-
» ticulier aux adolescens, et le degré le plus voisin
» à leurs gouverneurs. Il défendit à toute personne
» de la lie du peuple de s'asseoir au milieu de l'am-
» phithéâtre. A l'égard des combats des Gladiateurs,
» où les deux sexes étoient autrefois confondus, il
» ne permit qu'aux femmes seules de les voir d'un
» lieu plus élevé que les autres ».

Spectandi confusissimum ac solutissimum morem correxit ordinavitque. . . . . Facto igitur decreto Patrum, ut quoties quid spectaculi usquam publicè ederetur, primus subselliorum ordo vacaret Senatoribus; Romæ legatos liberarum sociarumque gentium vetuit in orchestra considere; quum quosdam etiam libertini generis missi deprehendisset. Militem secrevit à populo. Maritis è plebe proprios ordines adsignavit prætextatis cuneum suum, et proximum pædagogis : sanxitque, ne qüis pullatorum MEDIA CAVEA sederet. Feminis, ne gladiatores quidem, quos promiscuè spectari solemne olim erat, nisi ex superiore loco spectare concessit (solis). *In Augusto cap.* 44. Ex edit. *Oudendorp.*

J'observerai ici en passant, que sous le regne des Empereurs Carin et Numérien, les femmes qui assistoient aux différens spectacles, étoient mêlées et confondues, comme autrefois, avec le peuple. C'est un auteur contemporain qui nous atteste ce fait.

Venimus ad sedes, ubi pullâ sordida veste
INTER FEMINEAS SPECTABAT turba cathedras.

arriver à un seul homme, peut arriver à tous.

En nous pénétrant de cette maxime, en nous représentant que tous les maux innombrables et journaliers qui arrivent aux autres, ont le chemin libre pour parvenir jusqu'à nous, nous serons armés avant que d'être assaillis : il est trop tard de se munir contre le danger, quand il est en présence. Je ne pensois pas que cela dût arriver ; je ne me serois jamais attendu à cet événement. Eh, pourquoi non ? Où sont les richesses à la suite desquelles ne marchent pas l'indigence, la faim, la mendicité ? où sont les honneurs (1), les titres, les dignités qui ne

---

Nam quæcumque patent sub aperto libera cælo,
Aut Eques, aut nivei loca densavêre Tribuni.

CALPURN. *Eclog.* 7, *vers.* 26 *et seq.*

Ceux qui desireront de plus grands éclaircissemens sur cette matière, peuvent consulter Juse-Lipse *de Amphiteat. cap.* 13, 14 et 15. le Commentaire de Torrentius sur Suétone, *in August. cap.* 74. Vossius *Etymologic. ling. lat.* voce *cavea*, et Bulenger *de Circo Romano*, cap. 32 et seq. *Edit.* Luter. 1598.

(1) Le texte porte : *Quæ dignitas, cujus non prætextam, et augurale, et loca patricia.* Sénèque paroit avoir voulu réunir dans ce passage les Magistrats, les Prêtres et les Nobles. *Voyez* les notes de Juste-Lipse et de Gronovius.

soient accompagnés du déshonneur, du bannissement, de l'infamie, de la flétrissure et du dernier mépris ? où est le trône qui ne soit près de sa chûte, et qui ne laisse craindre un usurpateur et un bourreau ? Ne regardez pas ces révolutions comme éloignées ; une heure est quelquefois le seul intervalle entre le trône et la fange.

Sachez donc que toutes les conditions sont sujettes au changement, et que ce qui peut arriver à quelqu'un, peut aussi vous arriver. Vous êtes riche : l'êtes-vous plus que Pompée (1) ? Eh bien ! Caius voulant joindre le titre d'hôte à celui de parent, lui ouvrit le palais, pour lui fermer sa propre maison. Cet infortuné manqua de pain et d'eau : plusieurs fleuves (2) naissoient et se perdoient dans l'é-

(1) On ignore quel est ce descendant de Pompée, que Caligula fit périr si cruellement. Juste-Lipse conjecture qu'il pouvoit être fils de Sextus Pompée, qui mourut sous le regne de Tibère. *Voyez* Valère Maxime, *lib.* 4, *cap.* 7.

(2) Ce passage peut donner une idée des richesses immenses dont jouissoient quelquefois à Rome de simples particuliers. Mais ce que Sénèque dit à ce sujet dans

tendue de ses terres; il fut réduit à mendier l'eau des goutières; dans le palais même de son parent, il mourut de soif et de faim, pendant que son indigne héritier lui préparoit des obseques publiques.

Vous avez passé par les plus grands emplois : étoient-ils aussi considérables, aussi inespérés, aussi illimités, que ceux de Séjan ? cependant le jour même où le Sénat le reconduisit par honneur, le peuple mit son corps en pieces : de ce favori, sur qui les Dieux et les hommes avoient entassé toutes leurs faveurs, il ne resta rien que le bourreau pût traîner aux gémonies (1).

Etes-vous Roi ? je ne vous renverrai pas à Crœsus qui, par l'ordre du vain-

---

la lettre 89, est très-remarquable. On diroit qu'il parle des richesses d'un Souverain. *Voyez* ci-dessus tom. 2, pag. 112.

(1) On sait que Séjan, Ministre et favori de Tibère, éprouva la disgrace la plus subite et la plus mémorable. Son cadavre demeura pendant trois jours aux *Gémonies*, lieu qui répond à la voirie, exposé aux insultes du peuple. *Voyez* Dion Cassius *in Tiber. liv.* 58, *cap.* 9, 10 et 11. *Edit.* Reimar.

queur, monta sur un bûcher qu'il vit éteindre, survivant non seulement à sa Royauté, mais, pour ainsi dire, à sa vie. Je ne vous renverrai pas à Jugurtha, que le Peuple Romain vit prisonnier, l'année même où il avoit redouté ses conquêtes. Nous avons vu Ptolomée, Roi d'Afrique (1), et Mythridate, Roi d'Arménie (2), dans les fers de Caius : l'un

---

(1) Ce Ptolomée étoit fils de Juba, Roi de Mauritanie, et petit-fils de Marc-Antoine par sa mère Séléna, que ce Triumvir avoit eu de Cléopatre. Caligula, qui étoit son cousin, le relégua d'abord, et le fit mourir ensuite, parce que dans un spectacle Ptolomée avoit attiré sur lui tous les regards, par la beauté de son habit de pourpre.

Ptolemæum de quo retuli, et arcessitum è regno, et exceptum honorificè, non aliâ de causâ repentè percussit, quam, quod edente se munus, ingressum spectacula, convertisse hominum oculos fulgore purpureæ abollæ animadvertit. SUETON *in Caio*, cap. 35, *confer. quæ Dion Cassius*, lib. 59, cap. 25. *Edit. cit.*

(2) Ce Mithridate étoit frère de Pharasmane, Roi d'Ibérie : secondé par les Romains, il se rendit maître de l'Arménie. Caligula le fit venir à Rome pour le mettre dans les fers ; mais Claude lui rendit la liberté, et le renvoya dans ses États. *Sub idem tempus Mithridates, quem imperitasse, et ad præsentiam Cæsaris vinc-*

fut envoyé en exil ; l'autre eût désiré qu'on lui tînt cette triste parole. Dans ces vicissitudes continuelles d'élévations et d'abaissemens, si vous ne regardez pas comme devant arriver tout ce qui est possible, vous donnez des forces contre vous à l'adversité : on triomphe d'elle, quand on la voit le premier. Si nous n'avons pas assez de raison, au moins ne nous fatiguons pas pour des choses superflues, ni par des travaux inutiles. Ne desirons pas ce que nous ne pouvons obtenir, de peur qu'après l'avoir obtenu, nous ne reconnoissions trop tard, en rougissant, la vanité de nos desirs. Ainsi nous éviterons ou de travailler sans fruit, ou de recueillir des fruits indignes de nos travaux, vu qu'on est également fâché de n'avoir pas réussi, ou d'avoir à rougir de ses succès.

---

tum memoravi, monente Claudio, in regnum remeavit, fisus Pharasmanis opibus. Is rex Iberis, idemque Mithridatis frater, etc. TACIT. *Annal., lib.* XI, *cap.* 8. *Voyez* Dion Cassius *in Claudio*, lib. 60, cap. 8, *Edit. cit.*

CHAPITRE XII.

RETRANCHONS sur-tout ces courses trop ordinaires à la plupart des hommes, que l'on voit alternativement dans les maisons, sur les théâtres, au milieu des places. Ils s'ingèrent dans les affaires d'autrui, ils ont toujours l'air empressé : demandez à un de ces hommes quand il sort de sa maison, *où allez-vous ? quel est votre projet ?* il vous répondra : *ma foi, je n'en sais rien ; mais je verrai du monde, je trouverai à m'occuper ;* ainsi ils errent sans but, ils vont quêtant des affaires, ne font jamais celles qu'ils avoient projettées, mais celles qu'ils ont rencontrées.

Je comparerois volontiers ces courses inutiles et inconsidérées à celles des fourmis qui montent aux arbres et en descendent, sans rien porter ni rapporter : on pourroit appeller leur vie une laborieuse oisiveté. Quelques-uns vous feroient pitié, ils s'empressent comme s'ils couroient éteindre un incendie ; ils poussent tous les passans, ils tombent et font tomber

ber les autres. Après avoir ainsi couru, soit pour faire la cour à un homme qui ne les regardera pas, soit pour suivre le convoi d'un inconnu, soit pour assister au jugement d'un plaideur de profession, soit pour signer le contrat d'un homme qui change tous les jours de femmes, soit pour atteindre une litière qu'ils porteroient au besoin; arrivés chez eux, exténués d'une fatigue inutile, ils vous protesteront qu'ils ne savoient pourquoi ils sortoient, ni où ils devoient aller; cependant dès le lendemain ils reprendront le même train de vie.

Ayons donc un but dans toutes nos démarches : ces occupations futiles produisent sur les prétendus affairés le même effet que les chimères sur l'esprit des fous. En effet, ne croyez pas même que ceux-ci se déterminent sans objet; ils sont excités par des apparences, dont leur délire ne leur permet pas de découvrir la fausseté. Tous ces hommes qui ne sortent de chez eux que pour grossir la foule, ont des motifs pour courir ainsi de quartier en quartier, mais ces motifs sont légers et frivoles : l'oisiveté les chasse de

leur maison avant l'aurore, et après s'être heurtés en vain à plusieurs portes, après avoir fait leur cour à quelque nomenclateur, et avoir été rebutés par un plus grand nombre, la personne qu'ils trouvent le plus difficilement au logis, c'est eux-mêmes.

Ce vice en produit un autre encore plus odieux, c'est la curiosité, l'amour des nouvelles et des secrets, la recherche d'une foule d'anecdotes qu'il y a du risque à dire et à savoir. C'est cette considération qui faisoit dire à Démocrite, que pour vivre tranquille, il falloit s'abstenir des affaires publiques, et particulières. Il parloit des affaires superflues : car pour les nécessaires il faut s'y livrer sans réserve ; mais quand le devoir ne nous y oblige pas, nous devons nous abstenir d'agir.

Chapitre XIII.

Plus on agit, plus on donne de prise à la fortune : il est plus sûr de ne pas la tenter, d'y penser toujours, et de n'en rien attendre. Je m'embarquerai, s'il n'y

a pas d'empêchement ; je deviendrai Préteur, s'il ne survient pas d'obstacle ; telle entreprise réussira, si rien ne s'y oppose. Voilà dans quel sens nous disons que rien n'arrive au Sage de contraire à son attente. Nous ne prétendons pas le soustraire aux accidens, mais aux erreurs humaines : nous ne disons pas que les événemens prennent le tour qu'il vouloit, mais celui qu'il prévoyoit ; or il prévoyoit des obstacles à ses projets. Le défaut de succès est moins affligeant, quand on ne s'est pas flatté de réussir.

CHAPITRE XIV.

Nous devons encore nous faire une raison sur nos projets ; ne point trop nous y attacher ; savoir passer dans la route où le sort nous conduit, sans appréhender les révolutions dans nos desseins ou dans notre état, sans pourtant tomber dans l'inconstance, qui de tous les vices est le plus ennemi du repos. En effet, si l'obstination trouve bien des inquiétudes et des traverses à essuyer, par des violences que lui fait souvent la

fortune, l'inconstance rend encore plus malheureux, vu qu'elle ne laisse jamais dans une assiette tranquille. Ce sont deux excès également contraires au bonheur, que l'impossibilité de changer, et celle de se fixer. Il faut donc que l'ame se dégage du dehors pour se retirer en elle-même, qu'elle ne trouve de sûreté, de plaisirs, de sujets de s'applaudir qu'intérieurement : ainsi détachée des objets étrangers, et repliée sur elle-même, elle ne sentira pas les pertes, ou n'en sera pas choquée.

Zénon le Stoïcien, en (1) apprenant un naufrage qui avoit englouti tous ses biens, se contenta de dire : *la fortune veut que je me livre à la philosophie sans embarras.*

Un Tyran menaçoit Théodore de le faire mourir et de le priver de sépulture : *tu peux te satisfaire*, lui répondit le Philosophe, *j'ai quelques verres de sang à ta disposition ; quant à la sépulture, tu es bien fou de croire qu'il m'importe*

(1) *Voyez* Diogene Laerce, *in Zenon.* lib. 7, segm. 5. *Edit.* Amstelod. 1692.

de pourrir sur la terre ou dans la terre (1).

Canus Julius, ce grand homme, qui n'en est pas moins admirable, pour être né dans notre siecle, avoit eu une longue dispute avec Caligula (2) : lorsqu'il s'en alloit, le Phalaris de Rome lui dit : ne vous flattez pas au moins d'un fol espoir, j'ai donné l'ordre de votre supplice : *je vous rends graces*, répondit-il, *Prince*

(1) Ce Théodore étoit de la secte Cyrénaïque ; il fut surnommé l'*Athée*. Cicéron et Valere Maxime rapportent différemment la réponse qu'il fit à Lisimaque, et lui font dire : *Ne te voilà-t-il pas bien fier d'avoir le pouvoir d'une mouche cantharide ? Theodorus Lysimacho mortem minitanti* : magnum verò, *inquit*, effecisti, si cantharidis vim consecutus es. *Voyez* Cicéron *Tusculan. Disput. lib.* 5, *cap.* 40. Valere Maxime, *lib.* 6, *cap.* 2. num. 3. *extern.* et Stobée *serm.* 2. *pag.* 31. *Edit.* Aureliæ Allobrog. 1609.

(2) Boëce rapporte un mot très-hardi et très-ferme de ce généreux citoyen. Caligula l'accusoit d'avoir été instruit d'une conjuration tramée contre lui. Si j'en eusse été informé, lui dit Canus, tu ne l'aurois jamais sçu. *Respondissem Cani verbo : qui cùm à C. Cæsare germanici filio conscius contrà se factæ conjurationis fuisse diceretur* : Si ego, inquit, scissem, tu nescisses. *Boeth.* de Consolat. Philosoph. *lib.* 1, prosa 4, pag. 32. *Edit.* Lugd. Batav. 1671, *cum notis* varior.

très-excellent. Il est difficile d'expliquer ce mot, parce qu'il a plusieurs sens. Vouloit-il insulter le tyran et peindre sa cruauté, en disant que sous son empire la mort étoit un bienfait ? Faisoit-il allusion à la bassesse des Romains, qui tous les jours rendoient graces à Caligula du massacre de leurs enfans et de la confiscation de leurs biens ? ou regardoit-il réellement la mort comme un affranchissement ? Quel que soit le sens de ce mot, il partoit d'une grande ame. Mais dira-t-on, le Tyran, d'après cette réponse, pouvoit le forcer à vivre ; c'est ce que ne craignoit pas Canus, il savoit le fonds qu'on devoit faire en pareil cas sur la parole de Caius. On n'a pas d'idée de la tranquillité dans laquelle il passa les dix jours qui s'écoulèrent entre (1) sa

(1) Tacite nous apprend l'époque, mais non le vrai motif de cette loi du Code criminel des Romains. Lutorius Priscus, dit-il, ayant été condamné et aussitôt exécuté, Tibère s'en plaignit au Sénat avec ses détours ordinaires ; et sa lettre donna lieu à un Sénatus-Consulte, par lequel il fut ordonné que les arrêts du Sénat ne seroient portés au Trésor qu'au bout de

condamnation et son supplice. Les discours et les actions de ce grand homme passent toute vraisemblance. Il jouoit aux échecs, lorsque le Centurion, qui conduisoit au supplice une foule d'autres victimes, vint l'avertir. A cet ordre, il compta ses pieces, et dit à celui qui jouoit avec lui, *n'allez pas au moins vous vanter faussement après ma mort de m'avoir gagné :* et s'adressant au

---

dix jours; et que pendant cet intervalle, il seroit surſis à l'exécution du coupable.

Ductusque in carcerem Priscus, ac statim exanimatus. Id Tiberius solitis sibi ambagibus apud Senatum incusavit. . . . . Igitur factum Senatus-Consultum ne decreta patrum ante diem decimum ad Ærarium deferrentur; idque vitæ spatium damnatis prorogaretur. *Annal. lib.* 3, *cap.* 51.

Dion supplée ici au silence de Tacite, et il nous dit que Tibère ne se plaignoit pas de ce qu'on avoit fait mourir Priscus, mais de ce que le Sénat avoit osé condamner quelqu'un à mort, sans lui en demander son avis, et sans lui faire ratifier la sentence du coupable. *Ægrè id tulit Tiberius, non quòd is supplicio esset affectus, sed quòd Senatus aliquem sinè suâ sententiâ damnasset; ideòque Patres increpavit, etc.* Voyez la suite apud Dion. *in Tiber. lib.* 57, *cap.* 20, *pag.* 868. *Edit.* Reimar.

Centurion, *je vous prends à témoin*, lui dit-il, *que j'ai un point d'avance.* Croyez-vous que Canus jouât ? non, il se jouoit : ses amis pleuroient en se voyant sur le point de perdre un homme de ce mérite. *Pourquoi vous affliger*, leur dit-il ; *vous étiez en peine de savoir si les ames sont immortelles, je vais en être instruit dans un moment.* Il ne cessa pas même à la fin de sa vie de chercher la vérité ; la mort n'étoit à ses yeux que la solution d'un grand problême. Il étoit suivi d'un Philosophe attaché à sa personne, et approchoit déja de l'éminence où tous les jours on immoloit des sacrifices en l'honneur de César notre Dieu. *A quoi pensez-vous maintenant*, lui dit le Philosophe, *quelle idée vous occupe ? Je me propose* répondit Canus, *d'observer dans ce moment si court de la mort, si mon ame sentira qu'elle s'en va.* Il promit que s'il découvroit quelque chose, il iroit chez tous ses amis les informer de l'état des ames.

Voilà le calme au milieu de l'orage ; voilà un homme vraiment digne de l'éternité, pour qui le trépas n'est qu'un

moyen d'instruction ; qui à l'extrémité même de sa vie interroge son ame à sa sortie, et qui s'instruit, non seulement jusqu'à sa mort, mais encore par sa mort. On n'a jamais philosophé plus longtemps. Je ne quitte pas pour toujours ce grand homme, dont on ne sauroit parler avec assez de détails. Je veux transmettre ton nom à la postérité la plus reculée, héros illustre, dont la mort est le plus grand des crimes de Caligula.

CHAPITRE XV.

EN VAIN auriez-vous écarté toutes les causes des chagrins particuliers, si vous ne prévenez la misanthropie, qui souvent en prend la place. A la vue de cette foule de crimes heureux ; en songeant combien est rare la candeur, combien l'innocence est inconnue, combien la probité a de peine à se produire, excepté lorsqu'elle est utile ; enfin en se représentant les gains et les pertes également haïssables de la débauche ; l'audace de l'ambition qui ne rougit plus de s'élever par la bassesse ; l'ame se livre

à une noire mélancolie, elle ne voit que la subversion totale des vertus, elle n'en attend plus dans les autres, elle en sent l'inutilité pour elle-même; toutes ses idées n'ont plus qu'une teinte sombre.

Il faut donc nous accoutumer à ne pas voir en noir, mais en ridicule, les vices de la multitude : il vaut mieux imiter Démocrite, qu'Héraclite ; l'un rioit, l'autre pleuroit, toutes les fois qu'il paroissoit en public : toutes nos actions sembloient tragiques à l'un, et comiques à l'autre. Ne voyons que la moitié des vices, et supportons-les avec indulgence. Il y a plus d'humanité à se moquer des hommes, qu'à en gémir : ajoutez qu'on leur est plus utile. Celui qui rit laisse au moins quelque espérance; mais en supposant même qu'on désespère, il y a de la folie à pleurer. A tout prendre, j'aime mieux l'homme qui ne peut s'empêcher de rire, que celui qui ne peut retenir ses larmes : le premier n'est affecté que légèrement ; il ne voit dans tout cet appareil de la vie humaine, rien d'important, rien de grand, rien même de sérieux.

Qu'on se représente en effet tout ce qui nous rend tristes ou joyeux ; et l'on sentira la vérité de ce que disoit Bion : que toutes les actions des hommes ne sont que des farces (1) ; et que leur vie (2) n'est ni plus honnête, ni plus sévère, que les projets qu'ils se contentent de former. Cependant il vaut mieux voir sans émotion les mœurs publiques et les vices des hommes, sans en rire ni en pleurer. On est dupe de se tourmenter pour les maux des autres : il y a de l'inhumanité à s'en amuser : de même que c'est montrer bien inutilement de l'humanité, que de pleurer et de composer son visage, parce qu'un homme fait les obseques de son fils.

Songez encore, dans vos maux, à ne

(1) L'edition Varior. porte *initiis* ; la première *nuptiis* : mais il faut lire avec Pincianus *mimicis*, qui fait un fort bon sens. *Voyez* sur ce passage la note de Juste-Lipse.

(2) Le texte me paroît altéré dans cet endroit, et celui de l'*Editio princeps* est encore plus corrompu. J'ai donné à ce passage le sens que j'ai jugé le meilleur, et qui faisoit le moins de violence à la leçon de l'Edition Varior.

donner à la douleur, que le tribut qu'elle demande, et non celui que prescrit la coutume. La plupart des hommes versent des larmes pour les montrer : ils ont les yeux secs quand ils n'ont point de spectateurs, et se croiroient déshonorés de ne pas pleurer, quand tout le monde pleure. La mauvaise habitude de se régler sur l'opinion est tellement enracinée, que l'on contrefait jusqu'au sentiment le plus naturel, je veux dire celui de la douleur.

Passons à une autre espece de malheur, bien capable de causer de l'affliction et de l'inquiétude; ce sont les mauvais succès des gens de bien. Socrate, par exemple, est forcé de mourir en prison; Rutilius de vivre en exil; Cicéron et Pompée de présenter la gorge à leurs cliens; Caton, cette image vivante de toutes les vertus, de se percer de son épée, et d'immoler du même coup sa vie et la liberté publique. Quel tourment de voir la fortune ainsi récompenser le mérite? Que peut-on espérer pour soi, quand les hommes les plus vertueux sont réduits à un pareil sort? Eh quoi!

voyez comment ils ont souffert : et s'ils ont montré du courage, desirez leur fermeté ; et s'ils sont morts lâchement, et comme des femmes, la perte n'est pas grande : ou leur vertu mérite votre admiration, ou leur lâcheté ne mérite point vos regrets. Quelle honte, que les plus grands hommes, en mourant courageusement, ne fassent que des lâches ? Louons plutôt un héros digne à jamais de nos éloges ; disons-lui : » Homme courageux, » que j'envie ton bonheur ! te voilà échap- » pé aux accidens humains, à l'envie, » à la maladie ; te voilà libre de tes fers : » les Dieux t'ont jugé, non pas digne de » la mauvaise fortune, mais trop grand » pour dépendre d'elle ». Mais ces poltrons qui reculent, qui, sous la faulx même de la mort, jettent encore un coup d'œil du côté de la vie, il faut les brusquer, user envers eux de violence.

Jamais un homme ne me fera pleurer, soit qu'il rie, soit qu'il pleure. Dans le premier cas il essuie lui-même mes larmes ; dans le second, ses pleurs mêmes le rendent indigne des miens. Pleurerai-je Hercule, pour s'être brulé vif ? Régu-

lus, pour avoir été percé de clous ? Caton, pour avoir lui-même rouvert sa plaie ? Quelques instans de douleur ont procuré à ces grands hommes le moyen de vivre éternellement ; la mort les a conduits à l'immortalité.

Un autre sujet d'inquiétude vient du soin de se composer, de se montrer différent de ce qu'on est, de passer sa vie dans la feinte et la dissimulation. Cette attention continuelle sur soi, cette crainte d'être vu tel qu'on est, sont de véritables tourmens. On n'est jamais tranquille, quand on croit que tous ceux qui nous regardent, nous apprécient. En effet, mille circonstances nous découvrent, malgré nous ; et quand notre vigilance réussiroit toujours, quel plaisir et quelle sécurité y a-t-il à passer toute sa vie sous le masque ? Quel charme au contraire dans la sincérité, dans une candeur qui n'a d'autre ornement qu'elle même, et qui ne jette aucun voile sur sa conduite ! il est vrai qu'elle expose quelquefois au mépris, quand elle se montre trop à découvert : bien des gens dédaignent ce qu'ils voient de trop près. Mais la vertu n'a pas à

craindre de s'avilir, en s'exposant au grand jour : après tout il vaut mieux être méprisé pour sa franchise, que tourmenté par une feinte continuelle.

Cependant il faut des bornes : il y a bien de la différence entre vivre sans feinte et vivre sans réserve. Il faut souvent se retirer en soi-même ; le commerce des gens qui ne nous ressemblent pas, jette du désordre dans une ame tranquille, réveille les passions, rouvre les plaies qui n'étoient pas encore bien cicatrisées. Néanmoins le monde et la retraite sont deux choses qu'il faut entremêler et faire succéder l'une à l'autre : l'une nous inspire le desir des hommes, l'autre celui de nous-mêmes ; elles sont le remede l'une de l'autre : la solitude guérit de la misanthropie ; le monde guérit des ennuis de la solitude.

Il ne faut pas non plus tenir toujours l'esprit dans le même degré de tension, il faut le délasser quelquefois par des amusemens. Socrate ne rougissoit pas de jouer avec des enfans ; Caton trouvoit dans le vin un soulagement aux fatigues des soins de l'administration ; Scipion,

après tant de triomphes, ne dédaignoit pas de mouvoir en cadence ses membres aguerris, non en affectant, comme c'est aujourd'hui la coutume, ces attitudes molles et ces mouvemens lascifs qui donnent à notre démarche un air efféminé, mais avec cette contenance mâle qui caractérisoit la danse des anciens Héros aux jours de fêtes, et qui ne leur eût fait aucun tort, quand ils auroient eu pour spectateurs les ennemis mêmes de la Patrie. Il faut donner du relâche à l'esprit. Il acquiert plus de ressort après avoir été détendu; on laisse reposer un champ fertile, parce qu'une fécondité non interrompue l'auroit bientôt épuisé. De même un travail continu éteint, à la longue, la chaleur de l'esprit : le repos et le délassement lui rendent de nouvelles forces; au lieu que la continuité de l'étude émousse l'ame et la rend languissante.

Si les jeux et les amusemens n'avoient pas un attrait naturel, on ne verroit pas les hommes y courir avec tant d'ardeur; néanmoins l'abus en est dangereux, il ôte à l'esprit sa force et sa probité. Le sommeil

sommeil est nécessaire pour refaire le corps ; mais s'il dure nuit et jour, il ne diffère plus (1) de la mort. Je veux qu'on détende l'ame, et non pas qu'on la décompose. Les Législateurs ont institué des jours de fêtes, afin que les hommes, rassemblés, pour des divertissemens publics, trouvassent des intervalles de délassemens nécessaires à leurs travaux. Il y eut, comme je l'ai dit, de grands hommes, qui se donnoient tous les mois quelques jours de vacances ; d'autres qui partageoient chacune de leurs journées entre le repos et le travail. De ce nombre étoit Asinius Pollion, ce fameux Orateur : aucune affaire ne pouvoit le retenir au delà de la dixième heure ; pour lors il ne se permettoit pas même la lecture d'une lettre, de peur qu'elle ne lui fît naître de nouveaux soins : pendant les deux heures qui restoient, il se délassoit des fatigues de toute la journée.

Quelques-uns se sont prescrit un intervalle de repos au milieu de la journée,

(1) *Voyez* Platon *de Legib.* lib. 7, pag. 808. A. B opp. tom. 2, *edit.* Henric. Stephan. 1578.

remettant pour l'après-midi les affaires les moins importantes. Nos ancêtres eux-mêmes défendoient qu'on fît de nouveaux rapports au Sénat (1), passée la dixième heure. Les veilles sont aussi partagées (2) entre les soldats, et ceux qui reviennent d'une expédition en sont exempts. L'esprit demande du ménagement ; le repos qu'on lui donne est une espece d'aliment qui renouvelle ses forces.

Il est sur-tout essentiel de se promener dans des lieux découverts ; un air libre et abondant donne à l'esprit un nouveau ton. Les voyages, le changement de climats, un peu d'excès dans le boire et le manger renouvellent encore la vigueur de l'ame. Quelquefois même on peut aller jusqu'à l'ivresse ; je ne dis pas celle qui appesantit

---

(1) Varron dit qu'on ne ratifioit point un Sénatus-Consulte fait avant le lever ou après le coucher du soleil. *Post hæc deinceps dicit, Senatus-Consultum, ante exortum aut post occasum solem factum, ratum non fuisse.* Apud *Agell.* Noct. Attic. *lib.* 14, *cap.* 7, *edit.* Gronov, *Lugd. Batav.* 1706.

(2) *Voyez* sur ce sujet Juste-Lipse *de Militiâ Romanâ*, lib. 5, *Dialog.* 9. opp. tom. 3, pag. 167 et seq.

l'homme, mais celle qui le réveille; elle noie les chagrins, elle tire l'ame d'elle-même ; elle est le remede de la tristesse, ainsi que de quelques maladies du corps. Si l'inventeur du vin a été appellé *liber*, c'est moins à cause de la liberté qui regne dans les discours des buveurs, que parce qu'il délivre l'ame des chagrins, et la rend plus hardie et plus entreprenante. Mais le vin a des bornes, ainsi que la liberté. On croit que Solon et Arcésilas aimoient le vin : on a reproché l'ivresse à Caton, c'étoit plutôt honorer ce défaut, que déshonorer Caton. Mais c'est un remede qu'il ne faut pas répéter trop souvent, de peur que l'ame ne contracte une mauvaise habitude ; quoiqu'il faille quelquefois l'exciter à la joie et à la liberté, et écarter d'elle une afligeante sobriété.

S'il faut en croire un Poëte Grec (1), *il est quelquefois agréable de perdre*

(1) ANACRÉON : *Voyez* l'Ode 31. *In se ipsum*, vers. 3, pag. 107. *Edit.* Barnes. *Cantabrig.* 1705.

Horace a dit dans le même sens :

Dulce est desipere in loco.

Lib. 4, *Od.* 12, *vers. ult.*

la raison. Si l'on doit s'en rapporter à Platon (1), il a toujours frappé en vain à la porte des Muses, quand il étoit dans son bon sens : si l'on croit Aristote (2),

---

(1) *In Phædro*, op. tom. 3, pag. 245. A. *Edit.* Henr. Steph. 1578. Ce Philosophe fait entendre clairement dans ce passage, que l'on se flatte en vain de devenir grand Poëte, si, guidé seulement par les regles de l'art, on ne se sent transporté de cette fureur presque divine, qui est en ce genre le caractère le plus sensible et le moins equivoque d'une véritable inspiration Selon lui, les esprits froids, tranquilles, et qui se possedent toujours, sont incapables de faire de bons vers; leur poésie est lâche, flasque, et ne fait aucune impression : au lieu que celle de ces hommes doués d'une imagination vive et forte, et qui, semblables à la Discorde d'Homère, ont sans cesse la tête dans les cieux et les pieds sur la terre, vous agite, vous tourmente, vous entraîne, comme un torrent impétueux, et vous fait partager l'enthousiasme qui les domine.

Qui autem absque Poetarum furore ad poeticas fores accedit, confidens, artis cujusdam ductu atque auspiciis, bonum Poetam se evasurum, imperfectus et ipse est, et ipsius Poesis manca et imperfecta, præ illâ quæ ex furore proficiscitur : ac proindè omnis illa quæ ex temperantis sobriique hominis animo manat poesis evanescit.

(2) Cette pensée d'Aristote ne se trouve dans aucun de ses ouvrages; mais il s'est proposé dans un

il n'est point de grand génie, qui n'ait son coin de folie. L'ame ne peut parler un langage sublime, ni s'élever au-dessus des autres, à moins d'être fortement émue; ce n'est qu'en dédaignant la terre, et en s'élevant par une inspiration sacrée au-dessus des mortels, qu'elle profère des accens divins: elle ne peut atteindre à la hauteur, à la sublimité, tant qu'elle reste en elle-même; il faut qu'elle s'écarte de la route battue, qu'elle s'élance, qu'elle s'emporte, qu'elle entraîne son conducteur, et le conduise en des lieux que seul il eût craint de franchir.

Voilà, mon cher Sérénus, les moyens de maintenir sa tranquillité, de la recou-

---

de ses problêmes, une question qui la renferme implicitement, et qui peut avoir donné lieu au résultat que Sénèque nous présente ici. Pourquoi, dit-il, ceux qui se sont distingués, soit en philosophie, soit en politique, soit en poésie, soit dans les arts, ont-ils tous été mélancoliques? *Cur homines, qui ingenio claruerunt, et in studiis philosophiæ, vel in Republicâ administrandâ, vel in carmine pangendo, vel in artibus exercendis, melancholicos omnes fuisse videamus.* Aristot. *Problem.* sect. 30, pag. 815, B. tom. 2. *Edit* Paris. 1629.

vrer quand on l'a perdue, et de résister aux vices dans leur naissance. Sachez pourtant que ces moyens sont eux-mêmes impuissans pour garder un bien aussi fragile, si des soins assidus et une attention continuelle ne veillent sans cesse autour de l'ame.

Fin du Traité de la Tranquillité de l'ame.

DE LA VIE HEUREUSE.

CHAPITRE PREMIER.

Tous les hommes veulent être heureux, ô Gallion mon frère : mais personne ne voit clair quand il s'agit d'examiner en quoi consiste le bonheur. Cependant si l'on en manque la route, on s'en éloigne d'autant plus, qu'on marche avec plus de célérité : ce sont autant de pas en sens contraire, qui écartent de plus en plus du terme. Il faut donc commencer par bien établir quel est le but où nous tendons ; ensuite choisir la voie la plus courte pour y parvenir. En la suivant en droiture, nous ferons des progrès sensibles ; nous verrons chaque jour de plus près ce but vers lequel nous porte un penchant naturel. Tant que nous errons à l'aventure, sans autre guide que les frémissemens et les clameurs discordantes d'une multitude qui nous appelle de tous côtés, nous passons, dans une

longue suite d'égaremens, une vie qui seroit encore trop courte quand nous donnerions les jours et les nuits à l'étude de la sagesse.

Déterminons donc où nous voulons aller, et le chemin qu'il faut prendre ; choisissons un conducteur habile qui connoisse la contrée. Il n'en est pas du voyage dont nous parlons, comme des autres ; un sentier découvert, un habitant du pays, suffisent pour remettre le voyageur dans sa route : ici les chemins les plus battus et les plus fréquentés sont les plus dangereux. Songeons donc à ne point imiter les troupeaux qui suivent toujours la file, et à ne pas marcher où nous voyons, plutôt qu'où nous devons aller. La source de nos plus grands maux, c'est que nous nous réglons sur les bruits publics ; nous ne regardons comme estimable que ce qui a l'approbation universelle et ce qui est autorisé par un grand nombre d'exemples : ainsi nous ne vivons pas d'après les principes de la raison, mais nous imitons les autres ; par-là nous ne faisons que tomber entassés les uns sur les autres. Dans une déroute, lors-

que la foule se presse, personne ne tombe sans en attirer quelqu'autre dans sa chûte; les premiers sont cause du mal qui arrive à ceux qui les suivent : on voit la même chose dans la vie; on ne s'égare jamais tout seul, on devient l'auteur et la cause des égaremens d'autrui. Ce n'est jamais sans conséquence, qu'on se met à la suite de la multitude : l'on aime mieux croire, que juger; l'on vit sur parole, au lieu de consulter sa raison; nous sommes les jouets et les victimes d'erreurs transmises de mains en mains; les exemples d'autrui nous perdent. Pour nous guérir, il faut nous séparer de la foule; la foule combat toujours contre la raison en faveur de ses maux : aussi nous arrive-t-il ce que l'on voit dans les assemblées du peuple, où, lorsque la brigue mobile a fini ses révolutions, on est surpris de voir Préteurs, ceux mêmes à qui on a donné son suffrage; nous approuvons et blâmons les mêmes choses : voilà l'issue de toutes les affaires qui se jugent à la pluralité.

CHAPITRE II.

QUAND il s'agit du bonheur de la vie, ne me dites pas, comme lorsqu'on va aux opinions dans (1) le Sénat, *voilà le parti le plus nombreux*. C'est toujours le plus mauvais. Le genre humain n'est pas assez heureux, pour que le parti le plus sage soit celui du plus grand nombre : la foule annonce toujours l'erreur.

---

(1) Au texte : *Non est quòd mihi illud* discessionum more *respondeas*. Lorsqu'on recueilloit les voix dans le Sénat, on se servoit de ces termes : *Vous qui êtes d'une telle opinion, passez de ce côté; vous qui etes de toute autre, rangez-vous du côté de celui dont vous suivez l'avis*. Cùm ita (*lex*) discessionem fieri jubet. *Qui hæc sentitis, in hanc partem : qui alia omnia, in illam partem ite, quâ sentitis*. Plin. *lib. 8*, Epist. 14. *Discessionem facere*, c'étoit faire la division des voix pour les compter; droit qui appartenoit aux Consuls, ainsi que celui de permettre d'aller aux opinions. Cicéron dit que Lupus, tribun du peuple, prétendit qu'ayant rapporté l'affaire de Pompée, il devoit faire la division des voix avant les Consuls, et que tout le monde se récria beaucoup contre cette prétention, qui étoit tout-à-la-fois injuste et nouvelle. *Lupus tribunus plebis, quòd ipse de Pompeio retulisset, intendere cœpit, ante se oportere* discessionem facere quàm Consules. *Ejus orationi*

Examinons donc quelle est la conduite la meilleure, et non la plus ordinaire ; celle qui peut nous assurer la possession d'un bonheur durable, et non celle qu'approuve le peuple, interprete toujours infidele de la vérité. Je comprends, sous le nom du peuple, les gens (1) vêtus de pourpre, comme les simples particuliers : ce n'est ni la couleur des vêtemens, ni les bordures de pourpre, que je considère.

---

vehementer ab omnibus reclamatum est, erat enim iniqua et nova. *Epist.* 2 ad Familiar. *lib.* 1. Lorsqu'on instruisit le procès du Préteur Antistius, Pétus Thraséa parla avec une liberté qui rompit pour quelques momens les liens de l'esclavage où les Sénateurs étoient retenus. Alors, dit Tacite, presque tous se rangèrent de son avis, aussitôt que le Consul eut permis d'aller aux opinions. *Libertas Thraseæ servitium aliorum rupit : et postquàm* discessionem Consul permiserat, *pedibus in sententiam ejus iére, paucis exemptis.* Annal. *lib.* 14, *cap.* 49. *init.* Comme tous les Sénateurs n'avoient pas voix délibérative, ceux du bas ordre, *Senatores pedarii*, faisoient connoître leur sentiment en se rangeant du côté de celui dont ils suivoient l'avis. *Ita appellatur*, dit Festus, *quia tacitus transeundo ad eum cujus sententiam probat, quid sentiat, indicat.* De verbor. significat. *lib.* 14, voce *pedarium*. On appelloit cette façon d'opiner, *pedibus in sententiam ire.*

(1) Juste-Lipse veut qu'on lise ici *tàm candidatos*,

Je ne m'en rapporte point à mes yeux sur le compte des hommes ; j'ai une autre lumière plus fidele et plus sûre : c'est à l'ame à découvrir les bonnes qualités des ames. Oh ! si elle avoit le temps de respirer, et de rentrer en elle-même, quel interrogatoire elle se feroit ! comme elle s'avoueroit la vérité ! « Je n'ai rien fait » jusqu'ici, diroit-elle, que je ne vou- » lusse annuller. Quand je songe à tout » ce que j'ai dit, j'envie le sort des muets. » Les vœux que j'ai formés, mes ennemis » même les auroient pu former contre » moi. Les objets de mes craintes, grands » Dieux ! étoient moins dangereux, que » ceux de mes desirs ! J'ai eu des enne- » mis, je me suis réconciliée avec eux » (s'il est vrai qu'il puisse y avoir de » réconciliation entre les méchans), et » je ne suis pas encore devenue l'amie de » moi-même. J'ai travaillé à me tirer de » la foule, à me distinguer par quelque

---

quàm coloratos voco : mais le savant Ferrarius conserve la leçon ordinaire, et il explique fort bien le passage de Séneque, sans recourir à la solution de Juste-Lipse. *Voyez* son Traité *de re vestiariâ*, part. 2, lib. 1, *Edit.* Patav. 1654.

» grand talent : qu'ai-je fait, sinon m'ex-
» poser aux traits, et présenter à l'envie
» de quoi mordre ! Vois-tu ces gens qui
» applaudissent des discours dont ils van-
» tent l'éloquence, qui s'attachent aux
» riches, qui font leur cour au crédit,
» qui chantent les louanges de tous ceux
» qui ont du pouvoir : ce sont autant
» d'ennemis ; ou, ce qui revient au
» même, ce sont autant de gens qui
» peuvent le devenir. Le nombre de tes
» envieux, est celui de tes admirateurs ».

CHAPITRE III.

CHERCHONS plutôt un bien dont la possession soit avantageuse ; un bien qui se fasse plutôt sentir que remarquer. Ces vains objets, devant lesquels on s'arrête, qu'on se montre l'un à l'autre avec admiration, sont brillans au dehors, et hideux à l'intérieur. Ce n'est point l'apparence du bonheur que je veux ; c'est un bonheur réel et soutenu, un bonheur, dont le plus beau côté soit celui qui ne paroît pas. Voilà la mine qu'il faut exploiter ; elle n'est pas profonde, il ne

s'agit que de savoir où creuser. Mais dans la nuit qui nous environne, nous passons ce qui est à notre portée ; nous allons nous heurter, sans nous en appercevoir, contre l'objet que nous cherchons.

Pour ne point vous traîner par un trop long circuit, j'omettrai les opinions des autres Philosophes, dont l'exposition et la réfutation nous meneroient trop loin. Je ne vous donnerai que mes propres idées : je dis, *mes idées*, car je ne m'asservis point (1) à quelqu'un des chefs du Stoï-

(1) Séneque a soin d'avertir ici et en plusieurs endroits de ses ouvrages, que l'autorité de Zénon ne lui en imposoit pas au point de captiver absolument son entendement sous l'obéissance de ce Philosophe. » Quels que soient mes ouvrages, dit-il ailleurs, s[ouvi]-» gez, en lisant, que je ne prétends pas conn[oître] la » vérité, mais la chercher, et même sans g[arant]. Je ne » m'asservis à personne ; je ne porte l'attache d'aucun » maître ; et je respecte les jugemens d[es] grands hommes, » sans renoncer aux miens ». *Lettre* 45, *page* 208, *tom.* 1. On trouve en effet dans les écrits de Séneque une foule d'idées qui lui sont particulières, et qui s'écartent même souvent des principes fondamentaux du Stoïcisme. Il paroît qu'en général il préféroit la secte de Zénon ; mais à proprement parler, il n'étoit l'es-

cisme ; je me permets d'avoir un avis. Ainsi tantôt j'adopterai celui de quelqu'un, tantôt je prendrai une partie (1) de l'opinion d'un autre ; et peut-être, lorsqu'après avoir rapporté les sentimens des uns et des autres, on me demandera le mien, je ne rejetterai rien de ce que les premiers auront décidé, et je dirai : *je veux seulement* (2) *ajouter ceci à leur avis.*

---

clave d'aucune, et peut-être pourroit-on le compter avec raison parmi les Eclectiques ; car il adoptoit indifféremment et avec un esprit libre de préjugés, tout ce qui lui paroissoit bon, utile et vrai, dans les écrits des anciens Philosophes. Il s'explique même fort librement à cet égard dans le passage qui fait le sujet de cette note. *Voyez* ce qu'il dit d'Epicure, et de toutes les sectes en général, dans la Lettre 21.

(1) Sénèque fait allusion ici à une coutume pratiquée dans les assemblées du Sénat, et il nous l'explique lui-même ailleurs d'une manière très-claire : » Si » quelqu'un, dans le Sénat, dit-il, ouvre un avis, » dont une partie me convienne, je le somme de la » détacher du reste, et j'y adhère ». *Voyez* la Lettre 21, pag. 106, tom. 1.

(2) C'étoit la formule usitée, dans ces sortes de cas ; comme on le voit par ce passage de Cicéron : *Quæ cùm ita sint, de mandatis litterisque M. Lepidi, viri clarissimi*, Servilio assentior, et hoc amplius censeo,

Commençons par un principe généralement reçu des Stoïciens : c'est qu'il faut suivre la nature, ne point s'écarter de sa route, se former sur ses loix et ses modeles. Voilà la vraie sagesse. Le bonheur est donc conforme à la nature. Il consiste d'abord dans la santé parfaite et inaltérable de l'ame : ses autres élémens sont le courage et la force, la magnanimité, la patience, la résignation aux événemens. Le soin du corps, et ce qui le concerne n'en est point exclus, mais il ne doit point dégénérer en inquiétude. On peut se procurer les commodités de la vie, mais sans en être épris ; on peut user des présens de la fortune, mais sans en être l'esclave. Vous concevez, sans qu'il soit besoin de le dire, qu'une des suites nécessaires, est une paix et une liberté perpétuelles, qui débarrassent des objets qui peuvent nous séduire ou nous effrayer : alors, à ces voluptés chétives et fragiles, dont la jouissance même est nuisible ;

---

magnum Pompe'um, *etc.* Philippic. 13, *cap* 21, *edit.* Grævii. Sénèque emploie encore cette même formule dans ses Questions Naturelles, *lib.* 3, *cap.* 15.

succede

succede une joie constante, inaltérable, ensuite la paix et la concorde de l'ame, et la force unie à la douceur : la cruauté naît toujours de la foiblesse.

CHAPITRE IV.

ON peut encore donner d'autres définitions du bonheur, en changeant les termes sans toucher au fond. On peut étendre ou resserrer la même armée ; avancer les aîles, en enfonçant le centre de bataille ; ou placer tout le front sur une ligne droite, sans diminuer par ces dispositions la force ou le courage des troupes : on peut pareillement donner à la définition du souverain bien, ou une précision plus scrupuleuse, ou plus de détails et de développemens. Ce sera donc la même chose si je dis : le souverain bien est le partage d'une ame qui brave la fortune, et ne se plaît que dans la vertu ; ou d'une ame invincible, fortifiée par l'expérience, tranquille dans l'action, douée d'humanité, occupée du bien de ses semblables. On peut encore dire : l'homme heureux est celui qui ne connoît

d'autre bien que la vertu, d'autre mal que le vice ; que les événemens ne peuvent ni enorgueillir ni abattre ; qui ne connoît pas de plus grand bien, que celui qu'il est le maître de se procurer ; et pour qui le mépris des voluptés est la volupté suprême. Vous pouvez, en vous donnant carrière, présenter la même définition sous telle autre face que vous voudrez, sans en changer la nature. Qui nous empêche de faire consister le bonheur dans la possession d'une ame libre, élevée, ferme, intrépide, à l'abri des craintes et des desirs, pour qui l'honnête soit le seul bien, et la honte le seul mal ; qui regarde comme vile cette foule d'autres objets incapables d'ajouter ou de retrancher rien au bonheur, et qui peuvent venir ou s'en aller, sans que le souverain bien souffre d'accroissement ou de diminution. Avec ces principes, il faut nécessairement jouir d'une sérénité continuelle, d'une joie interne profondément inhérente, puisqu'elle vient de l'ame même, qui ne desire rien de plus que ce qu'elle trouve chez elle. De tels avantages ne dédommagent-ils pas de

quelques mouvemens foibles, puériles, momentanés de notre frêle machine ! Dès qu'on est inaccessible à la volupté, on l'est à la douleur.

CHAPITRE V.

VOUS voyez combien est affligeante et dangereuse la servitude de ces hommes que dominent alternativement la douleur et la volupté, les plus capricieuses et les plus exigeantes de toutes les maîtresses. Il faut donc se rendre libre, et le seul moyen est de mépriser la fortune : alors naîtra le plus inestimable des biens, le calme de l'ame, la sécurité, l'élévation, l'exemption de toute crainte, le plaisir aussi grand qu'inaltérable produit par la connoissance du vrai, par la douceur du commerce, par les épanchemens de l'ame : avantages d'autant plus précieux pour le Sage, que ce seront des fruits provenus de son propre fonds.

On peut encore définir l'homme heureux, celui que la raison a mis au-dessus des desirs et de la crainte. Les pierres sont exemptes d'alarmes et de tristesse, ainsi que les bêtes brutes ; néanmoins on

ne les appellera point heureuses, parce qu'elles n'ont pas le sentiment de leur bonheur. Rangez dans la même classe ces hommes qu'un esprit borné et l'ignorance d'eux-mêmes ont mis au rang des animaux. La seule différence entre ceux-ci et les premiers, c'est que les uns n'ont pas de raison, les autres en ont une corrompue dont ils abusent pour leur propre perte. On n'est point heureux hors de la route du vrai : le bonheur doit donc avoir pour base un jugement droit, sûr, immuable. L'ame n'est pure et dégagée de maux, que lorsqu'elle est à l'abri, non seulement des tourmens, mais même des moindres piquures ; lorsqu'elle demeure inébranlable dans son assiette, malgré les assauts et les incursions de la fortune. Pour la volupté, quand elle nous environneroit de toutes parts, quand elle s'insinueroit par tous nos sens ; quand elle séduiroit nos ames par les plus douces caresses, emploieroit toutes ses amorces, pour solliciter l'un après l'autre chacun de nos organes, est-il un mortel, conservant encore quelque chose d'humain, qui consentît à être ainsi chatouillé, nuit et

jour, et à renoncer au soin de son ame, pour se consacrer uniquement à son corps?

CHAPITRE VI.

MAIS, dira-t-on, l'ame elle-même aura ses voluptés. Qu'elle en jouisse, qu'elle cede à la débauche; que, suprême arbitre des plaisirs, elle se repaisse de tous les objets qui flattent les sens; qu'ensuite elle jette un coup-dœil en arrière; que le souvenir de ses voluptés passées serve d'assaisonnement aux présentes et de modele aux futures; qu'elle médite ses projets honteux; et que du sein de la fange où le corps est plongé, elle envoie ses pensées à la découverte dans l'avenir: je la trouve d'autant plus malheureuse, que c'est une folie de préférer le mal au bien. Sans la raison, il n'est point de bonheur; et l'on n'est pas raisonnable, quand on desire les objets nuisibles, au lieu des objets vraiment utiles.

L'homme heureux a donc un jugement sain: content du présent quel qu'il soit, il aime son état, et la raison lui fait toujours approuver la situation où il se

trouve. Ceux même qui font consister le souverain bien dans la volupté, sentent sur quelle base méprisable ils l'ont établi : aussi regardent-ils la volupté comme inséparable de la vertu : ils prétendent qu'on ne peut ni vivre honnêtement sans vivre agréablement, ni agréablement sans vivre honnêtement. Je ne vois pas comment on peut allier deux choses si différentes. Pourquoi, je vous prie, la volupté seroit-elle inséparable de la vertu ? Comme la vertu est le principe de tout bien, vous voudriez sans doute, faire naître aussi de ses racines les objets de votre affection et de vos desirs : mais si ces deux choses sont inséparables, nous ne verrions pas des actions agréables sans être honnêtes, ou honnêtes sans être agréables.

CHAPITRE VII.

AJOUTEZ que la volupté peut être le partage de l'homme vicieux : au lieu que la vertu est incompatible avec le vice. L'on est souvent malheureux, non pour être privé des plaisirs, mais pour en avoir joui : ce qui n'arriveroit pas,

si la volupté étoit identifiée avec la vertu, qui souvent manque de voluptés, mais n'en a jamais besoin. Pourquoi allier deux choses dissemblables, ou plutôt opposées ? La vertu est quelque chose de grand, d'élevé, de royal, d'invincible, d'infatigable : la volupté est basse, servile, foible et fragile ; son poste, sa demeure ordinaire sont les cabarets et les mauvais lieux. Vous trouverez la vertu dans les temples, dans la place publique, au Sénat, au haut des murs, couverte de poussière, le teint hâlé, les mains endurcies par la fatigue : la volupté se cache, n'aime que les ténebres ; vous la verrez dans les bains, dans les sudatoires, dans les lieux soumis à l'inspection de l'Edile (1), molle, énervée, chancelante d'ivresse, pâle ou fardée, souillée de graisses et de parfums.

Le souverain bien est immortel et indestructible ; il ne produit ni la satiété

(1) Les Ediles prenoient soin de la Police à Rome Les cabarets, les maisons de jeu et de prostitution, étoient de leur département. *Voyez* Juste-Lipse, *Excurs.* ad Tacit. annal. *lib.* 2 *cap.* 85, litt. O.

ni le repentir. Une ame droite ne change jamais, ne peut se dégoûter d'elle-même, ni trouver d'amélioration à faire, parce qu'elle a toujours suivi (1) la route la meilleure : au lieu que la volupté s'évanouit à l'instant même où elle est la plus agréable ; comme elle est très-bornée, elle est bientôt remplie ; elle ennuie, et la première impression une fois passée, elle ne fait que languir. D'ailleurs quelle consistance peut avoir une chose dont l'essence est le mouvement ; qui vient et passe en un clin d'œil, et que la jouissance même fait périr ? La jouissance est le terme de la volupté ; son commencement est le premier pas vers sa fin.

CHAPITRE VIII.

DE PLUS, les méchans goûtent la volupté, comme les gens de bien. L'homme vicieux trouve autant de plaisir dans sa

(1) Je suis ici la leçon de l'*Editio princeps*, où l'on trouve : *nec quidquam mutavit, quia semper secuta est optima* : ce qui fait un fort bon sens.

honte, que l'homme vertueux dans ce qui est honnête : voilà pourquoi les anciens Sages ont recommandé la conduite la plus droite, et non la plus agréable, afin que la volupté fût la compagne, et non le guide des bonnes intentions. C'est la nature qu'il faut prendre pour guide : c'est elle que la raison suit et consulte : c'est donc la même chose de vivre heureux et de vivre d'après la nature.

Je m'explique. Si nous veillons avec soin, mais sans crainte, à la conservation des facultés corporelles propres aux usages de la nature ; si nous ne les regardons que comme des avantages fugitifs et momentanés ; si nous ne nous y asservissons pas ; si les objets accidentels, agréables pour le corps, ne sont à nos yeux que comme les troupes auxiliaires, et les soldats armés à la légère dans un camp : en un mot, si le corps est l'esclave, et non le maître, on aura trouvé le seul moyen de le rendre utile à l'ame. Qu'un homme soit incorruptible et invincible aux objets extérieurs ; qu'il puisse compter sur les forces de son ame ; qu'il soit préparé contre tout événement ;

qu'il sache arranger sa vie ; que sa confiance soit éclairée et soutenue ; qu'il veuille toujours ce qu'il a voulu ; qu'il n'y ait jamais de rature dans ses décrets : on comprend, sans que je le dise, que l'ordre regnera dans l'ame d'un tel homme; que dans toute sa conduite il montrera la douceur unie à la grandeur : sa sagesse sera, pour ainsi dire, identifiée avec ses sens ; c'est de-là qu'elle naîtra, c'est de-là qu'elle prendra son essor vers la vérité, pour rentrer ensuite en elle-même.

Ce monde qui embrasse tous les êtres; ce Dieu puissant qui gouverne l'univers, se porte au dehors, mais pour rentrer de nouveau tout entier en lui-même. Telle doit être notre ame, lorsqu'à l'aide des sens, elle communique avec les objets extérieurs ; il faut qu'elle se rende la maîtresse et d'eux et d'elle-même, et qu'elle ne s'en serve que pour enchaîner en quelque manière le souverain bien. Ainsi les facultés de l'ame et du corps concourent à former cette raison toujours sûre, toujours d'accord, jamais chancelante dans ses opinions, dans ses idées,

dans ses jugemens. Ce bel ordre, cette unanimité de toutes les parties de l'homme, cette espece de concentration, forme le vrai caractère du bonheur : alors il n'y a plus d'égaremens, plus de faux pas, plus d'écueils, plus de chûtes, point d'autres maîtres que soi-même, point d'événemens qui ne soient prévus, nulle gêne, nul obstacle, nulle incertitude ; en effet, la lenteur et l'irrésolution annoncent des troubles et des combats intérieurs. Vous pouvez donc prononcer hardiment que le souverain bien est la concorde de l'ame. Les vertus doivent se trouver où regnent l'harmonie et l'unité : les vices sont toujours en état de guerre.

CHAPITRE IX.

MAIS vous-même, nous dit-on, vous ne cultivez la vertu, que parce que vous en attendez du plaisir ou de la volupté. Je réponds d'abord que ce n'est pas en vue de la volupté, qu'on recherche la vertu, quand même elle en procureroit; la volupté n'est pas le fruit, mais l'accessoire de la vertu : ce n'est pas pour

la volupté que travaille la vertu, mais elle la rencontre en tendant vers un autre but. Ainsi dans un champ labouré pour les moissons, il naît des fleurs; cependant ces plantes, quoiqu'agréables à la vue, n'ont pas été l'objet des travaux du cultivateur, elles ne sont qu'un accessoire : de même la volupté n'est ni la récompense, ni le motif de la vertu, elle n'est que de surérogation. La vertu ne plaît point parce qu'elle est agréable; mais elle est agréable parce qu'elle plaît. Le souverain bien consiste dans la droiture du jugement et dans l'habitude de la vertu : lorsqu'elle remplit l'ame, et se renferme dans cette enceinte, le bonheur est complet, on ne desire rien de plus. Il n'y a rien hors du tout, comme il n'y a rien au de-là du terme.

Ainsi vous n'entendez pas l'état de la question, lors que vous me demandez pourquoi je recherche la vertu. C'est chercher quelque chose au-dessus du sommet. Vous me demandez ce que je gagne à la vertu : la vertu même. Elle n'a rien de mieux à me donner; elle est elle-même sa récompense. Est-ce trop peu, à votre

avis ? Quand je vous dis : le souverain bien consiste dans la fermeté inébranlable de l'ame, dans la prévoyance, la sublimité, la liberté, la concorde, la décence. Exigez-vous encore un autre but auquel ces vertus se rapportent ? Pourquoi me parler de volupté ? je cherche le bonheur de l'homme, et non celui du ventre, dont les bêtes sont mieux pourvues que nous.

CHAPITRE X.

Vous êtes de mauvaise foi, direz-vous : je prétends qu'on ne peut vivre agréablement, si l'on ne vit honnêtement ; ce que ne peuvent ni les bêtes brutes, ni ceux qui mesurent le bonheur sur les plaisirs de la table. Je le répete à haute et intelligible voix, la vie que j'appelle agréable, est inséparable de la vertu. Eh ! ne savons-nous pas que les plus insensés sont ceux qui jouissent le plus de vos voluptés ; que le vice nage dans les plaisirs ; que l'ame elle-même se crée de nouvelles especes de jouissances déshonnêtes et sans nombre ! D'abord elle vous donne l'inso-

lence, une haute opinion de vous-même; un amour-propre aveugle, un attachement imprudent pour tout ce qui vous appartient, la mollesse du bien-être, une gaieté fondée sur des motifs foibles et puériles, la démangeaison de dire des bons mots, un orgueil insultant, une paresse, une langueur, une inertie qui endort l'ame sur elle-même.

La vertu bannit tous ces vices, elle réveille l'ame, elle apprécie les voluptés, avant de leur permettre l'entrée; elle fait très-peu de cas de celles mêmes qu'elle admet; elle se borne à les recevoir; elle s'applaudit, non de l'usage qu'elle en fait, mais des bornes qu'elle leur prescrit. Tandis que, selon vous, la tempérance, en diminuant les plaisirs, fait un tort réel au souverain bien. Vous vous abandonnez à la volupté; et moi je lui mets un frein: vous en jouissez; j'en use : vous la regardez comme le souverain bien; je ne la regarde pas même comme un bien : vous faites tout pour elle, et moi rien. Quand je dis *moi*, je parle du sage, à qui seul vous accordez la volupté.

CHAPITRE XI.

JE n'appelle point sage celui qui est soumis à quelque chose, et encore moins celui qui l'est à la volupté. Dominé par elle, comment résistera-t-il aux travaux, aux périls, à l'indigence, à tant d'autres assauts auxquels la vie de l'homme est exposée ? comment supportera-t-il la vue de la mort et de la douleur, tant d'orages terribles, tant d'ennemis redoutables, s'il se laisse abattre par un si foible adversaire ? Il s'abandonnera à tous les conseils de la volupté, et quels conseils ne lui donnera-t-elle pas ? Elle ne peut, dites-vous, lui en donner de honteux, parce qu'elle est accompagnée de la vertu. Qu'est-ce donc qu'un souverain bien, qui a besoin de surveillant pour être un bien ? Mais comment la vertu guidera-t-elle la volupté ? elle ne marche qu'à sa suite ; elle ne peut donc qu'obéir et non pas commander : vous mettez le Général à l'arrière-garde.

La fonction sublime de la vertu, dans votre système, est de faire l'essai des

voluptés. Nous examinerons si c'est connoître la vertu, que de la traiter d'une façon aussi injurieuse ; si on doit lui conserver son nom, quand on lui ôte son rang. Il ne s'agit, pour le présent, que de nous montrer un grand nombre d'hommes, environnés de voluptés, comblés de tous les présens de la fortune, et que vous serez pourtant forcés de regarder comme des méchans. Voyez (1) un Nomentanus, un (2) Apicius, enrichis de tous les biens de la terre et de la mer, sur la table desquels passent en revue tous les

(1) Fameux débauché, dont Horace parle plusieurs fois dans ses Satyres. Il s'appelloit *L. Cassius*, et avoit mangé tout son bien. Horace, par un trait de Satyre fort plaisant, le joint au bouffon Pantolabus, et leur assigne de leur vivant leur sépulture dans le cimetière de la plus vile populace.

Hoc miseræ plebi stabat commune sepulchrum
Pantolabo scurræ, Nomentanoque nepoti.

Lib. 1. *Satyr.* 8. *vers.* 10 *et* 11.

(2) Il y a eu plusieurs gourmands célebres de ce nom. Celui-ci vivoit sous Auguste. Pline l'appelle *nepotum omnium altissimus gurges.* Nat. hist. lib. 10, cap. 48, sect. 68. *Edit.* Harduin. *Voyez* encore ce qu'il en dit *lib.* 9, *cap.* 17, *non procul à fine.* et surtout Séneque dans sa *Consolation* à Helvia, *cap.* 10.

animaux

animaux des pays étrangers (1) ! Voyez-les attendre mollement leur souper sur un lit de rose ; réjouir leurs oreilles (2)

(1) *Voyez* ci-dessous la *Consolation à Helvia*, chap. 9. *in fine.*

(2) Ce passage peut nous donner une idée du luxe des Romains dans leurs repas. Séneque y a rassemblé les traits les plus saillans de ce tableau, et l'on croit lire une description des mœurs Asiatiques. Mais on sera moins étonné de cette ressemblance, lorsqu'on saura que les victoires de Manlius dans l'Asie, sont, en effet, l'époque où les Romains connurent tous ces raffinemens du luxe, et toutes ces superfluités devenues bientôt nécessaires. Ils commencèrent alors à avoir pendant leurs repas des concerts, des chanteurs et des musiciens, qui jouoient de différentes sortes d'instrumens ; à faire représenter dans la salle du festin des tragédies, des comédies, des pantomimes. On y voyoit même des combats de Gladiateurs, et jusqu'à des éléphans.

Luxuriæ enim peregrinæ origo ab exercitu Asiatico invecta in urbem est. Ii primùm lectos æratos, vestem, stragulam pretiosam, plagulas, et alia textilia, et quæ tùm magnificæ supellectilis habebantur, monopodia et abacos, Romam advexerunt. TUM PSALTRIÆ SAMBUCISTRIÆQUE, ET CONVIVALIA LUDIONUM OBLECTAMENTA ADDITA EPULIS : epulæque ipsæ, et curâ et sumptu majore apparari cœptæ : tum coquus, vilissimum Antiquis mancipium, et æstimatione et usu in pretio esse; et quod ministerium fuerat, ars ha-

par des concerts, leurs yeux par des spectacles, leurs palais par les saveurs les plus recherchées; les plus douces fomentations entretiennent le ressort de leur corps entier, et pour que l'organe de l'odorat ne demeure pas oisif pendant ce temps-là, on embaume de parfums le lieu même où l'on sacrifie à la volupté. Voilà des hommes comblés de plaisirs; cependant ils ne sont point heureux, parce qu'ils ne jouissent pas des vrais biens.

CHAPITRE XII.

ILS seront malheureux, dites-vous, parce qu'il peut survenir des accidens qui troublent, des opinions contradictoires qui ôtent le repos. J'en conviens; cependant ces insensés, ces hommes in-

---

beri cœpta. *Tit. Liv.* lib. 39, cap. 6. *Voyez*, touchant l'usage des Gladiateurs dans les festins. Tite-Live, *lib. 9, cap.* 40. Silius Italicus, *Punicor. lib.* XI, *vers.* 51 *et seq.* On trouve sur ce sujet plusieurs faits curieux dans le Traité de Pierre Ciacconius *de Triclinio*, pag. 74 et seq. et dans l'Appendix que Flavius Ursinus a joint à cet ouvrage. *Edit.* Amstelod. 1664.

conséquens et toujours placés sous les coups du repentir, goûtent des voluptés sans nombre, et vous ne pouvez nier qu'ils ne soient aussi éloignés des inquiétudes, que de la sagesse ; et qu'ils ne soient dans le cas de bien d'autres, qui ont une folie gaie, et qui rient dans leur délire. Au contraire les plaisirs du Sage sont modestes et retenus : ils paroissent languissans, sont toujours contenus et à peine sensibles ; il ne les va pas chercher, et quand ils se présentent d'eux-mêmes, ils ne sont pas reçus avec honneur, ni même avec une satisfaction bien marquée. Il les distribue dans le cours de la vie, comme les jeux et les amusemens dans les affaires serieuses.

Qu'on cesse donc de vouloir allier deux choses incompatibles, de combiner ainsi le vice avec la vertu, et par cet accord chimérique de flatter les penchans des hommes les plus corrompus. Celui-ci, absorbé dans la débauche, toujours plongé dans l'ivresse, et se (1) soutenant à peine,

(1) Le texte dit : rampant dans l'ivresse, *reptabundus* ; mais cette expression métaphorique auroit paru

croit avoir de la vertu, parce qu'il jouit de la volupté : il entend dire qu'elles sont inséparables; et bien loin de cacher ses vices, il en fait parade, et leur donne le nom de sagesse .Ce n'est point Epicure qui les sollicite à la débauche ; mais addonnés au vice, ils viennent le cacher dans le sein de la philosophie, ils s'empressent d'aller où ils entendent louer la volupté. Ils ne savent pas combien la volupté d'Epicure est sobre et tempérante, (car je lui rends cette justice), ils accourent au nom seul, ne cherchant qu'une apologie, un voile pour leurs déréglemens : ils perdent ainsi le seul bien qui leur restoit dans leurs maux, la honte de mal-faire. Ils parviennent à louer ce dont ils rougissoient, et à se glorifier de leurs désordres. On ne peut plus se relever, dans l'âge même de la vigueur, quand le vice est ainsi paré d'un titre honnête.

---

hardie dans notre langue beaucoup plus timide, et par conséquent moins énergique que le latin. Au lieu de *reptabundus* que porte l'Edition *Varior.* on trouve dans l'Editio princeps *ac vagabundus semper atque ebrius.* Et cette leçon me paroît préférable aux conjectures des Commentateurs, qui lisent ici, les uns *raptabundus*, les autres *ructabundus*, enfin *lapsabundus.*

CHAPITRE XIII.

CE qui rend cette apologie de la volupté si pernicieuse, c'est que l'honnêteté des préceptes est cachée; l'on ne voit que ce qu'ils ont de séduisant. Pour moi je pense, et j'ose le dire, contre l'opinion de nos Stoïciens, que la morale d'Epicure est saine, droite, et même austère pour qui l'approfondit : sa volupté est renfermée dans les bornes les plus étroites. La loi que nous imposons à la vertu, il la prescrit à la volupté : il veut qu'elle soit subordonnée à la nature, et ce qui suffit à la nature paroît bien mince à la débauche. Ceux donc qui placent le bonheur dans une molle oisiveté ou dans l'alternative de la table et des femmes, ne cherchent qu'une autorité respectable pour justifier leurs vices. Attirés par un nom séduisant, ils se rendent les sectateurs, non de la volupté qu'on leur prêche, mais de celle qu'ils ont eux-mêmes apportée; et quand ils sont une fois persuadés que leurs vices sont conformes aux préceptes d'Epicure, ils s'y livrent

hardiment, ils ne se cachent plus, ils marchent à visage découvert.

Je ne dis donc pas, comme la plupart des Stoïciens, que la secte d'Epicure est l'école de la débauche : je dis qu'elle est décriée, sans l'avoir mérité. Et comment s'en assurer, quand on n'a pas approfondi sa morale ? Les premières apparences donnent lieu à ces mauvais bruits, et font concevoir des espérances criminelles. C'est un héros déguisé en femme. Votre vertu peut être intacte, votre corps ne se livre pas à la débauche honteuse : mais je vois dans vos mains le tambour de Cybele (1). Choisissez donc un titre honnête ; annoncez-vous par une étiquette qui par elle-même excite l'ame à

(1) Les Galles, ou Prêtres de Cybele, étoient très-décriés pour leurs infâmes débauches; ils formoient, au son de petits tambours qu'ils frappoient en cadence, des danses molles et efféminées. Plaute appelle *tympanotribam* un homme amolli par l'oisiveté et par les plaisirs.

Mœchum malacum, cincinnatum, umbraticolam TYMPANOTRIBAM Amas ? . . . . .

Truculent. act. 2, scen. 7, vers. 49, 50.

Dans le *Pœnulus* le soldat Anthemonides répond au neveu d'Hannon : » Que ne prenois-tu un tam-

repousser les vices propres à l'énerver. C'est donner lieu d'espérer un heureux naturel, que de se proposer la vertu pour but. En recherchant la volupté, vous passerez pour un homme amolli, sans vigueur, efféminé, prêt à se jetter dans tous les excès, s'il ne survient un guide qui vous fasse distinguer parmi les voluptés celles qui se bornent aux besoins naturels, de celles qui ne connoissent ni frein ni limites, et qui sont d'autant plus insatiables qu'on les rassasie davantage. Voulez-vous marcher en sûreté? que la vertu passe la première; l'excès de la volupté est nuisible : ne craignez pas d'excès dans la vertu; elle est sa mesure pour elle-même. Ce qui s'affaisse sous sa propre grandeur n'est pas un bien.

CHAPITRE XIV.

AYANT reçu en partage une nature raisonnable, quel autre but que la raison

» bour à la main pour dire cela, car tu me parois » moins un homme véritable qu'un efféminé «.

Cur non adhibuisti, dum istæc loquereris, TYMPANUM?
Nam te cinædum esse arbitror magis quàm virum.

In Paual. act. 5, scen. 5, vers. 38 *et* 39.

pouvez-vous vous proposer? Mais si l'union de la vertu et de la volupté a tant de charmes pour vous, si vous ne voulez arriver au bonheur qu'en cette compagnie, au moins que la vertu ait le pas; le plaisir peut l'accompagner, mais toujours subordonné, comme les membres le sont au corps. Mettre aux gages de la volupté la vertu, le plus grand des biens, c'est montrer bien peu d'élévation. Que la vertu marche la première, qu'elle porte l'étendard, cela ne nous empêchera pas de jouir de la volupté, mais nous en serons les maîtres et les modérateurs; elle pourra bien obtenir quelque chose, mais jamais par violence: au contraire ceux qui placent la volupté sur la première ligne, perdent l'une et l'autre; ils sont privés de la vertu, sans posséder la volupté; ils en sont possédés, victimes également de son absence qui les tourmente, et de son excès qui les suffoque; malheureux quand elle leur manque, plus malheureux quand elle les accable. Ainsi les infortunés surpris dans la mer (1) des Syrtes, tantôt demeurent

(1) *Voyez* ci-dessus ce que j'ai dit de ces deux golfes dans une note sur la lett. 90, t. 2, p. 126.

à sec, et tantôt sont emportés par un courant rapide.

Ces malheurs sont des suites nécessaires de l'intempérance et de l'amour aveugle de la volupté. Quand on desire le mal au lieu du bien, il y a du danger à obtenir l'objet de ses vœux. Les bêtes féroces, dont la capture a coûté bien des travaux et des périls, causent encore des inquiétudes quand on les tient, parce que souvent elles déchirent leurs propres maîtres : de même la jouissance des plus grands plaisirs a souvent été la source des grands maux : ils se laissent prendre, mais c'est pour asservir. Plus ils sont grands et nombreux, plus celui que le vulgaire appelle heureux, est petit et devient l'esclave d'un plus grand nombre de maîtres. Pour ne pas quitter la comparaison que j'employois tout-à-l'heure, de même que celui qui suit la trace des bêtes féroces, qui s'estime fort heureux de pouvoir les prendre dans des pieges, et d'entourer les forêts de ses chiens, pour se livrer à ce goût, renonce à des occupations plus importantes, à des devoirs respectables : de même celui qui

court après la volupté, néglige tout le reste ; il renonce à sa liberté, il se rend esclave de son ventre ; il n'achete pas les plaisirs, mais il se vend à eux.

CHAPITRE XV.

QUI empêche, me direz-vous, la vertu et la volupté de se confondre ; et que le souverain bien, formé de leur union, ne soit le mêlange de l'honnête et de l'agréable ? Il n'y a que l'honnête qui puisse faire partie de l'honnête. Le souverain bien ne sera pas dans toute sa pureté, quand il sera combiné avec une chose de moindre prix : la joie même qui naît de la vertu, quoiqu'un bien, ne fait cependant point partie du bonheur absolu ; non plus que le plaisir et la tranquillité, quelque belles que soient les causes qui les aient fait naître : ces biens sont la suite et non le complément du bonheur. Mais celui qui associe la vertu et la volupté, et qui rend même entr'elles le partage inégal, détruit la solidité de l'un de ces biens par la fragilité de l'autre, et perd sa liberté, qui

ne devient aliénable que quand elle ne voit rien au-dessus d'elle. On commence à avoir besoin de la fortune, ce qui est le comble de l'asservissement ; on mene une vie inquiete, soupçonneuse, alarmée, on redoute les événemens, on dépend des circonstances.

Vous ne donnez point à la vertu une base solide et immobile, mais un appui chancelant et incertain. Quoi de plus incertain en effet que l'attente des biens fortuits, et les révolutions du corps et des objets qui le regardent ! Comment pouvoir obéir à Dieu, recevoir avec résignation tous les événemens, ne point murmurer contre le destin, quand on est sensible aux moindres aiguillons de la volupté ou de la douleur ? Ajoutez qu'avec ce penchant pour le plaisir, on est un mauvais gardien ou vengeur de sa patrie, et un mauvais défenseur de ses amis.

Plaçons donc le bonheur dans un asyle d'où la violence ne puisse l'arracher ; dans un lieu inaccessible à la douleur, à l'espérance, à la crainte, à tous les objets qui peuvent le détériorer. Il n'y a que la vertu qui puisse s'élever à cette hau-

teur, il n'y a que ses pas qui puissent franchir cette montagne escarpée : elle saura se tenir ferme contre toutes les attaques, supporter tous les événemens, non seulement avec patience, mais même avec plaisir ; elle saura que toutes les situations pénibles sont des loix de la Nature. Semblable à un soldat courageux, qui supporte les blessures, qui compte ses cicatrices, et qui percé de traits aime encore en mourant le Général pour lequel il expire ; elle aura toujours présent cet ancien précepte (1) : *Suivez Dieu.*

Quiconque se plaint, pleure et gémit, n'est pas moins forcé d'obéir, et, malgré sa résistance, d'exécuter les ordres qui lui sont imposés. Quelle folie de se laisser traîner plutôt que de suivre de bon gré ! N'est-ce pas avoir perdu la raison et le souvenir de sa condition, que de se plaindre des accidens fâchenx, d'être

(1) Boëce donne ce précepte à Pythagore ; mais Plutarque et Cicéron l'attribuent à l'un des sept Sages. *Voyez* Boëce, *de Consolat. Philos.* lib. 1, prosa 4, pag. 34; *edit.* Varior. t Cicer. *de finib. bonor. et malor.* lib. 3, cap. 22, avec la note de Davies sur ce passage.

étonné et de s'affliger de ce qui arrive aux bons comme aux méchans ; je parle des maladies, de la mort, des infirmités, et des autres traverses auxquelles la vie humaine est exposée. Souffrons avec courage ce que la constitution de l'univers nous oblige de souffrir. Nous avons fait serment de supporter tous les accidens d'une vie mortelle, et de n'être pas émus de tout ce qu'il n'est pas en notre pouvoir d'éviter. Nous sommes nés dans une Monarchie où notre liberté consiste à n'obéir qu'à Dieu.

CHAPITRE XVI.

C'EST donc sur la vertu qu'est fondée la vraie félicité. Que vous conseillera-t-elle ? de ne regarder comme bien, ou comme mal, que ce qui part du vice ou de la vertu : elle vous conseillera d'être inébranlable contre le mal, afin d'imiter Dieu autant que vous le pourrez. Que vous promet-elle pour une telle entreprise ? un bonheur immense, égal à celui des Dieux. Vous serez libre, inattaquable, à l'abri des pertes. Vous ne serez

jamais frustré dans vos entreprises, arrêté par aucun obstacle ; tout vous réussira, plus d'adversité pour vous, plus d'événemens imprévus, ou qui vous contrarient.

La vertu, cet enthousiasme divin de la perfection, suffit donc pour être heureux. Que dis-je, elle suffit ? elle est plus que suffisante. Qu'est-ce qui peut manquer à un homme sans desirs ? quel besoin des objets extérieurs peut avoir celui qui a rassemblé tous ses biens en lui-même ? Néanmoins l'homme qui marche vers la vertu, quoique avancé dans la route, a besoin de quelque indulgence de la fortune, pendant qu'il lutte encore dans le tourbillon de l'humanité, sans avoir pu briser tous les liens mortels. Quelle différence donc entre lui et les autres hommes? C'est que les uns sont (1) liés, les autres garrottés, d'autres chargés de chaînes ; tandis que celui qui a fait des progrès, et qui s'est élevé au-dessus des mortels,

(1) Séneque fixe dans ce passage la vraie signification des verbes *alligari*, *adstringi*, *distringi*, entre lesquels il y a, comme on le voit, des nuances sensibles, et qu'il est important de connoître.

porte la chaîne plus lâche : il n'est pas encore libre, mais il en est bien près.

CHAPITRE XVII.

SI donc quelqu'un des détracteurs de la Philosophie vient me dire, suivant la coutume : pourquoi votre conduite ne répond-elle pas à vos discours ? pourquoi ce ton soumis avec vos supérieurs ? pourquoi regardez-vous l'argent comme une chose nécessaire, et sa perte comme un malheur ? Pourquoi ces larmes, quand on vous annonce la mort de votre femme, ou de votre ami ? D'où vient cet intérêt que vous prenez à votre réputation ; ces impressions que vous font les traits de la satyre ? Pourquoi vos terres sont-elles plus cultivées que ne l'exigent vos besoins naturels ? Pourquoi vos repas ne sont-ils pas conformes à vos préceptes ? Pourquoi ces meubles éclatans, ces vins plus vieux que vous-même, ces projets innombrables, ces arbres qui ne produisent que (1) de l'ombre ? Pourquoi votre femme porte-t-elle à ses oreilles la fortune

(1) Tels que les lauriers, les platanes, les cyprès. Comment ne pas s'étonner, dit à ce sujet Pline, que

d'une maison opulente ? Pourquoi vos esclaves sont-ils ornés des étoffes les plus précieuses ? Pourquoi le service est-il un art chez vous ? Pourquoi l'argenterie n'est-elle pas placée au hasard, mais artistement arrangée sur votre table ? Pourquoi ces maîtres dans (1) l'art de découper ?

Ajoutez, si vous voulez, pourquoi ces possessions au de-là des mers ; ces biens que vous ne connoissez pas vous-même ? Il est également honteux et de ne pas connoître vos esclaves, si vous en avez peu, et d'en avoir tant que votre mémoire n'y puisse suffire. Je vous aiderai moi-même dans vos reproches, et je vous en

---

l'on fasse venir des climats éloignés, et, pour ainsi dire, d'un autre monde, des arbres, dont toute l'utilité se borne à nous prêter leur ombre : *quis non jure miretur arborem umbræ gratia tantùm ex alieno petitam orbe? platanus hæc est*, etc. PLIN. *Nat. Hist.* lib. 12, cap. 1, sect. 3, *edit.* Harduin.

(1) Les esclaves qui coupoient les viandes et dépeçoient les volailles, s'appelloient *carptores*, *diribitores*, *scissores*. Voyez JUVENAL. *satyr.* 9, *vers.* 110. APULÉE, *Métamorph.* lib. 2, pag. 33, *edit.* Pricæi, Goudæ; 1650; PETRON. *Satyric. c.* 36; JUST. LIPS. *Saturn.* l. 2, c. 2. Juvénal les appelle ailleurs *cheironomontas*, sat. 5, *vers.* 121.

suggérerai

suggérerai auxquels vous ne pensez pas ; mais je me borne à vous répondre pour le présent. Je ne suis pas encore un Sage ; et même pour laisser toujours quelque aliment à votre satyre, je ne le serai jamais. Je ne me propose pas d'égaler les plus vertueux, mais de surpasser les méchans. Il me suffit de retrancher chaque jour quelque chose de mes défauts, et de faire la guerre à mes erreurs. Je n'ai point recouvré la santé, je ne la recouvrerai même jamais ; je cherche plutôt des palliatifs, que des remedes pour ma goutte ; content si les accès en sont moins fréquens et moins douloureux. Je sens bien qu'auprès de vous, je ne suis qu'un foible coureur.

CHAPITRE XVIII.

CE n'est pas pour moi que je réponds ainsi ; hélas ! je suis encore plongé trop avant dans la fange des vices ; mais je réponds pour quelqu'un qui a déja fait des progrès. Vous parlez d'une façon, et vous vivez d'une autre ! Ames perverses, ennemies de tout bien, appre-

nez que ces reproches ont été faits aux Platon, aux Epicure, aux Zénon ! ces grands hommes enseignoient comment il falloit vivre, et non comment ils vivoient. Ce n'est pas de moi que je parle, c'est de la vertu : et lorsque je fais le procès aux vices, je commence par les miens ; quand je le pourrai, je vivrai comme je dois. Votre malignité, avec tout son fiel, ne me détournera pas de la vertu : le poison que vous répandez sur les autres, et qui vous tue les premiers, ne m'empêchera pas de continuer à louer la conduite qu'il faut tenir, plutôt que celle que je tiens ; d'adorer la vertu, et de me traîner de loin sur ses traces. Attendrai-je qu'il y ait quelque chose d'inviolable pour une malignité qui n'a pas même respecté Rutilius et Caton ? Peut-on ne pas paroître trop riche à des gens qui n'ont pas trouvé que Démétrius le Cynique fût assez pauvre ? cet homme intrépide, luttant sans cesse contre tous les besoins de la nature, plus pauvre que tous les autres Cyniques, parce qu'en s'interdisant la pos ssion, il s'interdisoit encore la demande ; hé bien ! voilà

l'homme qu'on ne trouve pas assez indigent. Cependant s'il y avoit quelque reproche à lui faire, ce seroit d'avoir plutôt fait profession de pauvreté que de vertu.

CHAPITRE XIX.

DIODORE, Philosophe Epicurien, vient de terminer sa vie par une mort volontaire : on l'accuse d'avoir agi contre les préceptes d'Epicure, en se tuant lui-même ; son action paroît insensée aux uns, et téméraire aux autres. Pour lui, au comble du bonheur, satisfait de sa conscience, il s'est rendu témoignage en mourant, il a loué le repos d'une vie amenée jusqu'au port, et heureusement mise à l'ancre ; il a prononcé ce vers, que vous n'avez entendu qu'avec chagrin, comme si vous étiez obligé d'en dire autant :

J'ai vécu, du destin j'ai fourni la carrière (1).

Ainsi vous attaquez la vie de l'un et la mort de l'autre. Le nom seul d'un

(1) Vixi, et, quem dederat cursum Fortuna, peregi.
VIRG. *Æneid. lib.* 4, *vers.* 653.

homme recommandable par un mérite éclatant, vous fait japper, comme de petits chiens à la rencontre d'un inconnu : il est intéressant pour vous que personne ne paroisse homme de bien, comme si la vertu d'autrui étoit le reproche de vos crimes ; le parallele de leur vertu avec votre bassesse est un supplice pour vous. Vous entendez mal vos intérêts : si les partisans de la vertu sont avares, débauchés, ambitieux, qu'êtes-vous donc, vous à qui le nom même de la vertu est odieux ? Vous les accusez de ne pas conformer leur conduite à leurs leçons : qu'y a t-il de surprennant, puisque ces leçons fortes et sublimes sont capables de mettre au-dessus des tempêtes de la vie ; puisqu'ils travaillent à se détacher de ces croix, dans lesquelles chacun de vous enfonce tous les jours de nouveaux clous ? Les malheureux, forcés d'aller au supplice, ne sont attachés qu'à un seul gibet ; mais ces insensés qui se punissent eux-mêmes, ont autant de croix que de passions ; et cependant leur malignité médisante trouve encore à s'égayer sur le compte des au-

tres. Je croirois qu'ils en ont le loisir, si je ne les voyois de leur gibet cracher sur les spectateurs.

CHAPITRE XX.

LES Philosophes ne font pas ce qu'ils disent; cependant ils nous sont très-utiles en nous parlant, en produisant des pensées honnêtes. S'ils agissoient comme ils parlent, quelle félicité seroit préférable à la leur? mais en attendant, des discours vertueux, des sentimens louables, ne sont pas des objets à dédaigner. Les études utiles méritent notre estime, indépendamment même de la pratique: est-il étonnant que, par des routes si difficiles, ils ne s'élevent pas jusqu'au sommet? Ces grands hommes, dans leur chûte même, sont admirables par la hardiesse de leur entreprise. Il y a de la noblesse à considérer moins ses propres forces que celles de la nature; à tenter les efforts les plus pénibles, à concevoir des projets au-dessus de la portée des ames les plus hautes. Qu'est-ce que se propose un tel homme? » Je veux,

» dit-il, voir arriver la mort, avec autant
» de fermeté que j'en entends parler :
» je me résignerai aux travaux, quels
» qu'ils soient : mon ame soutiendra
» mon corps chancelant : je mépriserai
» les richesses présentes comme absentes,
» sans être ni plus triste pour les sa-
» voir ailleurs, ni plus fier pour les
» voir autour de moi. Que la fortune
» vienne à moi, qu'elle me quitte, je ne
» m'en appercevrai pas : je verrai toutes
» les terres des autres, comme si elles
» m'appartenoient, et toutes les miennes
» comme si elles appartenoient à d'au-
» tres. Je vivrai, persuadé que je suis
» né pour les autres, et j'en rendrai
» graces à la Nature. Que pouvoit-elle
» faire de mieux pour moi? elle m'a fait
» naître pour tout le monde, et tout le
» monde pour moi. Les biens que je
» pourrai posséder, je ne les garderai
» point en avare, je ne les dissiperai point
» en prodigue : je ne croirai vraiment
» jouir que de ce que j'aurai donné avec
» discernement. Je ne compterai pas mes
» bienfaits, je ne les peserai pas, je les
» apprécierai d'après le mérite de celui

» qui les recevra : s'il en est digne, je » ne croirai pas avoir fait beaucoup. Je » ne prendrai jamais l'opinion, mais ma » conscience, pour regle de mes actions ; » mon propre témoignage vaudra pour » moi celui de tout un peuple. Mon but » en buvant et mangeant sera de satis- » faire les besoins de la nature, et non » pas de remplir et vuider mon estomac. » Je me rendrai agréable à mes amis, » doux et traitable avec mes ennemis ; » ils me fléchiront avant de me deman- » der pardon ; j'irai au devant des de- » mandes honnêtes. Je saurai que le monde » est ma patrie ; que les Dieux la gou- » vernent ; qu'ils sont au-dessus de moi » et qu'ils m'environnent ; qu'ils ont les » yeux ouverts sur toutes mes paroles et » mes actions. Quand la Nature rede- » mandera mon ame, ou que la raison » la bannira de mon corps, je sorti- » rai en assurant que j'ai toujours chéri » la vertu et les occupations honnêtes ; » que je n'ai fait aucun tort à la li- » berté de personne, encore moins à la » mienne ».

CHAPITRE XXI.

SE proposer un tel but, vouloir y parvenir, le tenter ; c'est s'acheminer vers les Dieux : si l'on ne s'éleve jusqu'à eux, au moins on tombe de haut. O vous, qui haïssez la vertu et ses adorateurs, vous ne faites rien de nouveau. Les yeux malades craignent le soleil, et l'éclat du jour est odieux aux animaux nocturnes ; ils s'enfuient dès qu'il paroît, regagnent leur cachette, et se blotissent dans quelque fente ténébreuse. Gémissez donc, exercez votre malheureuse langue à outrager les gens de bien ; poursuivez, mordez, vous vous casserez plutôt la dent, que de l'enfoncer. Pourquoi cet homme, qui se donne pour Philosophe, vit-il dans l'opulence ? Il dit que les richesses sont méprisables : pourquoi en possede-t-il ? il regarde la vie comme indifférente, et cependant il vit : la santé n'est pas un bien à ses yeux, et pourtant il est très-attentif à la conserver de son mieux. A l'entendre, l'exil n'est qu'un vain nom : le grand malheur, dit-il, de changer de

pays ! Eh bien ! laissez-le faire, il vieillira dans sa patrie. Il ne trouve pas de différence entre la vie la plus longue et la plus courte, cependant il cherche à prolonger la sienne, et parvient tranquillement à une vieillesse pleine de vigueur. Quand il dit qu'on doit mépriser tous ces objets, ce n'est pas pour s'en priver, mais pour en jouir sans inquiétude ; il ne les rejette point, mais il les suit lorsqu'ils s'en vont. Où la fortune peut-elle placer plus sûrement les richesses, que chez un dépositaire qui les lui restituera sans se plaindre ?

Dans le temps où M. Caton louoit les Curius, les Coruncanius, et ce siecle heureux où la possession de quelques lames d'argent attiroit l'animadversion du Censeur, il possédoit lui-même quatre cent mille sesterces : c'étoit moins, sans doute, que Crassus, mais plus que Caton le Censeur : la disproportion de ses biens à ceux de son bisayeul, étoit plus grande que celle des biens de Crassus comparés aux siens. Eh bien ! s'il lui étoit venu une fortune plus considérable, il ne l'auroit pas méprisée.

Le Sage ne se regarde pas comme indigne des biens de la fortune : il n'aime pas les richesses, mais il les préfère, il ne leur ouvre pas son cœur, mais sa maison; il ne les rejette pas, mais il en modère l'usage; il n'est pas fâché qu'il se présente une occasion de plus d'exercer sa vertu.

CHAPITRE XXII.

PEUT-ON douter que le Sage ne trouve plus d'occasion de déployer son ame dans l'opulence que dans la pauvreté ? Dans celle-ci il ne montre qu'une espece de vertu, qui consiste à ne point se laisser abattre ni terrasser ; dans les richesses au contraire, la tempérance, la libéralité, l'économie, la distribution des bienfaits, la magnificence, trouvent un champ libre pour s'exercer. Le Sage ne se méprisera pas, pour être d'une petite taille ; mais il préférera une haute stature ; il n'en sera pas moins sage pour être maigre et privé d'un œil ; mais il aimera mieux avoir un corps robuste : il n'oubliera point pour cela qu'il possede en lui-

même un bien plus estimable. Il supportera la mauvaise santé, mais il souhaitera la bonne. Il y a des avantages qui, tout modiques qu'ils sont en eux-mêmes, et sans influer sur le bien principal, ajoutent cependant quelque chose au contentement perpétuel qui naît de la vertu. Les richesses causent au Sage la même satisfaction qu'au navigateur un vent heureux et favorable, qu'à tous les hommes un beau jour, et un lieu propre à garantir des frimats de l'hiver. Est-il un Sage, je parle des nôtres pour lesquels l'unique bien est la vertu, qui nie que les avantages mêmes que nous appellons indifférens, n'aient quelque prix, et ne soient préférables les uns aux autres ? Il y en a quelques-uns auxquels on accorde un peu de considération, et à d'autres davantage. Ne vous y trompez donc pas, les richesses sont au nombre des choses qu'on préfère.

Pourquoi donc, direz-vous, se moquer de moi, puisqu'elles tiennent dans votre esprit le même rang que dans le mien ? Voulez-vous sentir la différence qui se trouve entre nous ? Si les richesses m'échap-

pent, elles ne m'ôteront rien, que leur possession ; au lieu que si elles vous quittent, vous demeurerez accablé et comme arraché à vous-même. Les richesses occupent une place chez moi, chez vous elles occupent la première. En un mot, elles m'appartiennent, et vous leur appartenez.

CHAPITRE XXIII.

CESSEZ donc d'interdire les richesses aux Philosophes ; on n'a jamais condamné la sagesse à la pauvreté. Le Sage aura d'amples richesses, mais elles n'auront été dérobées à personne, elles ne seront pas souillées du sang des autres ; elles ne seront point le fruit de l'injustice ni d'un gain sordide ; elles pourront sortir de chez lui d'une façon aussi louable qu'elles y seront entrées ; il n'y aura que la malignité qui en pourra gémir. Accumulez-les tant que vous voudrez ; si elles sont honnêtes, on pourra les convoiter, mais on ne pourra pas les réclamer. Le Sage ne repoussera point les faveurs de la fortune : un patrimoine acquis par des

voies légitimes ne le rendra pas plus vain, et ne le fera pas rougir. Il éprouvera même une noble fierté, si en ouvrant sa maison, pour y faire entrer ses concitoyens, il peut leur dire avec assurance : que chacun emporte d'ici ce qu'il reconnoît lui appartenir. Il sera grand au milieu de ses richesses, si l'effet répond à cette invitation, si après l'examen il n'en devient pas plus pauvre. Oui, je le répete, s'il soutient sans crainte les recherches du peuple ; si l'on ne trouve chez lui rien sur quoi jetter la main, il aura la hardiesse d'être riche même aux yeux de tout le monde.

Si le Sage est incapable d'admettre dans sa maison un seul denier qui ne viendroit point par une bonne voie, il ne refusera pas non plus une opulence, qui sera un présent de la fortune ou le fruit de a vertu. Et pourquoi refuseroit-il de les loger ? qu'elles viennent, il leur donnera l'hospitalité. Il ne les prodiguera pas, mais il ne les enfouira pas non plus ; dans l'un il y auroit de la folie, et dans l'autre de la foiblesse et de la pusillanimité, en ce qu'il se croiroit possesseur

d'un bien fort précieux. Mais encore un coup, il ne les chassera pas de sa maison. Quelle seroit sa raison ? leur diroit-il, vous m'êtes inutiles ? se diroit-il à lui-même, je ne sais pas faire usage des richesses ? De même qu'avec la possibilité de voyager à pied, il préférera une voiture ; il voudra aussi être riche, s'il le peut : mais il possédera ses biens comme des avantages légers et fugitifs ; il ne souffrira pas qu'ils soient à charge ni aux autres ni à lui-même. Il donnera .... vous ouvrez les oreilles, déja vous tendez la main ! Mais quand je dis qu'il donnera, ce sera aux gens de bien, ou à ceux qu'il pourra rendre tels : il donnera avec discernement, son choix tombera sur les plus dignes. Il saura qu'il doit rendre compte de sa dépense comme de sa recette : il donnera pour des motifs honnêtes et louables. Un don mal placé doit être mis au nombre des pertes honteuses : sa bourse s'ouvrira facilement, mais elle ne sera point percée ; l'argent en sortira, mais il n'en tombera point.

CHAPITRE XXIV.

ON se trompe, si l'on croit que donner soit une chose facile : on y trouve plus de difficulté qu'on ne pense, lorsqu'on veut consulter la raison, et non pas répandre son bien au hasard et en aveugle. Je préviens l'un, je m'acquitte avec l'autre ; je secoure celui-ci, j'ai pitié de celui-là : je pourvois aux besoins de cet autre ; il ne faut pas que sa pauvreté le détourne et l'absorbe. Il est des gens à qui je ne donnerai point, quoiqu'ils soient dans le besoin, parce qu'ils y seront toujours, quelque chose que je leur donne. Il y en a à qui j'offrirai, d'autres que je forcerai de recevoir. Je ne puis être inattentif dans une affaire de cette importance : je ne place jamais mieux mon argent, que quand je le donne.

Quoi ! me dira-t-on, vous donnez donc pour recevoir ? Non ; c'est pour ne pas perdre : il faut placer les bienfaits de manière à ne pouvoir jamais être redemandés ; mais à pouvoir être restitués ;

c'est un trésor enfoui dans la terre, qu'on n'en retire que dans les cas pressans.

La maison même de l'homme riche, combien n'offre-t-elle pas de matière à sa bienfaisance ? Qui a jamais prétendu borner la libéralité aux hommes libres ? La Nature veut que nous soyons utiles à tous les hommes, esclaves ou libres, ingénus ou affranchis, affranchis pleinement et absolument (1), ou en présence

(1) Au texte : *Justæ libertatis, an inter amicos datæ.* Il y avoit chez les Romains deux sortes de liberté : l'une appellée *libertas justa*, et l'autre *libertas injusta* ou *minus justa.* Ceux à qui on accordoit la première, étoient pleinement et absolument libres, et ne pouvoient plus redevenir esclaves. Ceux, au contraire, qui n'étoient libres que de la seconde espece de liberté, pouvoient être soumis de nouveau au joug de la servitude. » Nos Pères, dit Tacite, inventèrent » deux manières d'affranchir, afin de laisser au pa» tron le pouvoir de reprendre son bienfait, ou d'y » en ajouter un nouveau. Quiconque n'a point été » déclaré libre avec les formalités requises, reste » comme engagé dans les liens de l'esclavage ». *Quin et manumittendi duas species institutas, ut relinqueretur pœnitentiæ aut novo beneficio locus. Quos vindictâ patronus non liberaverit, velut. vinculo servitutis attineri.* Annal. *lib. 13, cap. 27.*

de

de ses amis, n'importe, par-tout où se trouve un homme, la bienfaisance peut

---

On obtenoit la liberté absolue (*libertatem justam*) de trois manières différentes : *censu*, *vindictâ*, *testamento*. Les esclaves qui, du consentement ou de l'ordre de leur maître se faisoient enregistrer sur le rôle du Censeur, devenoient Citoyens Romains, et jouissoient de tous les droits attachés à ce titre.

Censebantur antiquitùs soli Cives Romani. Si quis ergo, consentiente vel jubente domino, nomen detulisset in censum, Civis Romanus fiebat, et servitutis vinculo solvebatur : atque hoc erat *censu fieri liberum*, per consensum domini nomen in censum deferre, et effici Civem Romanum. BOETIUS, *lib.* 1, *in Topicâ Ciceronis.*

La seconde espece d'affranchissement *manumissio vindictâ*, donnoit les mêmes privileges : celui-ci se faisoit en présence du magistrat: Le Maître conduisoit son esclave, tête nue, devant le Préteur, et prononçoit ces paroles : Je veux que cet homme soit libre, et je lui accorde le droit de Bourgeoisie romaine : *Hunc hominem liberum esse volo jure Quiritium.* Alors le Licteur, et non pas le Préteur, comme l'ont avancé quelques Critiques, touchoit plusieurs fois avec une verge ou une petite baguette (*festucâ*) la tête de celui qu'il mettoit en liberté.

. . . . . quem ter vindicta quaterque
Imposita haud unquam miserâ formidine privet.

HORAT. *Satyra.* 7, *lib.* 2, *vers.* 76, 77.

s'exercer. Le Sage peut donc répandre ses bienfaits dans l'intérieur même de sa

Enfin on affranchissoit son esclave par testament (*testamento*). La liberté acquise de cette manière étoit directe, ou par fidéi-commis (*libertas directa seu fideicommissaria*). Elle étoit directe, si le Maître donnoit à la liberté son esclave en ces termes: Que Stychus mon esclave soit libre : *Stychus servus meus liber esto.* Si au contraire il se servoit de l'une de ces formules : je prie, je supplie, je confie à votre bonne foi : *rogo, precor, fidei tuæ committo :* alors la liberté de l'esclave ne dépendoit plus de la volonté du maître, mais de la bonne foi de celui qu'il avoit institué son héritier.

Telles étoient les trois manières dont les esclaves pouvoient devenir Citoyens Romains. Mais il y avoit encore deux autres especes d'affranchis : *liberti latini et liberti dedititii.* Les premiers se faisoient de même de trois manières, par lettres, au milieu de plusieurs amis, ou dans un festin : (*per epistolam, per mensam, inter amicos*). Les lettres qui accordoient l'affranchissement, devoient être souscrites et signées de cinq personnes.

Sancimus itaque, si quis per epistolam servum suum in libertatem perducere maluerit, licere ei hoc facere quinque testibus adhibitis ; qui post ejus litteras, sive in subscriptione positas, sive per totum textum effusas, suas litteras supponentes, fidem perpetuam possint chartulæ præbere. Et si hoc fecerit, sive per se scribendo, sive per tabularium, libertas servo competat quasi ex imitatione codicilli delata : ita tamen, ut ipse

maison ; il peut exercer la libéralité, dont le nom n'annonce pas qu'il faut

---

patrono vivente, et libertatem, et Civitatem Romanam habeat. *Voyez* le Code, *lib. 7, tit. 6.*

L'affranchissement qu'on donnoit au milieu de plusieurs amis (*inter amicos*) se faisoit de la manière suivante : le Maître disoit en présence de ses amis que son esclave étoit libre. C'est de cette espece d'affranchissement dont Séneque parle dans le passage qui fait le sujet de cette note, et on en trouve encore un exemple dans les lettres de Pline le jeune. » Si vous » avez envie, dit-il à Fabatus, d'affranchir avec les » cérémonies ordinaires les esclaves à qui ces jours » passés vous avez déja, en présence de vos amis, » donné la liberté», *etc. Si voles vindictâ liberare quos proximè inter amicos manumisisti . . . .* Lib. 7, *epist* 16. La cérémonie de cet affranchissement devoit se faire de même en présence de cinq témoins : *Et si quem inter amicos libertatem servo suo dare maluerit, licebit ei similiter quinque testibus adhibitis suam explanare voluntatem ; et, quòd liberum eum esse voluerit, dicere.* Cod. lib. 7, tit. 6.

L'affranchissement appellé *manumissio per mensam, sive convivii adhibitione*, étoit à peu près aussi simple. Le Maître admettoit à sa table son esclave, et déclaroit qu'il le faisoit ainsi boire et manger avec lui pour lui donner la liberté : *cum libertatis dandæ gratiâ servum convivio adhibebant.*

A l'égard des affranchis appellés *liberti dedititii*, c'étoient des esclaves qui avoient été punis publiquement

donner à des hommes libres, mais qu'il faut donner librement. Cette libéralité

---

pour quelque crime commis, et qui conservoient encore sur leur visage, ou sur quelqu'autre partie de leur corps, les marques ineffaçables et non équivoques de la flétrissure qu'ils avoient subie. Ceux de ces esclaves qu'on affranchissoit, s'appelloient *liberti dedititii*, comme on le voit par ce passage du Jurisconsulte *Gajus* :

Dedititii sunt, *dit-il*, qui post admissa crimina suppliciis subditi, et publicè pro criminibus cæsi sunt; aut in quorum facie vel corpore quæcumque indicia aut igne aut ferro impressa sunt, ut deleri non possint. Hi, si manumissi fuerint, *dedititii* appellantur. §. 3, *Institut. de jure personarum.*

Ces affranchis étoient les plus vils de tous, et ne pouvoient jamais devenir Citoyens Romains. Ulpien compte parmi eux ceux qui avoient été torturés pour des crimes dont ils étoient véritablement coupables : *Dedititiorum numero sunt, qui pœnæ causâ vincti sunt à Domino, quibus vestigia scripta fuerunt, qui propter noxam torti nocentesque inventi sunt.* §. 11, tit. 1. *Fragmentorum.* En effet, le Jurisconsulte Paulus nous dit que celui qui avoit été puni innocemment, pouvoit obtenir la liberté absolue : *Tormentis apud Præsidem subjectus, et de nullo crimine confessus, ad justam libertatem perduci potest.* Sententiar. lib. 4, tit. 12 *Voyez* sur cette matière, Brisson, *de verbor. significat. lib.* 10, voce *libertas* et *liberti*, edit. *Hatæ Magdeburg.* 1743; le petit Traité de Guillaume de Loon, intitulé

dans le Sage ne se prostituera jamais à des hommes vils et méprisables ; elle ne se fatiguera jamais au point de ne pouvoir s'exercer amplement à la vue d'un homme qui mérite qu'on lui fasse du bien.

N'allez donc pas donner un mauvais sens aux discours honnêtes, mâles et vigoureux que tiennent les amis de la Sagesse. Remarquez d'abord une chose, c'est qu'il y a de la différence entre celui qui étudie la Sagesse, et celui qui l'a déja acquise. Le premier vous dira : je parle bien, mais je suis encore plongé dans les vices ; ne me jugez pas sur mes préceptes ; je suis encore occupé à travailler sur moi, à me former, à m'élever jusqu'à mes modeles : quand j'aurai fait les progrès que je me propose, vous pourrez exiger que mes actions soient conformes à mes paroles.

L'homme parvenu au faîte de la Sagesse tiendra un langage différent ; il vous

---

Eleutheria, sive de manumissione servorum apud Romanos. Ultraject. 1685 ; et les Institutes de Justinien, *Lib. 1, tit. 5 de Libertin.*, ainsi que le Code, *lib. 7, tit. 5 de dedititiâ libertate tollendâ*, et le titre 6 *de latinâ libertate tollendâ.*

dira : « D'abord ne vous permettez pas » de juger ceux qui valent mieux que » vous : je possede déja un des premiers » avantages de la vertu, celui de déplaire » aux méchans. Mais pour vous montrer » combien j'envie peu le sort d'aucun » mortel, apprenez à quoi je m'engage, » et le prix que j'attache aux objets : je » prétends que les richesses ne sont pas » un bien ; vu que si elles en étoient » un, elles rendroient bons ceux qui » les possedent : mais comme on ne peut » appeller un bien, ce qui se trouve » chez les méchans, je leur refuse ce » nom. J'avoue pourtant qu'elles sont » bonnes à posséder, utiles, propres à » procurer de grands avantages ».

CHAPITRE XXV.

PUISQUE nous convenons tous deux que les richesses sont bonnes à posséder, vous demanderez pourquoi je ne les mets pas au rang des biens ? Quelle différence, direz-vous, y a-t-il entre les jugemens que nous en portons l'un et l'autre ?

Je vais vous l'expliquer. Supposez-moi dans la maison la plus opulente, où j'aie de l'or et de l'argent à volonté ; je ne m'en estimerai pas plus pour des avantages qui, bien que je les possede, sont hors de moi. Transportez-moi de cette maison sur le pont (1) Sublicien, et me

(1) C'étoit un pont de bois, qu'Ancus Marcius fit construire sur le Tibre, et par lequel le Janicule communiquoit à la Ville. Tite-Live ajoute que ce fut le premier pont que l'on bâtit sur ce fleuve. *Id* (Janiculum) *non muro solùm, sed etiàm, ob commoditatem itineris, ponte Sublicio, tum primùm in Tiberi facto, conjungi Urbi placuit.* Tit. Liv. *lib.* 1, *cap.* 33. Denys d'Halicarnasse nous apprend à ce sujet une particularité curieuse : » Ancus Marcius, dit-il, fit le pont » Sublicius, où il n'est permis d'employer ni cuivre, » ni fer, et où il ne doit y avoir d'autre assemblage » que celui du bois même. Il dure encore aujourd'hui ; » il est spécialement tenu pour sacré, et si quelque » chose manque, cela regarde les Pontifes, qui le » font raccommoder après avoir fait des sacrifices par- » ticuliers ». *Antiquit. Roman. lib.* 3, *cap.* 45, *pag.* 176, *tom.* 1. Edit. *Oxon.* 1704. Cette dernière circonstance est confirmée par Plutarque, qui dit que le soin de refaire et d'entretenir les ponts, appartient aux Pontifes, autant qu'aucun des sacrifices les plus saints, les plus immuables et les plus solemnels. *Voyez* Plutarque, *Vie de Numa*, opp. tom. 1, p. 65. F. *Edit.* Paris. 1624.

supposez confondu dans la foule des mendians ; je ne m'en mépriserai pas davantage, pour me trouver avec des gens qui tendent la main pour recevoir les aumônes des passans. Qu'importe d'être privé d'un morceau de pain, quand on n'est pas privé du pouvoir de mourir ? Cependant je préfère cette maison opulente au pont Sublicien. Au milieu des plus riches ameublemens, de l'appareil le plus fastueux, je ne me croirai pas plus heureux, pour être vêtu mollement, et pour fouler aux pieds la pourpre dans ma salle de festin. Je ne serai pas plus malheureux, si ma tête fatiguée repose sur une poignée de foin, si mon corps n'a d'autre lit qu'un matelas (1) dur, et dont la bourre s'échappe au travers des

(1) Au texte ; *Si super circense tomentum, per sarturas veteris lintei effluens incubabo.*

Tomentum circense est un matelas fait avec le duvet des roseaux (*arundinis panniculas*) ou, comme nous dirions aujourd'hui, un matelas de bourre. C'étoit le lit ordinaire du peuple et des pauvres, comme on le voit par ce passage d'un ancien Jurisconsulte (*lib.* 3 de legatis.) *Tomentum cognominabatur circense ex arundinibus concisis factum, idque stramentum habebatur.*

trous, dont la vieille toile qui l'enveloppe, est criblée. J'aime mieux cependant faire preuve de courage avec un vêtement commode et chaud, que les épaules nues ou couvertes à-demi. Quand tous mes jours couleroient au gré de mes vœux ; quand des prospérités continuelles m'attireroient sans cesse de nouvelles félicitations, je n'en serai pas plus satisfait de moi-même. Changez en infortunes ces

---

plebeiorum. Martial oppose ces matelas de bourre à ceux qu'on faisoit avec de la laine de Langres :

Tomentum concisa palus circense vocatur :
Hæc pro Lingonico stramina pauper emit.

Lib. 14, *Epigr.* 160.

Dans une autre Epigramme il conseille à ceux qui, couchés sur un matelas trop applati, sentent la sangle de leur lit, de faire usage de ces matelas de laine de Langres :

Oppressæ nimium vicina est fascia plumæ ?
Vellera Lingonicis accipe rasa sagis.

Lib. 14, *Epigr.* 159, cui lemma, *tomentum Lingonicum.*

A l'égard de l'épithete *circense*, Turnebe pense qu'on appelloit ainsi ces matelas, parce qu'autrefois dans les jeux circenses les pauvres avoient coutume de se coucher dessus : *Circense autem tomentum hoc vocabatur, quòd fortasse initio circensibus spectaculis sibi substernere solerent.* Adversar. *lib.* 9, *cap.* 24, *edit. cit. ubi supra.*

circonstances favorables ; que mon ame soit assaillie de tous côtés par les pertes, par le deuil, par des accidens de toute espece ; qu'aucune heure ne se passe pour moi sans quelque sujet de plainte : je ne me croirai pas malheureux au milieu de ces adversités, je ne maudirai aucun de mes jours ; j'ai pourvu à ce qu'il n'y eût point de jours sinistres pour moi ; cependant j'aime mieux avoir à contenir ma joie qu'à calmer ma douleur.

Ecoutez ce que vous dit Socrate. Supposez-moi vainqueur de toutes les nations ; que le char voluptueux de Bacchus me conduise en triomphe depuis les pays où le soleil se leve jusqu'à Thebes ; que les Rois de la Perse viennent recevoir mes loix ; ce sera quand on m'adorera comme un Dieu, que je songerai le plus que je suis mortel. A ce comble d'élévation faites succéder une révolution rapide ; supposez moi porté (1) en triomphe comme un captif, et réservé à orner ainsi la

(1) Les captifs, distingués par leur rang, étoient portés sur des especes de brancards, afin d'être plus exposés aux regards du peuple assemblé, et de rendre encore plus brillant le triomphe du vainqueur. C'est

pompe d'un vainqueur superbe et cruel ; je ne marcherai pas plus humilié à la suite du char d'un autre, que je ne l'étois, élevé sur le mien ; cependant j'aimerois mieux être vainqueur que prisonnier. Je méprise l'empire de la fortune, mais si l'on me laisse le choix, j'accepterai ce qu'elle a de plus agréable : tout ce qui me viendra d'elle, je le convertirai en bien ; mais j'aime mieux qu'elle m'envoie ce qu'elle aura de plus facile, ce qui m'embarrassera le moins, ce qui me coûtera le moins de peine.

En effet, ne croyez pas qu'il y ait aucune vertu qui ne coûte quelque travail. Les unes veulent être aiguillonnées, d'autres veulent être contenues. Un corps placé sur un plan incliné a besoin d'être ou poussé ou retenu, selon qu'on veut qu'il monte ou qu'il descende : de même

---

ainsi, au rapport de Joseph, que fut porté le Gouverneur de Jérusalem, lorsqu'après la prise de cette ville, Titus revint jouir au milieu de Rome des honneurs du triomphe. *Erat autem per singula fercula captæ civitatis dux, quomodo captus erat collocatus.* JOSEPH *de Bello Judaico, lib. 7, cap. 5, § 5, pag. 415, tom. 2, edit.* Havercamp. *Amstelod.* 1726.

il y a des vertus qui s'élevent et d'autres qui s'abaissent. Doutez-vous, par exemple, que la patience, le courage, la persévérance, et les autres vertus qui se montrent dans l'adversité, ne soient du nombre de celles qui montent, qui se fatiguent, qui luttent sans relâche ? N'est-il pas également évident que la libéralité, la douceur sont sur le penchant de la montagne ? dans celles-ci nous sommes obligés de retenir notre ame, pour qu'elle ne se laisse pas emporter ; dans celles-là nous l'excitons, nous lui donnons du courage. Nous exercerions donc dans la pauvreté les vertus les plus vigoureuses, celles qui se fortifient par les combats mêmes ; et dans l'opulence, celles dont la prudence regle la marche et retient le poids.

CHAPITRE XXVI.

D'APRÈS cette distinction, je préfère les vertus dont l'exercice est tranquille, à celles dont la pratique exige de la sueur et du sang. Ainsi, dit le Sage, ce n'est pas moi qui vis autrement que je ne parle ; c'est vous qui ne m'entendez pas :

le son de mes paroles frappe seul vos oreilles, et vous n'en pénétrez pas le sens. Quelle différence y a-t-il donc entre vous Sage, et moi Insensé, si nous desirons l'un et l'autre des biens ? Elle est grande : les richesses sont esclaves chez le Sage, et maîtresses chez l'Insensé. Il n'accorde rien aux richesses, elles vous accordent tout. Vous vous y accoutumez, vous vous y attachez, comme si l'on vous en avoit assuré la possession éternelle.

Le Sage ne pense jamais tant à la pauvreté, que quand il nage dans l'opulence. Un Général ne se fie jamais assez à la paix, pour omettre les préparatifs de guerre ; il sait que la guerre est déja déclarée, quoiqu'elle ne se fasse pas encore. Pour vous, vous demeurez stupéfait à la vue d'un beau palais, comme s'il n'étoit pas exposé aux chûtes et aux incendies ; à l'aspect des richesses, comme si elles étoient au-dessus de tous les périls, et trop élevées pour que les coups de la fortune les puissent atteindre. Vous badinez avec les richesses, sans en prévoir les dangers : vous faites comme

ces barbares, qui, ne connoissant pas l'effet des (1) machines de guerre (2), regardent paisiblement les travaux des assiégeans, sans comprendre le but de ces machines construites au loin; vous vous endormez au sein de la prospérité; vous ne songez pas à la foule d'accidens qui peuvent d'un moment à l'autre vous enlever vos précieuses dépouilles. En enlevant au Sage les richesses, on ne lui enleve aucun des biens qui lui sont propres; il vit content du présent et tranquille sur l'avenir.

Socrate, ou quelqu'autre Philosophe, aussi ferme que lui contre les événemens,

---

(1) Tacite observe aussi que les ruses d'un siege et l'usage des machines, sont la partie que les barbares savent le moins : *Nihil tam ignarum barbaris, quàm machinamenta et astus oppugnationum.* Annal. *lib.* 12, *cap.* 45.

(2) *Voyez* à ce sujet ce que César dit des Gaulois, qui se moquoient des différens travaux dont ils étoient tranquilles spectateurs, et qui furent ensuite tellement effrayés de l'effet des machines que César avoit fait construire pour renverser leurs murailles, qu'ils lui députèrent aussi-tôt des Ambassadeurs pour lui demander la paix. *De Bello Gallico*, *lib.* 2, *cap.* 30, *edit.* Oudendorp. *Lugd. Batav.* 1737.

disoit à des hommes tels que vous : Je ne me suis rien si fortement prescrit, que de ne pas régler ma conduite sur vos opinions : réunissez-vous pour tenir contre moi vos propos ordinaires; je ne les regarderai pas comme des injures, mais comme les vagissemens d'enfans qui souffrent. Ainsi parlera celui qui est parvenu à la sagesse, et dont l'ame exempte de vices a le droit de corriger les autres, non par haine, mais pour les guérir. Il ajoutera encore : votre estime me touche plutôt pour vous que pour moi : haïr et persécuter la vertu, c'est la disposition d'un désespéré. Vous ne me faites pas plus de mal, que n'en font aux Dieux ceux qui renversent leurs autels ; mais leurs efforts, quoique impuissans, décelent leur mauvaise volonté. Je supporte vos railleries, comme le grand Jupiter souffre les impertinences des Poëtes, dont l'un lui donne des ailes et l'autre des cornes; l'un le représente comme un adultère et un libertin, l'autre comme un Maître cruel envers les Dieux, et injuste envers les hommes; un autre, comme le corrupteur des jeunes gens et de ses

propres parens ; un autre enfin, comme un parricide et un usurpateur du trône de son père : fictions impies, qui ne pouvoient que délivrer les hommes de la honte de mal faire, s'ils eussent cru les Dieux aussi dépravés. Mais si vos discours ne me blessent pas, je vous donne des avis pour votre propre bien : embrassez la vertu ; croyez-en ceux qui, après l'avoir long-temps suivie, vous crient que c'est un bien inestimable, et qui paroît plus grand de jour en jour : adorez-la comme une divinité ; respectez ceux qui l'enseignent comme ses prêtres ; et toutes les fois qu'on en fera l'éloge avec un saint respect, gardez un silence profond et religieux. Cette expression, *Favete linguis* (1), ne vient point, comme

(1) Quelques Critiques regardent ce passage comme une glose de copiste : mais cette conjecture me paroît sans fondement, et Juste-Lipse a raison de la rejetter. La pensée de Séneque est belle, et le tour qu'il a pris pour l'exprimer, est adroit et même ingénieux. C'est comme s'il avoit dit : » Il n'appartient qu'aux » gens de bien de vanter les charmes de la vertu, » ils parlent de ce qu'ils connoissent et de ce qu'ils » aiment ; mais ceux qui sont encore engagés dans les

plusieurs

plusieurs le croient, du mot *faveur*, mais on ordonne le silence dans la célébration des mystères, afin qu'ils puissent s'achever selon les cérémonies ordinaires, et sans être troublés par quelque parole malhonnête, ou quelque bruit indécent.

CHAPITRE XXVII.

CE qu'il est sur-tout essentiel de vous recommander, c'est d'écouter attentivement et en silence les oracles qui sortent de sa bouche. Lorsqu'un imposteur agite son (1) sistre par l'ordre du ciel; lorsqu'un autre charlatan se déchiquete avec adresse les muscles, et ensanglante d'une

---

» liens du vice, doivent garder le silence, de crainte » de se déceler en parlant une langue qui leur est étran» gère.

Il me semble que la pensée de Séneque ainsi développée, présente un fort bon sens. D'ailleurs on trouve ce même passage, sans aucune variante, dans l'*Editio princeps*; et cette édition précieuse à beaucoup d'égards, a de plus le mérite d'être en général fort correcte.

(1) Cet instrument qui étoit d'airain, quelquefois d'argent et même d'or, rendoit un son aigu : c'étoit un des attributs d'Isis. Les Prêtres consacrés au culte

main (1) légère ses bras et ses épaules; lorsqu'une frénétique en heurlant se traîne sur les genoux dans les rues; lorsqu'un vieillard, vêtu de lin, couronné de lau-

---

de cette Déesse, le portoient à la main dans la célébration de ses mystères, et l'agitoient fortement.

Tunc influunt turbæ sacris divinis initiatæ, viri feminæque omnis dignitatis et omnis ætatis, linteæ vestis candore puro luminosi : illæ limpido tegmine crines madidos obvolutæ, hi capillum derasi funditùs, vertice prænitentes : magnæ religionis terrena sidera, æreis et argenteis, imò verò aureis etiam sistris argutum tinnitum constrepentes. *Apulei* Metamorphos. *lib. XI, pag.* 245, *edit.* Pricæi *Goudæ*, 1650. Martial appelle le cortege de ces Prêtres, *Sistrata turba.*

Linigeri fugiunt calvi, SISTRATAQUE TURBA.

Lib. 12, *Epigram.* 29, *vers.* 19.

(1) Séneque dit, *suspensâ manu*, pour insinuer que le plus souvent ces blessures étoient simulées, et que ces especes de Jongleurs avoient grand soin d'éviter de se faire mal. Ce qui prouve que tout cela n'étoit qu'un jeu, et consistoit dans un tour de main par lequel ils faisoient illusion aux spectateurs, c'est que l'empereur Commode, qui se plaisoit à voir couler le sang, ordonna aux Prêtres de Bellone de se déchiqueter réellement les bras : *Bellonæ servientes* VERE *exsecare brachium, precepit studio crudelitatis.* LAMPRIDIUS in vitâ Commod. *cap.* 9. inter Hist. August. script. *tom.* 1, *edit.* Varior.

rier, portant (1) une lanterne en plein jour, vous annonce à haute voie le courroux de quelque Dieu; vous vous assemblez, vous prêtez l'oreille, vous ne doutez pas que ces fourbes ne soient inspirés, et vous alimentez réciproquement votre stupide crédulité. Et voilà Socrate lui-même, qui, au sortir de cette prison que sa présence a purifiée et rendue plus auguste que le Sénat même, vous crie : » Insensés ! ennemis » des Dieux et des hommes ! quelle fu» reur vous porte à décrier ainsi la vertu, » à violer par vos discours outrageans » ce que la Nature a de plus saint ? Louez » les gens de bien, si vous le pouvez;

(1) Juste-Lipse croit que les Prêtres Egyptiens dont Séneque veut parler ici, espéroient, par cet appareil imposant, se rendre plus augustes et plus respectables aux yeux du peuple ignorant et superstitieux : *Sed et Sacrificuli ac Vates præferebant lucernam ac laurum : credo, ut augustiores se facerent ornatu illo festo et quasi sacro.* Elector. *lib.* 1, *cap.* 3. Il y avoit de même chez les Grecs des Prêtres porte-feu (*igniferi*) dont la fonction consistoit à allumer le feu sur les autels. Ces Prêtres étoient respectés des vainqueurs même. *Voyez* Suidas, *voce* Purphóros, *tom.* 3, *pag.* 247, *edit.* Kusset. *Cantabrig.* 1705.

» sinon passez votre chemin. Ou si l'exer-
» cice de cette funeste licence a tant de
» charmes pour vous, acharnez-vous l'un
» contre l'autre. En prenant le ciel pour
» l'objet de vos fureurs, je ne dis pas
» que vous commettez un sacrilege, mais
» vous perdez vos peines. J'ai moi-même
» été l'objet des sarcasmes d'Aristophane;
» la foule des Poëtes comiques a lancé
» contre moi ses fleches empoisonnées :
» ces attaques n'ont fait qu'augmenter
» l'éclat de ma vertu; c'est un avan-
» tage pour elle d'être produite au grand
» jour. Personne ne connoît mieux ses
» forces que ceux qui les ont éprouvées
» en l'attaquant : ce n'est qu'en frappant
» un caillou qu'on s'apperçoit de sa du-
» reté. Je me suis prêté à leurs attaques,
» comme un rocher isolé au milieu d'une
» mer orageuse; les flots ne cessent de
» le battre en tout sens, mais ne peu-
» vent ni le déplacer, ni même le dé-
» truire à la longue. Vous pouvez m'at-
» taquer, m'assaillir; je triompherai en
» souffrant. Quand on s'attaque à des
» corps durs, c'est contre soi-même qu'on
» exerce sa force. Cherchez donc une ma-

» tière plus molle et plus souple, dans » laquelle vos traits puissent pénétrer.

» Mais avez-vous le temps d'épier les » vices d'autrui, et de décider ainsi des » réputations? Pourquoi, dites-vous, tel » Philosophe est-il si bien logé? pour- » quoi tel autre mange-t-il avec tant d'ap- » pareil? Vous observez des boutons sur » le visage des autres, tandis que vous » êtes rongé d'ulcères : c'est comme si » l'on se moquoit des taches d'un beau » corps, quand on est soi-même cou- » vert de lepre. Reprochez à Platon d'a- » voir demandé de l'argent; à Aristote » d'en avoir reçu; à Démocrite de n'en » avoir fait nul cas; à Epicure de l'a- » voir dissipé; reprochez-moi (1) enfin » Alcibiade et Phedre. Que vous serez » heureux, quand vous pourrez imiter

(1) *Voyez* sur ce passage la note de Juste-Lipse : il y réfute très-solidement ceux qui prétendent que Séneque parle ici de lui-même, tandis qu'il est évident par tout ce qui précede, et par la suite même du discours, que c'est toujours Socrate qui parle. La leçon de l'*Editio princeps* est ici fort différente; elle porte : *mihi ipsi alibi et se et pedium objectare*; ce qui est absolument inintelligible.

» nos défauts ! Eh ! regardez plutôt les
» vôtres, ces vices honteux dont vous
» êtes criblé de toutes parts ; dont les uns
» se produisent au dehors, et les autres
» vous dévorent les entrailles. Quoique
» vous connoissiez peu votre état, la Na-
» ture n'est pas assez injuste, pour qu'il
» vous reste le loisir d'exercer votre langue
» médisante contre les gens de bien ».

CHAPITRE XXVIII.

» VOILA ce que vous ne comprenez
» pas ; voilà pourquoi votre visage n'est
» pas conforme à votre situation : vous
» ressemblez à ces gens qui se réjouis-
» sent dans le cirque ou au théâtre,
» tandis que leur maison est dans l'af-
» fliction pour un accident qu'ils igno-
» rent. Mais moi, du haut de l'atmos-
» phère je vois les tempêtes qui vous
» menacent, qui ne feront créver le
» nuage que dans quelque temps, ou
» qui dans le moment même vont vous
» emporter avec vos biens. Que dis-je ?
» actuellement même votre ame n'est-
» elle pas, sans le savoir, la proie d'un

» tourbillon rapide, qui vous fait fuir et
» poursuivre le même objet, qui tantôt
» vous éleve, tantôt vous précipite dans
» l'abîme où vous êtes écrasés »? . . . . . *

(*) Juste-Lipse assure qu'il y a ici une grande lacune, *hic lacuna ingens* : mais je ne crois pas le mal aussi grand qu'il le suppose ; peut-être même la liaison ne dépend-elle que d'une seule phrase.

DU LOISIR,

OU

DE LA RETRAITE

DU SAGE (*).

CHAPITRE XXVIII.

Le cirque est l'école du vice. Quand même la retraite ne seroit accompagnée d'aucune étude salutaire, elle seroit toujours utile par elle-même; vous vaudrez mieux étant seul. Vous pouvez encore vous retirer auprès de quelque homme vertueux, choisir quelque grand modele sur lequel vous régliez votre conduite. Ajoutez qu'il vous sera plus facile de suivre le plan que vous aurez une fois arrêté, lorsqu'il ne reviendra personne à la traverse, qui puisse, à l'aide du

(*) Dans la première édition de Séneque, ce Traité se trouve joint à celui de la vie heureuse : cependant Juste-Lipse a cru devoir l'en séparer. Peut-être quelque lacune a-t-elle rompu la liaison qui étoit entre eux.

peuple, déranger vos projets encore mal affermis. C'est la retraite, qui donne à notre vie ce cours égal et uniforme qui interrompt sans cesse la diversité de nos projets. En effet, de tous nos maux, le plus grand est de changer de vices; nous n'avons pas même le triste avantage de persister dans celui avec lequel nous sommes familiarisés; ils nous séduisent tous les uns après les autres : nous nous trouvons aussi mal de la légèreté que de la perversité de nos jugemens : une inconstance, une fluctuation continuelle, nous fait abandonner ce que nous desirions, reprendre ce que nous avions abandonné : ainsi notre vie n'est qu'une alternative de desirs et de regrets. C'est que nous dépendons entièrement des jugemens des autres, et que nous donnons la préférence à ce que la multitude loue et desire, plutôt qu'à ce qui est louable et desirable en soi; et nous ne jugeons une route bonne ou mauvaise que par le nombre des traces que nous y voyons, parmi lesquelles il n'y en a jamais de rétrogrades.

Vous allez me dire : » que faites-vous,

» Séneque ? vous désertez votre parti ;
» vos Stoïciens tiennent un langage bien
» différent. Jusqu'au dernier souffle de
» notre vie, disent-ils, nous serons en
» action, nous ne cesserons de travailler
» au bien public, d'aider les particuliers,
» de secourir nos ennemis mêmes, et
» d'avoir toujours le bras tendu. Nous
» ne prenons dans aucun âge notre congé,
» et nous savons, comme le dit Virgile,
» *presser nos cheveux blancs sous le casque*
» (1). Bien loin de rester oisifs avant la
» mort, nous voudrions que notre mort
» même ne fût pas inutile. Pourquoi donc
» nous prêcher la morale d'Epicure dans
» le camp même de Zénon ? Ne vau-

---

(1) Canitiem galeâ premimus.

Virgil. Æneid. lib. 9, vers. 612.

Racine a exprimé la même idée, avec toute la pompe et la majesté de la poésie, dans ces beaux vers de Mithridate :

Jusqu'ici la fortune et la victoire mêmes
Cachoient mes cheveux blancs sous trente diadèmes.

Si le fond de la pensée est le même dans les deux poëtes, on ne peut nier que le vers de Racine ne présente une image plus grande, plus imposante; et c'est précisément cette manière d'imiter, qui distingue l'homme de génie du simple copiste.

» droit-il pas mieux déserter franchement » votre parti, que de le trahir ? »

Je vous répondrai pour le moment : qu'exigez-vous de moi, si non d'imiter mes chefs ? Eh-bien ! j'aime mieux aller où ils me conduisent, qu'où ils m'envoient.

CHAPITRE XXIX.

JE vais même vous prouver que je ne m'écarte pas de la doctrine des Stoïciens ; ils ne se sont pas eux-mêmes écartés de la leur : et cependant je serois très-excusable de suivre plutôt leurs exemples, que leurs préceptes. Je diviserai en deux chefs ce que j'ai à vous dire. Je vous prouverai d'abord qu'on peut, dès l'âge le plus tendre, se livrer tout entier à la contemplation de la vérité, se faire un plan de retraite, et s'exercer en secret à la vertu. Je vous prouverai en second lieu, qu'on est encore plus en droit de le faire, quand on a fini le temps de son service, et que l'on peut, dans un âge avancé, ramener ses pensées sur d'autres objets. On peut faire, comme

les Vestales (1), dont la vie est partagée entre des fonctions diverses, et qui, après avoir appris dans leur jeunesse la manière de célébrer les sacrifices, finissent par l'enseigner aux autres.

CHAPITRE XXX.

SI je vous prouve que ma doctrine est conforme à celle des Stoïciens, ce n'est pas que je me sois imposé la loi (2) de

(1) Plutarque dit que ces Vierges sacrées font vœu de garder la chasteté pendant trente ans. Les dix premières années sont employées au Noviciat, et à s'instruire de tout ce qu'elles doivent faire; les dix suivantes elles mettent en pratique tout ce qu'elles ont appris, et les dix dernières elles enseignent les Novices. *His Vestalibus virginitas à Rege trigennalis præscripta: ejus primo decennio, quæ ad cerimonias pertinent discunt, medio funguntur sacerdotio, tertio alias instituunt.* PLUTARCH. in Numâ, opp. tom. 1, pag. 66. *E. edit. cit. ubi sup.* Ce passage de Plutarque est copié presque mot pour mot de Denys d'Halicarnasse, *Antiquit. Roman. lib.* 2, *cap.* 67, *pag.* 122, *edit.* Oxon: 1704.

(2) Conférez ici ce qu'il a dit ci-dessus dans le Traité de la Vie heureuse, chap. 3. Rien ne prouve mieux que Séneque n'adoptoit pas aveuglement les

ne jamais contredire Zénon ni Chrysippe ; c'est parce que la raison me permet d'adopter leur avis : et quand on se restreint à celui d'un seul homme, ce n'est plus être d'une secte, mais d'une faction. Plût à Dieu que tout fût connu, que la vérité fût sans nuages et avouée de tout le monde ; alors nous n'aurions rien à changer aux décrets de nos maîtres : mais nous sommes obligés de chercher la vérité avec ceux-mêmes qui nous l'enseignent.

Les deux sectes les plus opposées sur ce point, celle de Zénon et d'Epicure, menent l'une et l'autre au repos, quoique par des routes différentes. Epicure dit que *le Sage ne prendra point de part aux affaires publiques, si quelque chose ne l'y oblige* : et Zénon dit qu'*il y prendra part, si quelque chose ne l'en em-*

---

principes du Portique : il examinoit tout, et suivoit ce qui lui paroissoit conforme à la raison. Ses réflexions à ce sujet sont d'un excellent esprit, elles annoncent un Philosophe qui cherche sincèrement la vérité, et qui a pris pour regle de sa conduite cette dévise de tous les sages : *amicus Socrates, amicus Plato, sed magis amica veritas.*

pêche. Le repos est le but principal chez le premier ; il n'est qu'une conséquence chez le second. Or les causes d'exclusion s'étendent fort loin : par exemple, si la République est trop corrompue, pour être secourue, si elle est la proie des méchans ; le Sage ne se consumera pas en efforts superflus, il n'ira pas se sacrifier, quand il n'aura nul espoir d'être utile. Ajoutez à ces obstacles le défaut d'autorité, de forces, de santé. Comme il ne se mettra pas en mer dans un vaisseau brisé, comme il n'ira pas au combat avec un corps débile, il n'entrera pas non plus dans un (1) état pour lequel il ne se sent point propre. On peut donc, sans même s'être essayé, avant d'avoir encore éprouvé aucune tempête, se tenir dans le port, se livrer tout d'un coup à l'étude de la sagesse, se consacrer à un heureux loisir, et cultiver en paix des vertus dont l'exercice est compatible avec la retraite la plus profonde.

(1) Je lis ici avec Saumaise : *sic ad actum, qui se inhabilem sciet, non accedet.*

Le devoir de l'homme est d'être utile aux hommes ; à un grand nombre, s'il le peut, sinon à un petit nombre, sinon à ses proches, sinon à lui-même : en se rendant utile à soi-même, il travaille pour les autres. De même que l'homme vicieux ne nuit pas seulement à lui-même, mais encore à ceux auxquels il eût pu être utile, s'il eût été vertueux : de même en travaillant pour soi, on travaille aussi pour les autres, puisqu'on leur forme un homme qui pourra leur être utile.

CHAPITRE XXXI.

REPRÉSENTONS-NOUS que nous sommes citoyens de deux États : l'un immense, et qui mérite vraiment le nom de République, qui renferme les Dieux et les hommes, et ne connoît point d'autres bornes que celles qui sont prescrites à la carrière du soleil : et l'autre, auquel nous a attachés le hasard de la naissance ; ce sera la République d'Athènes, ou celle de Carthage, ou quelqu'autre État qui comprenne, non pas le genre humain, mais une société particulière.

Il y a des hommes qui servent en même-temps ces deux Républiques, la grande et la petite : d'autres ne servent que la petite, et quelques-uns se bornent à la grande. On peut servir cette grande République dans la retraite ; peut-être même n'est-ce que dans la retraite, qu'on peut la bien servir. C'est là que l'on peut rechercher ce que c'est que la vertu ; s'il n'y en a qu'une seule, ou plusieurs ; si c'est la Nature ou l'art qui forme les gens de bien? si ce vaste corps qui renferme les terres et les mers, et tout ce qu'elles contiennent, est unique, ou si Dieu en a disséminé un grand nombre de la même espece ? si la matière dont les corps sont composés, forme un plein continu, ou si elle est divisée et entremêlée de vuides ? si Dieu n'est que le spectateur tranquille de son ouvrage, ou s'il y porte continuellement la main? s'il est répandu autour de l'univers, ou s'il le pénetre dans sa totalité ? si le monde est immortel, ou s'il doit être mis au rang des corps destructibles et produits pour un temps ? que fait pour Dieu, le Sage qui se livre à ses contemplations ? il fait

que de si grands ouvrages ne demeurent pas sans témoins. Nous répétons sans cesse que le souverain bien consiste à vivre conformément à la Nature ; or la Nature nous a formés également pour contempler et pour agir.

CHAPITRE XXXII.

PROUVONS maintenant la première de nos assertions. Mais que dis-je ? n'est-elle pas déja prouvée, pour quiconque veut rentrer en lui-même, et réfléchir à la passion de connoître si naturelle à l'homme, à l'impression que les fables font sur son esprit ! On en voit qui s'embarquent, qui supportent les fatigues des plus longs voyages, dans la seule vue de connoître quelque objet caché et placé fort loin d'eux : c'est ce même desir qui attire le peuple en foule aux spectacles, qui force l'homme à pénétrer les secrets de la Nature, à en sonder les profondeurs, à étudier l'antiquité, à s'instruire des mœurs et des coutumes étrangères.

La Nature nous a donné un esprit curieux ; connoissant toute la beauté de ses

ouvrages, elle nous a mis au monde pour en être les spectateurs : elle eût perdu le fruit de ses peines, si des objets si vastes, si éclatans, travaillés avec tant de délicatesse et d'élégance, doués de tant de beautés diverses, ne brilloient que dans la solitude. Voulez-vous être convaincu qu'elle vouloit être examinée et non simplement regardée; voyez quelle place elle nous a donnée : elle nous a placés dans son centre, et fait rouler l'univers autour de nous. Non seulement elle a fait l'homme droit; mais le destinant à être observateur, afin qu'il pût suivre le cours des astres depuis leur lever jusqu'à leur coucher, et faire tourner ses yeux comme l'univers, elle lui a donné une tête élevée qui se meut facilement sur un cou flexible : ensuite elle fait passer au-dessus de sa tête six de ses signes pendant le jour, et les six autres pendant la nuit ; elle lui montre en détail chacune de ses parties, afin que la vue de ce qu'elle lui montre lui inspire le desir de connoître le reste. En effet, nous ne voyons ni l'ensemble, ni la grandeur réelle des objets; mais à l'aide

d'une observation attentive, nos yeux s'ouvrent de nouvelles routes.

C'est ainsi que s'établissent les fondemens de la vérité : c'est ainsi que la recherche conduisant l'homme du plus connu à ce qu'il l'est moins, lui fait découvrir quelque chose de plus ancien même que le monde. D'où viennent tous ces globes de feu ? En quel état se trouvoit l'univers, avant que ses différentes parties se fussent rangées à leurs places ? Quelle intelligence débrouilla le chaos où la nature étoit plongée ; assigna à chaque corps son lieu dans l'espace ? Est-ce la pesanteur des uns qui les fit descendre, et la légèreté des autres qui les éleva ? ou bien une puissance supérieure a-t-elle soumis tous les corps à ses loix, malgré leurs efforts et leur poids ? Est-il vrai, comme le soutiennent ceux qui donnent à l'homme une ame divine, que des particules légères, des étincelles précieuses de la flamme éthérée, se sont échappées vers notre globe, et fixées dans ce séjour étranger à leur nature ?

Notre pensée franchit les barrières du ciel même, peu contente de connoître

ce qui se montre à ses regards. Oui, je pénetre au de-là du monde même : je recherche si c'est une profonde immensité ; ou si elle-même est renfermée dans des limites : quelle est la forme des êtres que la nature a exclus de notre monde ; s'ils sont brutes, confus, infinis en tout sens ; ou s'ils ont eux-mêmes leur ordre et leur symmétrie ; s'ils sont liés à l'univers, ou si, écartés loin de lui, ils errent dans le vuide : si les élémens de tous les corps nés et à naître sont indivisibles ; ou si ce sont des composés altérables dans leur totalité : si les élémens se font la guerre ; ou s'ils ne font que conspirer au même but par des voies différentes.

Né pour ces sublimes recherches, jugez combien l'homme a reçu peu de temps, quand même il le ménageroit avec la plus grande économie. Oui, en supposant même qu'il ne se laisse rien dérober de son temps par facilité, qu'il n'en perde rien par négligence, qu'il soit avare de toutes ses heures, qu'il parvienne jusqu'au dernier terme de la vie humaine, et que la fortune ne lui ra-

visse rien de ce que la nature lui a donné; l'homme sera toujours trop mortel pour acquérir la connoissance des choses immortelles. Je vis donc suivant la nature, si je me livre entièrement à elle, si je l'adore et l'admire. Or la nature ma destiné à deux choses, à l'action et à la contemplation; je fais l'un et l'autre, puisque la contemplation même n'est jamais sans action.

Mais il faut savoir, dites-vous, si c'est pour son plaisir qu'on se livre à la contemplation, sans autre but que de méditer continuellement et sans fruit. Je réponds, qu'il en est de même de la vie civile; qu'il faut connoître l'intention de celui qui l'embrasse, et savoir si c'est pour vivre dans une agitation perpétuelle, sans jamais trouver de tems pour porter ses regards de la terre vers le ciel. Comme l'action, sans amour de la vertu et sans culture de l'esprit, l'exercice pur et simple d'un homme qui agit pour agir, n'a rien de louable, vu que la méditation doit toujours marcher de front avec la pratique; de même c'est un bien imparfait et languissant, qu'une vertu sans acti-

vité, qui s'endort dans le repos, et ne donne aucune preuve de ce qu'elle a appris. Qui est-ce qui doute qu'elle ne doive essayer ses progrès dans la pratique, et, sans se borner à ses devoirs essentiels, tenter des expériences et réaliser ses méditations ?

Si donc le sage ne demande pas mieux que d'agir ; si c'est l'ouvrage qui manque, et non pas l'ouvrier ; lui refuserez-vous la liberté de demeurer avec lui-même ? Dans quelle vue cherche-t-il la retraite ? c'est pour être utile à la postérité par ses travaux internes et solitaires. J'ose affirmer que Zenon et Chrysippe ont plus fait que s'ils eussent conduit des armées, occupé des emplois, promulgué des loix : ils en ont en effet promulgué, non pour un Etat particulier, mais pour tout le genre humain. Regardez-vous comme indigne de l'homme de bien, un loisir consacré à former les siecles à venir, à haranguer non pas un petit nombre de citoyens, mais les hommes de toutes les nations présentes et futures ?

Enfin je vous demande si Cléanthe, Chrysippe et Zenon ont vécu conformément à leurs préceptes. Vous répondrez,

sans doute, que leur conduite étoit réglée par leur doctrine : cependant aucun d'eux n'a pris part aux affaires. Ils n'avoient, direz-vous, ni la fortune, ni la considération requise pour occuper les grandes places : cependant ils n'ont pas mené une vie oisive ; ils ont trouvé le moyen de rendre leur loisir plus utile aux hommes, que les mouvemens et la sueur des autres. Ainsi ils ont beaucoup fait, quoiqu'ils n'aient pas joué de rôle dans les affaires publiques.

De plus, il y a trois genres de vie, dont on demande ordinairement lequel est préférable : l'un est livré à la volupté, l'autre consacré à la méditation, l'autre employé à l'action. Examinons d'abord sans partialité, sans cette haine implacable que notre secte a vouée à toutes les autres, si ces trois plans de vie, sous des noms divers, ne reviennent pas au même. Celui qui recherche la volupté, ne renonce pas à la contemplation : la contemplation de son côté n'est pas dépourvue de volupté ; et celui dont la vie est destinée au mouvement, n'est pas non plus sans contemplation.

Il y a bien de la différence, dites-

vous, entre le but qu'on se propose, et ce qui n'en est que la conséquence. J'en conviens; cependant l'un n'existe pas sans l'autre. Dans le premier cas, on ne contemple pas sans action; dans le second, on n'agit pas sans contemplation: enfin, le sectateur de la volupté, dont nous avons si mauvaise opinion, n'approuve pas une volupté inutile; mais celle à laquelle la raison donne de la consistance. Cette secte voluptueuse est donc elle-même en action: et comment n'y seroit-elle pas? puisqu'Epicure dit lui-même, qu'*il s'écartera quelquefois de la volupté et recherchera même la douleur, quand la volupté doit être suivie du repentir, ou quand une douleur moindre garantit d'une plus grande.*

Que conclure de tout cela? que la contemplation est admise dans tous les systêmes: elle est le but des uns; elle n'est pour nous qu'une baie, et non pas un port. Ajoutez que la doctrine de Chrysippe permet de vivre dans le repos, je ne dis pas un repos passif, mais un repos de choix. Les Stoïciens disent que le Sage ne se mêlera pas de toutes sortes

d'affaires d'Etat; qu'importe pour quels motifs le Sage embrasse la retraite, que ce soit l'Etat qui lui manque, ou lui qui manque à l'Etat? Si le Sage n'est pas content de sa République, comme cela ne manquera pas d'arriver pour peu qu'il soit difficile, je vous demande dans laquelle il passera. Sera-ce dans celle d'Athènes, où Socrate fut condamné; d'où Aristote (1) s'enfuit pour ne l'être pas;

(1) Treize ans après la mort d'Alexandre, Aristote privé de cet appui qui avoit fait toute sa sûreté, se vit exposé à tout le ressentiment de ses ennemis. Leur haine, trop long-temps impuissante, sembloit s'être accumulée pendant plusieurs années, pour s'exhaler ensuite avec plus de fureur. Ils sentirent qu'ils pouvoient alors l'attaquer avec avantage, et sur-tout sans courir eux-mêmes le moindre danger; et ils lui supposèrent un crime, dont on peut dire ce que Pline a dit de celui de lèze-Majesté : que c'est le seul crime de ceux à qui on ne peut en reprocher aucun. *Majestatis singulare et unicum crimen eorum qui crimine vacant.* (In Panegyric. Trajan. cap. 42.)

Eurymédon, Prêtre de Cérès, accusa ce Philosophe d'impiété, à cause d'un hymne qu'il avoit composé à la louange de son ami Hermias, et d'une certaine inscription gravée sur la statue de ce même Hermias dans le Temple de Delphes. Diogene Laërce (l. 5,

où la vertu succomba toujours sous l'envie? Vous conviendrez sûrement que le Sage n'a rien à faire dans une pareille République. Il ira donc dans celle de Cartha-

---

seg. 7.) et Athenée (liv. 15, ch. 16.) nous ont conservé cet hymne et cette inscription, dans lesquels on ne trouve pas la plus légère trace d'irréligion, ni même aucun mot qui pût allarmer la superstition des Athéniens. Cependant Aristote ne fut pas sans inquiétude sur l'issue d'une affaire dans laquelle les Prêtres s'étoient ligués avec les Grands, contre lui, et se servoient adroitement de leur pouvoir, comme d'un instrument qui pouvoit hâter sa perte et la rendre plus certaine. D'ailleurs la mort de Socrate lui avoit appris à connoître toute l'activité de la haine du sacerdoce payen; et quoique l'expérience des autres soit presque toujours perdue pour nous, il est néanmoins des circunstances où elle nous sert de leçon. Qui sait même si Aristote ne craignit pas que les Prêtres d'Athènes ne trouvassent enfin dans ses ouvrages quelques-unes de ces opinions, qui, sans excéder les limites de cette liberté philosophique, si nécessaire dans la recherche de la vérité, paroissent quelquefois s'écarter des routes communes, et sont par-là même d'autant plus faciles à envenimer aux yeux d'hommes prévenus, ignorans, ou mal-intentionnés. Quoi qu'il en soit, il vit trop clairement le desir qu'on avoit de le trouver coupable, pour qu'il espérât de se justifier et de confondre ses lâches accusateurs; il se retira donc prudemment à Chalcis dans l'Isle d'Eubée, et plaida sa cause de loin:

ge, théâtre continuel de séditions, où l'on vit regner une liberté funeste aux gens de bien, qui n'eût d'autre regle de justice et de vertu, que son intérêt;

---

ce qui est toujours la manière la meilleure et la plus sûre de se défendre, lors même qu'on est innocent. La réponse qu'il fit à ceux qui lui demandèrent le motif de sa retraite, est belle : » Je n'ai pas voulu être » cause, dit-il, que les Athéniens commissent un se- » cond crime contre la Philosophie «.

Aristoteles cùm judicii metu Athenas reliquisset, suum excusans abitum, respondit nolle se committere, ut Athenienses bis peccarent in Philosophiam : id quod Socrati accidit, innuens, et suum ipsius periculum. *Ælian.* Var. Hist. lib. 3, cap. 36.

On voit, par cet exemple, à quel excès d'injustice et d'atrocité le fanatisme et la superstition peuvent porter un peuple aimable, gai, délicat, ingénieux, subtil, très-instruit même à plusieurs égards, et le plus policé dont l'histoire nous ait conservé le souvenir. En effet, ces mêmes Athéniens qui se reprochoient encore la mort de Socrate, qui en avoient même voué les coupables auteurs à l'exécration publique, alloient faire périr Aristote du même supplice, et aussi injustement, s'il ne leur eût épargné, par une fuite prompte, cette nouvelle ignominie. Joignez à cette note, celle où je parle du décret qui chassa les Philosophes de Rome. *Voyez* la *Consolation à Helvia*, chap. 10, not. 1, pag. 232 et suiv. de ce volume.

qui traita ses ennemis avec une cruauté barbare, et ses citoyens en ennemis ? le Sage fuira encore cette République.

En passant ainsi en revue tous les Gouvernemens, je n'en trouverois pas un seul auquel le Sage pût convenir, ni qui pût convenir au Sage. Si on ne rencontre nulle part cette République, dont nous nous sommes formé le modele idéal, le repos devient donc nécessaire, puisque la seule chose qu'on pût lui préférer, n'existe nulle part. Si quelqu'un disoit qu'il est très-bon de naviger, et qu'ensuite il défendît de s'exposer sur une mer, où l'on éprouve de fréquens naufrages, où regnent des tempêtes violentes, qui emportent le Pilote loin de sa route ; il me semble que tout en louant la navigation, c'est me dire de ne point m'embarquer (1).

(1) Juste-Lipse pense qu'il manque ici quelque chose, et que ce Traité n'est pas achevé : mais ces sortes de conjectures sont souvent si incertaines, que les Commentateurs devroient s'y livrer avec moins de complaisance et de facilité. Ces assertions hardies : *desunt multa*; *desunt pauca*; *desiderantur nonnulla*, si fréquentes dans les éditions qu'ils ont publiées des Au-

teurs anciens, me paroissent toutes hasardées et peu philosophiques; car il est très-difficile de savoir si tel ou tel Traité, tel ou tel Dialogue, telle ou telle Oraison, sont plus ou moins complets. Parmi les ouvrages anciens ou modernes que nous supposons entièrement terminés, et qui le sont en effet, quel est celui auquel on ne pourroit pas ajouter encore une infinité de choses utiles, curieuses, instructives, nécessaires même; et dont on ne pourroit pas également retrancher un assez grand nombre de faits, de reflexions, de détails, de développemens, de discussions, sans nuire à l'ensemble de l'ouvrage, sans le mutiler dans ses principales parties, sans diminuer l'évidence et la force des raisonnemens, et sans rien omettre d'absolument essentiel au but de l'Auteur? J'en dis autant du *Traité des Bienfaits*, de celui *de la Colère*, etc. Malgré le défaut de liaison, réel ou apparent, que les Commentateurs ont cru appercevoir dans plusieurs endroits de ces ouvrages, personne n'est en droit d'affirmer qu'ils ne sont pas parvenus entiers jusqu'à nous. Les Ecrivains qui pensent beaucoup, sont ennemis de toute espece de méthode, et s'y assujettissent difficilement. Les vérités après s'être accumulées, pour ainsi dire, dans leur tête, par une méditation forte et continue, en sortent en foule et avec précipitation. *Velut agmine facto, quà data porta ruunt.* Ils laissent leurs idées se succéder sous leur plume dans l'ordre où elles se présentent à leur esprit, sans se mettre en peine si elles naissent immédiatement du fond du sujet, ou si elles n'y sont liées entre elles que par quelques-uns de ces rapports très-fins, très-déliés, tels qu'il en existe nécessairement entre les idées disparates et les plus incohérentes : es-

pece de rapports toujours très-difficiles à saisir, et qui ne pouvant être apperçus que par des lecteurs d'une sagacité peu commune, sont par conséquent perdus pour des esprits vulgaires. Montagne est plein de ces défauts aimables; mais il justifie le prétendu désordre de son livre, par une observation également fine et profonde. » C'est l'indigent lecteur, dit-il, qui » perd mon sujet, non pas moi: mes fantaisies se » suivent; mais par fois c'est de loin, et se regardent, » mais d'une vue oblique ». On pourroit dire la même chose de Sénèque. Mais sans recourir à cette solution, supposons qu'il y ait en effet dans plusieurs de ses Traités des omissions réelles, et quelquefois même de la confusion; est-ce une raison suffisante pour les croire incomplets, et pour y soupçonner souvent des lacunes plus ou moins considérables? Lorsqu'on écrit sur une matière quelconque, ne l'envisage-t-on pas sous le point de vue le plus analogue au caractère et à la tournure particulière de son esprit, au genre d'études et de connoissances dont on s'est occupé avec le plus de succès, en un mot, par les côtés les plus favorables à l'emploi de toutes ses forces? N'en écarte-t-on pas alors nécessairement une foule de questions que des hommes différemment organisés et avec des talens divers regardent comme les plus importantes? Dit-on même sur celles dont on s'est proposé l'examen, tout ce qu'on devroit dire? Suit-on toujours rigoureusement le plan qu'on s'étoit fait? Des réflexions ultérieures, des vues nouvelles, des idées neuves, ou des rapports nouveaux et très-fins, apperçus entre des vérités déja connues, ne forcent-ils pas quelquefois de l'étendre, de le circonscrire, de le changer même dans une infinité de points,

et de remuer certaines pierres, auxquelles on n'avoit pas cru auparavant devoir toucher ? Enfin ne quitte-t-on jamais le ton froid, méthodique et sec d'un Dissertateur ; et ne se permet-on pas souvent de ces écarts, de ces excursions qui ressemblent tout-à-fait à une conversation, qui donnent à un ouvrage un air facile et original, qui sement de quelques fleurs une route longue, pénible et escarpée, et qui font dire d'un Auteur, ce qu'on a dit de Montagne, *qu'il causoit avec son lecteur* ? Rien n'est donc plus téméraire, et j'ose le dire, plus ridicule, que toutes ces formules répandues dans les notes des Critiques : *il y a ici une grande lacune* : *il manque là quelque chose* : car deux lignes suffisent quelquefois pour détruire totalement, ou pour rétablir l'ordre et la liaison entre les différentes parties d'un ouvrage, et pour faire croire avec aussi peu de fondement, qu'il est ou très-imparfait ou très-complet.

Si, dans quelques-unes des notes jointes à cet Ouvrage, il m'est échappé de dire qu'il y avoit une lacune dans tel ou tel Traité de Séneque, c'est uniquement sur la foi des Commentateurs, que je me suis exprimé de la sorte. Je n'ai jamais prétendu garantir la vérité d'aucunes de ces assertions qui m'ont toujours paru peu judicieuses. C'est même l'ennui et l'impatience qu'elles m'ont causées, lorsque j'étudiois le latin dans les Colleges, qui m'ont suggéré la plupart des réflexions qu'on vient de lire. Ces réflexions sont à-peu-près en ce genre l'histoire de mes premières pensées, et je n'ai fait ici que les présenter avec plus d'ordre, plus de clarté et sous un point de vue plus philosophique.

CONSOLATION

CONSOLATION

A HELVIA.

CHAPITRE PREMIER.

PLUS d'une fois, ô ma mère, j'ai eu le dessein de vous consoler ; plus d'une fois j'ai réprimé ce mouvement. Plusieurs motifs m'inspiroient la hardiesse de vous écrire ; d'abord, j'espérois soulager tous mes chagrins, en essuyant au moins vos larmes, si je ne pouvois en arrêter le cours ; ensuite je me flattois d'avoir plus d'ascendant sur votre douleur, après m'être relevé le premier : de plus, je craignois que la fortune ne triomphât aisément des miens, si je ne parvenois moi-même à la surmonter ; je m'efforçois donc de me traîner, la main appuyée sur ma plaie, pour panser de mon mieux les vôtres. Mais cette résolution étoit combattue par d'autres raisons : je savois qu'il ne faut pas brusquer les premiers accès de la douleur ; qu'en cet état les consolations mêmes ne font que l'aigrir

et l'enflammer ; que dans les maladies mêmes du corps, rien de plus dangereux que des remedes violens : j'attendois donc que votre chagrin usât lui-même ses propres forces, que le temps l'adoucît et le rendît assez traitable pour supporter la main du Médecin. D'ailleurs en parcourant les monumens que nous ont laissés les génies les plus célebres, pour modérer la douleur, je n'y trouvois pas l'exemple d'un homme qui eût consolé ses proches, dans le temps même où il étoit l'objet de leurs larmes. La nouveauté de cette situation me tenoit en suspens ; je craignois de ranimer votre blessure, au lieu de la guérir. Ajoutez qu'il falloit des expressions neuves, et non de ces lieux communs de consolation (1), tels qu'on en emploie tous les jours, à un

(1) C'est ainsi que je traduis ces paroles du texte, *nec ex vulgari et quotidiana sumptis allocutione.* Séneque se sert souvent du verbe *alloqui* pour celui de *consolari*, et on le trouve aussi employé en ce sens dans les meilleurs Ecrivains du siecle d'Auguste, tels que Catule, Ovide, Horace, etc., par la même analogie le substantif *allocutio* se prend aussi pour *consolatio*. *Voyez* le Commentaire de Vulpi sur Catulle, *carmen* 38, *edit.* Patav. 1737. On peut joindre aux autorités

homme qui du milieu de son propre bûcher, leve la tête pour consoler les siens : mais l'excès de la douleur interdit le choix des mots, puisque souvent il étouffe la voix même ; néanmoins je m'efforcerai de vous consoler, non par une confiance aveugle dans mes talens ; mais parce que je puis être pour vous le consolateur le plus efficace. Quoique la douleur soit naturellement obstinée, j'espère que vous ne refuserez pas à un fils auquel vous n'avez jamais rien refusé, la grace de mettre un terme à vos regrets.

CHAPITRE II.

VOYEZ combien je présume de votre complaisance. Je me flatte d'avoir plus de crédit sur vous, que la douleur même,

---

qu'il cite, celle de Pierre Victorius qui rapporte même à ce sujet un passage décisif de Varron de Ling. Latin. lib. 5. *allocutum mulieres ire aiunt*, dit cet ancien Auteur, *cum eunt ad aliquam locutum, consolandi causâ.* Je suis ici la correction de Victorius, qui par un léger changement a fort heureusement rétabli la véritable leçon altérée dans toutes les éditions. *Voyez* Victorius, *variar. tion. lib.* 8, *cap.* 23, edit. Lugd. 1554.

si puissante sur le cœur des personnes affligées. Je ne veux pourtant pas entrer d'abord en lice avec elle : je commencerai par me ranger de son parti ; je lui fournirai de nouveaux alimens ; je rouvrirai des plaies qu'elle a laissé fermer. On me dira que c'est une singulière façon de consoler, que de faire revivre des maux effacés depuis long-temps, et de placer l'ame dans le point de vue de toutes ses infortunes, quand elle suffit à peine à une seule. Mais que l'on songe que les maladies assez dangereuses pour s'accroître en dépit des remedes, sont quelquefois guéries par les contraires. Je vais donc environner votre douleur de toutes ses afflictions passées, et de l'appareil le plus lugubre : ce ne sera pas employer des remedes adoucissans ; mais le fer et le feu. Qu'y gagnerai-je ? de vous faire rougir, après avoir triomphé de tant de maux, de ne pouvoir souffrir une seule plaie, sur un corps déja couvert de cicatrices. Laissons les pleurs et les gémissemens à ces ames amollies, si énervées par une longue prospérité, que la moindre secousse de l'infortune les renverse ;

mais que celles dont toutes les années n'ont été qu'un enchaînement de malheurs, supportent les plus grands maux avec une constance ferme et inaltérable. La continuité de l'infortune procure au moins un avantage, c'est qu'à force de tourmenter, elle finit par endurcir. La fortune ne vous a permis aucune intention dans votre deuil ; elle n'a pas même excepté le moment de votre naissance : à peine venue au monde, ou plutôt en y venant, vous perdites votre mère ; et votre entrée dans la vie fut une espece d'exposition ou d'abandon. Elevée sous les yeux d'une marâtre, par votre complaisance et votre tendresse vraiment filiale, vous la forçâtes de devenir votre mère ; mais une bonne marâtre coûte toujours bien cher. Un oncle (1) qui vous aimoit, dont le courage et la bonté étoient connus, vous fut enlevé au moment où vous attendiez son arrivée : la fortune pour rendre ses coups plus sensibles en les rappro-

(1) Il avoit épousé la sœur de la mère de Sénèque, et mourut en revenant d'Egypte. *Voyez* ci-dessous chap. dernier.

chant, vous priva dans le même mois d'un époux qui vous étoit cher, d'un époux qui vous avoit rendue mère de trois enfans. Vous pleuriez votre première perte, lorsqu'on vous annonça cette seconde, durant l'absence de tous vos enfans; comme si le sort eût choisi, pour s'appesantir sur vous, le temps où votre douleur étoit privée d'appui. Je ne parle pas de cette multitude de périls et d'alarmes, dont vous avez pu soutenir les assauts continuels. Bientôt vous avez recueilli (1) les cendres de vos trois petits-fils, *dans la même robe* où vous les aviez reçus à leur naissance. Vingt jours après les funérailles de mon fils mort entre vos bras, vous apprenez que je vous suis ravi: il ne vous manquoit plus que de porter le deuil des vivans.

---

(1) C'étoit le devoir des parens les plus proches et les plus chéris, comme on le voit par ces vers de Tibulle. *Eleg.* 3, *lib.* 1, *vers.* 5 et 6.

——— Non hîc mihi mater
Quæ legat in mœstos ossa perusta sinus.

Voyez aussi *Lib.* 3, *Eleg.* 2, *vers.* 17 et 18; et les notes de Vulpi sur ces passages.

CHAPITRE III.

CE dernier coup est le plus sensible de tous ceux qui vous ont frappée, j'en conviens; il n'a pas seulement effleuré la peau, il a pénétré votre sein et déchiré vos entrailles. Mais de même que les nouveaux soldats crient à la moindre blessure, et craignent encore plus la main, que le fer des Médecins; tandis que les vétérans, quoique percés de part en part, se laissent couper avec patience et sans gémir, comme s'il s'agissoit du corps d'un autre : de même vous devez vous prêter avec constance au traitement de votre douleur. Les lamentations, les cris, toutes les autres démonstrations par lesquelles la douleur se montre dans les femmes, vous sont interdites. Tant de malheurs seroient donc perdus pour vous, si vous n'aviez pas encore appris à être malheureuse ? Eh bien ! trouvez-vous donc que je vous traite avec foiblesse ? Je ne vous dérobe aucun de vos maux : je les ai tous rassemblés sous vos yeux. Il y a bien de l'orgueil de ma part : c'est

annoncer que je veux vaincre votre douleur, et non pas lui donner le change.

CHAPITRE IV.

J'ESPÈRE la vaincre ; d'abord en vous montrant que je ne souffre rien qui puisse me faire juger bien malheureux, moi-même, bien loin de rendre tels ceux qui me sont unis par les liens du sang ; ensuite en tournant mes regards sur vous-même et vous prouvant que votre sort n'est pas non plus fort lamentable, puisqu'il dépend du mien. Je commencerai par le point qui intéresse le plus votre tendresse : je ne souffre aucun mal ; je vous convaincrai même, si je le puis, que les maux auxquels vous croyez que je succombe, ne sont pas insupportables. Si la chose vous paroît peu croyable, je m'en applaudirai davantage, de trouver le bonheur dans les circonstances même qui font le malheur des autres. Ne vous en rapportez pas aux autres sur mon compte ; ne vous laissez pas troubler par des opinions incertaines : c'est moi qui

vous dis que je ne suis point malheureux : j'ajouterai, pour vous tranquilliser, encore plus, que je ne puis le devenir.

CHAPITRE V.

LE sort de l'homme n'est point à plaindre, s'il ne sort point de son état. La nature nous a conformés de manière à n'avoir pas besoin d'un grand appareil pour vivre heureux. Chacun peut faire lui-même son bonheur. Les objets du dehors ont peu de pouvoir sur nous, soit en bien soit en mal. La prospérité ne peut enfler le Sage, ni l'adversité l'abattre : il n'a travaillé toute sa vie qu'à faire consister son bien-être en lui-même, à tirer de son ame tout son contentement. Voudrois-je faire entendre par-là que je suis Sage? nullement : si je pouvois faire cette déclaration, je soutiendrois, non seulement que je ne suis pas malheureux ; mais que je suis le plus fortuné des mortels, le rival des Dieux mêmes. Il me suffit pour adoucir toutes les amertumes de la vie, de m'être mis

sous la conduite des Sages : trop foible pour ma propre défense, je me suis réfugié dans un camp de Héros qui savent se défendre eux-mêmes avec leurs biens. Ce sont eux qui m'ont ordonné de veiller toujours comme en sentinelle, et de prévoir tous les coups du sort, long-temps avant leur choc. La fortune n'est dangereuse que lorsqu'elle est imprévue : on en soutient aisément les assauts, lorsqu'on les attend toujours. L'arrivée des ennemis n'est funeste qu'à ceux qu'elle prend au dépourvu. Quand on s'est préparé long-temps auparavant à la guerre, les mesures ainsi prises, on soutient de pied ferme le premier choc, qui est ordinairement le plus tumultueux. Je ne me suis jamais fié à la fortune, lors même qu'elle paroissoit me laisser en paix. Tous les avantages que sa faveur m'accordoit, ses richesses, ses honneurs, sa gloire, je les ai placés de manière qu'elle pût les reprendre, sans m'ébranler : j'ai toujours laissé entre eux et moi un grand intervalle; aussi la fortune me les a ravis, sans me les arracher. On n'est accablé de la mauvaise fortune, que quand on

a été dupé par la bonne. Ceux qui se sont attachés à ses présens, qui les ont regardés comme durables et personnels, qui en ont tiré vanité, sont tout éplorés, tout abattus, lorsque leurs ames frivoles et puériles, insensibles à tout plaisir solide, sont privées de ces amusemens trompeurs et momentanés : mais l'homme que la prospérité n'a point enorgueilli, n'est consterné d'aucune révolution : comme il a déja éprouvé sa fermeté, il se montre invincible dans tous les états : au sein même du bonheur, il s'est essayé contre l'infortune.

Pour moi, je n'ai jamais cru que le bonheur véritable résidât dans les objets que tout le monde desire : je n'y ai trouvé que du vuide, un vernis séduisant, et nul fond qui répondît aux apparences. Quant à ce qu'on appelle mal, je n'y vois rien d'aussi terrible, que l'opinion du vulgaire me le faisoit appréhender : le mot lui-même, d'après l'idée générale, blesse les oreilles; c'est un son révoltant qu'on est convenu de ne pas entendre prononcer sans horreur : ainsi l'a voulu le peuple; mais les décisions du peuple

sont en grande partie annullées par les Sages.

CHAPITRE VI.

AINSI, abstraction faite des jugemens de la multitude, qui se laisse séduire par l'apparence, sans autre examen, voyons ce que c'est que l'exil. Ce n'est qu'un changement de lieu. Ajoutons, pour ne point avoir l'air d'en restreindre les effets, et de lui ôter ce qu'il a de plus terrible ; que ce changement de lieu est suivi d'inconvéniens, tels que la pauvreté, l'ignominie, le mépris. J'examinerai dans la suite ces désavantages : commençons, en attendant par considérer ce que le changement de lieu a de fâcheux en soi. Etre privé de sa patrie, est un supplice insupportable. Eh bien ! regardez cette multitude à laquelle suffisent à peine les maisons d'une ville immense ; la plus grande partie de cette foule est privée de sa patrie. Des villes municipales, des colonies, de la terre entière, on se rend à grands flots dans cette Capitale. Les uns y sont conduits par l'ambition,

les autres par des fonctions publiques, ou par des ambassades, ou par la débauche, qui se plaît dans les villes opulentes toujours favorables aux vices. Ceux-ci sont attirés par l'amour des beaux arts, ou des Spectacles ; ceux-là par l'amitié ou par le desir de produire leurs talens sur un plus grand théâtre : les uns viennent y faire trafic de leurs attraits, les autres de leur éloquence. Enfin des hommes de toute espece accourent dans une ville où les plus grandes récompenses sont décernées aux vertus et aux vices. Demandez à chacun de ses habitans, son nom et sa patrie ; vous verrez que la plupart sont des gens qui ont quitté leur pays natal, pour s'établir dans la plus grande et la plus belle ville du monde, mais qui n'est pas la leur. De Rome, qui est, pour ainsi dire, la patrie commune du genre humain, passez dans toutes les autres villes, il n'en est pas une dont les habitans ne soient la plupart étrangers. Transportez-vous maintenant des lieux dont la situation est agréable ou avantageuse, dans des déserts, dans des isles incultes, à Sciathe, à Sériphe,

à Gyare, à Cosure (1), vous ne trouverez pas de lieu d'exil où quelqu'un ne demeure pour son plaisir. Quoi de plus aride, de plus escarpé que le rocher où j'habite! Si vous considérez les provisions, il est stérile; les habitans, il est sauvage; l'aspect du lieu, il est affreux; la nature du climat, il est mal-sain : cependant on y trouve plus d'étrangers que de naturels.

Le changement de lieu est si peu un mal, que l'on s'est expatrié même pour venir en ce pays-ci. On va jusqu'à dire que l'homme a un penchant naturel à se déplacer et à changer de domicile; son ame remuante et mobile, ne se fixe jamais; elle se porte par-tout, elle disperse ses idées dans tous les lieux connus ou inconnus, toujours errante, toujours ennemie du repos, toujours amoureuse de la nouveauté. Vous n'en serez point surprise, si vous considérez son origine.

---

(1) *Sciathus*, Isle de la mer Egée. *Seriphe* est une isle placée dans la même mer que la première, ainsi que *Gyare*, qui n'étoit qu'un rocher.

Cosure, isle située entre l'Afrique et la Sicile.

Unie à un corps terrestre et pesant, elle est formée de la pure substance céleste : or le mouvement perpétuel est de l'essence des corps célestes; sans cesse ils sont emportés par une course rapide. Comtemplez ces astres qui éclairent le monde, aucun d'eux ne demeure en repos ; ils roulent incessamment, et sont transportés d'un lieu dans un autre. Le soleil, quoiqu'il se meuve avec l'univers, rétrograde pourtant dans un sens contraire à celui du monde ; il parcourt successivement toute la suite des signes ; et son mouvement continuel le fait répondre toujours à de nouveaux points de l'espace. Ainsi tous les orbes célestes, soumis à une révolution et une translation perpétuelles, ne cessent de se déplacer, suivant l'ordre éternel et nécessaire de la Nature : après avoir parcouru pendant un certain nombre d'années leurs orbites entières, ils recommenceront de nouveau leur route primitive.

Qu'on vienne maintenant me dire que l'ame humaine, formée des mêmes élémens que les corps divins, souffre à regret le changement et les émigrations,

tandis qu'un changement rapide et perpétuel fait le plaisir ou la conservation de Dieu même.

Mais descendons du ciel sur la terre, vous y verrez des nations, des peuples entiers changer de demeure. Que signifient des villes grecques au sein des régions barbares ? Pourquoi la langue des Macédoniens se retrouve-t-elle entre l'Inde et la Perse ? La Scythie et cette longue suite de terres habitées par des nations féroces et indomptées, nous montre des villes grecques (1) construites sur les rivages du Pont ; ni la rigueur d'un hiver continuel, ni les mœurs des habitans aussi sauvages que leur climat, n'ont empêché des colonies de s'y fixer. l'Asie est peuplée d'Athéniens. Milet a fondé soixante-quinze villes en différens climats. Toute la côte de l'Italie, baignée par la mer inférieure, s'appelloit la Grande Grece : l'Asie revendique l'origine des Toscans : les Tyriens habitent l'Afrique, les Chartaginois l'Espagne : les

(1) Telles qu'Apollonie, Mésembrie, Dionysiopolis, Tomes, Istropolis ; Olbie et plusieurs autres. Juste-Lipse.

Grecs

Grecs se sont introduits dans la Gaule, et les Gaulois dans la Grece. Les Pyrénées n'ont pu mettre obstacle au passage des Germains. L'inconstance humaine s'est ouvert des routes inconnues et impraticables. Les femmes, les enfans, les vieillards appesantis par l'âge se faisoient traîner dans ces émigrations. Les uns, après avoir long-temps erré, ne choisirent pas le lieu de leur demeure, mais s'emparèrent du premier qui s'offrit pour soulager leurs fatigues; d'autres acquirent par les armes des droits sur une terre étrangère. Quelques nations furent englouties dans la mer, en navigeant vers des pays inconnus; d'autres se fixèrent dans celui où le défaut de provisions les força de rester: tous n'avoient pas les mêmes motifs pour quitter leur patrie et pour en chercher une autre. Les uns, après la destruction de leurs villes, échappés aux armes des ennemis et privés de leurs terres, se réfugièrent sur celles des autres: d'autres eurent recours à l'émigration pour se débarrasser d'une multitude trop nombreuse; d'autres furent chassés de leur pays par des pestes, ou

des abîmes trop fréquemment ouverts, ou par d'autres inconvéniens pareils que présentoit un climat infortuné : quelques-uns ont été attirés par la réputation d'une côte fertile et trop vantée : d'autres enfin se sont expatriés par d'autres motifs.

Il est donc évident que rien n'est resté dans le lieu où il avoit pris naissance. Sans cesse le genre humain se déplace, et chaque jour il se fait des changemens sur ce vaste globe. On jette les fondations de nouvelles villes; on voit éclore de nouvelles nations, à la place des anciennes qui ont été détruites ou incorporées avec le peuple vainqueur. Toutes ces émigrations de peuples sont-elles donc autre chose que des exils publics.

CHAPITRE VII.

POURQUOI prendre de longs détours ? pourquoi vous citer Anténor fondateur de Padoue ; Evandre établissant sur la rive du Tibre le Royaume des Arcadiens ; Diomede et d'autres, ou vainqueurs ou vaincus, que la guerre de Troie dispersa dans des contrées étrangères ? L'Empire

Romain ne doit-il pas sa naissance à un exilé, qui, après la prise de sa patrie, fuyant de climats en climats avec une poignée de fugitifs, forcé par le besoin et la crainte du vainqueur de chercher un établissement lointain, aborda enfin en Italie. Combien de colonies ce même peuple ne répandit-il pas ensuite dans les provinces ? Le Romain habite partout où il a porté ses armes victorieuses : on s'inscrivoit avec joie pour ces émigrations ; un vieillard quittoit ses foyers pour s'expatrier au-delà des mers.

CHAPITRE VIII.

MON sujet n'exige pas un plus grand nombre d'exemples ; j'en ajouterai pourtant un seul que j'ai sous les yeux. L'isle où je suis a déja changé plusieurs fois d'habitans. Sans parler de ces anciennes peuplades, dont le temps a effacé le souvenir, les Grecs fixés aujourd'hui à Marseille, après avoir quitté la Phocide, commencèrent par s'établir dans cette isle (1). Quel motif les en chassa ? fut-ce

(1) Séneque confond ici la *Phocide*, située dans la Grece, avec *Phocée*, ville d'Ionie ou de l'Asie

la rigueur du climat, ou la crainte de la puissance des Italiens, ou le désavantage d'une mer privée de port ? on n'en sait rien : ce ne fut sûrement pas la férocité des naturels, parce qu'ils passèrent dans la partie de la Gaule, qui pour lors étoit la plus sauvage et la plus barbare. La Corse fut ensuite possédée successivement et par les Liguriens et par une colonie d'Espagnols ; la conformité des usages ne permet pas d'en douter : on retrouve ici les ornemens de tête et les chaussures des Cantabres d'aujourd'hui, et quelques mots de leur langue, vu que le commerce des Grecs et des Liguriens a entièrement dénaturé le langage primitif. Ensuite deux colonies de citoyens Romains y furent envoyées, l'une par Marius, l'autre par Sylla. Combien de fois une roche aride et escarpée a-t-elle vu renouveller ses habitans !

En un mot, vous trouverez à peine une seule terre cultivée par des indigenes. Toutes les nations sont mêlangées, et,

---

mineure, dont une Colonie alla fonder la ville de Marseille. *Voyez* les notes de M. Wesselingius sur Hérodote, pag. 78, note 16.

pour ainsi dire, entées les unes sur les autres; elles se succedent : un peuple desire ce qu'un autre dédaigne; celui-ci est chassé du pays d'où il avoit chassé ses prédécesseurs. Le Destin n'a pas voulu que la fortune des choses humaines fût jamais fixée.

Abstraction faite des autres inconvéniens attachés à l'exil; Varron, le plus docte des Romains, remarque, comme une consolation suffisante contre le changement de lieux, que, par-tout où l'on va, l'on retrouve toujours la même Nature. M. Brutus regarde comme le plus grand remede, la permission qu'ont les exilés d'emporter leurs vertus avec eux. Si chacune de ces consolations, prise à part, ne suffit pas à un exilé; on ne peut douter de leur efficacité, quand elles seront réunies. A quoi se réduit en effet notre perte ? Nous ne pouvons faire un pas, sans être suivis des deux choses les plus excellentes; de la nature commune, et de la vertu personnelle.

Croyez-moi : le Fondateur de cet univers, quel qu'il ait été, ou un Dieu, maître de la nature entière; ou une rai-

son incorporelle, capable de produire les plus grands effets ; ou un souffle divin répandu avec une égale énergie dans les plus petits corps, comme dans les plus grands ; ou un destin et un enchaînement immuable de causes liées entre elles ; cet agent souverain n'a voulu nous laisser dépendre des autres, que pour les objets les moins intéressans. Ce que l'homme a de plus excellent, est au-dessus de la puissance humaine ; il ne peut être ni donné, ni ravi : je parle de ce monde, le plus grand et le plus magnifique des ouvrages de la Nature ; de cette ame, faite pour contempler et admirer le monde, dont elle est la plus noble partie ; qui nous appartient en propre et pour toujours ; qui doit subsister avec nous aussi long-temps que nous subsisterons nous-mêmes. Allons donc gaiement et d'un pas intrépide et sûr par-tout où il faudra.

CHAPITRE IX.

PARCOURONS toutes les terres : il n'en est pas une dans l'enceinte du monde, qui nous soit étrangère. De tous les lieux,

nos regards se dirigent également vers le Ciel : par-tout le séjour des humains est également éloigné de celui des Immortels. Pourvu donc que mes yeux ne soient pas privés de ce spectacle, dont ils ne peuvent se rassasier ; pourvu que je puisse contempler le soleil et la lune, m'occuper des autres astres, suivre leur lever, leur coucher, leurs distances, rechercher les causes de leur accélération et de leur rallentissement, admirer ces milliers d'étoiles qui brillent pendant la nuit, dont les unes sont immobiles, tandis que les autres s'écartent à une distance peu considérable, et roulent dans la même orbite ; d'autres s'élancent tout-à-coup, quelques autres paroissent tomber, éblouissent les yeux par une traînée de flammes, ou s'envolent rapidement avec un long sillon de lumière ; pourvu, dis-je, que je vive au milieu de ces grands objets, que j'habite avec les Dieux, autant qu'il est permis à un foible mortel, et que mon ame, avide du spectacle de sa véritable patrie, ne quitte pas le séjour des astres, que m'importe la fange que je foule à mes pieds ?

Mais, la terre où je suis ne produit pas d'arbres utiles ou d'agrément, n'est point arrosée par des fleuves profonds et navigables : trop peu fertile pour attirer les Nations étrangères, elle ne suffit pas même à la nourriture de ses habitans ; on n'y tire point de pierres précieuses ; on n'y trouve point de filons d'or ou d'argent. Il n'y a qu'une ame rétrécie, pour qui les objets terrestres aient des charmes : élançons-nous vers ceux qui se montrent par-tout, qui brillent par-tout également ; et songeons que ce sont ces vils objets, avec les erreurs et les préjugés qu'ils enfantent, qui nuisent à notre vrai bonheur. En alongeant ces portiques, en élevant (1) ces tours, en élargissant

(1) Séneque le père, après avoir attribué la corruption des mœurs des Romains à l'amour des richesses qui étoient devenues l'objet de leurs desirs et le principal mobile de leurs actions, compte, parmi les funestes effets de cette passion, l'usage qui s'étoit introduit à Rome d'avoir des palais et des maisons d'une hauteur prodigieuse ; tous les édifices, dit-il, y sont si élevés, et les rues si étroites, qu'il n'y a plus aucun moyen d'échapper à un incendie ; ni de mettre par la fuite sa vie en sûreté, si le feu pre-

ces rues, en creusant ces souterrains contre les chaleurs, en surchargeant d'une masse d'ornemens le faîte de ces salles à manger, vous ne faites que vous interdire de plus en plus la vue du Ciel. Le sort vous a jetté dans un pays où la demeure la plus large est une cabane. Je plains votre bassesse et votre pusillanimité, si vous ne vous consolez de ce malheur, qu'en songeant à la cabane (1)

---

noit par malheur à une maison, ou qu'elle vint à s'écrouler par quelque autre accident.

Quid tandem est quod in vitio corruperint (pestiferæ divitiæ)? primùm si inde incipere velis, ædes ipsæ, quas in tantùm extruxere, ut domus ad usum et munimentum paratæ, sint nunc periculo, non præsidio : tanta altitudo ædificiorum est, tantæque viarum angustiæ, ut neque adversùs ignem præsidium, neque ex ruinis ullum ullam in partem effugium sit. Ad delicias dementis luxuriæ lapis omnis eruitur, cæduntur-que gentium sylvæ : æris, ferrique usus, jam auri quoque, in extruendis et decorandis domibus; nempè ut anxii interdiu et nocte ruinam ignemque metuant qui tectis injectus est fortuitus. SENEC. *Controvers.* 9, lib. 2, pag. 153, 154, tom. 3, *edit.* Varior. *Voyez* aussi PETRAN. *Satyr.* cap. 120, vers. 86, *edit.* Burman. *Amstel.* 1743.

(1) Denys d'Halicarnasse place cette cabane sur un

de Romulus. Dites plutôt : cet humble toit sert d'asyle aux vertus ; il paroîtra plus beau que tous les temples, quand on y verra la justice, la continence, la prudence, la piété, l'art de remplir à propos ses devoirs, la science des choses divines et humaines. Jamais un lieu n'est

---

des côtés de la rue qui, du mont Palatin, conduit au cirque : et il dit qu'elle subsistoit encore de son temps, et qu'on l'appelloit la *cabane de Romulus*. Ceux aux soins et à la garde desquels elle étoit confiée, la regardoient comme un monument sacré, et n'osoient y ajouter aucun ornement : ils faisoient seulement réparer ce que les injures du temps et la rigueur des saisons avoient pu dégrader, afin de lui conserver religieusement son ancienne forme.

Vitam autem degebant pastoriciam (Romulus et Remus) et victum sibi manibus parabant, in montibus plerumque compingentes ex lignis et arundine sine ulla contignatione casulas, quarum una ad mea usque tempora exstabat; ad latus quod à Palatio ad circum ducit, quæ *Romuli* vocatur : quàm sacra servant ii quibus ea cura est mandata, nihil ei ornatus gratiâ, addentes. Quod si qua ejus pars vel tempestatis vel temporis injuria laboravit, quod reliquum est sarciunt, et quantum fieri potest ad pristinam formam instaurant, *Antiquit. Roman.* lib. 1, cap. 79, p. 64, 65, *edit.* Oxon. 1704.

Vitruve dit au contraire que cette cabane étoit si-

trop étroit, quand il contient cette foule de grandes vertus : jamais un exil n'est déplorable, quand on s'y rend au milieu de ce cortege.

Brutus, dans son Traité de la vertu, dit avoir vu Marcellus (1) en exil à Mitylene, aussi heureux que la nature

---

tuée dans le Temple du Capitole, et couverte de chaume : ce qui atteste, selon lui, cette ancienne manière de bâtir. *Item in Capitolio commonefacere potest et significare mores vetustatis Romuli casa, in arce sacrorum stramentis tecta.* de Architecturâ, *lib.* 2, *cap.* 1, *pag.* 19 et 20, edit. *Elzevir.* 1649. *Voyez* aussi SÉNEQ. le père, *Controvers.* 9, lib. 2, pag. 151, tom. 3, *edit.* Varior. Au reste, les Auteurs anciens ne sont point d'accord entre eux sur le lieu où se trouvoit cette cabane. Juste-Lipse les concilie, en supposant qu'il y en avoit deux, dont la plus ancienne, et celle qui avoit été véritablement construite par Romulus, se voyoit sur le mont Palatin, et une autre absolument semblable, qu'on avoit bâtie au Capitole, lieu destiné à la célébration de toutes les cérémonies religieuses : *Vid.* LIPS. *in hoc loco.*

(1) Après la bataille de Pharsale, cet Orateur célebre, admirateur et ami intime de Cicéron qu'il avoit toujours pris pour modele, se retira à Mytilene : il y reçut la visite de Brutus qui le trouva environné de Savans et de Philosophes grecs, ardent à multiplier ses lumières, et si content de sa situation, que

humaine le comporte, et plus amoureux alors des beaux Arts, qu'il ne l'avoit jamais été. Aussi ajoute-t-il qu'en le quittant il lui sembla que c'étoit lui-même qui alloit en exil, et non pas Marcellus qui y restoit. Ce grand homme fut plus

---

Brutus, en retournant vers l'Italie, crut aller en exil plutôt qu'il n'y laissoit Marcellus. Cicéron, en plusieurs endroits de ses ouvrages, fait l'éloge de ce grand homme qu'il appelle le *compagnon et l'émule de ses études et de ses travaux*, et il ne craint point de dire que personne n'est au-dessus de lui par la réputation, par la probité, par l'amour des sciences et des beaux arts, par l'innocence des mœurs, et par quelque sorte de vertu que ce puisse être. Personne, ajoute-t-il, n'a une fécondité de génie plus extraordinaire, n'écrit et ne parle avec plus d'éloquence.

Quis enim est illo, aut nobilitate, aut probitate, aut optimarum artium studio, aut innocentiâ, aut ullo genere laudis præstantior? Nullius tantum est flumen ingenii, nulli dicendi aut scribendi tanta vis, tanta copia. *Oratio pro Marcello*, *cap.* 1 *et* 2, edit. *Grævii.*

Dans un autre Ouvrage, où il porte son jugement sur tous les Orateurs illustres de son temps, il ne considère Marcellus que sous ce point de vue, et il dit qu'il ne croit pas qu'il lui manque une seule des qualités nécessaires à un Orateur. *Omnia sic suppeditant, ut ei nullam deesse virtutem oratoris putem.* In Bruto, *cap* 71, edit. *Joseph. Oliveti*, Paris, 1740.

heureux d'avoir mérité par son exil les éloges de Brutus, que ceux de la République par son Consulat. Quel exilé que celui dont on ne peut se séparer, sans se croire exilé soi-même ! et qui inspire de l'admiration à un personnage admiré de Caton même ! Le même Brutus dit que C. César ne voulut point s'arrêter à Mitylene, de peur de voir un Héros outragé. Les Sénateurs, par leurs prières unanimes, obtinrent (1) son retour : à voir leur inquiétude et leur affliction,

(1) Marcellus étoit alors à Athènes, et se préparoit à s'embarquer pour l'Italie ; mais quelques jours avant son départ, il fut assassiné après souper, par P. Magius Cilo, son ami, qui lui donna deux coups de poignard, l'un dans l'estomac, l'autre à la tête, fort près de l'oreille, et se tua ensuite de désespoir. *Voyez*, parmi les Lettres de Cicéron à ses amis, celle que lui écrit à ce sujet Servius Sulpicius, *lib. 4, Epist.* 12. Cicéron fut fort sensible à la mort de Marcellus : il ne concevoit pas ce qui avoit pu porter Magius à cet excès de fureur ; on trouve ses conjectures sur la cause de ce meurtre dans une de ses Lettres à Atticus. » Marcellus, dit-il, lui avoit depuis peu servi de caution » à Sunium ; c'est peut-être cela même qui en aura été l'oc» casion. Il s'est trouvé hors d'état de payer ; il aura de» mandé quelque argent à Marcellus qui lui aura refusé

l'on eût dit qu'ils avoient tous en ce jour les sentimens de Brutus, qu'ils demandoient, non pour Marcellus, mais pour eux-mêmes, de n'être pas exilés en vivant loin de lui. Néanmoins ce fut un plus beau jour pour Marcellus, que celui où Brutus ne put le quitter, ni César le voir. Ces deux témoignages étoient également glorieux ; Brutus étoit affligé, et César honteux de revenir sans Marcellus.

» avec trop de dureté, ce qui lui étoit assez ordinaire : » mais de si loin, on ne peut pas deviner juste ».

Quamquàm nihil habeo quod dubitem, nisi ipsi Magio quæ fuerit caussa amentiæ : pro quo quidem etiam sponsor sunii factus est. Nimirum id fuit. Solvendo enim non erat. Credo eum petiisse à Marcello aliquid, et illum, ut erat, constantius respondisse. *où tautòn eídos.* CICERO *ad Attic. lib.* 13, *Epist.* 10.

C'est pour ce même Marcellus, et à l'occasion de son rappel, que Cicéron, qui, pendant tout le temps des guerres civiles, n'avoit pas parlé en public, prononça cette belle harangue, connue sous le nom d'*Oraison pour Marcellus.* J'observerai ici, en passant, que la première phrase de ce discours est remarquable à plusieurs égards, et peut donner lieu à des réflexions très-philosophiques sur la matière des inversions en général, sur celles de la langue latine en particulier, et sur la difficulté dont il

Doutez-vous que ce grand homme se soit animé à la patience par les discours suivans. « Ce n'est pas un malheur d'être » privé de ta patrie; la sagesse dont tu » t'es pénétré, t'a fait connoître que tous » les lieux de la terre sont la patrie du » Sage. Celui qui t'a banni, n'a-t-il pas » été lui-même, pendant dix années con- » sécutives, privé de sa patrie? ce fut, » sans doute, pour étendre les limites de

---

semble qu'il devoit être pour le Peuple Romain de suivre avec attention, et au milieu d'une assemblée nombreuse et sans cesse agitée de passions et d'intérêts divers, des périodes quelquefois fort longues, et dans lesquelles l'ordre naturel des mots, et souvent même celui des idées, sont presque toujours transposés et sacrifiés à certaines qualités de style, ainsi qu'à des formes et à des mouvemens oratoires dont le Peuple ne pouvoit guères sentir le mérite, et qui devoient nécessairement répandre une obscurité générale sur les discours qu'il entendoit. Voici le commencement de cette harangue. Il seroit difficile de citer dans Cicéron même une phrase où l'élégance, le nombre et l'harmonie du style fussent portées à un plus haut degré de perfection, et qui fût en même-temps plus noble, plus simple, plus imposante et plus adroite. *Diuturni silentii, Patres conscripti, quo etiam his temporibus usus, non timore aliquo, sed partim dolore, partim verecundiâ, finem hodiernus dies attulit.*

» l'Empire, mais il n'en fut pas moins » privé. Aujourd'hui il est appellé par » l'Afrique, qui menace d'une guerre » nouvelle; appellé par l'Espagne, qui » ranime un parti vaincu et terrassé; » appellé par l'Egypte infidele, par le » monde entier, attentif à profiter de » cet ébranlement de notre Empire. A » quel mal remédiera-t-il d'abord? A quel » parti s'opposera-t-il? Sa victoire va le » traîner de climats en climats par toute » la terre. Qu'il reçoive les respects et » les hommages des nations: pour toi, » vis content de l'admiration de Brutus ».

Marcellus sut donc supporter l'exil; le changement de lieu n'en produisit pas dans son ame, quoique accompagné de la pauvreté. La pauvreté n'est pas un mal pour quiconque n'en est pas venu jusqu'à la folie de l'avarice ou de la débauche, ces deux fléaux si destructeurs. Qu'il faut peu de chose pour le soutien de l'homme! Pour peu qu'on ait de vertu, peut-on sentir le besoin? Pour moi je ne m'apperçois de l'absence de mes richesses, que par celle des embarras. Le corps demande peu de choses: il veut

appaiser

appaiser la faim par des alimens, la soif par des breuvages : tout desir ultérieur est le cri du vice, et non pas du besoin. Il n'est pas nécessaire de fouiller la profondeur des mers, de charger son estomac du massacre des animaux, de tirer des coquillages des extrémités de la mer sur des rivages inconnus. Puissent les Dieux et les Déesses confondre ces insensés, dont le luxe et la gourmandise ont franchi les limites d'un Empire odieux! C'est des bords du Phase qu'ils font venir les provisions de leur table fastueuse. Nous allons (1) chercher des

(1) Séneque fait en plusieurs endroits de ses Ouvrages, une peinture également énergique et fidele du luxe des Romains, et ce qui prouve que ce tableau n'est point exagéré, c'est que les faits qu'il rapporte à ce sujet, se trouvent confirmés par tous les Auteurs de son temps, de même que par ceux qui ont vécu avant et après lui. Orateurs, Historiens, Philosophes, Poëtes, tous ont reproché aux Romains les mêmes excès, et souvent dans les mêmes termes. Mon dessein n'est pas de rassembler ici les passages paralleles de ces différens Auteurs, et de remplir des pages de citations inutiles: il faut laisser cet insipide et vain plaisir à ceux qui ont plus de patience que de goût, plus de connoissances que d'idées, et plus de lecture que de jugement. Il me suffit d'observer, une

oiseaux chez ces mêmes Parthes dont nous ne sommes pas encore vengés. Toutes les parties du monde sont mises à contribution par notre appétit blasé; des extrémités de l'océan on apporte pour lui des mêts qui séjourneront à peine dans l'estomac. On vomit (5) pour manger, et on mange pour vomir; et ces alimens cherchés par toute la terre, on daigne à peine les digérer.

Quel mal fait la pauvreté à qui méprise ces recherches du luxe? elle est même utile à qui les desire, elle le guérit malgré lui; ou s'il rejette les remedes qu'il est forcé de prendre, du moins l'impuissance produit l'effet de la volonté. C. César, que la Nature semble n'avoir fait naître que pour montrer ce que peu-

---

fois pour toutes, que Séneque ne dit rien ici qui ne soit constaté par le témoignage uniforme de toute l'antiquité. On peut voir à ce sujet un passage curieux d'un ancien panégyriste de Théodose, et les notes des Commentateurs sur ce même passage. *Vid.* Latin. Pacati, *Panegyric. cap.* 14, de l'édition de Jean Arntzenius, *Amstelod.* 1753.

(1) *Voyez* tom. 2, lettre 88, page 87, note première, et la lettre 122, page 531 du même volume.

vent les vices poussés à l'excès sur le trône, fit un jour un souper de cent millions de sesterces, et malgré les imaginations réunies de tous ses Courtisans, à peine trouva-t-il le moyen de dépenser en un repas le revenu de trois provinces. Malheureux ceux dont les palais ne peuvent être réveillés que par des mêts si coûteux. Le prix ne vient pas de la finesse du goût, ni de quelque saveur exquise, mais de la rareté des alimens et de la difficulté de se les procurer. Si l'homme revenoit à la raison, seroit-il besoin de tant d'art pour servir l'estomac, de ce commerce étendu, de ces chasses destructives, de ces pêches qui dépeuplent l'océan? On trouve partout des alimens, la Nature les a répandus en tous lieux; mais on passe à côté sans les regarder, on parcourt les régions, on traverse les mers; et au lieu d'appaiser gratuitement sa faim, on aime mieux l'irriter à grands frais.

CHAPITRE X.

POURQUOI lancer en mer ces navires, dirois-je à ces insensés? pourquoi armer vos bras et contre les bêtes féroces et contre les hommes mêmes? pourquoi accumuler trésors sur trésors? que signifient tant de courses et tant de mouvemens? ne songerez-vous jamais à la petitesse de vos corps? N'est-ce pas le comble de la démence et de l'égarement, de pouvoir contenir si peu, et de tant desirer? Vous avez beau accroître vos rentes, reculer vos limites, jamais vous ne donnerez à vos corps plus de capacité. Quand le négoce vous aura bien réussi, la guerre beaucoup rapporté; lorsque des provisions rassemblées de toutes parts seront accumulées dans vos magasins, vous n'aurez plus où les placer. Pourquoi tant de recherches? Sans doute nos ancêtres, dont les vertus nous soutiennent encore aujourd'hui malgré nos vices, étoient à plaindre de se procurer la nourriture par leur propre sueur, de n'avoir point d'autre lit que la terre, point de pla-

fonds brillans d'or, point de temples ornés de pierreries. Mais les sermens étoient respectés, quand on juroit par des Dieux d'argile ; et ceux qui les attestoient, retournoient chercher la mort chez l'ennemi, plutôt que de se (1) par-

(1) Au texte : *ne fallerent, redibant.* Séneque fait allusion ici à une formule de serment consacrée chez les Anciens, et qu'on rencontre fréquemment dans les Historiens, les Orateurs et les Poëtes. » Quelques jours » avant la bataille du Tésin, Annibal, dit Tite-Live, » s'engagea à donner la liberté aux esclaves qui se trou- » voient dans son armée, et promit de rendre à leurs » maîtres deux esclaves pour un. Et afin qu'ils ne dou- » tassent point de l'effet de ces promesses, il prit un » agneau de la main gauche, et un caillou de la droite ; » et s'adressant alors à Jupiter et aux autres Dieux, il les » pria, s'il manquoit à sa parole, de l'immoler à leur » vengeance, comme il alloit lui-même leur immoler » cette victime : après cette prière, il fendit la tête de » l'agneau avec le caillou pointu qu'il avoit à la main ».

Servis quoque dominos prosecutis libertatem proponit, binaque pro his mancipia dominis se redditurum. Eaque ut rata scirent fore ; agnum levâ manu, dexterâ silicem retinens, SI FALLERET, Jovem, cæterosque precatus Deos, ita se mactarent, quemadmodum ipse agnum mactasset. Secundùm precationem caput pecudis saxo elisit. TIT. LIV. *lib.* 21, *cap.* 45.

Pompeius Festus nous apprend en effet que ceux qui

jurer. Le dictateur (1) qui écoutoit les Députés des Samnites, en préparant à son foyer quelque aliment grossier, de cette même main qui plus d'une fois avoit

---

juroient par Jupiter, tenoient un caillou à la main, et prononçoient ces paroles: si je ne suis pas fidele à mon serment, que Jupiter me chasse de la ville, comme je chasse cette pierre de ma main. *Lapidem silicem tenebant juraturi per Jovem, hæc verba dicentes*: SI SCIENS FALLO, *tum me Diespiter salva urbe, arceque bonis ejiciat, uti ego hunc lapidem*: de verbor. significat, *lib.* 10, voce *Lapidem.*

On trouve dans Plutarque la preuve historique de ce fait. Lorsque Sylla nomma Consul L. Cinna qui étoit de la faction contraire, il le fit jurer auparavant de le servir. Cinna monta au Capitole, tenant une pierre dans sa main : là, il jura devant tout le monde, et accompagna son serment d'imprécation contre lui-même, priant que s'il ne conservoit pas pour Sylla l'affection et la bonne volonté qu'il lui promettoit, il fût chassé de la ville, comme il chassoit cette pierre de sa main ; en même-temps il jetta à terre la pierre qu'il tenoit. *Voyez* PLUT. *in Syllâ*, (opp. tom. 1, pag. 458, A, B, *edit.* Paris. 1624) *et* BRISSON, *de Formulis et Solemnibus Populi Romani verbis*, lib. 8, artic. 8, *edit.* Lips. 1731.

(1) Quel que soit le nom de ce Dictateur que Sénèque appelle ailleurs *Fabricius* (*de Provid. cap.* 3,) et d'autres M. Curius Dentatus. *Voyez* le bel éloge qu'un ancien Panégyriste de Théodose fait de ces deux grands

battu l'ennemi, et posé le laurier (1) triomphal dans le sein du grand Jupiter, vivoit sans doute, moins heureux que ne vécut de notre temps un Apicius, qui dans une ville d'où les Philosophes avoient

---

hommes et de plusieurs autres qui ont suivi cet exemple; dans un passage où il constate la coutume des Triomphateurs, de porter une couronne de laurier dans le Capitole. *Latin. Pacati*, Panegyric. *cap. 9*, edit. *Amstelod.* 1753.

(1) Ceux à qui on décernoit les honneurs du triomphe, montoient au Capitole, et déposoient dans le sein de Jupiter le laurier qu'ils tenoient à la main, et celui qui entouroit leurs faisseaux. *Voyez* DION *in August.* lib. 54, cap. 25, p. 755. *edit.* Reimar. Pline nous apprend même à ce sujet que le laurier étoit particulièrement regardé chez les Romains, comme un signe d'allégresse et de victoire, et que les Généraux qui s'étoient signalés par la défaite des ennemis de la République, entouroient de laurier la lettre qu'ils écrivoient au Sénat, pour lui annoncer leurs succès. *Romanis præcipuè lætitiæ victoriarumque nuncia additur litteris et militum lanceis, pilisque. Fasces Imperatorum decorat: ex his in gremio Jovis optimi maximique deponitur, quoties lætitiam nova victoria attulit.* Natur. Hist. *lib.* 15, *cap.* 30, *sect.* 40, edit. *Harduin.*

On voit en effet dans Tite-Live Spurius Posthumius, après avoir remporté sur les Eques une victoire complette, en donner la nouvelle au Sénat par des lettres entourées de laurier. *Litteræ à Posthumio* LAUREATÆ *sequuntur victoriam Populi Romani esse; Æquorum exer-*

reçu l'ordre de (1) sortir, comme des corrupteurs de la jeunesse, donna des leçons de bonne chère, infecta son siecle de sa doctrine, et fit une fin digne de

---

citum deletum. lib. 5, *cap.* 28. Lucullus fit la même chose, lorsqu'il eut vaincu Mithridate. *Voyez* Appien Alexandrin. *de Bellis Mitrid. pag.* 223, *edit.* Steph. *et p.* 374, *tom.* 1, edit. *Amstelod.* 1670.

Il paroît par un passage de Tacite, que cette coutume subsistoit encore sous les Empereurs, puisque cet Historien remarque qu'Agricola, loin de tirer vanité de ses succès dans la Bretagne, n'envoya pas même à Rome de depêches ornées de laurier, selon la coutume. *Nec Agricola prosperitate rerum in vanitatem usus, expeditionem aut victoriam vocabat victos continuisse*; ne laureatis *quidem gesta prosecutus est.* TACIT. *in vitâ Agricolæ*, cap. 18, *sub fine.*

(1) On trouve dans Aulugelle et dans Suétone, le Sénatus-Consulte qui ordonne aux Philosophes de sortir de Rome, ainsi que l'Edit des Censeurs qui inflige la même peine à ceux qui enseignoient la Rhétorique. Ce Senatus-Consulte est de l'an 592 de la fondation de Rome. Aulugelle ajoute que ce ne fut pas seulement dans ces temps reculés dont l'extrême rudesse n'avoit point été polie par le commerce des Grecs, que les Philosophes essuyèrent de pareils outrages. Ils furent encore chassés de Rome et de toute l'Italie, sous le regne de Domitien, par un Décret du Sénat. Ce fut alors qu'Epictete se retira à Nicopole, pour dérober sa

sa vie. Après avoir consumé dans sa cuisine un milliard de sesterces, absorbé en débauches, tant de présens des Pre-

---

tête à la persécution du Tyran, et à celle de ces vils Magistrats qui étoient devenus les lâches instrumens de ses fureurs, et dont l'habitude de l'esclavage avoit tellement dégradé l'ame, qu'ils n'avoient plus d'autre volonté que la sienne, d'autre passion que celle de l'or, et d'autre courage que celui de la honte et de l'ignominie. Comme les mêmes causes produisent constamment les mêmes effets, on a toujours vu les Philosophes haïs, persécutés, calomniés, proscrits sous le regne des mauvais Princes, ou, ce qui est presque aussi funeste, sous des Princes bons, mais foibles et sans caractère : car il en est de la bonté, comme de toutes les vertus ; elle a besoin d'être éclairée ; elle a même ses excès qui peut-être n'ont pas moins d'inconvéniens que la méchanceté : et ceci me fait souvenir d'une réflexion très-sensée d'Agésilas, qui entendant faire l'éloge de la bonté d'un Roi de Lacédémone, répondit avec vivacité : *comment pourroit-il être bon, puisqu'il l'est même pour les méchans ?* L'estime et la protection que les Souverains accordent aux Arts, aux Lettres et à ceux qui les cultivent, sont toujours une preuve de leurs lumières, et le garant le plus sûr qu'ils puissent donner à leurs sujets du desir qu'ils ont de les rendre heureux. Peut-être même l'intérêt que les Princes prennent aux progrès de la raison, est-il le signe le moins équivoque d'un bon Gouvernement ; car cet intérêt suppose nécessairement une

miers de la ville, tant de revenus immenses, noyé de dettes, il s'avisa, pour la première fois, de compter : il calcula

---

infinité de loix, de réglemens et d'établissemens sages, utiles, propres à étendre la sphère des connoissances, et parconséquent à rendre les hommes meilleurs et plus heureux. Aussi, dans la peinture si touchante et si vraie, que Pline nous a laissée du regne de Trajan, et parmi les louanges si flatteuses et si justement méritées qu'il donne à cet Empereur, il insiste sur-tout sur la considération qu'il marquoit à ceux qui enseignoient l'éloquence, et les égards qu'il avoit pour les Philosophes. » N'avez-vous pas fait revivre à Rome » les Belles-Lettres, lui dit-il ? Ne les y avez-vous » pas rappellées de l'exil où les tenoit la barbarie du » siecle précédent, sous un Prince qui les regardoit » comme les ennemies déclarées de tous les vices qu'il » se reprochoit, et qui reléguoit les sciences, plus encore pour se délivrer du respect qu'elles lui imprimoient, que pour satisfaire à la haine qu'il leur » portoit ? Mais vous, vous les nourrissez dans votre » sein; vous les avez sous les yeux; vous prenez plaisir à en entendre parler ; car elles ne prescrivent point » de devoirs que vous ne remplissiez ; et vous les aimez autant qu'elles vous honorent ».

Quem honorem dicendi magistris ! Quam dignationem sapientiæ Doctoribus habes ! Ut sub te spiritum et sanguinem et patriam receperunt studia, quæ priorum temporum immanitas exiliis puniebat ! cùm sibi

qu'il ne lui resteroit plus que dix millions de sesterces ; et ne voyant pas de différence entre mourir de faim, et vivre avec une pareille somme, il s'empoisonna

---

vitiorum omnium conscius Princeps inimicas vitiis artes, non odio magis, quàm reverentiâ, relegaret. At tu easdem artes in complexu, oculis, auribus habes : præstas enim quæcumque præcipiunt, tantùmque eas diligis, quantùm ab illis probaris. PLIN. *Panegyric. cap.* 47.

Il est si vrai que l'amour des Sciences et des Arts, lorsqu'il se montre dans les Princes avec cette constance et cette ténacité qu'il doit avoir pour n'être pas stérile, est en eux la source de mille vertus propres à les rendre chers à leurs sujets, et à prolonger leur souvenir dans la mémoire des hommes, que les Souverains, dont les noms et la vie excitent le plus aujourd'hui nos éloges et notre admiration, sont ceux qui se sont le plus distingués par la culture des Lettres, ou, ce qui est également utile, par les soins qu'ils ont pris de les faire fleurir dans l'étendue de leur empire. C'est dans cette vue, et pour inspirer fortement à ses Lecteurs le goût et le respect qu'il avoit lui-même pour les Lettres et la Philosophie, que Tacite voulant donner en peu de mots une idée du caractère atroce de Domitien, termine le tableau du regne sanguinaire de ce Prince, par le trait qu'il jugeoit le plus capable de le rendre odieux : on chassa même les Philosophes, dit-il ; toutes les sciences honnêtes furent bannies, afin qu'il ne restât aucune trace de vertu. *Ex-*

lui-même. (1). Quel luxe, que celui qui se croit pauvre avec dix millions de sesterces! Eh bien! après cela, croyez-vous que le bonheur consiste dans la grandeur de la fortune, ou dans celle de l'ame?

CHAPITRE XI.

IL se trouve donc un homme pour qui dix millions de sesterces sont un objet d'horreur. Une somme qui feroit l'objet des vœux des autres hommes, il s'y dérobe par le poison. Je me trompe, ce dernier breuvage fut le plus salutaire qu'eut jamais pris

---

pulsis insuper sapientiæ possessoribus atque omni bonâ arte in exilium actâ, ne quid usquàm honestum occurreret. TACIT. *in vitâ Agricol. cap.* 2.

(1) Le même fait est rapporté dans Dion Cassius qui nomme cet insigne gourmand M. Gabius Apicius. Il paroît même par le récit de Dion, que la gourmandise n'étoit pas le vice le plus honteux d'Apicius, et qu'il y joignoit un genre de débauches qu'on a souvent reproché aux Grecs et aux Romains. *Voyez* DION. *in Tiber.* lib. 57, cap. 19. Pag. 867, *edit.* Reimar. Tacite s'accorde en cela avec Dion, et dit en parlant de Séjan, qu'on l'accusoit de s'être prostitué pour de l'argent au riche et prodigue Apicius : *Non sine rumore Apicio diviti et prodigo, stuprum veno dedisse.* Annal. *lib.* 4, *cap.* 1.

cet homme dépravé. Il mangeoit et buvoit du poison, lorsque non seulement il se plaisoit à ses énormes festins, mais s'en glorifioit ; lorsqu'il faisoit parade de ses vices ; lorsqu'il fixoit toute la ville sur ses débauches, lorsqu'il excitoit, à l'imiter, une jeunesse portée au mal, même sans mauvais exemple.

Tel est le sort des hommes, lorsqu'ils ne reglent pas les richesses sur la raison qui a des bornes fixes, mais sur des habitudes dépravées, dont les caprices sont insatiables et sans mesure. Rien ne suffit à la cupidité ; peu de chose suffit à la nature. La pauvreté n'est donc pas un malheur dans l'exil : il n'est pas de lieu si stérile qui ne produise de quoi nourrir un homme. Mais, dira-t-on, un exilé manque d'habits et de maisons. Si ces besoins sont encore réglés par la Nature, il trouvera une demeure et un habit : il faut aussi peu pour couvrir le corps, que pour le nourrir. Tout ce que la Nature a rendu nécessaire à l'homme, elle l'a rendu facile à trouver. S'il desire de la pourpre largement (1) saturée, mêlée

(1) Le texte porte : *saturatam multo conchylio pur-*

d'or, nuancée de couleurs et de broderie ; ce n'est plus à la fortune, mais à lui-même qu'il doit s'en prendre de sa pauvreté : vous ne gagnerez rien à lui rendre ce qu'il a perdu : après son rappel, il lui manquera plus, par ses desirs, que pendant son exil, par ses privations.

---

puram : Séneque fait allusion dans ce passage à la coutume déja établie de son temps, de donner à une étoffe une certaine couleur, pour la rendre propre à en recevoir une autre, plus délicate, plus fine et plus agréable à l'œil. Pline le Naturaliste parle de ce procédé, dont il attribue l'origine au vice et au peu de succès de l'ancienne méthode qui ayant été reconnue par les Artistes, leur en fit adopter une nouvelle qui ouvrit, selon lui, une double porte au luxe : et il ajoute qu'on faisoit reteindre en couleur de pourpre de Tyr les laines déja teintes en écarlate, pour leur donner une belle couleur violette.

Cum confecere conchylia, transire meliùs in Tyrium putant : pœnitentia hoc primum debet invenisse, artifice mutante quod damnabat : indè ratio nata, votum quoque factum è vitio portentosis ingeniis, et gemina demonstrata via luxuriæ, ut color alius operiretur alio ; suavior ita fieri leniorque dictus ; quin et terrena miscere, coccoque tinctum Tyrio tingere, ut fieret hysginum. *Natur. Hist.* lib. 9, cap. 41, *edit.* Harduin.

A l'égard de ce que Pline appelle *hysginum*, quelle que soit à ce sujet la diversité des opinions entre les

S'il desire un buffet garni de vases d'or, une argenterie travaillée par les Artistes les plus célebres de l'Antiquité, cet airain dont la folie de quelques riches fait tout le prix (1); une foule d'esclaves, capable

---

Auteurs, je ne doute point que ce ne soit le bleu, puisque Vitruve dit positivement que l'on imite la pourpre avec la garance qui est rouge, et le hysginum. *Fiunt etiam purpurei colores infecta creta rubiæ radice, et* hysginum. *de Architect. lib. 7, cap.* 14. Or tout le monde sait que la pourpre ou le violet est le résultat du mélange du rouge et du bleu. La note de Perrault sur le passage de Vitruve confirme ma conjecture, et j'ai d'ailleurs, pour l'appuyer, l'autorité de plusieurs savans Botanistes que j'ai consultés, et qui pensent avec Perrault que le *hysginum* qui, selon Pline, se cultive dans la Gaule, est l'herbe *isatis* des Grecs (le pastel), et le *glastum* des Latins, qui est appellée *guesde* en France où elle croît en abondance, et meilleure qu'en nul autre pays pour teindre en bleu, principalement en Languedoc; car celle de Normandie appellée *vouede*, a bien moins de force. On fait de l'une et de l'autre, ce que l'on appelle *pastel*, qui est une pâte seche, composée avec le suc des feuilles de cette plante, et dont on fait un grand usage dans la teinture. Turnebe a rassemblé les opinions des anciens sur le *hysginum*, et ce qu'il dit pour les concilier, est fort raisonnable: *Voyez* ses *Adversaria*, lib. 19, cap. 25.

(1) Il s'agit ici de l'airain de Corinthe qui étoit très-

de rendre le plus vaste palais trop étroit ; des bêtes de somme engraissées en dépit de la nature, et des pierres tirées de tous les pays connus : vous aurez beau accumuler tous ces objets de luxe, ils ne contenteront jamais son ame insatiable. C'est ainsi qu'aucune liqueur ne peut désaltérer celui dont la soif ne vient pas du besoin, mais de l'ardeur qui dévore

---

recherché par les anciens, et que l'on supposoit avoir été produit par l'incendie de cette ville, ornée jadis d'une infinité de statues d'or, d'argent et de cuivre, qui, en se fondant, avoient formé un alliage précieux. C'est ainsi que Florus (*lib.* 2, *cap.* 16.), explique la formation fortuite de ce mélange si recherché des curieux : Pline, qui l'attribue à la même cause, nous apprend à ce sujet une tradition qui s'étoit conservée jusqu'à lui, et qui, toute fabuleuse et toute invraisemblable qu'elle est, prouve l'importance que le luxe et la vanité des Romains attachoient à la possession exclusive des vases et des statues de cuivre de Corinthe. Selon cette tradition, la haine que Cicéron avoit pour Verrès qu'il fit bannir, venoit de ce que ce Preteur se vantoit d'avoir d'aussi beaux vases d'airain de Corinthe que Cicéron.

Ex illa autem antiqua gloria Corinthium maximè laudatur : hoc casus miscuit, Corintho, cum caperetur incensa : mireque circà id multorum affectatio fuit : quippè cum tradatur, non alia de causa Verrem, quem Cicero

ses

ses entrailles, car ce n'est plus une soif, mais une vraie maladie.

Cette ardeur insatiable n'est pas particulière à l'avarice et à la gourmandise : telle est la nature de tous les desirs produits par la perversité, plutôt que par le besoin. Toutes les jouissances ne sont pas le terme du desir : mais un pas de plus qu'il fait. Ainsi tant qu'on se tient

---

damnaverat, proscriptum cum eo ab Antonio, quàm quod Corinthiis se ei cessurum negavisset. *Nat. Hist.* lib. 34, cap. 2, *edit. cit.*

La rareté de cet alliage, soit qu'on le dût à l'Art ou à la Nature, en rendit le prix exorbitant. Les grands et les riches en faisoient un cas infini, et comme les hommes sont à-peu-près les mêmes dans tous les pays, il y avoit alors de ces prétendus Connoisseurs, tel qu'on en voit parmi nous, qui s'érigeoient en Juges souverains des Arts, et qui, voulant paroître plus instruits que les autres, flairoient la pureté du cuivre de Corinthe, pour donner en ce genre une haute idée de la finesse de leur tact et de la délicatesse de leur goût. Martial tourne finement en ridicule un de ces prétendus Connoisseurs. » Mon » cher Polyclete, dit-il, il a condamné vos statues, parce » qu'elles n'ont point à son nez l'odeur du cuivre de » Corinthe ».

Consuluit nares, an olerent æra Corinthon :
Culpavit staruas et Polyclete, tuas.

Lib. 9, *Epigr.* 60, *vers.* 11 *et* 12.

dans les bornes de la nature, on ne sent pas la pauvreté ; dès qu'on en sort, on trouve la pauvreté au sein même de l'opulence. Tous les lieux d'exil suffisent pour fournir le nécessaire ; un Royaume entier ne peut suffire au superflu.

C'est l'ame qui fait la richesse : elle suit l'homme en exil ; et dans les solitudes mêmes les plus affreuses, lorsqu'elle trouve de quoi soutenir son corps, elle jouit de ses propres biens, et nage dans l'abondance. L'argent est aussi indifférent pour l'ame, que le sont pour les Dieux immortels tous les objets tant admirés par des ignorans et des esclaves de leurs corps. Ces pierres, cet or, cet argent, ces grandes tables (1) circulaires d'un poli si achevé, sont des masses de terre, auxquelles ne peut être attachée une ame pure, toujours fixée sur le lieu de son origine, légère, active, prête à s'élancer aussitôt que ses liens seront brisés. En attendant, ses pensées impétueuses par-

(1) *Voyez* ce que j'ai dit de ces tables précieuses, au chapitre 9 du septième livre des *Bienfaits*, tom. 3, pag. 406 et 407, aux notes.

courent avec rapidité les espaces où résident les Dieux, autant que le poids de ses membres le lui permet. Ainsi l'exil n'est pas fait pour elle : libre, fille des Dieux, elle est coéternelle au temps et au monde ; en effet, sa pensée se jette dans l'étendue des cieux, dans tous les temps passés et futurs. Ce foible corps, la prison et le lien de l'ame, est incessamment ballotté ; c'est contre lui que s'exercent les supplices, les brigandages, les maladies : mais l'ame est éternelle, inviolable, nul bras ne peut attenter sur elle.

CHAPITRE XIV.

Ne croyez pas que, pour diminuer les désavantages de la pauvreté, qu'on ne trouve à charge que quand on la croit telle, je n'emploie que les préceptes des Sages. Considérez d'abord que les pauvres, qui forment la portion la plus nombreuse du genre humain, n'ont pas l'air plus triste ou plus inquiet que les riches : j'ajoute même qu'ils sont d'autant plus gais, que leur ame a moins de soucis qui la partagent.

Passons des pauvres aux riches : combien de temps de la vie où ils ne diffèrent pas des pauvres ? En voyage, leur bagage est très-succinct, et si la diligence est nécessaire, ils renvoient même leur cortege. A la guerre ils n'ont qu'une très-petite partie de leurs effets ; la discipline des camps interdit toute pompe : non seulement les circonstances des temps ou la stérilité des lieux les égalent aux pauvres, ils ont même des jours (1) où ennuyés de leurs richesses ils mangent à terre, sans vaisselle d'or ni d'argent, se servant de vases d'argille. Les insensés ! ils craignent toujours ce qu'ils desirent quelquefois. Quel aveuglement, quelle ignorance de la vérité, de fuir ainsi ce qu'ils imitent pour s'amuser ! Pour moi, quand je me rappelle les exemples anciens, je rougis de consoler les hommes de la pauvreté. Les progrès du luxe sont tels de nos jours, que les provisions des

(1) Séneque veut parler ici de la *Chambre du pauvre*, sur laquelle on peut voir ce que j'ai dit dans une note, sur la lettre 100, tom. 2, pag. 312 et 313. *Voyez* aussi le tom. 1, lettre 18, pag. 88.

exilés excedent le patrimoine des grands d'autrefois. On sait qu'Homère n'avoit qu'un esclave, et Platon trois : Zénon, le fondateur de la Secte rigide et mâle des Stoïciens, n'en avoit point. Quelqu'un osera-t-il prétendre que ces philosophes étoient malheureux, sans se faire regarder par-là comme malheureux lui-même ? Ménénius Agrippa, le médiateur de la paix entre le Sénat et le Peuple, fut enterré à l'aide d'une (1) contribution publique. Pendant qu'Attilius Régulus battoit les Carthaginois en Afrique, il écrivit (2) au Sénat que son mercé-

(1) Tite-Live dit que ce grand homme, également cher pendant sa vie au Sénat et au Peuple, n'ayant pas laissé de quoi fournir aux frais de ses funérailles, elles se firent avec pompe aux dépens du Public, qui voulut y contribuer d'un sextule (la sixième partie d'un as,) par tête.

Vir omni vita pariter Patribus ac Plebi carus : post secessionem carior Plebi factus. Huic interpreti arbitroque concordiæ civium, Legato Patrum ad Plebem, reductori Plebis Romanæ in urbem, sumptus funeri defuit. Extulit eum Plebs sextantibus collatis in capita. *Lib.* 2. *cap.* 33, *sub fin.*

(2) *Voyez* Valère-Maxime, *lib.* 4, *cap.* 4, et l'Epitome de Tite-Live, *lib.* 18.

naire s'étoit enfui, et que son champ restoit sans culture; en conséquence le Sénat ordonna que, pendant l'absence de Régulus, il fût cultivé aux dépens de l'Etat : la perte d'un esclave ne payoit pas trop cher l'honneur d'avoir le Peuple Romain pour fermier. Les filles de Scipion (1) furent dotées aux dépens du Trésor public, parce que leur père ne leur avoit rien laissé. Il étoit bien juste que le Peuple Romain, qui recevoit tous les ans un tribut de Carthage, en payât une fois un à Scipion. Heureux les époux de ces filles, auxquels le Peuple Romain tenoit lieu de beau-père ! Estimez-vous plus heureux ces hommes, dont les (2)

(1) Juste-Lipse observe avec raison qu'il y a deux fautes dans ce passage de Séneque : une erreur de nom et une erreur de nombre : premièrement ce ne sont point les filles de Scipion l'Africain, mais la fille de Cnéius Scipion, oncle de ce grand homme, qui fut dotée aux dépens du public ; et secondement ce Cnéius Scipion n'eut qu'une seule fille : *voyez* Lips. *in h. loc.*

(2) A Rome, les gens riches et les grands qu'une mauvaise éducation avoit accoutumés à une vie oisive et voluptueuse, et qui craignoient sur-tout l'ennui, ce mal auquel on échappe si difficilement, lorsqu'au malheur

pantomimes ont un million de sesterces en mariage, que Scipion, dont les filles recevoient une dot modique du Sénat, leur tuteur.

Après de tels modeles, peut-on dédai-

---

d'avoir vu passer successivement tous ses goûts, on joint encore celui de n'avoir ni l'habitude, ni même le desir de s'occupper: à Rome, dis-je, les riches désœuvrés avoient chez eux des pantomimes, c'est-à-dire, de ces especes de bouffons et de farceurs qui ont le frivole talent de tout imiter, et qui sautoient, dansoient, chantoient devant eux, et faisoient toutes sortes de grimaces et de contorsions pour les divertir. Pline, le jeune, parle d'une certaine Numidia Quadratilla qui avoit chez elle de ces sortes de bouffons, et il ajoute qu'elle aimoit cet amusement plus qu'il ne convenoit à une femme de qualité. L'aveu qu'elle lui fit à ce sujet, prouve que l'éducation des femmes étoit aussi négligée à Rome, qu'elle l'a été de tout temps parmi nous, et en général, chez tous les Peuples: elle lui disoit que, pour s'amuser au milieu de cette profonde oisiveté, où sont plongées les femmes, elle avoit coutume ou de jouer aux échecs ou de faire venir ses bouffons.

Habebat illa pantomimos, fovebatque effusius, quàm principi feminæ conveniret. . . . . Audii ipsam, quum mihi commendaret nepotis sui studia, solere se, ut feminam, in illo otio sexûs, laxare animum lusu calculorum, solere spectare pantomimos suos: *lib.* 7, *Epist.* 24, edit *Gesner.* Lips. 1770.

gner la pauvreté ? peut-on se plaindre de manquer de quelque chose en exil, quand Scipion se trouve hors d'état de doter ses filles ; quand Régulus n'a pas un esclave pour le servir ; quand Ménénius meurt sans laisser de quoi faire ses funérailles ? le secours ne fut honorable que parce que l'indigence l'étoit. Voilà donc des patrons sous la protection desquels la pauvreté est non seulement en sûreté, mais encore en honneur.

CHAPITRE XIII.

MAIS, dira-t-on, pourquoi séparer avec adresse des maux, qui pris à part sont supportables, et réunis ne le sont plus ? Le changement de lieux est supportable, s'il se borne à changer de lieux : la pauvreté l'est encore, quand elle n'est pas jointe avec l'ignominie, capable seule d'abattre l'ame.

A cette objection tirée de la réunion des maux, je réponds : Si vous avez assez de force contre chacun des coups de la fortune, vous en aurez assez contre tous réunis. Quand une fois la vertu a

fortifié une ame, elle la rend invulnérable par tous ses côtés. Si l'avarice, le plus terrible des fléaux du genre humain, vous laisse tranquille, l'ambition ne vous arrêtera point. Si vous ne regardez pas votre dernier jour comme une punition, mais comme une loi de la Nature, nulle terreur n'osera s'introduire dans un cœur d'où vous aurez banni la crainte de la mort. Si vous songez que les plaisirs de l'amour n'ont pas été donnés à l'homme pour la débauche, mais pour la propagation de l'espece, tous les desirs respecteront celui qui n'aura pas succombé à cette maladie secrete et inhérente à notre corps. La raison ne triomphe pas de chaque vice en particulier, mais de tous à la fois : sa victoire est générale. Quoi ! vous croyez que le Sage est sensible à l'ignominie, lui qui renferme son bonheur en lui-même, et qui condamne les opinions du vulgaire ? Une mort ignominieuse est plus que l'ignominie : cependant Socrate, avec le même air qui jadis en avoit (1) imposé à trente tyrans, entra

(1) Séneque ne dit point comment, ni à quelle occasion Socrate résista aux trente Tyrans ; mais ce Philo-

dans la prison, pour lui ôter son ignominie : en effet, la demeure d'un Socrate ne pouvoit être une prison.

---

sophe a pris soin lui-même de nous apprendre cette particularité intéressante de sa vie, dans l'apologie qu'il prononça devant ses Juges. » Après qu'on eût établi » l'Oligarchie à Athenes, dit-il, les trente Tyrans » m'ayant mandé, moi cinquième, au (*a*) Tholus, » m'ordonnèrent d'amener de Salamine Léon le Salami- » nien, afin qu'on le fit mourir; car ils donnoient de » ces ordres iniques à plusieurs personnes, pour les » charger de la haine de ces mauvaises actions. Alors je » fis voir, non par des paroles, mais par des effets, que » je me soucicis de la mort, pour me servir d'une ex- » pression triviale et commune, comme de rien, et que » mon unique soin étoit de ne me rendre coupable » d'aucune impiété ni d'aucune injustice. Toute la puis- » sance de ces trente Tyrans, quelque redoutable qu'elle » fût, ne m'ébranla pas jusqu'à me faire violer la loi, » et trahir ma conscience. Quand nous fûmes sortis du » Tholus, les quatre autres personnes, qui avoient reçu » les mêmes ordres que moi, s'en allèrent à Salamine, » et amenèrent Léon. Pour moi je me retirai dans ma » maison; et je ne doute pas que ma mort n'eût suivi » de près ma désobéissance, si bientôt après, le gou- » vernement de ces Magistrats n'eût été aboli ».

Ce fait assez ignoré, et qu'on ne trouve que dans

(*a*) C'étoit une espèce de Greffe où dînoient les Prytanes, et où se tenoient les Greffiers.

Peut-on être assez aveugle pour regarder comme une ignominie, le double refus qu'essuya Caton dans la demande.

Platon, (*Opp. tom.* 1, *pag.* 32, edit. *Steph.*) prouve que Socrate n'étoit pas seulement un homme juste; mais, ce qui est peut-être plus rare encore, un homme qui avoit le courage de l'être sous un Gouvernement tyrannique, et au péril même de sa propre vie. Plus on étudie ce Philosophe, plus on examine ses actions, même les plus ordinaires et les plus simples; plus on l'estime, plus on l'aime. Il raisonne souvent mal, du moins s'il faut lui attribuer tout ce que Platon lui fait dire, mais il agit toujours bien : c'est un vrai Philosophe-pratique, auquel on ne peut reprocher qu'une seule foiblesse; celle de s'être cru réellement sous la garde et la protection immédiates d'un démon familier, et d'avoir attribué aux conseils et aux suggestions d'un être idéal, ce qui n'étoit en lui qu'une affaire de tact, d'instinct, de jugement, de réflexion, le résultat d'une profonde connoissance des hommes et des affaires, et d'une multitude d'expériences et d'observations très-fines, recueillies pendant le cours de sa vie, et appliquées aux circonstances.

Deux choses cependant peuvent faire pardonner à Socrate cette étrange vision : la première, c'est qu'on ne peut pas douter qu'il n'ait été de bonne foi, et que, quoiqu'il n'y ait peut-être aucune espece de superstition indifférente, il vaut encore mieux qu'il ait eu celle-là, que d'être coupable aux yeux des Sages d'une petite charlatannerie tout-à-fait indigne de lui.

de la (1) Préture et dans celle du Consulat ? Ce ne fut une ignominie que pour la Préture et le Consulat, auxquels Caton eût fait honneur. On n'est méprisé par les autres, que lorsqu'on a commencé par se mépriser soi-même. Il n'y a que les ames basses qui soient exposées aux outrages : mais quand on s'éleve au-dessus des infortunes les plus sensibles ; quand on triomphe des maux dont les autres

---

La seconde, c'est que la Théologie de son temps peuploit l'air de génies, de ces êtres intermédiaires entre les Dieux et nous ; que Socrate avoit été imbu de cette doctrine dès son enfance, et qu'en général, il est bien difficile de se défendre d'une erreur que l'on trouve établie au moment de sa naissance, qui s'accroît, s'étend, se fortifie, pour ainsi dire, avec nous ; qui, dans le cours successif de notre vie, est devenue, si j'ose m'exprimer de la sorte, un tic de notre entendement, et dont on n'est souvent désabusé que dans un âge où toutes les opinions sont à-peu-près indifférentes, et où l'on aime autant conserver une erreur avec laquelle on a vieilli, que de laisser entrer dans sa tête une vérité nouvelle, à laquelle on n'auroit pas le temps de s'accoutumer, et qu'on commenceroit à peine à entendre, à l'instant où le songe enchanteur de la vie, prêt à finir, ne nous laisse plus que la force et le regret de mourir.

(1) César lui fit, par ses brigues, préférer Vatinius.

hommes sont abattus, les malheurs même deviennent une (1) sauve-garde contre le mépris : nous sommes constitués de manière que rien n'excite plus notre admiration,

(1) Il y a dans cette pensée de Séneque, une certaine force d'ame, et une grandeur qui imposent; et l'expression dont il s'est servi, est sur-tout remarquable : *ipsas miserias infularum loco habet.* Métaphore heureuse, et qui fait une très-belle image. *Infula* est proprement un ornement de tête, dont les Prêtres et les Vestales se servoient à Rome, et qui paroit aussi le front des victimes destinées pour les sacrifices. Cet espèce de bandeau faisoit regarder comme sacrées, les personnes et les animaux même qui en étoient ornés; et c'est peut-être par cette raison que les supplians, et ceux qui s'abandonnoient à la discrétion de leurs ennemis, ne s'offroient à eux que dans cet appareil. Lorsque les Carthaginois vaincus de toutes parts, envoyèrent demander la paix à Scipion; le vaisseau que montoient les Ambassadeurs chargés de cette négociation, étoit orné de bandelettes et de branches d'olivier, qui sont, dit Tite-Live, les seules armes des supplians, et que ces Députés présentèrent humblement au vainqueur, en implorant sa clémence et sa miséricorde.

Haud procul aberat (Scipio) quum velata infulis ramisque oleæ Carthaginiensium occurrit navis. Decem Legati erant Principes civitatis, auctore Annibale missi ad petendam pacem. Qui cum ad puppim prætoriæ navis accessissent, VELAMENTA SUPPLICUM PORRIGENTES, orantes, implorantesque fidem et misericordiam Scipio-

qu'un homme courageux dans le malheur. On conduisoit Aristide au supplice (1) ; tous ceux qui le rencontroient baissoient les yeux et gémissoient du sort, non pas d'un homme juste, mais de la justice-même : cependant il se trouva un homme qui lui cracha au visage : il

---

nis. TIT. LIV. *lib.* 30, *cap.* 36. On trouve dans le même Historien plusieurs faits semblables : *voyez* entre autres, *lib.* 24, *cap.* 30, *lib.* 25, *cap.* 25 ; et TACIT. *Histor. lib.* 1, . 55.

Séneque se sert encore ailleurs de cette belle métaphore, et peut-être même l'emploie-t-il d'une manière plus heureuse dans le passage dont je veux parler : » que » la Philosophie nous serve de réfuge, dit-il à Lucilius : » c'est une espèce de Sacerdoce respecté des gens de » bien, respecté même de ceux qui ne sont méchans » qu'à demi ». *Ad Philosophiam ergo confugiendum est. Hæ litteræ non dico apud bonos, sed apud mediocriter malos,* INFULARUM LOCO SUNT, Epist. 14 : *voyez* Festus, *de verbor. signific. lib.* 9, voce *Infulæ* ; et Isidore, *Origin. lib.* 19, *cap.* 30.

(1) Juste-Lipse observe avec raison, dans sa note sur ce passage, que Séneque attribue ici à Aristide un trait qui ne se trouve dans aucun Historien : en effet, Plutarque n'en fait point mention dans la vie de ce grand homme. Séneque paroît avoir confondu Aristide avec Phocion, à qui un homme eut l'audace de cracher au visage, lorsqu'on le conduisoit dans la prison où l'on

avoit d'autant plus sujet d'en être indigné, que cet affront ne pouvoit partir que d'une bouche impure. Il se contenta de s'essuyer le visage, et dit, en souriant, au Magistrat qui l'accompagnoit : Avertissez cet homme de bailler désormais avec plus de réserve. C'étoit faire un outrage à l'outrage même.

Je sais qu'il est des gens pour qui le mépris est le plus sensible des malheurs, et qui lui préfèrent la mort même. Je leur répondrai que l'exil n'est pas toujours accompagné du mépris. Un grand homme vient-il à tomber ? il paroîtra grand, même à terre : il n'est pas plus méprisé que les ruines des temples qu'on foule aux pieds ; celles-ci sont aussi vénérées par les dévots, que les édifices sacrés qui subsistent en entier.

---

devoit le faire mourir. Phocion se tournant alors vers les Magistrats, leur dit : *est-ce que personne ne corrigera cet insolent ?*

Inimici verò prætercurrentes incessebant eum convitiis. Unus etiam inspuit in eum. Ibi Phocionem fama est conversum ad Archontas, dixisse, nemo hujus reprimet petulantiam ? *Voyez* Plutarque, *Vie de Phocion*, opp. tom. 1, pag. 758, C. *edit.* Pari. 1624.

CHAPITRE XIV.

PUISQUE de mon côté, ô ma mère, vous n'avez rien qui doive faire couler vos larmes, il faut que vos motifs d'affliction vous soient personnels. Ils peuvent se réduire à deux : ou vous regrettez en moi un appui, ou vous ne pouvez supporter mon absence. Le premier point ne demande qu'à être effleuré : je connois le désintéressement de votre ame ; dans votre affection pour ceux qui vous appartiennent, vous ne considerez qu'eux-mêmes. Laissons de pareils motifs à ces mères qui font un mauvais usage du pouvoir de leurs enfans, qui ne pouvant, en leur qualité de femmes exercer aucun emploi, sont ambitieuses sous leurs noms ; qui dissipent les biens de leurs fils, cherchent à (1) se les appro-

(1) On en trouve plusieurs exemples dans l'Histoire. Pline le jeune parle d'un certain Régulus qui émancipa son fils, pour lui faire recueillir la succession de sa mère, qui l'avoit institué son héritier, au cas qu'il fût émancipé par son père. Après l'avoir acheté par ce bienfait, (c'est ainsi que le caractère de l'homme

prier ;

prier, et se rendent fatigantes à force d'employer leur éloquence et leur crédit à solliciter des graces. Pour vous, vous avez toujours applaudi, et jamais participé aux avantages de vos enfans; sans cesse vous avez mis des bornes à notre libéralité, sans en mettre à la vôtre. Ayant encore, vous-même, vos parens, vous avez avantagé vos fils déja (1) très-riches : dans l'administration de notre bien, vous l'avez augmenté, comme s'il eût été le vôtre; vous l'avez ménagé comme le bien d'autrui : vous vous êtes abstenue de faire usage de notre crédit, comme s'il ne vous eût point appartenu : il ne vous est rien revenu de nos hon-

---

en faisoit parler) il briguoit les bonnes graces de son fils, par une affectation d'indulgence aussi rare que honteuse dans un père.

Hunc Regulus emancipavit, ut hæres matris existeret. Mancipatum (ita vulgò ex moribus hominis loquebantur) fædâ et insolitâ parentibus indulgentiæ simulatione captabat. PLIN. lib. 4, *Epist.* 2.

(1) Ce passage prouve que Séneque ne devoit pas uniquement à la libéralité de Néron les biens dont il jouissoit, et que son père lui avoit laissé une fortune assez considérable.

neurs, que du plaisir et de la (1) dépense : jamais votre tendresse ne vous a permis d'envisager votre propre intérêt : vous ne pouvez donc regretter en l'absence de votre fils, ce que vous ne regardiez pas comme à vous, lorsqu'il étoit présent.

CHAPITRE XV.

TOUTES mes consolations doivent donc se tourner vers la source même de la vraie douleur maternelle. Je suis, dites-vous, privée des embrassemens d'un fils qui m'est cher; je ne jouis plus de sa présence, de sa conversation : où est-il ce mortel chéri, dont la vue dissipoit la tristesse de mon front, dont le sein recevoit le dépôt de mes inquiétudes? que sont devenus ces entretiens dont j'étois insatiable? ces études auxquelles j'assistois avec un plaisir peu commun dans

(1) Les parens et les amis de ceux qu'on nommoit aux différens emplois de la Magistrature, avoient coutume de contribuer aux frais qu'ils étoient obligés de faire, soit pour donner des festins, des spectacles, ou d'autres fêtes semblables.

une femme, avec une familiarité peu ordinaire dans une mère ? qu'est devenue cette tendresse que l'on faisoit éclater à ma rencontre, cette joie ingénue qu'on montroit à ma vue ? Vous vous représentez les lieux témoins de nos embrassemens et de nos repas : vous vous rappellez sur-tout notre dernière conversation si capable de déchirer votre ame. En effet, un des raffinemens de cruauté de la fortune, fut de vous avoir rappellée à Rome, trois jours avant le coup qui m'a frappé : vous étiez alors tranquille, et bien éloignée de craindre ce malheur : la distance des lieux qui nous séparoient, une absence de quelques années, sembloient vous avoir préparée à cette infortune : il fallut que vous revinssiez, non pour jouir de votre fils, mais pour ne pas perdre l'habitude de le regretter ! Si vous vous étiez absentée long-temps auparavant, ma perte vous eût été moins sensible ; l'intervalle eût adouci le regret. Si vous ne vous étiez point du tout absentée, vous auriez eu du moins la consolation de voir votre fils deux ans de plus : mais

le destin cruel a tout arrangé de manière que vous n'avez pu ni jouir de ma prospérité, ni vous accoutumer de mon absence. Plus ce malheur est douloureux, plus vous devez vous armer de tout votre courage : c'est un ennemi connu et déja vaincu plus d'une fois, contre lequel il faut combattre avec une nouvelle ardeur. Ce n'est pas d'un corps intact, c'est à travers vos cicatrices mêmes, que votre sang coule aujourd'hui.

CHAPITRE XVI.

NE vous excusez pas sur la foiblesse de votre sexe : on lui accorde un droit presque immodéré, mais non pas illimité, de répandre des larmes : aussi nos ancêtres voulant composer, pour ainsi dire, avec la douleur obstinée des femmes, leur ont accordé (1) dix mois pour pleurer

(1) Ce passage paroît contredire celui de la Lettre 63, où Séneque dit que ce deuil avoit été fixé à un an ; mais cette contradiction n'est qu'apparente, puisqu'il ne s'agit là que de l'année de Romulus, qui étoit de dix mois, et non de l'année telle qu'elle étoit composée du temps de Séneque. Ce n'est même que sous

leurs époux : ce n'étoit pas leur interdire le deuil, mais le borner. Se livrer à une douleur sans fin, pour la perte de ses proches, c'est une foiblesse insensée : n'en ressentir aucune, seroit une dureté inhumaine. Il faut tempérer la tendresse

---

les Empereurs Gratien, Valentinien et Théodose, que les femmes furent obligées de porter, pendant douze mois révolus, le deuil de leur mari. Cet usage ne remonte pas plus haut que le regne de ces Princes, comme on le voit par une de leurs Constitutions, où après s'être déclarés les auteurs de cette innovation, ils infligent non seulement une peine infamante à toute femme qui convole en secondes noces avant que l'année de son deuil soit totalement expirée, mais ils la privent encore de tous les biens de son premier mari, tant de ceux qui lui appartiennent par contract de mariage, que de ceux qu'elle doit aux dernières volontés du défunt.

Si qua ex fœminis, perdito marito, intrà anni spatium alteri festinaverit nubere (PARVUM ENIM TEMPUS POST DECEM MENSES SERVANDUM ADJICIMUS ; tametsi idipsum exiguum putemus) probrosis insuta notis honestioris nobilisque personæ decore, et jure privetur : atque omnia, quæ de prioris mariti bonis, vel jure sponsalium, vel judicii defuncti conjugis consecuta fuerat, amittat. *Voyez* le Code Théodosien, lib. 3. tit. 9, *de secundis nuptiis.* Cette Constitution est de l'an 381.

par la raison, éprouver le regret, et l'amortir. Ne vous réglez pas sur quelques femmes, dont la douleur n'a fini qu'à leur mort; vous en connoissez qui, après la perte de leurs fils, n'ont plus quitté l'habit de deuil. Votre fermeté dès l'âge le plus tendre vous impose d'autres devoirs : le sexe n'est point une excuse pour celle qui n'a montré aucun des vices du sien. La licence dans les mœurs, ce fléau dominant de notre siecle, n'a pu vous ranger dans la classe la plus nombreuse des femmes; en vain elle étaloit à vos yeux les perles et les diamans; vous n'avez pas regardé l'éclat des richesses comme le premier des biens de l'homme : élevée dans une maison sévère où l'on suivoit des mœurs antiques, vous n'avez pas été séduite par la contagion de l'exemple, si dangereuse pour la vertu même; vous n'avez pas rougi de votre fécondité; vous n'avez pas craint qu'elle fît connoître votre âge. Différente des autres femmes, qui n'aspirent à d'autre gloire qu'à celle de la beauté, vous n'avez pas caché l'enflure de votre sein, comme un poids qui nuisoit à la bonne grâce; vous n'avez

pas étouffé dans vos entrailles l'espoir de votre postérité. Jamais votre visage ne s'est souillé d'un enduit étranger ou d'un teint d'emprunt ; jamais votre corps ne s'est couvert de ces vêtemens, qui ne laissent rien voir (1) de plus quand on les ôte. Vous avez fait, de la chasteté, comme votre plus bel ornement, votre unique parure, la seule beauté qui résiste aux injures des ans.

Vous ne pouvez donc, pour être en droit de conserver votre douleur, vous autoriser du nom de femme, auquel vous êtes si supérieure par vos vertus. Vous ne devez pas plus partager les larmes, que les vices de votre sexe. Il est même des femmes qui ne vous permettront pas de sécher de chagrin, mais qui, après les premiers pleurs accordés à la nature, vous obligeront de reprendre courage. Il faut ne considérer que celles qu'une vertu éprouvée a mises au rang des plus grands hommes. De douze enfans qu'avoit

(1) *Voyez* ci-dessus le *Traité des Bienfaits*, liv 7, chap. 9, et la Lettre 90, tom. 2, pag. 131.

Cornelie, le destin (1) la réduisit à deux ; elle en avoit perdu dix ; quel nombre ! et dix Gracchus, quelle perte ! Ses amis en pleurs gémissoient de son sort ; elle leur défendit de s'en prendre à la Fortune qui lui avoit donné des Gracchus pour fils. Une pareille femme méritoit de donner le jour à celui qui dit dans l'assemblée du Peuple : *Quoi ! tu oses insulter ma mère*, celle qui *m'a mis au monde* (2) ! Mais le mot de la mère me paroît plus énergique. Le fils ne songeoit alors qu'à la naissance des Gracques, la mère avoit à songer même à leurs funérailles.

---

(1) Sénèque se trompe, et l'autorité de Plutarque est ici d'un plus grand poids que la sienne. Cet Historien dit positivement que Cornélie perdit dans son veuvage tous ses enfans, à l'exception d'une fille qu'elle maria au jeune Scipion, et de deux fils, Tibérius et Caius, qu'elle éleva avec tant de soin, que quoiqu'ils fussent nés avec le plus heureux naturel, ils paroissoient devoir encore plus à l'éducation, qu'à la Nature, leur amour pour la vertu. *Voyez* PLUTARQ. *Vie de Tibérius et Caius Gracchus*, opp. tom. 1, pag. 824, E, *edit. cit.*

(2) Plutarque rapporte ce mot différemment : il fait dire à Caius Gracchus. *Quoi ! tu oses insulter Cornélie qui a donné le jour à Tibérius !* C'étoit son frère :

Rutilia suivit son fils Cotta en exil (1); elle lui étoit si tendrement attachée, qu'elle aima mieux supporter l'exil, que son absence; elle ne revint dans sa patrie qu'avec son fils. Après son retour, au milieu de sa prospérité, elle le perdit avec le même courage qu'elle l'avoit suivi, et l'on ne vit plus couler ses larmes depuis

---

ce qui rend le mot plus modeste. *Voyez* PLUTARQ. *Vie de Tibérius et Caius Gracchus*, opp. tom. 1, pag. 836, E, *edit. cit. ubi sup.*

(1) Il s'agit ici de C. Aurelius Cotta, Orateur célebre, et que Cicéron appelle un homme d'un génie supérieur : *Vir summo ingenio præditus* (orat. *in Pison.*, cap. 26). Peu de jours après la mort de Crassus, son collegue et son ami, il fut dépouillé de sa charge de Tribun par les intrigues d'une faction puissante qui le fit même exiler dans la suite. Quand les troubles excités par Marius furent appaisés, Sylla, vainqueur, rappella tous ceux que son odieux rival avoit contraints d'abandonner leur patrie. Cotta qui étoit du nombre des proscrits, revint alors à Rome où il fut Consul l'an 676. On lui décerna même les honneurs du triomphe; mais il mourut avant d'en avoir joui, des suites d'une blessure qu'il avoit reçue autrefois dans un combat, et qui se rouvrit tout-à-coup. *Voyez* CICER. *de Orator.* lib. 3, cap. 3; et le Commentaire d'Asconius Pédianus sur l'Oraison de Cicéron contre Pison, *cap. 26*, edit. *Grævii.*

le convoi de son fils. Elle montra du courage, lors de son exil, et de la raison à sa mort. Rien ne put arrêter les mouvemens de sa tendresse, ni la faire persister dans une affliction insensée et superflue.

Je veux qu'on vous mette au rang des femmes, dont vous avez toujours imité les exemples : vous êtes plus propre qu'aucune autre à étouffer, comme elles, les chagrins. Je sais que la chose ne dépend pas de nous ; que nulle passion n'obéit à l'homme, et encore moins celle que produit la douleur : elle est opiniâtre et résiste aux remedes. On veut quelquefois la comprimer et dévorer ses soupirs ; mais c'est un calme trompeur, et sur le visage le plus serein l'on voit couler des larmes. D'autres fois on essaie de se distraire par des jeux et des combats de gladiateurs ; mais au milieu des spectacles même, la moindre chose suffit pour rappeller l'idée de sa perte. Il vaut donc mieux vaincre la douleur, que de la tromper ; l'illusion des plaisirs et la distraction des affaires ne l'empêchent pas de renaître : ces délais lui laissent le temps de

rassembler de nouvelles forces ; mais le calme que la raison procure est durable.

Je ne vous indiquerai donc pas des moyens, auxquels je sais qu'on a souvent recours ; je ne vous exhorterai pas à vous distraire ou à vous amuser par des voyages d'agrément prolongés ; à donner beaucoup de temps à la révision de vos comptes et à l'administration de vos biens, à vous lier sans cesse par de nouvelles affaires : ce ne sont là que des remedes momentanés ; ou plutôt, ce ne sont pas des remedes, mais des embarras. Je veux donc vous conduire dans l'unique asyle ouvert à ceux qui fuient devant la fortune, c'est dans le sein des arts libéraux ; ce sont eux qui guériront votre blessure, qui vous arracheront à votre douleur. Si vous n'aviez pas l'habitude de vous livrer à l'étude, il faudroit aujourd'hui la contracter. Mais autant que l'a permis l'antique sévérité de votre père, vous avez, sinon approfondi, du moins effleuré tous les beaux Arts. Plût à Dieu, que moins attaché à la coutume de ses ancêtres, ce père vertueux ne vous eût pas restreinte à une teinture légère de la philosophie ; vous

ne seriez pas aujourd'hui dans le cas de chercher des armes contre la fortune, mais de faire usage des vôtres. L'exemple des femmes pour qui les Lettres sont un moyen de corruption plutôt que de sagesse, ne lui permit pas de vous livrer aux études : cependant l'avidité de votre esprit sut mettre à profit le peu de temps qu'on vous laissoit. Votre ame possede les principes de toutes les sciences ; rentrez donc en vous-même : vous y trouverez la sûreté, la consolation, et même le plaisir. Si les sciences sont vraiment entrées dans votre esprit, l'accès en sera fermé pour toujours à la douleur, aux inquiétudes, aux tourmens inutiles d'une vaine affliction; et votre cœur, depuis long-temps défendu contre les vices, le sera aussi contre les chagrins.

Voilà le rempart le plus sûr et le seul qui puisse soustraire à la fortune. Mais comme il vous faut un appui avant de parvenir au port que vous promettent les études, je veux en attendant vous proposer des motifs de consolation. Considérez mes frères : pouvez-vous, tant qu'ils vivront, vous plaindre de la fortune? tous les deux réjouiront votre tendresse

par des vertus diverses. L'un est (1) parvenu aux dignités par ses talens, l'autre les a méprisées par sagesse : jouissez de la considération de l'un, de la tranquillité de l'autre, de l'amour de tous les deux. L'un recherche les grandeurs pour vous faire honneur, l'autre embrasse le loisir pour se livrer à vous. La fortune a voulu que l'un vous servît d'appui, et l'autre de consolateur ; vous êtes défendue par le crédit du premier, vous jouis-

(1) Celui-ci s'appelloit Novatus, et par adoption, Junius Gallion : l'autre, Méla ; il fut père du Poëte Lucain ; ce qui, suivant Tacite, avoit beaucoup ajouté à sa gloire. *Annæum Lucanum genuerat, grande adjumentum claritudinis.* Trop d'ardeur à recouvrer les biens de ce fils, après sa mort, suscita contre lui Fabius Romanus, intime ami de Lucain. On supposa que le père trempoit avec le fils dans la conjuration, sur de prétendues lettres de Lucain, contrefaites par Romanus. Néron les lui fit présenter, brûlant d'envahir ses richesses. Mais Méla recourant à la voie réputée alors la plus courte, se fit ouvrir les veines, après avoir laissé par testament de grandes sommes à Tigellius et à Capitoe, son gendre, afin d'assurer le reste aux héritiers légitimes. *Voyez* TACIT. *Annal. lib.* 16, *cap.* 17 ; et ce qui a été dit de ces deux frères de Séneque dans la Vie de ce Philosophe, qui est à la tête du premier volume.

sez du repos du second : ils se disputeront de zele auprès de vous ; et la tendresse de deux fils suppléera à la perte d'un seul. Je puis hardiment vous le promettre ; il ne vous manquera que le nombre. Considérez encore les petits-fils que vous tenez d'eux ; le jeune Marcus (1), cet aimable enfant, contre la vue duquel aucune tristesse ne peut tenir, dont les caresses guériroient les blessures les plus profondes et les plus récentes. Quelles larmes sa gaieté n'arrêteroit-elle pas ? De quel front ses saillies n'effaceroient-elles pas les rides ? Quelle gravité ne s'amuseroit pas de ses jeux enfantins ? Quelle mélancolie profonde ne seroit tirée

(1) Il paroît par une épigramme de Séneque, et surtout par la tendresse vraiment paternelle, avec laquelle il parle ici de cet enfant, que c'étoit son propre fils. Voici les deux vers de cette épigramme, qui rendent en effet cette conjecture fort vraisemblable :

Sic Marcus, dulci qui nunc sermone fritinnit,
Facundo patruos provocet ore duos.

L'épigramme d'où ces deux vers sont tirés, est intitulée : *votum*. On la trouve à la suite de plusieurs autres du même Auteur, dans l'édition de ses Œuvres publiées avec les notes des *Variorum*. Voyez le tom. 1, pag. 164, épigr. 8.

d'elle-même et fixée par ce babil qu'on ne se lasse point d'entendre? Fassent les Dieux qu'il nous survive! Puisse la cruauté des destins se fatiguer et s'épuiser sur moi seul! Puissent tomber sur ma tête les coups qui menacent et la mère et l'ayeule! Que la foule de mes proches soit heureuse et florissante, je ne me plaindrai ni de mon sort ni de ma solitude : je ne demande qu'une seule grâce, d'être la victime expiatoire de ma famille.

Serrez bien dans vos bras cette Novatilla (1), qui va bientôt vous donner des arrière-petits-fils ; Novatilla que j'avois adoptée, qui tenoit à mon sort par des liens si étroits, qu'elle doit, après ma perte, se regarder comme orpheline, bien qu'il lui reste un père. Aimez-la pour vous, aimez-la encore pour moi. La fortune lui a ravi depuis peu sa mère : votre tendresse peut l'empêcher, sinon d'être fâchée de cette perte, au moins de la sentir. Veillez tantôt sur ses mœurs, tantôt sur sa beauté : les préceptes pénetrent

(1) Novatilla, nièce de Séneque; étoit, suivant les apparences, la fille de son frère Annæus Novatus.

plus avant quand ils sont imprimés dans l'âge tendre. Qu'elle s'accoutume à vos discours, qu'elle se regle sur vos leçons : elle vous devroit beaucoup, quand vous ne lui donneriez que l'exemple : ce devoir solemnel vous servira de remede ; une ame dont la douleur est prescrite par la nature, ne peut en être détournée que par la raison ou par quelque occupation honnête.

Parmi vos motifs de consolation, je compterois votre père, s'il n'étoit (1) absent : mais que votre chagrin vous apprenne combien il est intéressé à cet événement : vous sentirez qu'il est plus juste de vous conserver pour lui, que de vous sacrifier pour moi. Toutes les fois qu'une douleur immodérée s'emparera de vous, et vous fera la loi, songez à votre père. Sans doute par les petits-fils et les arrière-petits-fils que vous lui avez donnés, vous n'existez plus (2) uniquement pour lui : mais le soin de lui faire terminer son heureuse carrière, est un devoir qui

(1) Il étoit alors en Eſpagne.

(2) *Voyez* la note suivante.

vous

vous reste à remplir. Tant qu'il vit, ce seroit un crime à vous de vous plaindre d'avoir trop vécu.

CHAPITRE XVII.

JE ne vous parlois pas de votre plus grande consolation, de votre (1) sœur, de ce cœur fidele dans lequel vous déposez toutes vos peines, de cette ame tendre qui a pour nous tous des sentimens dignes d'une mère. Vous avez mêlé vos soupirs aux siens, vous avez versé dans son sein vos premiers pleurs. Elle prend toutes vos afflictions : néanmoins dans mon malheur, ce n'est pas seulement pour votre compte qu'elle est affligée, ce sont ses bras (2) qui m'ont apporté dans cette ville, ses soins maternels qui m'ont rétabli d'une longue maladie, son crédit qui m'a obtenu la Questure. Elle qui n'a-

(1) Le grand-père de Séneque avoit été marié deux fois. Helvia à qui cette Consolation est adressée, étoit du premier lit, et sa sœur, dont Séneque parle ici, étoit du second. *Voyez* le chapitre second.

(2) Ce passage fixe en même-temps et la patrie de Séneque, et l'âge auquel il fut apporté à Rome.

voit jamais eu la hardiesse de parler aux Grands, de faire la cour aux Gens en place, a vaincu par tendresse pour moi, sa modestie naturelle. Ni sa vie retirée, ni sa timidité vraiment agreste, si on la compare avec l'effronterie de nos femmes, ni son amour pour le repos, ni ses mœurs paisibles et solitaires ne l'empêchèrent de devenir ambitieuse en ma faveur.

Voilà, ô ma mère, la consolation qui doit vous rappeller à la vie. Unissez-vous encore plus à elle; serrez-la dans vos étroits embrassemens. Les gens affligés fuient les personnes qui leur sont les plus chères, pour donner un libre cours à leur douleur : réfugiez-vous dans son sein, avec toutes vos pensées; soit que vous veuilliez persévérer dans votre état, ou y renoncer, vous trouverez chez elle ou la fin ou la compagne de votre affliction. Mais si je connois bien la sagesse de cette femme accomplie, elle ne souffrira point que vous vous consumiez par un chagrin inutile, elle vous citera son propre exemple, dont j'ai moi-même été témoin. Elle avoit perdu sur mer un

époux qu'elle aimoit, (1) nôtre oncle qu'elle avoit épousé dans son adolescence. Elle eut à soutenir en même-temps et le deuil et la crainte ; et victorieuse de la tempête, elle emporta son corps nonobstant son naufrage. O combien de grandes actions demeurent ensevelies dans l'obscurité ? Si elle fût née dans les anciens temps assez simples pour admirer les vertus, avec quelle ardeur tous les hommes de génie se seroient empressés de célébrer une femme qui, oubliant la foiblesse de son sexe, oubliant la mer si redoutable même aux Héros, expose sa vie pour donner la sépulture à son mari, et uniquement occupée du soin de ses funérailles, ne songe pas aux siennes propres ! Tous les Poëtes ont chanté celle qui s'est offerte à la mort à la place de

(1) Juste-Lipse conjecture, avec beaucoup de vraisemblance, que le mari de la tante de Séneque, dont ce Philosophe fait un si bel éloge dans ce chapitre, étoit *Vétrasius Pollion* qui fut Préfet d'Egypte sous Tibère, et qui succéda dans cette place à Æmilius Rectus. Ce passage semble encore prouver que Séneque avoit fait dans sa tendre jeunesse, le voyage d'Egypte, puisqu'il dit avoir été témoin de ce qu'il raconte ici de sa tante. *Cujus ego etiam spectator fui.*

son mari (1); il est plus beau de s'y offrir pour lui procurer la sépulture : l'amour est plus grand, lorsqu'avec les mêmes dangers il rachete un moindre bien.

Peut-on être surpris après cela, que, pendant seize ans que son mari fut Gouverneur d'Egypte, jamais elle ne parut en public, jamais elle ne reçut chez elle personne de la province, jamais elle ne demanda rien à son mari, et ne souffrit qu'on la sollicitât. Aussi cette Province, médisante et ingénieuse à outrager ses Préfets, dans laquelle ceux même qui évitèrent les fautes, ne purent se soustraire au blâme, admira votre sœur comme un modele unique de vertu; et malgré son goût pour les sarcasmes (2) les plus

(1) L'Auteur parle ici d'Alceste qui consentit à mourir pour prolonger les jours d'Admete, son époux.

(2) Ce que Séneque nous dit ici du caractère moqueur des Egyptiens, et de leur penchant à la raillerie et à la satyre, est attesté par plusieurs Historiens dignes de foi, et sur-tout par une lettre de l'Empereur Adrien, où il fait une description détaillée et fort curieuse de la religion, de la vie, des mœurs et des différentes occupations de ce peuple ingénieux et actif, chez lequel il avoit

dangereux, elle prit sur elle de réprimer la malignité de ses discours : aujourd'hui même encore elle souhaite une femme semblable, quoiqu'elle n'ose l'espérer. C'eût été beaucoup que pendant seize ans sa conduite eût été approuvée de

---

voyagé utilement, et qu'il avoit observé en homme d'esprit. » Les Egyptiens, dit-il, sont légers, indécis, » avides de toute espece de nouveautés, très-vains, » très-séditieux et très-insolens. Leur ville est riche, » opulente, et l'abondance y regne. Tout le monde y » travaille : les uns y soufflent du verre, les autres y » font du papier; ceux-ci de la toile. On y voit des » ouvriers et des artistes en tout genre. Les aveugles, » ceux qui ont la goutte aux pieds et même aux mains, » y sont occupés. Sérapis est le Dieu suprême des » Egyptiens : c'est celui que les Chrétiens, les Juifs et » tous les Peuples qui habitent l'Egypte, de quelque » pays et de quelque religion qu'ils soient, révèrent et » servent unanimement ».

Ægyptum quam mihi laudabas, totam didici, levem, pendulam et ad omnia famæ momenta volitantem..... Genus hominum seditiosissimum, vanissimum, injuriosissimum : civitas opulenta, dives, fœcunda; in quâ nemo vivat otiosus. Alii vitrum conflant, ab aliis charta conficitur : alii liniphiones sunt : omnes certè cujuscumque artis et videntur et habentur. Podagrosi quod agant habent : cæci quod faciant; ne chiragrici quidem apud eos

cette Province : c'est encore plus qu'elle ait été ignorée.

Je ne vous rapporte pas ces traits pour célébrer ses louanges ; ce seroit les affoiblir que de les parcourir si rapidement : mais pour vous faire sentir la grandeur

---

otiosi vivunt. Unus illis Deus est. Hunc Christiani, hunc Judæi, hunc venerantur et gentes, ect.

Je ne rapporte ici qu'une partie de cette lettre que l'on trouve toute entière dans Vopiscus. *Voyez* parmi les Historiens de l'Histoire Auguste, la Vie de l'Empereur Saturnin, *cap.* 7, *pag.* 719 *et suiv*, *tom.* 2, edit. *Lugd. Batav.* 1671.

Vopiscus lui-même ne juge pas plus favorablement des Egyptiens, et le portrait qu'il en fait, en confirmant la lettre d'Adrie, y ajoute certains traits qui achevent de les faire connoître.

Sunt enim Egyptii (ut satis nosti) viri ventosi, furibundi, jactantes, injuriosi, atque adeò vani, liberi, novarum rerum usque ad cantilenas publicas cupientes, versificatores, epigrammatarii, mathematici, aruspices, medici ; nam et Christiani, Samaritæ, et quibus præsentia semper tempora cum enormi libertate displiceant. *Vopiscus* in Saturnin. *cap.* 7. *Voyez* encore, touchant les Egyptiens, un passage fort curieux de Trébellius Pollion dans la Vie d'Emilien, un des trente Tyrans (*art.* 21, *cap.* 22) ; et Hérodien, *lib.* 4, *cap.* 16, *pag.* 158, edit. *Oxon.* 1704.

d'ame d'une femme que l'avarice et l'ambition, les compagnes et les fléaux de la grandeur, n'ont pu corrompre; que la crainte de la mort, que la vue de son vaisseau sans agrêts, d'un naufrage certain n'ont pas empêchée de s'attacher au cadavre de son époux, moins occupée du soin de se sauver que d'emporter ce précieux dépôt.

Montrez-lui le même courage; tirez votre ame du deuil où elle est plongée, et ne laissez pas croire que vous vous repentiez de m'avoir mis au monde. Néanmoins, comme quelque chose que vous fassiez, il faut nécessairement que vos pensées reviennent souvent vers moi, et qu'aucun de vos enfans ne se présente plus fréquemment à votre souvenir, non qu'ils vous soient moins chers, mais parce qu'il est naturel de porter plus souvent la main à la partie douloureuse, vous ne devez me voir qu'heureux et satisfait, tel que j'étois au sein de la prospérité: j'y suis en effet, puisque mon ame, libre de toute mélancolie, vaque toute entière à ses fonctions, tantôt s'amusant d'études légères, tantôt s'élevant à la contempla-

tion de sa propre nature, et de celle de l'univers, uniquement avide de connoître la vérité. D'abord j'examine la terre et sa position, puis la nature de la mer qui l'environne, la cause de ses flux et reflux alternatifs : ensuite je considère ces terribles météores, formés entre le ciel et la terre, ce théâtre tumultueux des tonnères, des foudres, des vents, des pluies, de la neige et de la grêle. Après avoir parcouru ces objets moins sublimes, mon ame s'éleve par degrés jusqu'à la voûte des cieux ; elle jouit du spectacle pompeux des corps célestes ; et se rappellant son éternité, elle marche au milieu des temps, soit ceux qui sont déja passés, soit ceux qui formeront les siecles à venir.

Fin de la Consolation à Helvia.

DE LA BRIEVETÉ DE LA VIE.

A PAULINUS (*).

CHAPITRE PREMIER.

La plupart des hommes, mon cher Paulinus, accusent la Nature d'injustice, lui reprochent le peu d'instans qu'elle nous donne pour vivre, et la rapidité avec laquelle s'écoule ce court espace; ils se plaignent de ce qu'à l'exception d'un petit nombre, tous les hommes voient la vie s'envoler, au moment même qu'ils se préparent à en jouir. Ce malheur qu'on regarde comme général, n'a pas excité les gémissemens de la foule seule et du vulgaire imprudent, mais

(*) Juste-Lipse conjecture que Paulinus à qui ce Traité est adressé, étoit le père de la femme de Sénèque, qui s'appelloit *Pauline*; d'autres pensent qu'il étoit son frère : mais la première de ces conjectures me paroit la mieux fondée.

les plaintes même des hommes les plus illustres. De-là cette exclamation du Prince de la Médecine (1) : que *la vie est courte et l'art bien long*. De-là ce procès, indigne d'un Sage, qu'Aristote (2) intente à la Nature sur la durée de cinq ou dix siecles qu'elle accorde à quelques animaux, tandis qu'à l'homme, né pour tant d'objets importans, elle a fixé un terme infiniment plus court. Nous n'avons pas

(1) C'est le commencement du premier aphorisme d'Hippocrate ; et j'avoue que pour moi, qui ne suis pas Médecin, ce premier aphorisme est le plus beau, le plus philosophique, et celui qui, s'il m'est permis de le dire, me paroît avoir plus que tous les autres l'empreinte et le caractère du génie. Le voici tout entier. *Vita brevis, ars longa, tempus præceps, experimentum periculosum, judicium difficile.* Voyez l'Hippocrate de Vander-Linden, à la page 68 du tome prem.

(2) Cicéron, dans ses *Tusculanes*, attribue cette opinion, non à Aristote, mais à Théophraste son disciple. Juste-Lipse observe même à ce sujet qu'Aristote enseigne précisément le contraire dans un de ses plus beaux ouvrages. De tous les animaux, dit-il, l'homme est celui qui vit le plus long-temps, si l'on en excepte l'éléphant : c'est du moins ce que toutes les expériences dignes de foi nous ont appris jusqu'ici. *Voyez* Aristote, *de Generatione animal. lib.* 4, *cap* 10, opp. *tom.* 1, edit. *Par.* 1629.

trop peu de temps, mais nous en perdons trop. La vie seroit assez longue et suffisante (1) pour consommer les plus grandes entreprises, si nous savions en bien placer tous les instans; mais lorsque la débauche et l'inattention l'ont dissipée sans aucun emploi utile, la mort vient, et l'on est tout surpris de voir la vie écoulée, avant de s'être apperçu de son cours. Je le répete, ce n'est pas notre vie qui est courte, c'est nous qui l'abrégeons : nous ne sommes pas indigens, mais prodigues. De même que des richesses immenses, tombées en de mauvaises mains, sont en un moment dissipées; au lieu que la fortune la plus modique, confiée à un gardien économe, s'accroît de jour en jour par ses soins : de même l'âge humain a beaucoup d'étendue pour qui sait en régler l'emploi.

CHAPITRE II.

POURQUOI nous plaindre de la Nature?

(1) *Voyez* le commencement de la Préface de Salluste sur l'Histoire de la conjuration de Catilina. Sénèque semble avoir eu dessein d'employer quelques-unes de ses pensées.

elle nous a traités favorablement. La vie est longue, si l'on en sait user : mais l'un est possédé d'une avarice insatiable ; l'autre s'occupe sans relâche de travaux superflux ; un autre est dans une ivresse continuelle ; un autre croupit dans la paresse ; un autre est tourmenté par une ambition dont les succès dépendent des décisions d'autrui ; un autre, entraîné par sa cupidité, parcourt les terres et les mers dans l'espoir de faire fortune ; quelques-uns ont la passion de la guerre, et vivent dans des alarmes continuelles, soit pour eux-mêmes, soit pour d'autres ; on en voit qui consument leur vie auprès des Grands dans une servitude volontaire qui ne leur produira rien ; plusieurs passent leurs jours à détester leur sort, ou à envier celui des autres : la plupart des hommes sans but fixe, par une légèreté vague, inconstante, déplaisante pour elle-même, sont continuellement ba[illo]tés, et forment sans cesse de [nou]veaux projets ; quelques-uns ne tr[ouvent] aucun objet digne de leur pl[an], auquel ils puissent se [fixer], et la mort les surprend dans le[ur] [irré]solution.

cision. On peut donc regarder comme un oracle très-sûr le mot d'un très-grand Poëte, qui dit : *Nous ne vivons qu'une très-petite partie de notre vie* (1). Tout le reste de notre durée n'est point une vie, c'est du temps. Nous sommes environnés de vices qui nous accablent ; ils ne nous permettent ni de nous relever, ni de porter nos yeux sur la vérité ; ils nous tiennent plongés dans la fange des passions : il ne nous est point permis de rentrer en nous-mêmes ; quand par hasard nous avons quelques momens de relâche, nos passions ne nous laissent jamais parfaitement tranquilles ; semblables à la mer (2), dont les eaux sont encore en mouvement, lors même que les vents ont cessé.

---

(1) *Exigua pars est vitæ quam nos vivimus.*

On ignore l'Auteur de cette sentence que les Critiques attribuent les uns à Virgile, les autres à Ennius, ou à Publius Syrus. *Voyez* sur ce passage la note de Juste-Lipse.

(2) Séneque emploie encore ailleurs la même comparaison qu'il exprime en d'autres termes : *voyez* le Traité de la *Tranquillité de l'esprit*, cap. 2.

Vous croyez peut-être que je ne parle que des hommes dont la perversité est évidente : mais considérez ceux dont la félicité attire la foule, leurs richesses semblent les étouffer. Combien de gens pour qui l'opulence est un malheur ! Combien d'Orateurs qui, par le desir de déployer tous les jours leur éloquence et l'étendue de leur génie, s'exposent à des crachemens de sang ! Combien de débauchés, dont la pâleur provient de la continuité de leurs plaisirs ! Combien de Grands, à qui la foule de ceux qui viennent leur faire la cour ne laisse aucun moment de liberté ! Enfin, représentez-vous ces personnages, depuis les premiers jusqu'aux derniers ; l'un appelle en Justice, un autre s'y présente ; un autre se trouve en danger, un autre le défend, tandis qu'un autre le juge. Personne ne réclame son droit sur lui-même, nous nous usons les uns contre les autres. Informez-vous de ces cliens dont les noms chargent la mémoire des nomenclateurs, vous ne les distinguerez que parce que celui-ci s'attache à un tel homme, celui-là à tel autre : personne ne s'attache à soi : vous en verrez d'assez insen-

sés pour s'indigner du dédain de leurs supérieurs qui n'ont pas le temps de les recevoir. Comment ose-t-on se plaindre de l'orgueil d'un autre, quand on n'a pas le temps de se voir soi-même ? Cependant cet autre homme, malgré son arrogance, a quelquefois jetté les yeux sur vous, a daigné vous écouter, vous a admis à ses côtés, tandis que jamais vous n'avez daigné jetter un regard sur vous ni vous écouter vous même.

CHAPITRE III.

VOUS n'êtes donc pas en droit de reprocher à personne les services que vous lui avez rendus ; en effet, lorsque vous les rendiez, vous ne vouliez pas être avec un autre, mais vous vous sentiez incapable de rester avec vous-même. Quand les plus grands Génies qui ont éclairé le monde se réuniroient pour le dire, jamais ils ne pourroient être assez étonnés de l'aveuglement de l'esprit humain. Nul homme ne souffre qu'un autre s'empare de ses terres ; et dès qu'il s'éleve une contestation sur les limites, on a recours aux pierres et aux armes : cependant nous

permettons à d'autres d'empiéter sur notre vie, et même nous leur en abandonnons la possession toute entière. On ne trouve personne qui consente à partager son argent avec un autre, tandis qu'on voit des gens distribuer leur vie à beaucoup d'autres. Très-attentifs à garder leur patrimoine, ils sont prodigues quand il s'agit de la perte du temps, la seule chose pourtant dans laquelle l'avarice est louable. Adressons-nous à quelque homme parvenu à une grande vieillesse : je lui dirois, je vois que vous êtes arrivé au dernier terme de la vie humaine ; vous avez cent ans ou plus ; allons, faites le calcul de votre vie : dites-nous, combien de ce temps avez-vous laissé ravir par un créancier, par une maîtresse, par un (1) patron, par un client ; combien

(1) Le texte porte : *quantùm Rex :* c'étoit le nom que les Cliens donnoient à leur bienfaiteur et à ceux qu'ils prenoient pour leurs patrons. Dans la première Scène des Captifs de Plaute, le Parasite Ergasilus, dit qu'il craint bien d'être réduit à la nécessité d'aller mendier son pain à quelque porte de la ville, depuis que son maître a eu le malheur de tomber entre les mains des ennemis.

en avez-vous perdu à vous quereller avec votre femme, à contenir et à châtier vos esclaves, en courses et en visites par la ville ? joignez à cela les maladies que nous nous attirons ; joignez le temps dont vous n'avez fait aucun usage ; et vous trouverez que vous avez vécu beaucoup moins d'années que vous n'en comptez. Tâchez de vous rappeller combien de fois, ferme dans vos résolutions, vous avez passé la journée comme vous vous

---

Vel ire extrà portam Trigeminam ad sacrum licet.
Quid mihi ne eveniat, nonnullum periculum est.
Nam postquàm meus Rex est potitus hostium.

PLAUT. *Captiv. act.* 1, *scen.* 1, *vers.* 22 *et seq.*

On trouve le même mot employé en ce sens, dans une des plus belles Epitres d'Horace : » Plus d'une fois, dit-il » à Mécène, vous avez loué ma réserve à vous demander des graces ; plus d'une fois, en votre présence, je » vous ai appellé mon Père, mon Patron ; et dans » votre absence, j'ai parlé de vous dans les mêmes » termes ».

Sæpè verecundum laudasti : Rexque, paterque
Audisti coram, nec verbo parcius absens.

HORAT. *Epist.* 7, *lib.* 1, *vers.* 37, 38.

S'il en étoit besoin, je pourrois ajouter à ces autorités, celles de Martial et de Juvénal ; mais les passages de Plaute et d'Horace qu'on vient de lire, suffisent pour justifier le sens que je donne ici au mot Rex.

l'étiez proposé ; quel usage avez-vous fait de vous-même ? combien de fois votre visage a-t-il été serein et votre ame assurée ? Qu'avez-vous fait d'utile dans un si long espace ? Combien de gens n'ont-ils pas mis votre vie au pillage, sans que vous vous apperçussiez de ce que vous perdiez ? Combien les chagrins inutiles, les joies insensées, la cupidité avide, les conversations stériles ne vous ont-ils pas enlevé de temps ? En considérant le peu qui vous est resté de celui qui étoit à vous, vous reconnoîtrez que votre mort est prématurée.

CHAPITRE IV.

POURQUOI donc, me direz-vous ? C'est que vous vous conduisiez comme si vous deviez toujours vivre. Jamais vous ne songez à votre fragilité ; vous ne vous appercevez pas du temps qui s'est écoulé, vous le perdez comme si vous en aviez de trop, tandis que le jour que vous donnez à un homme ou à une affaire, est peut-être le dernier pour vous. Vous possédez tout comme devant mourir, et vous

desirez tout comme devant être immortel. Vous entendrez dire à bien des gens, je me retirerai (1) du monde à cinquante ans : à soixante ans (2) je compte abandonner mes emplois. Mais enfin, qu'est-ce qui vous assure une vie plus longue? comment pouvez-vous être certain que les choses tourneront à votre fantaisie? N'êtes-vous pas honteux de ne réserver pour vous que les restes de votre vie, et de ne destiner à la culture de votre esprit qu'un temps que vous ne pouvez plus employer à autre chose! C'est commencer bien tard à vivre, lorsqu'il faut sortir de la vie. N'est-ce pas oublier follement sa condition mortelle, que de remettre des projets raisonnables à cinquante ou soixante ans, et de vouloir commencer la vie à un terme auquel très-peu de gens parviennent? On entend souvent dire aux personnes les plus puissantes et du rang le plus élevé,

(1) C'étoit l'âge où les soldats étoient en droit de quitter le service. *Voyez* à ce sujet la note 1, sur le chapitre 20 de ce Traité, pag. 360 et 361.

(2) *Voyez* ci-après le chap. 20, note 1, pag. 361 et 362.

qu'elles desirent le repos ; elles en vantent les douceurs, elles semblent le préférer à tous les avantages dont elles jouissent ; elles desireroient de descendre du faîte des grandeurs, si elles pouvoient le faire avec sûreté. En effet la fortune, lors même qu'aucune force extérieure ne l'attaque ou ne l'ébranle, est sujette à s'écrouler sur elle-même.

CHAPITRE V.

AUGUSTE, qui avoit plus obtenu des Dieux qu'aucun autre Prince, ne cessoit de demander le repos et d'être déchargé (1) des soins du gouvernement : tous

(1) Je sais que Suétone l'assure (*in August. cap.* 28.), et qu'on trouve dans Dion la harangue qu'Auguste prononça à ce sujet dans le Sénat ; mais une preuve très-forte que ce rusé Tyran n'a jamais eu la volonté, ni même le dessein d'abdiquer l'Empire, c'est qu'il l'a toujours gardé. Rien ne peut forcer un homme à régner malgré lui, et l'on peut dire du trône ce que Montagne a dit de la vie, lorsqu'elle cesse d'être un bien pour ceux qui en jouissent. » S'il est mauvais de » vivre en nécessité ; au moins de vivre en nécessité, » il n'est aucune néeessité. Nul n'est mal long-temps,

ses discours annonçoient le desir de jouir de la tranquillité. Quoiqu'il se fît illusion, l'idée de vivre quelque jour pour lui-même le consoloit de ses travaux. Dans une lettre que ce Prince écrivoit au Sénat, par laquelle il disoit que son repos ne seroit pas privé de dignité, et ne démentiroit pas sa gloire précédente, j'ai trouvé ces mots : « mais il seroit plus » glorieux d'exécuter ces choses, que de » les promettre ; néanmoins le desir que » j'ai de voir arriver cet heureux temps, » fait qu'en le voyant encore différé, je » trouve au moins de la douceur à pou- » voir en parler ». Le repos lui parut un bien si desirable, que ne pouvant le goûter en effet, il tâchoit d'en jouir d'avance par la pensée. Un Empereur qui voyoit tout dépendre de ses volontés,

---

» qu'à sa faute ». Auguste feignoit d'être las du pouvoir suprême, et répétoit sans cesse qu'il vouloit s'en défaire, afin que les Romains le priassent de le conserver. C'étoit un piege qu'il leur tendoit pour s'affermir de plus en plus sur le trône, pour bien connoître la vraie limite de son pouvoir, et s'assurer par lui-même de ce qu'il pourroit oser dans la suite. *Voyez* DION *in August. lib.* 53, *cap.* 3 *et seq.* edit. *Reimar*

qui régloit les destins des hommes et des nations, regardoit le jour qui le débarrasseroit de sa grandeur, comme le plus fortuné de sa vie. L'expérience lui avoit fait connoître combien ces biens, qui répandent un si grand éclat par toute la terre, coûtent de peines et de fatigues, et combien ils cachent d'inquiétudes. Forcé d'abord de combattre ses concitoyens, ensuite ses collegues, enfin ses parens, il répandit des flots de sang sur terre et sur mer. Après avoir été obligé de porter ses armes en Macédoine, en Sicile, en Egypte, en Syrie, en Asie, et presque sur toutes les côtes, des guerres étrangères occupèrent les armées Romaines fatiguées de massacrer des Romains. Tandis qu'il travaille à pacifier les Alpes, qu'il dompte des ennemis confondus avec les sujets de l'Empire, et entourés de peuples en paix (1); tandis qu'il portoit nos limites au-delà

(1) Séneque veut parler ici des Rhétiens, des Vindéliciens, des Salasses, etc., qui se trouvoient placés entre les Alpes, les Gaules et l'Italie; mais dont les mouvemens inquiétoient souvent les Romains.

du Rhin, de l'Euphrate et du Danube : dans la Capitale même Muréna, les Cépion (1), les Lépidus, les Egnatius aiguisoient leurs poignards contre lui. A peine a-t-il évité leurs embûches, que sa fille et une foule de jeunes Seigneurs ligués avec elle par un adultère, comme par un serment sacré, affligent et troublent sa vieillesse et lui font craindre une seconde Cléopatre et un autre (2) Antoine. Lorsque pour guérir ses plaies, il eut retranché ses propres membres, il en vit bientôt renaître d'autres : semblable à un corps trop sanguin dans lequel il se fait des éruptions de toutes parts. Il desiroit donc les douceurs du repos ; l'espérance et l'idée d'en jouir un jour le soulageoient dans ses peines ; c'étoit-là l'unique vœu d'un homme, dont le sort étoit l'objet des vœux de tous les autres.

---

(1) *Voyez* sur tous ces personnages le traité de la *Clémence*, liv. 1, ch. 9 ; et Suétone, *in August.* cap. 21.

(2) Il s'agit ici de Julius Antonius, fils de Marc-Antoine le Triumvir, et de Fulvie, qu'Auguste fit mourir pour avoir commis un adultère avec sa fille Julie. *Voyez* le Traité de la *Clémence*, liv. 1, chap. 10, not. 1, tom. 4, pag. 386.

Cicéron, qui s'étoit vu exposé aux fureurs des Catilina et des Clodius; qui avec la République avoit long-temps flotté entre le parti de Pompée et de Crassus, tantôt ses ennemis déclarés et tantôt ses amis fort doux; qui cherchoit à retenir la patrie sur le penchant de sa ruine, et finit par être lui-même entraîné dans sa chûte; ce Cicéron, dis-je, que la prospérité même ne pouvoit tranquilliser, et qui fut sans courage pour supporter l'adversité, combien de fois n'a-t-il pas eu raison de maudire son Consulat, ce Consulat qu'il a loué, non sans sujet, mais sans mesure? Avec quelle amertume ne se plaint-il pas dans une lettre à Atticus, écrite dans le temps où, Pompée le père étant déja vaincu, son fils cherchoit à ranimer son parti en Espagne? « Vous me demandez, dit-il, ce que je » fais ici; je vis libre à-demi, dans ma » maison de Tusculum ». Il ajoute ensuite d'autres plaintes, par lesquelles il déplore le temps passé, s'afflige sur le présent et désespère de l'avenir. Cicéron se disoit *libre à-demi*; assurément un Sage ne s'aviliroit jamais à ce point,

jamais il ne seroit libre à-demi : sa liberté sera toujours complete ; il sera dégagé de tout bien, maître de lui, fort au-dessus des autres. En effet, qui peut être au-dessus de celui qui s'est mis au-dessus de la fortune ?

CHAPITRE VI.

LORSQUE Livius Drusus, homme actif et violent, eut proposé des loix nouvelles, et rechauffé les querelles excitées par les Gracques, accompagné d'une multitude accourue de toutes les parties de l'Italie, incertain du tour que prendroient les affaires qu'il ne pouvoit ni terminer ni abandonner après les avoir entamées, détestant une vie continuellement agitée, il s'écria qu'*il étoit le seul homme au monde qui même dans son enfance, n'eût point eu de congés.* En effet, très-jeune encore, et même avant d'avoir pris la robe virile, il eut (1) l'audace

(1) Séneque s'exprime ainsi, parce qu'en effet rien n'étoit plus contraire aux usages reçus et très-anciennement établis. Loin d'être admis à présenter requête

de solliciter les Juges en faveur des accusés, de faire valoir son crédit au Barreau, et d'obtenir les jugemens qu'il desiroit. Où ne devoit pas se porter une ambition si précoce ! Il étoit aisé de prévoir que cette témérité prématurée causeroit un jour de grands maux publics et particuliers. Il se plaignoit donc trop tard de n'*avoir point eu de congés*, lui qui dès l'enfance avoit été séditieux et turbulent au Barreau. Il n'est point décidé s'il se tua lui-même ; il mourut subitement d'une blessure dans l'aîne ; l'on douta que sa mort eût été volontaire, mais on ne douta nullement qu'elle ne fût venue fort à propos (1).

Il seroit inutile de rappeller ici les exemples d'un grand nombre d'hommes qui, réputés très-heureux par les autres, ont trahi le secret de leur vie par des

---

au barreau, pour quelque chose que ce fût, les jeunes gens n'y paroissoient même pas avant d'avoir pris la robe virile. *Voyez* à ce sujet ce que Séneque dit à Lucilius dans sa quatrième Lettre, tom. 1, pag. 10.

(1) *Voyez* la *Consolation à Marcia*, chap. 16, not. 2, tom. 4, pag. 55 et 56, et *Florus*, lib. 3, cap. 17, *in fine*.

témoignages sincères qu'ils ont rendus contre eux-mêmes : mais par ces plaintes ils n'ont changé ni eux ni les autres : quoique ces paroles échappassent de leur bouche, leurs passions les ramenoient bientôt à leur conduite accoutumée.

Ainsi votre vie, quand elle iroit au de-là d'un millier d'années, peut se réduire à un très-petit espace ; les siecles ne feront pas disparoître vos vices. Cependant il faut que cet espace de temps, que la nature décrit à la hâte, et que la raison sait étendre, vous échappe très-promptement : en effet, vous ne saisissez point, vous ne retenez point, vous ne retardez point la chose qui fuit avec la plus grande célérité, vous la laissez fuir, comme si elle étoit superflue ou facile à réparer.

Je mets, en premier lieu, au nombre des gens qui perdent leur temps tous ceux qu'on voit livrés uniquement à l'intempérance et la débauche : il n'y en a point qui s'occupent d'une façon plus méprisable. Quant aux autres, quoiqu'ils se fassent de vaines idées de gloire, ils sont du moins les dupes d'illussions spécieuses.

Si vous mettez dans ce nombre les avares, les hommes colères, ceux qui se livrent à des haines ou à des veangeances injustes ; ceux-ci commettent des fautes plus mâles, tandis que le libertinage et la gourmandise sont des vices honteux et déshonorans. Examinez de quelle manière ces sortes de gens emploient leur temps : voyez combien ils en perdent à compter leur argent, à dresser des embûches, à s'inquiéter, à faire leur cour, à recevoir des hommages, à répondre pour d'autres, ou à chercher des cautions en Justice, à donner des repas, déja devenus des devoirs ; et vous trouverez que leurs biens, ainsi que leurs maux ne leur laissent pas le temps de respirer. Enfin tout le monde convient que le trop d'occupations empêche de rien faire de bien ; on ne peut cultiver ni l'éloquence ni les sciences : un esprit dissipé ne reçoit aucune impression profonde, il rejette tout, comme si on l'eût fait entrer de force. L'homme trop occupé ne vit point ; il n'est pas de science plus difficile que celle de vivre.

CHAPITRE VII.

TOUS les arts et les sciences ont des Maîtres propres à les enseigner; il en est que des enfans ont appris assez parfaitement pour en donner (1) des préceptes; mais la vie entière n'est pas trop longue pour apprendre à vivre; et, ce qui vous surprendra peut-être plus encore, elle ne l'est pas trop pour apprendre à mourir. Tant de grands hommes, après s'être débarrassés de tous les soins, après avoir renoncé aux richesses, aux emplois, aux plaisirs, ne se sont occupés, jusqu'à leur vieillesse, qu'à apprendre à vivre; néanmoins plusieurs d'entre eux en mourant ont reconnu qu'ils ignoroient encore cet art, bien plus inconnu, sans doute, de ceux dont nous parlons. Croyez-moi, il n'appartient qu'à un grand homme, qui s'est élevé au-dessus

(1) *Voyez* sur ce passage la note de Juste-Lipse qui rapporte quelques inscriptions faites à la louange de plusieurs enfans célebres par des talens et des connoissances fort au-dessus de leur âge.

des erreurs humaines, de ne rien laisser dérober de son temps : la vie est très-longue pour celui qui a su employer convenablement tout l'espace qu'elle a pu lui fournir ; il n'en a laissé aucune portion sans culture, il n'en a rien abandonné au pouvoir des autres. Un sévère économe de son temps ne trouve rien qui soit digne d'être échangé contre lui. Il en a donc assez : il ne manque qu'à ceux qui ont laissé tout le monde leur enlever une portion de leur vie. Ne croyez pourtant pas que ceux-ci ignorent leur perte ; vous entendrez la plupart de ceux que leur prospérité accable au milieu de la troupe de leurs cliens, au milieu des affaires du Barreau, ou d'autres misères honorables, s'écrier : *Je n'ai pas le temps de vivre.* Pourquoi donc n'en avez-vous pas le pouvoir ? c'est que ceux qui vous attirent à eux vous enlevent à vous-même. Combien de jours vous a pris cet accusé ? combien ce Candidat vous en a-t-il enlevé ? combien en avez-vous perdu à faire la cour à cet vieille, lassée de faire enterrer ses héritiers ? combien cet homme,

qui feint d'être malade pour irriter la cupidité de ceux qui captent sa succession, vous en a-t-il ôté ? combien en avez-vous laissé prendre à ce protecteur puissant, qui ne vous aime pas ; mais dont vous ne servez qu'à grossir la cour ? Examinez-vous, dis-je, et calculez les jours de votre vie, vous trouverez qu'il vous en est resté fort peu, que vous avez mis au rebut. Un Candidat obtient les faisceaux qu'il avoit desirés ; il voudroit les déposer, et s'écrie : *quand finira cette année ?* Un second est chargé par le sort (1) des jeux publics, fonction dont il se trouvoit très-honoré ; *quand*, dit-il, *serai-je débarrassé ?* Un Avocat célebre est accablé de la foule de ses cliens ; il attire un tel concours, que bien des gens ne peuvent l'entendre ; *quand*, dit-il, *les fêtes suspendront-elles les affaires ?* Chacun semble précipiter sa vie ; ennuyé du temps présent, il est tourmenté du desir de l'avenir. Mais celui qui sait

(1) On tiroit au sort pour savoir lequel des Préteurs seroit chargé des jeux publics, ou de la Jurisdiction particulière de ce Tribunal. JUST. LIPS. *in H. L.*

faire de son temps un usage avantageux pour lui-même ; qui regle chaque journée comme toute sa vie, ne desire ni ne redoute le lendemain. Quels plaisirs nouveaux une heure pourroit-elle lui procurer ? tous lui sont connus, il en est rassasié. La fortune et le sort peuvent disposer du reste, sa vie est mise en sûreté ; on peut bien y ajouter quelque chose, mais on ne peut lui rien ôter ; et même ce qu'on lui ajouteroit seroit comme une petite portion d'alimens que prendra sans desir celui qui est rassasié, sans cependant avoir l'estomac trop rempli.

Chapitre VIII.

Ainsi ne croyons pas qu'un homme a long-temps vécu, parce que nous lui voyons des cheveux blancs ou des rides : il n'a pas vécu long-temps, il a seulement été fort long-temps sur la terre. Quoi donc ! croirez-vous qu'un homme a beaucoup navigé, lorsqu'au sortir du port il s'est vu assailli d'une tempête qui l'a vivement balloté, ou lorsque les efforts des vents divers l'ont forcé de tournoyer

tournoyer sans cesse ? Un tel homme n'a pas beaucoup navigé, il n'a fait qu'être agité. Je suis communément surpris de voir des gens demander à un autre son temps, et celui-ci l'accorder avec tant de facilité. Tous deux font attention au motif de la demande, aucun à la chose demandée : on la demande comme un rien, on l'accorde de même. On se fait un jeu de la chose du monde la plus précieuse ; on s'y trompe, parce qu'elle est incorporelle et incapable de frapper les yeux ; voilà pourquoi on la regarde comme méprisable, et même de nul prix. Des personnages très-distingués, des Sénateurs, reçoivent des (1) présens annuels;

(1) Ces exemples sont fréquens dans l'Histoire, et cette ancienne coutume paroît sur-tout avoir été fort en vogue sous les Empereurs, c'est-à-dire, dans un temps où la corruption avoit gagné tous les ordres de l'Etat. » Néron, dit Tacite, releva l'éclat de l'illustre Maison » de Messala, en assignant à ce Consul, devenu son » collegue de cette charge, une somme de quinze cent » mille sesterces par an, pour l'aider à tolérer son ho- » norable pauvreté. Aurelius Cotta et Haterius Antoninus » reçurent aussi des pensions de l'Empereur, quoiqu'ils » eussent dissipé les biens de leurs ancêtres en frivolités ». Sed nobili familiæ honor auctus est, oblatis in singu-

ils louent, pour ainsi dire, leurs travaux, leurs soins, leur attention : mais personne n'estime le temps ; on le dissipe comme un bien de nulle valeur. Mais voyez ces mêmes gens malades ; s'ils se croient en danger de mourir, ils embrassent les genoux des Médecins : craignent-ils le dernier supplice, ils sont prêts à donner tous leurs biens pour racheter leur vie ; tant leurs passions sont peu d'accord entre elles. Si l'on pouvoit connoître le nombre des années futures, comme on connoît celui des années écoulées, combien verroit-on trembler ceux qui n'auroient que peu d'années à vivre ? avec combien de soin ils les ménageroient ! Il est aisé de bien régler une chose, quelque petite qu'elle soit, lorsqu'on en est assuré : on doit conserver avec plus de soin encore un bien, lorsqu'on ignore quand il pourra manquer. Ne croyez pourtant pas que

---

los annos quingenis sestertiis, quibus Messala pauper-tatem innoxiam sustentaret. Aurelio quoque Cottæ, et Haterio Antonino annuam pecuniam statuit Princeps, quamvis per luxum avitas opes dissipassent. *Annal.* lib. 13, cap. 34. *Voyez* aussi Suétone, *in Nerone* cap. 10.

ceux dont nous parlons ne sachent pas combien le temps est précieux ; ils ont coutume de dire à ceux qu'ils aiment beaucoup, qu'ils sont prêts à leur sacrifier une partie de leur vie : ils la donnent même à leur insu ; mais ils la donnent sans rien ajouter à celle des autres ; ils ignorent même qu'ils s'en privent : voilà pourquoi ils supportent la perte cachée qu'ils éprouvent. Personne ne vous restituera des années ; personne ne vous rendra à vous-même. La vie suivra sa marche comme elle a commencé ; elle ne reviendra pas sur ses pas ; elle passera sans bruit ; elle n'avertira pas de sa rapidité ; elle s'écoulera sans rien dire ; ni les ordres des Rois, ni la faveur du Peuple ne pourront la prolonger. Elle suivra (1) l'impulsion qu'elle aura reçue d'abord ; elle ne s'arrêtera pas sur la route ; elle ne séjournera nulle part. Qu'arrivera-t-il donc ? Vous êtes arrêté par des affaires, tandis que votre vie se presse d'avancer ; la mort se présentera, et il faudra la recevoir de gré ou de force.

(1) Métaphore prise des courses des chars dans les jeux circenses. *Vid.* LIPS. *in H. L.*

CHAPITRE IX.

LES hommes même qui se vantent de prudence, et qui paroissent le plus fortement occupés, peuvent-ils se proposer autre chose, que de rendre leur vie meilleure ? Ils arrangent leur vie aux dépens de leur vie; ils portent au loin leurs pensées; mais c'est perdre une très-grande portion de la vie, que de différer : par-là le délai nous ôte les premiers jours, nous ravit les choses présentes, en nous promettant un avenir qui n'est pas encore. Le plus grand obstacle à la vie, c'est l'attente qui la fait dépendre du lendemain : vous perdez le jour présent, vous disposez de ce qui est entre les mains de la Fortune, et vous laissez échapper ce qui est dans les vôtres. Où portez-vous vos regards ? où vont se perdre vos espérances ? L'avenir est incertain; jouissez du présent, et commencez à vivre. Un très-grand Poëte, comme s'il étoit divinement inspiré, nous crie cette maxime salutaire : *Le meil-*

leur des (1) *jours de la vie des mortels malheureux, est celui qui s'échappe le premier* (2). Pourquoi tarder, dit-il, pourquoi vous arrêter ? ce jour fuit, si vous ne vous en rendez le maître, et il fuira, lors-même que vous croirez le tenir.

Il faut donc combattre la célérité du temps par la promptitude à en faire usage ; il faut y puiser comme dans un torrent rapide, dont les eaux ne couleront pas toujours. Le Poëte semble nous reprocher admirablement l'étendue infinie de nos pensées, en disant que ce n'est pas le plus bel âge qui fuit le premier, mais seulement le meilleur jour. Comment donc pouvez-vous conserver ce calme et cette sécurité, en voyant le temps fuir avec tant de rapidité ? De quel droit, prolongeant votre durée dans l'avenir, vous promettez-vous, au gré de vos desirs, des mois, des années, et une longue suite

(1) Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit.
VIRGIL. *Georg. lib.* 3, *vers.* 66 *et* 67.

(2) Conférez ici ce que Sénèque dit sur le même sujet dans la cent huitième lettre, tome 2, pag. 387 et 388.

d'années ? Le Poëte ne vous parle que d'un jour, et même d'un jour qui s'enfuit. Il n'est donc pas douteux que le meilleur des jours est le premier qui fuit et s'éloigne des mortels malheureux, c'est-à-dire, de ceux qui sont occupés, de ceux qui s'avancent vers la vieillesse, sans préparation, sans armes, et qu'elle accable de son poids, lorsque leur esprit est encore dans une sorte d'enfance. En effet, ils n'ont rien prévu ; ils se trouvent assaillis au moment où ils y pensoient le moins ; ils ne se sont point apperçus que la mort s'avançoit chaque jour. Une conversation, une lecture, une méditation profonde font oublier aux voyageurs la longueur du chemin : ils se trouvent arrivés avant que d'avoir pensé qu'ils approchoient du terme : il en est de même du voyage continuel et rapide de la vie, que nous faisons d'un pas égal, soit éveillés, soit endormis ; les hommes occupés d'affaires ne s'en apperçoivent qu'à la fin.

CHAPITRE X.

SI je voulois diviser et mettre en preuves les idées que je viens d'établir, il s'en présenteroit une foule par lesquelles je pourrois montrer que la vie des personnes engagées dans les affaires est très-courte. Fabianus (1), qui n'étoit point un Philosophe de l'Ecole, mais qui ressembloit aux vrais Philosophes de l'Antiquité, avoit coutume de dire » que l'on devoit » combattre les passions, de vive force, » et non par des subtilités ; qu'il falloit » repousser cette armée par des attaques » violentes, et non par des coups ménagés ; que les chicanes dans ce cas

(1) Séneque parle plusieurs fois dans ses Ouvrages, et toujours avec éloge, de cet Orateur Philosophe : *voyez* les lettres 11, 40, 52, 58, et 100. Ce qu'il en dit ici, justifie les louanges qu'il lui a données précédemment, et y met le sceau, car il le loue de n'avoir pas, comme les Scholastiques, une éloquence de mots, et une Philosophie *parlière*, pour me servir de l'expression de Montagne. *Fabianus non ex his* CATHEDRARIIS PHILOSOPHIS. Joignez à cette note celle de la pag. 309 du tom. 2, où je rapporte le jugement que Séneque le père portoit de cet habile homme.

» n'étoient bonnes à rien ; qu'il étoit » nécessaire de frapper avec vigueur, et » de ne pas se contenter d'escarmoucher ». Néanmoins, lorsqu'on reproche aux hommes leurs égaremens, il faut les instruire, et non pas se contenter de déplorer leur aveuglement.

La vie se partage en trois temps ; le présent, le passé et l'avenir. Le présent est court, l'avenir incertain, le passé est assuré. La fortune a perdu ses droits sur ce dernier, il n'est plus à la disposition de personne. Voilà celui que perdent ceux qui sont occupés d'affaires : ils n'ont pas le loisir de jetter les yeux sur le passé ; et s'ils l'avoient, un souvenir, accompagné de regrets, ne pourroit que leur déplaire : c'est toujours malgré eux que leur esprit se rappelle un temps mal employé ; ils n'osent revenir sur des fautes, qui leur ont paru séduisantes par le plaisir présent qu'elles leur ont procuré, mais qui, pour lors se montreroient sous leurs traits véritables. L'homme dont la conscience, juge toujours infaillible, a fait la censure de ses propres actions, peut seul revenir avec plaisir sur le passé :

mais celui dont l'ambition a eté déréglée, dont l'orgueilleux mépris s'est fait sentir, qui a été insolent dans ses succès, qui a réussi par des fourberies, qui s'est rendu coupable par son avarice et ses rapines, qui a prodigué ses biens, doit nécessairement redouter sa mémoire. C'est-là pourtant la portion de notre temps la plus sacrée; elle est hors de la portée des accidens humains; elle est soustraite à l'empire de la fortune; elle n'est plus exposée aux traits de l'indigence, des craintes, des maladies: elle ne peut être troublée, ni enlevée; sa possession nous est assurée pour toujours. Chacun de nos jours ne nous est présent, que pour quelques instans, mais les jours passés peuvent, à volonté, se représenter à nos yeux pour subir leur examen. C'est ce que ne peuvent pas faire les personnes trop occupées: il faut posséder une ame tranquille pour pouvoir parcourir toutes les parties de sa vie: les esprits des hommes affairés sont en quelque sorte comprimés sous le joug; ils ne peuvent se replier pour regarder en arrière. Ainsi, leur vie s'est engloutie dans un abîme:

et comme on cherche vainement à remplir un vaisseau sans fond, de même il est absolument inutile que la nature accorde une longue suite d'années à ceux qui les laissent échapper de mille manières : le temps passe, pour ainsi dire, au travers de ces ames brisées et comme criblées. Le présent est très-court, et si court, que quelques-uns en nient l'existence. En effet il est toujours en mouvement, il coule et se précipite : il cesse d'être, avant d'avoir été ; il ne s'arrête pas plus que l'univers, ou les astres, qu'un mouvement éternel ne laisse jamais dans la même situation. Le temps présent est donc le seul qui appartienne aux personnes occupées ; il est si court, qu'on ne peut le saisir, et ce temps même leur échappe pendant qu'ils sont travaillés par la multitude des affaires.

Chapitre XI.

Voulez-vous encore une preuve de la briéveté de leur vie ? voyez combien ils desirent de la prolonger. Des vieillards décrépits semblent encore mendier un petit nombre d'années : ils se

cachent à eux-mêmes leur âge ; ils se font illusion à force de mentir, et mentent aussi hardiment que s'ils pouvoient se flatter de tromper (1) le destin. Quelque infirmité vient-elle les avertir qu'ils sont mortels, ils meurent transis d'effroi ; ils ne sortent point de la vie ; ils en sont arrachés ; ils s'écrient qu'ils ont été des insensés de n'avoir point vécu ; et que s'ils ont le bonheur de se tirer de cette maladie, ils vivront dans le repos : c'est alors qu'ils voient l'inutilité des peines qu'ils se sont données pour amasser des biens dont ils n'ont su jouir.

---

(1) Ce passage me rappelle une jolie Epigramme de Martial, où il se moque agréablement d'un de ces vieillards. » Lentinus, lui dit-il, vous vous teignez les che-» veux pour paroître jeune. Il n'y a qu'un moment que » vous étiez blanc comme un cigne, et tout-à-coup je vous » vois noir comme un corbeau ; mais vous n'en imposez » pas à tout le monde. Proserpine sait fort bien que » vous avez les cheveux blancs, et elle vous arrachera ce » masque qui cache la blancheur de votre tête ».

Mentiris juvenem tinctis, Lentine, capillis :
Tàm subito corvus, qui modò cycnus eras
Non omneis fallis. Scit te Proserpina canum :
Personam capiti detrahet illa tuo.

Lib. 3, *Epigr.* 43.

D'un autre côté, comment la vie de ceux qui se sont éloignés des affaires ne seroit-elle pas longue? Ils n'en donnent rien, ils n'en dissipent aucune portion; ils n'en confient rien à la fortune, ils n'en perdent rien par négligence, ils n'en retranchent rien par libéralité, ils n'y trouvent rien de superflu, toute leur vie est, pour ainsi dire, placée à intérêt; ainsi, quelque courte qu'elle soit, elle leur suffit: voilà pourquoi, lorsque le dernier jour sera venu, le Sage s'avancera d'un pas assuré vers la mort.

Vous me demanderez, peut-être, ce que j'entends par les personnes occupées? N'allez pas croire que je désigne seulement, sous ce nom, ceux qui restent dans les Tribunaux, jusqu'à ce que les chiens (1) lâchés contre eux les forcent

(1) Ceux qui étoient chargés de la garde des édifices publics, où l'on rendoit la justice, y lâchoient, sur le soir, des chiens énormes qui erroient pendant la nuit dans ces salles immenses, et donnoient en quelque façon la chasse aux Plaideurs qui tardoient à se retirer. J'ai parlé ailleurs de l'usage où les particuliers même étoient à Rome de faire garder leur maison par un gros chien d'attache, qui veilloit auprès de la loge du portier, et

enfin d'en sortir ; ni ceux que vous voyez étouffés avec honneur par la foule de leurs protégés, ou qui vont honteusement se faire écraser par la troupe des cliens d'un autre ; ni ceux que des emplois font sortir de chez eux pour aller se heurter contre les portes des Grands ; ni ceux qui dans des ventes publiques, où les biens des citoyens sont mis à l'encan, vont faire (1) des profits infâmes, qui pourront un

---

qui aboyoit au moindre bruit qu'il entendoit. *Voyez* le Traité de la *Colère*, liv. 3, chap. 37, not. 1, tom. 4, pag. 331 et suiv.

(1) Le texte porte : *Quos hasta Prætoris infami lucro, et quandoque suppuraturo, exercet.* J'ai développé dans ma traduction le sens de ce passage assez difficile à entendre, et où Sénèque me paroît s'être exprimé avec une concision qui le rend obscur. Peut-être même la leçon de l'édition *varior.* n'est-elle pas la vraie. Malheureusement le texte de l'*editio princeps* est tellement corrompu dans cet endroit, qu'on n'en peut tirer aucun secours. Quoi qu'il en soit, on entend fort bien ce que Sénèque a voulu dire ; et en expliquant l'usage auquel il fait allusion, sa pensée n'aura plus rien d'obscur.

Pendant les guerres civiles qui désolèrent Rome, et finirent par lui donner des fers, Sylla et César avoient souvent fait vendre à l'encan les biens des proscrits. Ces sortes de ventes qui étoient devenues fort communes sous les Empereurs, et qui enrichissoient ceux qui

jour leur être funestes : il est des personnes dont le loisir est affairé ; dans leur maison de campagne, dans leur lit, au sein de la retraite, quoique éloignés

---

avoient la lâcheté de profiter du malheur de leurs concitoyens, et d'acheter leurs dépouilles, se faisoient dans une place publique, au milieu de laquelle on plantoit une pique. *Hastæ subjiciebantur ea quæ publicè venundabant*, dit Pompeius Festus, (*de verbor. Significat. lib.* 8, voce *Hastæ.*) C'étoit en effet une ancienne coutume, comme on le voit par plusieurs passages de Cicéron, et entre autres, par celui où cet Orateur faisant l'éloge de l'équité et du désintéressement d'Aratus, dans une circonstance très-délicate, s'écrie : » O le grand homme, » et qu'il étoit digne de naître parmi nous ! C'est ainsi » qu'il faut agir avec des concitoyens, et non pas, » comme nous l'avons déja vu deux fois, planter une » pique au milieu du forum, et faire vendre à l'encan, » par un Crieur public, les biens des citoyens ».

O virum magnum, dignumque qui in nostrâ Republicâ natus esset ! Sic par est agere cum civibus ; non, ut bis jam vidimus, HASTAM IN FORO PONERE, et bona civium voci subjicere præconis : *de Offic.* lib. 2, cap. 23. *Voyez* encore à ce sujet un autre passage fort curieux du même Auteur, dans ce Traité des *Offices*, liv. 2, chap. 8, et dans la seconde *Philippique*, chap. 26, édition de *Grævius.*

En comparant ensemble les différens passages de Cicéron, où il est question de cet usage, et sur-tout celui

de tout le monde, ils sont incommodes pour eux-mêmes. La vie de bien des gens ne peut pas être appellée oisive, c'est une occupation fainéante.

CHAPITRE XII.

APPELLEREZ-VOUS oisif un curieux qui, avec un soin et une attention mê-

---

qu'on trouve dans le premier discours contre Rullus; touchant la loi agraire, (*cap.* 2,) il paroît qu'il faut lire dans le texte de Séneque, *quos hasta præconis.* Ce qui peut confirmer encore la correction que je propose; c'est qu'un très-ancien Commentateur d'Horace dit qu'on appelloit *præcones*, ceux qui debout auprès de la pique, annonçoient les prix que les acheteurs offroient de la chose qui étoit actuellement en vente. *Præcones dicebantur qui stabant ad hastam, nunciabant enim prætia oblata.*

Voyez le Commentaire d'Acron sur Horace, (*lib.* 1, *satyr.* 6, *vers.* 85, 86, *pag.* 321.) édit. de Basle, ann. 1555. En effet on appelloit cette pique, *la pique du crieur*, HASTA PRÆCONIS, et c'étoit le signe d'un encan. » Représentez-vous, dit Cicéron, Rullus dans le » Royaume de Pont, la pique plantée en terre, et fai- » sant sa vente au milieu de ses jeunes et jolis Arpen- » teurs ». *Ponite ante oculos vobis Rullum in Ponto.....* HASTA POSITA, *cum suis formosis Finitoribus* AUCTIONANTEM. *Orat. secund.* de Lege Agrar. *contrà* Rullum, *cap.* 20, edit. *Grævii.*

lés d'inquiétude, s'occupe à nettoyer, à polir des vases de métal de Corinthe que la folie de quelques gens a rendus (1) si précieux, et qui consume la plus grande partie de sa vie à examiner des lames de cuivre, chargées de verd-de-gris? ou celui qui va s'asseoir dans l'endroit où l'on frotte (2) les Athletes, (car par une

(1) La réflexion de Pline sur le ridicule de la plupart de ces curieux qui recherchoient avec affectation les vases d'airain de Corinthe, est très-sensée, et on en pourroit faire de nos jours des applications fort justes. » Ce » n'est pas, dit-il, qu'ils aient en ce genre le tact plus » fin, plus sûr, ni des caractères plus certains pour » distinguer ceux de ces vases qui sont réellement de » cuivre de Corinthe; mais c'est pour se séparer des » autres, et se faire une sorte de réputation par de pré- » tendues connoissances ». *At mihi major pars eorum simulare eam scientiam videtur, ad segregandos se à cæteris magis, quàm intelligere aliquid ibi subtilius.* PLIN. *Nat. Hist.* lib. 34, cap. 2, *edit.* Harduin.

Voyez ce qui a été dit ci-dessus du cuivre de Corinthe, dans une note sur le Chapitre XI, de la *Consolation à Helvia*, pag. 239 et suiv. de ce volume.

(2) Au texte : *in ceromate.* Les Athletes étoient dans l'usage de se faire oindre avec de l'huile seule, ou mêlée avec une certaine quantité de cire et de poussière, ce qui formoit une espece d'onguent auquel on donnoit le nom de *ceroma.* C'est en ce sens que Séneque l'emploie étrange

étrange dépravation, nous adoptons des vices qui n'appartiennent point aux Romains) pour être spectateur des querelles et des débats des jeunes combattans? ou celui qui s'amuse à assortir ses esclaves suivant leur âge (1) et leur couleur? ou celui qui donne des repas aux meilleurs athletes? Jouissent-ils du repos, ceux qui passent des heures entières chez un Barbier pour se faire arracher les poils qui ont pu croître pendant la nuit précédente; pour prendre conseil (2) sur l'arrangement de chaque cheveu, sur la façon de les faire revenir, ou de les ramener sur le front,

---

dans la lettre 57. (*Voyez* tom. 1, pag. 273.) Mais quelquefois aussi on désignoit par ce mot le lieu du Gymnase où les Athletes se faisoient oindre. Pline et Séneque, dans le passage qui fait le sujet de cette note, se sont servis du terme *ceromæ* dans cette dernière signification. *Voyez* PLIN. *Nat. Hist.* lib. 35, cap. 2; *et* MERCURIAL. *de arte Gymnasticâ*, lib. 1, cap. 8, pag. 32, *édition* des Juntes, *Venet.* 1601.

(1) *Voyez* tom. 2, lett. 95, pag. 239; et la Pharsale de Lucain, liv. 10, v. 127 et suiv.

(2) Conférez ici ce que dit Juvénal dans sa sixième satyre, vers. 406 et suiv.

afin de remplacer ceux qui leur manquent ? Voyez comme ils se mettent en colère quand le Barbier n'y a point apporté toute son attention, et s'est imaginé qu'il avoit affaire à des hommes ! Voyez comme ils entrent en fureur, lorsqu'on leur a coupé quelques cheveux des côtés, lorsque quelques-uns passent les autres, et ne forment pas la boucle ! Est-il un de ces personnages qui n'aimât mieux voir la République en désordre, que sa coëffure ? qui ne soit plus inquiet de sa frisure, que de sa santé ? et qui ne préfère la réputation d'être l'homme le mieux coëffé, à celle d'être le plus honnête ? Jouissent-ils du repos, ces hommes perpétuellement occupés d'un peigne et d'un miroir ? J'en dis autant de ceux qui passent leur temps à composer, à écouter, à apprendre des chansons, et à donner à leurs gosiers, destinés par la Nature à rendre des sons simples et faciles, des inflexions d'une modulation langoureusement contournée ? de ceux qui battent sans cesse de leurs doigts la mesure d'un air qu'ils ont dans la tête, ou qui même, lorsqu'on les consulte sur

des affaires graves, et souvent même sur des objets affligeans, laissent entendre leurs sourds frédonnemens ? Les gens de cette espece ne sont pas oisifs, mais ils sont inutilement occupés. Certes, on ne peut regarder leurs festins, comme des momens de repos, lorsqu'on voit avec quelle symmétrie ils arrangent leur vaisselle ; quelle recherche ils mettent dans la parure de leurs vieux esclaves ; leurs inquiétudes sur la façon dont le Cuisinier préparera un sanglier ; la promptitude avec laquelle de jeunes esclaves bien (1) épilés font succéder les ser-

(1) Séneque sera ici son propre interprete : c'est le meilleur qu'on puisse lui donner. Dans une lettre où ce Philosophe enseigne comment il faut traiter les esclaves, il décrit rapidement les différens emplois qu'ils avoient chez les Romains.

» Parlerai-je, dit-il, de cet Echanson qui, paré » comme une femme, semble contrarier son âge ? Il va » sortir de l'enfance, on l'y ramène de force, on ar- » rache, on déracine tous les poils de son corps : avec » la taille d'un guerrier et la peau lisse d'un enfant, il » veille la nuit entière, servant tour à tour l'ivrognerie » et l'impudicité de son maître » : *Tom.* 1, *lettre* 47, *pag.* 216, 217. Ce passage fait entendre assez clairement ce que c'étoit que ces esclaves que Séneque désigne ici par l'épithete *glabri*.

vices (1) au signal donné ; la délicatesse qu'ils exigent dans la manière de découper (2) une volaille ; le soin avec lequel de malheureux valets sont obligés d'essuyer (3) sur le pavé les traces de

---

(1) Ce signal étoit un coup de sonnette. *Voyez* ce que j'ai dit sur l'usage des sonnettes chez les Anciens, dans une note sur le chapitre 35 du troisième livre de la *Colère*, tom. 4, pag. 325 et 326. *Voyez* aussi tom. 2, lett. 95, pag. 240.

(2) La même Lettre d'où j'ai tiré le passage précédent, servira à éclaircir celui qui fait l'objet de cette note. Après avoir rapporté plusieurs exemples de la cruauté des Romains à l'égard de leurs esclaves, Séneque ajoute : » Je ne citerai pas les autres traits de notre barbarie : je ne dirai pas qu'on impose à des hommes les » fonctions des bêtes de somme ; qu'à table on occupe » l'un à essuyer les ordures, l'autre à recueillir les miettes » sous les pieds des convives enivrés ; un autre découpe » les oiseaux les plus rares ; en un moment sa main habile a fait le tour de la piece, et détaché d'un seul » coup l'aile et la cuisse ». *Tom.* 1, *lett.* 47, *pag.* 216, 217. *Voyez* sur les différens noms des esclaves qui coupoient les viandes, ce que j'ai dit dans une note sur le Traité de la *Vie heureuse*, chap. 17, pag. 128 de ce volume.

(3) Les esclaves chargés de cette vile fonction, étoient appellés *servi peniculi*, parce qu'avec une longue éponge, appellée en latin *peniculus*, ils nettoyoient les

l'ivresse des convives. C'est pourtant par ces attentions, qu'on acquiert la réputation d'un homme magnifique, et d'une délicatesse recherchée. Les vices de ces sortes de gens les accompagnent tellement dans tous les instans et les circonstances de leur vie, que leur vanité se montre même en mangeant et en buvant.

Vous ne mettrez pas non plus au nombre des gens oisifs ces efféminés que l'on porte de côté et d'autre dans des chaises et des litières; qui ont des heures marquées auxquelles ils ne manqueroient pas de se faire promener, comme s'ils ne pouvoient jamais se passer de ces voi-

---

tables, les colonnes, les pavés et les balustrades. Ces éponges ou balais étoient faits en forme de queue de renard. *Peniculi*, dit Festus, *spongiæ longæ propter similitudinem caudarum appellatæ.* de verbor. significat. *lib.* 14, voce *Peniculi.* Dans les *Ménechmes* de Plaute, le Parasite *Peniculus* dit que ce nom lui a été donné par les jeunes gens de la ville, parce que quand il se trouve à une table, il sait la nettoyer comme il faut:

Juventus nomen fecit Peniculo mihi,
Ideò quia mensam, quando edo, detergeo.
Act. 1, *scen.* 1, *vers.* 1 *et* 2.

Voyez aussi Martial, *lib.* 14, *Epigr.* 144.

tures; qui ont besoin qu'on les avertisse du temps où ils doivent se laver, aller au bain, souper; trop énervés pour savoir par eux-mêmes s'ils ont de l'appétit. J'ai oui parler d'un de ces hommes délicats (si l'on peut nommer ainsi des gens qui ont désappris à vivre à la manière des hommes), qui ayant été tiré du bain sur les bras de ses esclaves, et placé sur un siege, leur demanda, *suis-je assis*? Croyez-vous que ce personnage, qui ne savoit pas s'il étoit assis, pût mieux savoir s'il vivoit, s'il voyoit, s'il étoit en repos? il est difficile de décider si l'on doit avoir plus de pitié de lui pour l'avoir ignoré, que pour avoir feint de n'en rien savoir. En effet ces sortes de gens oublient réellement beaucoup de choses; mais ils font semblant d'en oublier bien d'autres : certains vices leur plaisent, parce qu'ils les prennent pour des marques de félicité; ils s'imaginent qu'il n'appartient qu'à des hommes de rien de savoir ce qu'ils font. Croyez donc après cela, que nos Farceurs vont trop loin, quand ils tournent le luxe en ridicule; ils en disent beaucoup moins qu'ils n'en

passent sous silence. Les vices, dans ce siecle ingénieux uniquement pour le vice, ont pris tant de formes diverses, et se sont multipliés à tel point, que l'on est en droit d'accuser nos Mimes de négligence. Croiroit-on en effet qu'il ait pu se trouver un homme, tellement anéanti par la mollesse, qu'il se vît obligé de s'en rapporter à un autre pour savoir s'il étoit assis !

CHAPITRE XIII.

UN tel homme n'est point oisif, il faut lui donner un autre nom; il est malade, et même il est mort. Pour être oisif, il faut avoir le sentiment de son oisiveté : mais cet homme mort à demi, qui a besoin qu'on lui annonce la position de son corps, comment pourroit-il être le maître de quelque portion de son temps ? Il seroit trop long de vouloir entrer dans le détail de chacune de ces folies; de parler de ceux qui ont passé toute leur vie à jouer aux échecs, à la paume, ou à exercer leur corps sous un soleil brûlant qui les desseche. On ne peut appeller oisifs ceux

à qui leurs plaisirs donnent beaucoup d'affaires. Personne ne doute que ceux qui s'occupent à des études inutiles, comme on en trouve un grand nombre chez les Romains, ne prennent bien des peines pour ne rien faire. Cette maladie fut propre aux Grecs ; ils s'amusoient à chercher quel avoit été le nombre des Rameurs d'Ulysse ; ils disputoient pour savoir si l'Iliade avoit été composée avant l'Odyssée ; si ces deux poëmes étoient du même Auteur ; et de beaucoup d'autres choses de cette importance, que vous pouvez savoir sans en être intérieurement plus heureux, et publier sans en paroître ni moins ennuyeux ni plus (1) instruit. Le

(1) Ceci rappelle une réponse fort sensée d'Aristippe. Quelqu'un se vantant devant lui de savoir une infinité de choses ; hé ! quoi, dit Aristippe, ceux qui mangent davantage et qui sont perpétuellement au parc des exercices, sont-ils pour cela plus sains que les autres qui mangent avec mesure, et qui s'exercent sans excès ? Non, sans doute. On peut donc dire avec raison que, pour être véritablement savant, il suffit de lire des choses utiles, sans s'attacher à celles qui sont vaines et superflues. *Voyez* Diogene Laerce dans la Vie de ce Philosophe, *lib.* 2, *segm.* 71, edit. *Amstelod.* 1692.

vain desir d'apprendre des inutilités ne s'est-il pas aussi emparé des (1) Romains ! J'ai vu, ces jours passés, un certain Savant qui racontoit ce que chacun des

(1) Cet amour pour les connoissances futiles et superflues, paroît s'être introduit à Rome, sous le regne de Tibère ; et ce Prince coupable aux yeux des Romains de tant de crimes et d'atrocités, mérite encore le reproche de leur avoir donné tout ensemble et l'exemple de la plus extrême corruption de mœurs, et celui du mauvais goût : en effet, Suétone dit qu'il étudia la fable avec un soin qui alloit jusqu'au ridicule et à la folie : les questions qu'il faisoit ordinairement aux Grammairiens avec lesquels il se plaisoit beaucoup à vivre, étoient à-peu-près de cette nature : *Quelle étoit la mère d'Hécube ? Quel nom avoit Achille à la cour de Licomede ? Quelles étoient les chansons des Sirenes ?*

Maximè tamen curavit notitiam historiæ fabularis ; usque ad ineptias, atque derisum : nam et Grammaticos, quod genus hominum præcipuè, ut diximus, appetebat, ejusmodi ferè quæstionibus experiebatur : *Quæ mater Hecubæ ? Quod Achilli nomem inter virgines fuisset ? Quid Sirenes cantare sint solitæ ?* SUETONE. *in Tiber.* cap. 70.

On peut dire de toutes ces questions, ce que Sénèque dit ailleurs d'une infinité d'autres aussi peu importantes ; que ce sont de ces choses qu'il faudroit oublier, si l'on avoit le malheur de les savoir. *Et alia, quæ erant dediscenda, si scires.* Epist. 88.

Généraux Romains avoit fait le premier. Duilius, par exemple, avoit le premier remporté une victoire sur mer; Curius Dentatus fut le premier qui fit voir des éléphans dans son triomphe. Quoique ces choses ne contribuent point à la vraie gloire, elles servent pourtant à nous donner des exemples d'actions intéressantes pour le public; si cette connoissance n'est point utile, elle a du moins, malgré sa vanité, quelque chose de spécieux dans son objet. Apprenons encore aux curieux de ces sortes de faits, le nom de celui qui le premier persuada aux Romains de monter sur un navire. Ce fut Claudius, qui pour cette action fut surnommé *Caudex*, nom sous lequel les anciens (1) désignoient un assemblage de plusieurs planches; delà les registres publics ont été nommés *Codices* ou *Codes*, et même encore à présent on appelle *caudicaires* les barques qui, suivant l'ancien usage, apportent des denrées par le Tibre. On peut encore

(1) Séneque a tiré ce qu'il dit ici, de Varron, *lib.* 3, de Vita Populi Romani apud *Nonium Marcellum* de Proprietate sermon. *cap.* 13, *artic.* 12, voce *codicarias.*

ajouter comme une connoissance du même genre, que ce fut Valérius (1) Corvinus qui le premier prit la ville de Messana ou Messine, et qui le premier dans la famille des Valérius, fut surnommé *Messana*, parce qu'on lui donna le nom de la ville qu'il avoit prise, surnom qui, peu à peu, fut changé par le peuple en celui de *Messala*. On peut encore permettre d'être curieux de savoir que L. Sylla fut le premier qui fit combattre dans le Cirque des lions en liberté, tandis qu'auparavant ils combattoient attachés, et que le Roi Bocchus envoya des chasseurs instruits dans l'art de les percer à coups de traits. Mais quel bien résulte-t-il de savoir que Pompée fut le premier qui montra dans le Cirque un combat de dix-huit éléphans contre lesquels on fit combattre des (2) criminels ? Ce personnage,

(1) Séneque se trompe : on ne lui donna pas le surnom de *Corvinus*, mais celui de Maximus, comme on le voit par ce passage de Macrobe. *Sic Messala .... dictus à cognomento Valerii Maximi, qui postquam Messanam urbem, Siciliæ nobilissimam cepit, Messala cognominatus est.* MACROBE. *Saturnal.* lib. 1, cap. 6.

(2) Séneque a suivi ici une tradition populaire. Pline

le premier citoyen de Rome, qui par sa douceur et son humanité mérita, dit-on, d'être comparé aux anciens Généraux de la République, crut donner un spectacle mémorable en inventant une nouvelle manière de faire périr les hommes. Ce n'étoit pas assez qu'ils combatissent les uns contre les autres, qu'ils se taillassent en pieces, il falloit qu'ils fussent écrasés sous l'énorme poids de ces animaux. Il vaudroit mieux, sans doute, que ces faits fussent ignorés, de peur que dans la suite quelque homme puissant n'apprît ces actes d'inhumanité, et ne fût tenté de les imiter.

---

plus instruit à cet égard, dit seulement que, lorsque Pompée fit la Dédicace du Temple de Venus victorieuse, il la consacra par le spectacle d'un combat de vingt, ou, selon d'autres, de dix-sept éléphans contre des Gétules, qui leur lançoient de loin des javelots. *Pompeii quoque altero consulatu, dedicatione templi Veneris victricis, pugnavêre in circo viginti, aut, ut quidam tradunt XVII, Gætulis ex adverso jaculantibus.* PLIN. *Natur. Hist.* lib. 8, cap. 7, *Edit.* Harduin.

CHAPITRE XIV.

OH ! qu'une grande prospérité répand de ténebres sur les esprits des hommes ! Pompée se crut fort au-dessus des choses humaines, lorsqu'il exposoit tant de malheureux à des bêtes nées dans d'autres climats ; lorsqu'il engageoit une guerre entre des animaux si disproportionnés ; lorsqu'il versoit tant de sang à la vue d'un peuple qu'il devoit bientôt forcer à en répandre davantage. Mais ce même homme, victime de la perfidie des Egyptiens, fut enfin égorgé par un vil esclave, et reconnut pour lors la vanité du surnom de Grand qu'on lui avoit donné.

Mais je reviens au sujet dont je me suis écarté, et je vais encore faire voir l'inutilité des recherches de quelques gens sur des objets différens. Le même homme dont j'ai parlé, disoit que Métellus, après avoir vaincu les Carthaginois en Sicile, fut le seul des Romains qui fit précéder son char de triomphe par cent vingt éléphans ; que Sylla fut le dernier des Romains qui étendit l'enceinte des murs de

Rome, ce qu'anciennement on ne faisoit jamais que lorsqu'on avoit acquis des terres en Italie, et non dans les Provinces éloignées. Encore cela est-il plus intéressant à savoir que ce qu'il m'assura ensuite au sujet du mont Aventin, qu'il prétendoit être hors de l'enceinte des murs de la ville, pour l'une de ces deux raisons, ou parce que le peuple s'y étoit retiré (1) autrefois, ou parce que les Auspices ne furent pas favorables à Rémus lorsqu'il y consulta le vol des oiseaux. Je ne parle pas d'une infinité de choses semblables, qui sont ou des fictions, ou qui ressemblent à des mensonges. Quand même on les débiteroit de bonne foi; quand ceux qui les écrivent s'obligeroient à les prouver, de qui ces recherches pourroient-elles diminuer les erreurs? de qui réprimeroient-elles les passions? rendront-elles quelqu'un plus courageux, plus juste, plus généreux? Notre ami Fabianus doutoit s'il ne vaudroit pas mieux ne s'occuper de

(1) Du temps des Décemvirs, *voyez* Tite-Live, *lib.* 3, *cap.* 50.

rien, que de se livrer à de pareilles études.

Ceux qui s'adonnent à l'étude de la sagesse jouissent seuls d'un vrai repos ; ils sont les seuls qui vivent ; non seulement ils conservent soigneusement leur temps, mais ils joignent encore tous les siecles au leur : toutes les années qui les ont précédés leur appartiennent. Nous nous rendrions coupables de la plus noire ingratitude, si nous ne reconnoissions pas que c'est pour nous, que sont nés les illustres auteurs de tant d'opinions respectables ; ils nous ont préparé notre vie ; nous devons à leurs travaux une foule de belles découvertes qu'ils ont tirées des ténebres, et vers lesquelles ils nous ont conduits comme par la main. Nous avons la liberté de parcourir tous les siecles, nous y sommes admis ; et si nous avons assez de force d'esprit pour franchir les limites de la foiblesse humaine, nous verrons un long espace de temps s'ouvrir pour nous. Je puis, si je le veux, raisonner avec Socrate, douter avec Carnéade, me reposer avec Epicure, vaincre la nature de l'homme avec les Stoïciens, m'élever au-dessus d'elle avec

les Cyniques, enfin marcher d'un pas égal avec la nature universelle pour m'associer avec tous les âges. Pourquoi ne sortirions-nous pas de cet espace de temps si borné, si fugitif, pour nous élancer dans ces espaces immenses, éternels, qui nous mettent en communauté avec les meilleurs des hommes? Ces gens qui courent les places, qui se tourmentent eux et les autres pour les obtenir; lorsqu'ils auront bien couru pour satisfaire leur folle ambition; lorsqu'ils auront été frapper tous les jours à toutes les portes; lorsqu'ils n'auront passé aucune de celles qu'ils auront trouvées ouvertes; lorsqu'ils auront été faire une cour mercénaire dans différentes maisons; dans ce nombre infini d'habitans, dont cette ville immense, et divisée par tant de passions diverses, est peuplée, combien croyez-vous qu'ils en auront pu voir? Combien, dont le sommeil, la débauche ou la dureté auront tenu la porte fermée! combien, après les avoir longtemps tourmentés par l'attente, feignant une affaire pressée, sortiront sans leur parler! Combien éviteront de passer par leur

leur anti-chambre remplie de cliens, et s'échapperont par quelque escalier dérobé! N'est-il pas plus cruel de tromper ainsi les gens, que de leur fermer sa porte? Combien de Grands, à moitié endormis et tout engourdis encore de la débauche de la veille, daigneront à peine ouvrir les levres pour prononcer, avec un baillement dédaigneux, les noms (1) mille fois répétés de ces malheureux, qui interrompent leur propre sommeil pour attendre le réveil des autres!

Disons donc que ceux-là vaquent à de véritables devoirs, qui conversent familièrement chaque jour avec Zénon, Pythagore, Démocrite, Aristote, Théophraste, et les autres guides des mœurs et des sciences. Aucun de ces grands

(1) Au texte *insusurratum Millies nomen*, Séneque se sert de ce mot, parce qu'en effet les nomenclateurs soufloient doucement à l'oreille des Candidats, ou de ceux qui aspiroient aux Magistratures, les noms des citoyens puissans qu'ils rencontroient, et dont ils vouloient capter la bienveillance et les suffrages. *Fartores*, *nomenclatores*, dit Pompeius Festus, *qui clam velut* INFARCIRENT NOMINA SALUTATORUM IN AUREM CANDIDATI. *De verbor. significat.* lib. 6, *voce* Fartores.

hommes ne manquera de les bien recevoir; ceux qui vont à leur école ne les quittent jamais sans se trouver plus heureux, et sans les aimer davantage; ils ne laissent partir personne les mains vuides. Tout le monde peut les aborder à son gré la nuit comme le jour; aucun d'eux ne vous fera mourir, mais tous vous l'apprendront : aucun d'eux ne vous fera perdre votre temps, au contraire chacun vous donnera le sien : aucun de leurs discours ne vous mettra en danger; leur amitié n'entraînera pas votre perte, et il ne vous en coûtera rien pour obtenir leur faveur (1).

CHAPITRE XV.

VOUS obtiendrez d'eux tout ce que vous voudrez; il ne dépendra pas d'eux que vous ne puisiez d'autant plus dans leurs

(1) *Voyez* sur ce passage ce que j'ai dit dans une note sur le chapitre 10 du premier livre *de la Clémence*, tom. 4, pag. 383 et 384. Les vers de Juvénal, cités dans cette note, justifient ce que Sénèque dit ici de la corruption extrême des mœurs de son siecle.

trésors, que vous en aurez plus emporté. Quelle félicité ! quelle heureuse vieillesse attend celui qui se sera rendu leur client! Il trouvera en eux des conseillers éclairés qu'il pourra consulter tous les jours, avec lesquels il sera à portée de délibérer sur les objets les plus grands et les plus petits ; qui lui feront entendre la vérité, sans l'outrager ; qui le loueront, sans le flatter, et qui lui serviront sans cesse de modele. Nous avons coutume de dire qu'il n'a pas été en notre pouvoir de choisir nos parens ; que le destin nous les a donnés : il y a pourtant une naissance qui dépend de nous. Parmi les familles des plus grands génies, il vous est permis de choisir celle dans laquelle vous voulez entrer, non seulement pour en porter le nom, mais encore pour jouir de ses biens ; il ne sera pas besoin de les conserver en avare ; ils s'augmenteront à mesure que vous en ferez part à plus de monde. Ces grands hommes vous montreront la route qui conduit à l'éternité ; ils vous porteront sur une hauteur d'où personne ne vous fera descendre. Voilà le seul moyen d'étendre votre vie mor-

telle, et même de l'immortaliser. Les honneurs, les monumens, tout ce que l'ambition peut faire en faveur des Héros, tous les trophées qu'elle leur éleve, sont bientôt renversés; le temps détruit tout, et ses ravages sont rapides (1) : mais

(1) Je n'ai point suivi ici la leçon de l'Edition *Variorum*, quoiqu'elle fasse un fort bon sens; celui que j'ai préféré, étant infiniment plus beau, il y a tout lieu de croire que c'est celui de Séneque. La première édition de cet Auteur m'a d'abord mis sur la voie; parce qu'en effet avec un léger changement, on y trouve le sens que j'ai exprimé dans ma traduction : mais la correction de Juste-Lipse, qui, sans avoir vu cette édition, avoit restitué très-heureusement une partie de ce passage, a confirmé mes conjectures sur l'altération du texte de l'édition *Varior.* et m'a entièrement déterminé à m'en écarter. Voici de quelle manière il faut lire et ponctuer ce passage, un des plus beaux de Séneque, et qui renferme en peu de mots l'éloge le plus noble, le plus grave et le plus éloquent qu'on ait peut-être jamais fait des Philosophes, et de ceux qui par leurs vertus et leurs travaux ont fait honneur à la nature humaine.

Nihil non longa demolitur vetustas, et movet ociùs : at iis quos consecravit sapientia, noceri non potest. Nulla delebit ætas, nulla diminuet. Sequens ac deinde semper ulterior aliquid ad venerationem conferet.

Tel est, à de légères différences près, le texte, et même la ponctuation de *l'Editio princeps*; ce qui n'em-

il n'a aucun pouvoir sur ceux que la Sagesse a rendus sacrés : rien ne peut leur nuire : aucune durée n'en effacera ni n'en affoiblira le souvenir ; et le siecle qui la suivra, et les siecles qui s'accumuleront les uns sur les autres ne feront qu'ajouter encore à la vénération qu'on aura pour eux. L'envie attaque les objets placés auprès d'elle ; mais nous admirons de bonne foi ceux qui sont éloignés.

La vie du Sage a donc beaucoup d'étendue ; elle n'est pas renfermée dans les bornes tracées pour le reste des hommes ; il est seul exempt des loix auxquelles le genre humain est soumis ; tous les siecles lui rendent hommage comme à la Divinité. Un temps est-il passé ? il l'embrasse par la mémoire : est-il présent ? il en use : doit-il arriver ? il en jouit d'avance.

---

pêche pas que la conjecture de Juste-Lipse ne soit d'un homme d'esprit et d'un homme de goût. Comme ces deux qualités sont en général peu communes parmi les Commentateurs, Savans très-utiles et très-estimables d'ailleurs, il y auroit autant d'injustice à leur refuser cette louange, qu'à laisser échapper l'occasion de la leur donner toutes les fois qu'ils la méritent.

En rassemblant tous les temps il se fait une vie très-longue. La vie est très-courte et très-inquiete pour ceux qui oublient le passé, qui négligent le présent, et qui ont à craindre l'avenir : sont-ils arrivés à leur terme ? les malheureux reconnoissent trop tard qu'ils ont été fort longtemps occupés à ne rien faire.

CHAPITRE XVI.

DE ce que ces sortes de gens invoquent quelquefois le secours de la mort, n'allez pas en conclure que leur vie est longue : leur imprudence fait qu'ils sont tourmentés de passions aveugles qui les font courir vers les objets qu'ils craignent : ils desirent souvent la mort, parce qu'ils la redoutent. Ne regardez pas non plus comme une preuve que leur vie est longue, de ce que les jours leur paroissent souvent très-longs ; de ce qu'ils se plaignent que les heures coulent trop lentement, quand ils attendent celle de leur souper : car si quelquefois leurs affaires les quittent, leur loisir les tourmente : ils ne savent ni en faire usage, ni s'en

débarrasser ; ils cherchent quelque occupation, et tout le temps où ils en manquent leur est à charge. Il en est d'eux comme de ceux qui, lorsqu'on a fait afficher (1) le jour auquel on doit donner au Public ou un combat de gladiateurs, ou quelque autre spectacle, ou une partie de plaisir, voudroient pouvoir sauter par-dessus tous les jours intermédiaires. Tout ce qui retarde un plaisir qu'ils espèrent, leur paroît fort long ; mais le temps qui leur plaît, leur semble court et passe rapidement pour eux : ils l'abregent encore par leur faute, car ils se portent continuellement d'un objet sur un autre ; ils ne peuvent s'en tenir à une seule passion. Les jours ne sont pas longs pour eux, mais ils leur sont désagréables, tandis que les nuits qu'ils passent dans les bras d'une femme prostituée, ou dans l'intempérance, leur paroissent très-courtes. C'est-là sur quoi se fonde le délire des Poëtes, dont les fictions alimentent les égaremens des hommes ; ils

(1) *Voyez* sur ce passage le tom. 2, lettre 117, pag. 478 et suiv. note 1.

ont supposé que Jupiter avoit doublé la durée de la nuit pour prolonger celle de ses plaisirs. N'est-ce donc pas allumer nos vices que d'en rendre auteurs les Dieux ? et lâcher la bride aux passions déréglées, que d'en excuser les désordres par l'exemple de la Divinité ? Les hommes de cette espece ne doivent-ils pas trouver bien courtes des nuits qu'ils achetent si cher ? Ils perdent tout le jour dans l'attente de la nuit, et ils passent la nuit dans la crainte du jour. Leurs plaisirs sont inquiets, agités et accompagnés de mille terreurs ; même au milieu des jouissances les plus délicieuses, ils sont troublés par cette pensée importune : combien ce bonheur doit-il durer ? ces tristes réflexions ont souvent fait gémir de leur pouvoir des Rois, plus malheureux par la crainte d'en voir un jour le terme, qu'heureux par la grandeur de leur fortune. Lorsque Xerxès, ce Roi de Perse si orgueilleux, déployoit son armée sur un terrein immense, et mesuroit (1) le nombre de ses

(1) Séneque s'exprime ici d'une manière très-exacte ; mais pour bien entendre ce passage, il faut y joindre la

soldats qu'il ne pouvoit compter, il versa des larmes, en pensant que de cette multitude d'hommes à la fleur de l'âge, il n'en resteroit pas un seul dans cent ans. Mais

---

récit d'Hérodote, qui peut seul l'éclaircir. Après avoir dit que l'armée de terre de Xerxès se monta en total à dix-sept cent mille hommes, cet Historien ajoute: » Voici la manière dont on en fit le dénombrement. On » assembla un corps de dix mille hommes dans un » même espace; et les ayant fait serrer, autant qu'on le » pût, on traça un cercle à l'entour; on fit ensuite sortir » ce corps de troupes, et l'on environna ce cercle d'un » mur à hauteur d'appui : cet ouvrage achevé, on fit » entrer d'autres troupes dans l'enceinte, et puis d'autres, » jusqu'à ce que par ce moyen on les eût toutes comptées. Le dénombrement fait, on les rangea par nation, ect. ». HÉRODOTE, *lib.* 7, §. 60. *Edit.* Wesseling. *Amstelod.* 1763.

J'ai suivi la traduction de M. Larcher : quoiqu'elle ne soit pas encore publique : ce Savant, qui joint à une étude profonde de la langue grecque, des connoissances très-étendues, et, ce qui est peut-être plus rare encore, une modestie simple et vraie, a bien voulu me communiquer son manuscrit. L'exactitude de sa traduction, et les notes utiles et curieuses qu'il y a jointes pour éclaircir Hérodote par-tout où il mérite de l'être, doivent faire desirer que sa santé lui permette de publier bientôt cet Ouvrage intéressant, et qui manque depuis si long-temps à notre Littérature.

ce Prince qui pleuroit ainsi, conduisoit lui-même à la mort, et alloit faire périr en très-peu de temps sur terre, sur mer, dans les combats, ou par la fuite, ces mêmes hommes pour lesquels il craignoit la centième année.

CHAPITRE XVII.

MAIS pourquoi, direz-vous, leurs plaisirs même sont-ils mêlés d'inquiétudes ? c'est qu'ils n'ont point de fondemens solides, et que la légèreté qui les fait naître, les trouble. Quelle idée peut-on se former des momens qui, de leur aveu même, sont malheureux, puisque ceux dont ils s'enorgueillissent, et qui semblent les élever au-dessus de la condition humaine, ne sont rien moins que purs ? Les plus grands biens sont accompagnés de soucis ; c'est au moment où la Fortune nous prodigue le plus ses faveurs, que l'on doit s'en défier le plus. Pour conserver un premier bonheur, il en faut un second ; il faut faire des vœux pour les vœux mêmes qui ont déja réussi. Tout ce qui n'est dû qu'au hasard est peu stable ; plus

on est élevé, plus on est près de la chûte: or ce qui menace ruine ne peut-être pour personne la source d'un plaisir. Elle n'est donc pas seulement très-courte, elle est encore nécessairement très-malheureuse la vie de ceux qui se donnent de grandes peines pour se procurer des biens qu'ils posséderont avec plus de peines encore: ils font des efforts pénibles pour obtenir ce qu'ils desirent, et ils possedent avec inquiétude ce qu'ils ont obtenu. Cependant on ne tient aucun compte du temps qui ne reviendra jamais sur ses pas: on substitue de nouvelles occupations aux anciennes; un espoir en fait éclorre un autre; une ambition satisfaite en excite une nouvelle; on ne cherche pas la fin de ses peines, on veut seulement en changer la matière. S'est-on bien tourmenté pour parvenir aux dignités, il faut encore plus de temps pour y porter les autres. Le Candidat est-il à la fin de ses brigues? il devient aussi-tôt (1) le pro-

(1) Au texte, *Suffragatores incipimus*, on trouve dans les Lettres de Pline le jeune, un passage très-propre à éclaircir celui-ci. Il s'agit de la manière dont les Magis-

tecteur d'un autre, et lui donne son suffrage dans le Sénat. A-t-on renoncé à l'emploi fâcheux d'Accusateur ? on veut être Juge. Cesse-t-on de juger ? on veut être Juge Criminel. A-t-on vieilli dans l'administration mercénaire des affaires des autres ? on s'occupe des siennes. Marius a-t-il cessé d'être simple soldat (1) ?

---

trats étoient élus autrefois. » Celui qui se présentoit pour » une charge, dit-il, étoit appellé à haute voix : il se » faisoit un profond silence, le Candidat prenoit la parole : il rendoit compte de sa conduite, et citoit pour » témoins et pour garans, ou celui sous les ordres de » qui il avoit porté les armes, ou celui dont il avoit » été Questeur, ou, s'il se pouvoit, l'un et l'autre » ensemble. Il nommoit quelqu'un de ses protecteurs : » ceux-ci parloient en sa faveur avec autorité, et en peu » de mots ».

Supersunt senes ex quibus audire soleo hunc ordinem comitiorum. Citato nomine Candidati, silentium summum ; dicebat ipse pro se ; vitam suam explicabat, testes et laudatores dabat, vel eum sub quo militaverat, vel eum, cui quæstor fuerat, vel utrumque, si poterat. ADDEBAT QUOSDAM EX SUFFRAGATORIBUS : ILLI GRAVITER ET PAUCIS LOQUEBANTUR. *Plin.* Epist. 20. Lib. 3. *Voyez* aussi le *Panégyrique* de Trajan, *cap.* 92.

(1) Séneque emploie ailleurs la même expression en parlant de Marius, parvenu, dit-il, du rang de simple soldat à celui de Consul. *Marius ad consulatum* A CALIGA

il exerce le Consulat. Quintius est-il pressé de quitter la Dictature ? sa charrue le rappelle. Scipion, dans un âge peu fait pour de si grands emplois, marche contre les Carthaginois, triomphe d'Annibal et d'Antiochus ; il honore le Consulat ; il se rend caution pour son frère ; s'il ne s'y opposoit (1) lui-même, on le place-

---

perductus, de Benef. lib. 5, cap. 16. *Caliga* signifie proprement la chaussure militaire : c'étoit particulièrement celle des simples soldats, qui sont souvent appellés dans les Auteurs *caligati*. Voyez SUÉTONE in August. *cap.* 25. Pline dit, en parlant de P. Vintidius, qu'il avoit passé sa jeunesse dans la pauvreté et parmi les soldats du dernier ordre. *Juventam inopem in caliga militari tolerasse.* PLIN. *Nat. Hist.* lib. 7, cap. 43, *Edit.* Harduin. C'est du mot *caliga* que vient le surnom de Caligula, donné par les soldats au jeune Caius César, fils de Germanicus et d'Agrippine, parce que, pour lui concilier leur affection, on lui faisoit porter la chaussure militaire.

Jam infans in castris genitus, in contubernio legionum eductus, quem militari vocabulo *Caligulam* appellabant, quia plerumque ad concilianda vulgi studia, eo tegmine pedum induebatur. TACIT. *Annal.* lib. 1, cap. 41.

(1) Un de ses ennemis même le loue d'avoir fait un jour de vives réprimandes au Peuple, qui vouloit le nommer Consul, ou Dictateur perpétuel, et d'avoir em-

roit à côté de Jupiter : cependant ce soutien de la Patrie se verra bientôt en but à des séditions : dégoûté, dès sa jeunesse, d'honneurs qui l'égaloient aux Dieux, il aura dans sa vieillesse l'ambition de demeurer opiniâtrement en (1)

---

pêché qu'on ne mît ses statues dans la Place des assemblées devant la Tribune aux harangues, dans le Sénat, dans le Capitole et dans la Chapelle de Jupiter; et de s'être opposé au décret qui ordonnoit que son portrait sortit du Temple de Jupiter avec l'appareil du Triomphe. Tous ces traits, ajoute Tite-Live, qui, dans un panégyrique même, prouveroient une ame élevée, qui refuse des distinctions contraires à l'égalité républicaine, ont encore plus de force lorsque c'est un ennemi qui les rapporte, en mêlant les reproches aux louanges. *Hæc vis in laudatione posita ingentem magnitudinem animi moderandis ad civilem habitum honoribus significarent : quæ exprobrando inimicus fatetur.* TIT. LIV. lib. 38, cap. 56. *Joignez* à ce passage celui de Valère Maxime, *lib. 4, cap. 1, num. 6*; et *lib. 8, cap. 15, num. 1*, Edit. *Torrenii.*

(1) Tite-Live assure en effet que Scipion passa le reste de sa vie à Literne sans regretter Rome. On dit qu'en mourant dans cette retraite champêtre, il voulut y être inhumé, et qu'il se fit élever au même lieu un tombeau, pour ne point devoir les honneurs funebres, à son ingrate patrie. *Vitam Literni egit, sine desiderio urbis. Morientem rure eo ipso loco sepeliri se jussisse ferunt, monumentumque ibi ædificari, ne funus sibi in ingratâ Patriâ fieret.* TIT. LIV. lib. 38, cap. 53.

exil. Jamais on ne manquera de motifs heureux ou malheureux d'inquiétude : les affaires nous priveront du repos, on n'en jouira jamais en le desirant toujours.

CHAPITRE XVIII.

ARRACHEZ-VOUS donc de la foule, mon cher Paulinus ; et après avoir été plus agité que votre âge ne sembloit le comporter, retirez-vous enfin dans un port plus tranquille : rappellez-vous les flots, et les tempêtes particulières et publiques que vous avez essuyées : vous avez assez montré ce que peut votre vertu dans les travaux, dans le trouble et l'agitation ; éprouvez-la présentement par le repos. Il suffit que vous ayez consacré la plus grande, et certainement la meilleure portion de votre vie à la République, prenez-en aussi une partie pour vous-même. Je ne vous invite pas à vous livrer à l'indolence et à la paresse : je ne vous dis pas d'ensevelir dans le sommeil et les voluptés, si chères au commun des hommes, toute l'activité de votre ame ; ce n'est pas-là jouir du repos. Vous trouverez encore des affaires plus impor-

tantes que celles que vous avez maniées, et dont vous pourrez vous occcuper en sûreté, et sans sortir de votre repos. Vous administrez les affaires de (1) toute la terre, avec autant de désintéressement que celles des autres, avec autant de soin et d'activité que les vôtres, avec autant de fidélité que celles de la République. Vous vous faites aimer dans une place, dans laquelle il est difficile d'échapper à la haine : mais croyez-moi, il vaut mieux se rendre compte de sa vie, que des approvisionnemens publics. Remettez-vous en possession de cette force d'esprit, qui vous rend capable des plus grandes choses : quittez un emploi honorable (2), sans doute, mais peu propre à rendre la vie

(1) Il étoit Intendant général des vivres (*Præfectus annonæ*) ; et l'on sait que les Romains faisoient venir des bleds de l'Afrique, de l'Egypte, et de plusieurs autres Provinces, soit à titre d'impôt qu'ils exigeoient de ces différentes Provinces voisines ou éloignées, soit en commerçant avec elles, ou par des achats.

(2) On voit par un passage de Boëce, que de son temps cet emploi, qui, par la manière dont Pompée l'exerça autrefois, lui mérita l'affection des Romains,

heureuse:

heureuse : songez que vous ne vous êtes pas fortement appliqué, dès vos premières années, à des études nobles et intéressantes, pour qu'on vous confiât plusieurs milliers de mesures de bled ; vous aviez donné de plus hautes espérances. On ne manquera pas d'hommes d'une exacte frugalité, et capables de soins pénibles : les bêtes de somme les plus lentes sont plus propres à transporter des fardeaux, que les plus beaux chevaux; on se garde bien d'accabler ceux-ci de charges pesantes capables d'amortir leur noble agilité. Songez de plus à combien d'inquiétudes vous expose un emploi si considérable ; vous avez affaire à l'estomac des hommes ; une populace affamée n'est susceptible ni de raison, ni d'équité, et ne se laisse fléchir par aucunes prières. S'il reste encore quelque sentiment après la mort, peu de jours après que

---

et lui fit donner le surnom de *Grand*, étoit devenu avilissant. *Si quis quondam populi curasset annonam, magnus habebatur. Nunc ea præfectura quid abjectius ?* BOETH. *de Consolat. Philosoph.* lib. 3, pag. 119 *Edit.* Lugd. Batav. 1671.

Caligula fut tué, il dut être bien fâché de l'idée que le Peuple Romain lui survivoit, et qu'il lui laissoit encore des provisions pour sept ou huit jours. En effet, tandis que ce Prince s'amusoit à faire des ponts avec des (1) vaisseaux,

(1) Suétone nous a laissé une description détaillée de cette folle entreprise de Caligula, et de la manière dont il l'exécuta. Il fit élever sur la mer, entre Bayes et Pouzzoles, dans l'espace de trois mille six cents pas, un pont formé d'un double rang de vaisseaux de transports, attachés avec des ancres, et recouverts d'une chaussée qui imitoit la voie Appienne. Il alloit et venoit sur ce pont pendant deux jours; le premier, sur un cheval magnifiquement enharnaché, une couronne de chêne sur la tête, armé d'une hache, d'un bouclier gaulois et d'une épée, et couvert d'une casaque dorée; le lendemain en habit de Cocher, menant un char attelé de deux chevaux d'une beauté rare, et faisant marcher devant lui le jeune Darius, que les Parthes lui avoient donné en ôtage, suivi de ses gardes Prétoriennes, et de ses amis montés sur des charriots. SUÉTONE, *Vie de Caligula*, chap. 19. J'ai suivi la traduction de M. de la Harpe. *Voyez* aussi Dion Cassius *in Calig.* lib. 59, cap. 17, *Edit.* Reimar. Cet Historien ajoute plusieurs détails qu'on ne trouve point dans Suétone, et qui inspirent, s'il est possible, encore plus de mépris pour les Romains, que de haine pour Caligula.

et se jouoit des forces de l'Empire, on étoit prêt à éprouver les horreurs d'une famine, le dernier des malheurs pour un peuple même assiégé, en voulant imiter la folie d'un Monarque étranger (1), dont l'orgueil insolent entraîna la ruine ; il fut sur le point de causer une (2) famine,

(1) Séneque veut parler ici de Xerxès, Roi des Perses, qui traversa de la même manière le Détroit de l'Hellespont, moins large que celui de Bayes. (*Voyez* Hérodote, *lib.* 7, §. 34, 35, Edit. cit.) Mais, selon Suétone, la vraie cause de cette construction, s'il en faut croire les Courtisans intimes de Caligula, étoit une prédiction du Devin Thrasyle, qui, voyant Tibère inquiet sur son successeur, et penchant vers le jeune Tibère, son neveu, lui avoit assuré que Caius ne seroit pas plus Empereur, qu'il n'iroit à cheval sur le détroit de Bayes. SUÉTONE, *Vie de Caligula*, ch. 19.

(2) Ce qui exposa les Romains à une famine presque générale dans tout l'Empire, c'est que Caligula prit pour construire son pont tous les vaisseaux qui se trouvèrent dans les ports d'Italie et des contrées voisines, même ceux qui étoient destinés à apporter à Rome les bleds d'Egypte et des autres provinces d'où les Romains faisoient venir leur approvisionnement, et qui étoient en quelque sorte les greniers de Rome.

Ad eum pontem partim convectæ sunt naves, partim fabricatæ : quum quæ in tantâ celeritate comportatæ essent, non sufficerent, quanquam omnibus quæ

et d'amener la destruction générale qui la suit communément. Dans quelle disposition devoient alors se trouver les Magistrats chargés des approvisionnemens publics ? En but au fer, aux pierres, aux feux, à la fureur de Caius, ils renfermoient en eux-mêmes, et dissimuloient au peuple la grandeur du mal dont il étoit ménacé. Ils avoient raison, sans doute ; il est des maux que l'on doit guérir à l'insu des malades : bien des gens sont morts pour avoir connu leur mal.

CHAPITRE XIX.

CHERCHEZ donc un asyle dans des occupations plus paisibles, plus sûres et plus relevées. Croyez-vous donc qu'il y ait aucune comparaison entre passer son temps à prendre garde aux fraudes de ceux qui apportent des bleds, à la négligence de ceux qui les transportent dans

---

haberi poterant, conquisitis. Unde et fames vehemens Italiam, ac maximè Romam invasit. DION *in vitâ C. Caligul.* lib. 59, cap. 17, *Edit.* sup. laud.

les greniers publics, à empêcher que l'humidité ne les gâte et ne les échauffe, à veiller pour qu'on n'en altère ni les mesures ni le poids, et vous occuper des connoissances importantes et sublimes qui vous apprendront la nature des Dieux, leur félicité, le sort qui les attend, et leur forme ? Elles vous enseigneront la destinée de votre ame; dans quel séjour la Nature doit nous placer, après avoir été dégagés de nos corps ; la force qui soutient les corps les plus pesans au centre de l'univers ; ce qui suspend au-dessus d'eux les plus légers ; ce qui porte la matière ignée dans les parties les plus hautes; ce qui fait mouvoir périodiquement les astres; enfin toutes les causes qui produisent tant de merveilles. Abandonnant la terre, voulez-vous contempler ces objets avec les yeux de l'esprit? Tandis que votre sang circule avec chaleur; tandis que vous jouissez encore de toute votre vigueur, il faut vous élever à ces connoissances sublimes. Dans ce nouveau genre de vie vous trouverez le goût de toutes les sciences utiles, l'amour et l'exercice des vertus, l'oubli des pas-

sions, l'art de vivre et de mourir, une tranquillité profonde.

La condition de tous les hommes affairés est malheureuse; mais ceux qui travaillent sans profit pour eux-mêmes, sont encore plus à plaindre; leur sommeil est subordonné à celui des autres; ils ne marchent que sur les pas des autres; ils ne mangent qu'à l'appétit des autres; ils n'aiment et ne haïssent que d'après la volonté des autres, quoique ces sentimens soient les plus libres de tous. Si ces gens-là veulent savoir combien leur vie est courte, ils n'ont qu'à considérer la petite portion qui leur en appartient. Ainsi, lorsque vous verrez des personnes souvent revêtues des charges de la magistrature, et qui se sont fait un nom célebre au Barreau, ne leur portez point envie; toutes ces choses ont été acquises aux dépens de la vie; ils ont perdu toutes leurs années, pour qu'une seule (1) portât leur nom. Quel-

(1) Pour être ce qu'on appelloit chez les Romains, *Consuls ordinaires*, j'ai expliqué ce que c'étoit que ces Consuls, dans une note sur le Traité de la Colère, *liv.* 3, *chap.* 31, note 1, *tom.* 4, *pag.* 317, 318.

ques-uns ont perdu la vie dès les premiers efforts de leur ambition pour s'élever aux grandes places : d'autres, après être parvenus, par mille indignités, au faîte des grandeurs, ont eu le chagrin de penser qu'ils n'avoient tant travaillé que pour faire mettre une épitaphe sur leur tombeau : d'autre enfin formant, dans la dernière vieillesse, des projets qui ne conviennent qu'à des jeunes gens, ont succombé sous le poids de leurs vastes et pénibles entreprises.

CHAPITRE XX.

IL est honteux pour un vieillard de rendre l'ame en défendant de vils plaideurs, et de capter les applaudissemens d'une populace ignorante. Celui qui, plutôt las de vivre que de travailler, succombé enfin au milieu de ses travaux, est également méprisable. Il est honteux de mourir en calculant son argent, et d'apprêter à rire à un héritier qu'on a fait long-temps attendre. Je ne puis me dispenser de rapporter ici un exemple qui s'offre à ma mémoire. Turannius fut un vieillard très-exact à remplir ses fonctions : à l'âge de plus de quatre-vingt-dix

ans, ayant obtenu de Caligula la permission de se démettre de son emploi, il se fit mettre au lit, et voulut que ses domestiques, assemblés autour de lui, le pleurassent comme s'il eût été mort. Toute la maison du vieillard s'affligea du repos où il étoit tombé, et son affliction ne cessa que lorsqu'il fut rendu à ses fonctions. Est-ce donc un si grand plaisir de mourir au milieu des affaires? Bien des gens cependant sont dans la même disposition : ils conservent la passion du travail, bien plus long-temps que la faculté de travailler : ils luttent contre la foiblesse de leur corps, ils ne trouvent la vieillesse affligeante, que parce qu'elle les éloigne des occupations. A cinquante ans, (1) la loi exempte le

(1) Lorsqu'il fut arrêté dans le Sénat qu'on feroit la guerre contre Persée, le Consul Licinius fit faire la lecture d'un Sénatusconsulte, dont le second article portoit qu'on enrôleroit, pour servir dans cette guerre, le plus de centurions vétérans qu'il se pourroit, et qu'aucun n'en seroit exempt, à moins qu'il n'eût passé cinquante ans.

P. Licinius Consul senatusconsultum recitari jussit. Primum quod bellum Senatus Perseo jussisset : deindè quod veteres centuriones, quàm plurimum ad id bel-

soldat du service; à soixante (1) elle dispense un Sénateur d'assister aux assemblées du Sénat : les hommes obtiennent plus facilement de la loi, que d'eux-

lum scribi censuisset : nec ulli qui non major annis quinquaginta esset, vacationem militiæ esse. TIT. LIV. *lib.* 42, *cap.* 33.

Il ne faut pas croire que ce fût un nouveau réglement militaire occasionné par la circonstance où les Romains se trouvoient alors; car dans l'appel que les vieux centurions, cités par le Consul, firent dans le même temps aux Tribuns du Peuple, pour qu'on ne leur donnât point de grades inférieurs à ceux qu'ils avoient en quittant le service, un de ces anciens centurions adressant la parole au Peuple assemblé, lui dit entre autres choses : » J'ai servi vingt-deux ans entiers, et de » plus j'ai cinquante ans passés. Quand je n'aurois pas » le nombre des campagnes que les Loix exigent; et quand » mon âge ne m'exempteroit pas du service, cependant » Licinius, si je pouvois fournir quatre hommes à ma » place, je serois en droit d'exiger mon congé ».

Viginti duo stipendia annua in exercitu emerita habeo, et major annis sum quinquaginta : quod si mihi nec stipendia omnia emerita essent, NEC DUM ÆTAS VACATIONEM DARET, tamen quum quatuor milites pro me uno vobis dare, P. Licini; possem, æquum erat me dimitti *Id.* ibid. *lib.* 42, *cap.* 34.

(1) Je crois qu'il y a un mot d'omis dans le texte; et qu'il faut ajouter *quinto*; car Séneque le père dit expressément que, lorsqu'un Sénateur a passé l'âge de soixante-cinq ans, on ne peut ni le contraindre, ni l'em-

mêmes, la fin de leurs travaux. Néanmoins tandis qu'entraînés par les uns, ils entraînent eux-mêmes les autres; tandis que mutuellement ils se dérobent leur repos, et qu'ils se rendent réciproquement malheureux; leur vie se passe sans fruit, sans plaisir, sans profit pour l'esprit. Personne ne pense à la mort; tous portent au loin leurs espérances : quelques-uns même reglent les choses qui doivent se faire après leur mort; telles que la grandeur et l'élévation de leur tombeau, la dédicace des monumens publics, les jeux qu'on célébrera autour de leur bûcher, la pompe de leur convoi funebre. Il est sûr que les funérailles des gens de cette espece doivent être faites à la lueur des torches et des flambeaux, comme celles des personnes qui sont (1) mortes en bas âge.

---

pêcher de venir au Sénat. *Senator post sexagesimum et quintum annum in Curiam venire non cogitur, nec vetatur.* Lib. 1, *Controvers.* 8, *pag.* 138; tom. 3, *edit.* Varior.

(1) Pour l'intelligence de ce passage, il faut consulter la note qui est à la page 534 du second volume, *Lettre* 122.

Fin du Traité de la Briéveté de la Vie.

DE LA CONSTANCE DU SAGE.

CHAPITRE PREMIER.

Je crois, ô Sérénus, pouvoir vous dire qu'il y a autant de différence entre les Stoïciens et les Philosophes des autres sectes(1), qu'entre les femmes et les hommes: il est vrai que l'un et l'autre sexe contribuent également à la conservation de la société, mais l'un est fait pour obéir, et l'autre pour commander. Les autres Philosophes cherchent à flatter; et semblables aux Médecins (2) domestiques, ils n'emploient pas les remedes les meilleurs

(1) Juste-Lipse observe avec raison qu'il faut en excepter les Cyniques, dont les dogmes et les principes philosophiques et moraux sont à-peu-près les mêmes que ceux des Stoïciens, et qui les ont surpassés en courage, et par une certaine force d'ame, qui paroît avoir été le caractère dominant de leur secte.

(2) Du temps de Séneque les riches et les grands Seigneurs avoient chez eux des Médecins, dont la plupart étoient des esclaves ou des affranchis. JUSTE-LIPSE.

et les plus prompts, mais se prêtent à la mollesse et aux fantaisies du malade. Les Stoïciens se comportent d'une façon plus mâle (1), ils ne s'embarrassent point de plaire à ceux qui commencent à prendre leurs leçons, ils ne songent qu'à nous tirer au plutôt de l'abyme, pour nous conduire au sommet élevé où nous serons à couvert des traits de la fortune, et même fort au-dessus d'elle. Les routes par lesquelles ils nous menent sont, à la vérité, escarpées et difficiles; mais peut-on s'élever, en suivant un chemin uni? Néanmoins ces routes ne sont pas si difficiles que bien des gens l'imaginent; il n'y a que le commencement qui paroisse pierreux, inaccessible et rempli de rochers. Il est des routes qui nous paroissent escarpées, et qui vues de loin nous présentent des masses impénétrables; c'est alors l'éloignement qui trompe nos regards: lorsque nous en approchons, ce que l'erreur des yeux nous faisoit prendre pour un obstacle insurmontable,

(1) Voyez le bel éloge qu'il fait de Zénon dans la Lettre 83, *tom.* 2, *pag.* 7.

semble peu à peu nous ouvrir un passage, et nous ne trouvons qu'une pente douce où l'éloignement nous montroit des précipices affreux.

Dernièrement, lorsqu'on vint à parler de Caton, peu fait pour supporter l'injustice, vous étiez indigné de voir que son siecle n'eût pas senti le mérite de ce grand homme, et qu'il eût préféré des Vatinius (1) à un personnage fort au-dessus des Pompées et des Césars. Vous trouviez qu'il étoit infâme, que voulant détourner le Peuple de recevoir une Loi (2), on l'eût dépouillé de sa toge dans la place publique, qu'une faction séditieuse l'eût traîné de la tribune aux harangues jusqu'à l'arc de Fabius, et qu'il eût été forcé d'essuyer les injures, les mauvais traitemens et les insultes d'une populace insensée. Je vous disois alors que vous auriez eu bien des raisons

(1) Vatinius, homme méprisable par ses mœurs, emporta la dignité de Préteur, au préjudice de Caton qui s'étoit mis sur les rangs pour l'obtenir.

(2) *Voyez* la Lettre XIV de Séneque, *tom.* I, *pag.* 68 *et* 69.

de vous irriter pour la République, que Clodius, Vatinius et tous les mauvais citoyens mettoient en vente. Ces misérables, aveuglés par la cupidité, ne voyoient pas qu'en la vendant ainsi, ils se vendoient eux-mêmes.

CHAPITRE II.

JE vous tranquilliserai sur le sort de Caton, en vous disant que le Sage ne peut recevoir ni injures, ni outrages, et que dans la personne de Caton les Dieux nous avoient donné un modele de sagesse, bien plus sûr que dans Ulysse ou dans l'Hercule de l'antiquité: ces Héros ont été mis au rang des Sages par nos Stoïciens, parce qu'ils se montroient invincibles dans leurs travaux, contempteurs des plaisirs, vainqueurs de toutes les erreurs. Caton n'a point combattu des bêtes féroces, métier qui convient à un chasseur ou à un rustre; il n'a point poursuivi des monstres avec le fer et le feu; il n'a pas vécu dans un temps où l'on crut que les épaules d'un homme pouvoient soutenir le ciel; il vivoit dans

un siecle exempt de préjugés, et où les esprits étoient très-éclairés. Combattant seul contre l'ambition, ce monstre qui sait prendre tant de formes ; contre le desir effréné du pouvoir, que ne pouvoit assouvir l'univers divisé en trois parts ; contre les vices d'une Ville dégénérée, et qui s'affaissoit sous sa propre masse : il soutint la République dans sa chûte, autant qu'elle pouvoit être soutenue par une seule main, jusqu'à ce qu'emporté ou entraîné lui-même il s'ensevelît sous les ruines. L'on vit périr ensemble ce qui n'avoit pu se séparer sans crime ; Caton ne put survivre à la liberté, ni la liberté survivre à Caton. Croyez-vous donc que le Peuple ait pu faire tort à un tel homme, soit en le dépouillant de la Préture, ou de sa robe, soit en couvrant de crachats sa tête vénérable et sacrée ? Non ; le Sage est à couvert des injures et de l'ignominie.

CHAPITRE III.

IL me semble vous voir, embrasé de colère, vous écrier, voilà précisément ce

qui décrédite vos préceptes. Vous nous faites de grandes promesses ; vous nous annoncez des choses telles, qne bien loin de les croire, on ne peut même les desirer. Après avoir déclamé avec emphase, et prétendu que le Sage n'est point pauvre, vous convenez qu'il manque souvent d'esclaves, d'habits, de maison, d'alimens : après avoir dit que le Sage ne peut pas être insensé, vous ne niez pas que son esprit ne puisse s'aliéner, qu'il ne soit capable de proférer des discours déraisonnables, et de commettre les folies que la maladie suggère. Après avoir dit que le Sage ne peut être esclave, vous ne niez pas qu'il ne puisse être vendu, exécuter les ordres qu'on lui donne, rendre à un Maître les services les plus avilissans. Ainsi après avoir pris un ton si arrogant, vous vous ravalez aussi bas que les autres, en ne faisant que changer les mots. Je soupçonne qu'il en est de même de votre prétention orgueilleuse à soutenir que le Sage ne peut être ni injurié ni outragé.

Il y a bien de la différence entre soutenir que le Sage ne s'indigne pas des injures,

injures, et dire qu'il n'en peut recevoir. En effet, si vous dites qu'il les supportera sans s'émouvoir, il n'a point en cela de privilege, il ne possede qu'un avantage très-ordinaire qu'on obtient par une patience habituelle à souffrir des outrages. Si vous niez qu'il puisse recevoir une injure, et que vous entendiez par-là, que personne ne tentera de lui en faire; toute affaire cessante, je me fais Stoïcien sur-le-champ.

Je n'ai point prétendu attribuer au Sage un honneur imaginaire, j'ai simplement voulu le placer de manière à ne recevoir aucune injure. Quoi donc! il n'y aura personne qui osera l'attaquer? Il n'y a rien de si sacré dans la Nature, qui ne trouve un sacrilege : mais les choses divines n'en sont pas moins élevées, quoiqu'il se rencontre des hommes qui osent attaquer une grandeur fort au-dessus d'eux. Ce qu'on ne frappe pas n'est pas invulnérable, c'est ce qu'on ne peut point blesser : voilà le signe auquel je vous dis qu'on peut connoître le Sage. N'est-il pas certain qu'il y a bien plus de vigueur et de fermeté à n'être pas

vaincu, qu'à n'être point attaqué ? Les forces qui n'ont point été éprouvées sont douteuses ; on est sûr d'un courage qui repousse tous les assauts qu'on lui livre. Par la même raison, apprenez que le Sage, qu'aucune injure n'offense, se montre bien plus fort que s'il n'en éprouvoit aucune. J'appellerai courageux celui qui ne peut être vaincu à la guerre, qui ne s'effraie pas des efforts de l'ennemi, et non celui qui languit dans l'oisiveté chez des peuples amollis : un Sage de cette espece n'est point exposé aux injures : il n'importe pas qu'on l'accable d'une foule de traits, puisqu'aucun ne peut le percer : il ressemble à ces pierres si dures, que le fer ne peut les entamer. Le diamant ne peut être ni coupé, ni taillé, ni usé, il émousse les outils qui le frappent. Il est des corps que le feu ne peut consumer ; ils résistent à l'action des flammes dont ils sont environnés, et conservent leur forme et leurs propriétés. Les rochers qu'on trouve en pleine mer brisent les vagues qui viennent les frapper, et l'on ne remarque sur eux aucuns vestiges des coups qu'ils ont es-

suyés depuis tant de siecles. C'est ainsi que l'ame du Sage est inébranlable ; elle a tellement recueilli ses forces, que, semblable aux objets dont je viens de parler, elle est à l'abri des outrages.

CHAPITRE IV.

QUOI donc ! dira-t-on, ne se trouvera-t-il personne qui ose faire injure au Sage ? On pourra bien le tenter, mais l'injure n'ira pas jusqu'à lui. Le Sage est si élevé, qu'il est hors de la portée de toute violence ; quand même les hommes les plus puissans et les plus forts par le dévouement de ceux à qui ils commandent, se proposeroient de lui nuire, tous leurs efforts seroient aussi inutiles que les traits qu'on lance contre le ciel avec une (1) balliste, ou par le

(1) Au texte : *nervo tormentisve.* Séneque se sert ici du mot *nervus*, pour désigner la *balliste*, parce qu'en effet, on faisoit au chapiteau de la balliste des trous par où on passoit des cables faits de cheveux de femme ou de boyau. (*Capillo maximè muliebri vel nervo funes*). Ces cables devoient être gros à proportion de la pesanteur de la pierre qu'on vouloit jetter. *Voyez* Vitruve,

moyen d'autres machines, et qui, quoiqu'élevés assez haut pourqu'on les perde de vue, retombent sans avoir pu toucher le ciel. Pensez-vous donc que ce Monarque (1) extravagant, qui par la multitude

---

de Architect. lib. 10, *cap.* 16. Le Savant Perrault qui a fait des notes si utiles sur cet Auteur, dit qu'il semble que les ballistes et les catapultes n'étoient différentes qu'en ce que les unes jettoient des pierres, et les autres des javelots; » comme, si de même qu'il y avoit des » bras ou arbres qui, dans la catapulte, frappoient le » javelot posé dans le canal qui le conduisoit, il y eut » aussi des bras dans la balliste, qui lançoient de grosses » pierres qui leur étoient attachées; et que cela se faisoit » à-peu-près de la même manière qu'aux arbalêtes, » dont il y en a qui ont rapport aux catapultes, parce » qu'elles lancent des fleches; et d'autres qui sont sem- » blables aux ballistes, parce qu'elles jettent des balles; » les unes n'étant d'ailleurs différentes des autres, qu'en » ce que celles qui lancent les fleches, n'ont qu'une corde » simple qui pousse la fleche, au lieu que les autres » ont deux cordes qui forment au milieu comme le » réseau d'une fronde, dans lequel on met la balle ». Note de Perrault, sur le chap. 16 du liv. 10 de Vitruve, pag. 333, *édit.* de Paris, 1684. On trouve dans Végece un passage curieux sur la nécessité d'employer des cables de boyau pour bander les ballistes, *voyez* VEGECE. *de Re militari*, lib. 4, cap. 9.

(1) Xerxès; *voyez* le septième livre d'Hérodote, §. 34, *edit.* Wesseling.

de ses traits parvint à obscurcir le jour, ait fait aller une seule fleche jusqu'au soleil ? ou croyez-vous que les chaînes qu'il fit jetter dans la mer aient pu atteindre Neptune ? Comme les corps célestes sont à couvert des entreprises des hommes ; ou, comme ceux qui renversent les temples et qui fondent les statues, ne peuvent nuire en rien à la Divinité : de même tous les outrages, les maux et les mépris qu'on veut faire éprouver au Sage sont des tentatives inutiles. Mais, dira-t-on, il vaudroit mieux que personne ne voulût lui faire injure. C'est exiger des hommes une chose bien difficile, que de prétendre qu'ils s'abstiennent de nuire. Ceux qui veulent faire une injure auroient le plus grand intérêt à ne la point faire, et non celui qui ne peut en souffrir, lors même qu'on la lui fait. Je ne sais même si la sagesse ne montre pas plus de force par sa tranquillité au milieu des attaques ; elle ressemble alors à un Général à la tête d'une armée, qui se trouve en sûreté jusques dans le pays ennemi.

Distinguons, ô Sérénus, si vous voulez, l'injure, de l'affront ; la première

est plus fâcheuse par sa nature ; l'affront ne fait du mal qu'à des personnes très-sensibles, il ne les blesse point, il les offense. Cependant les hommes sont si foibles et si vains, qu'ils ne trouvent rien de plus cruel : c'est ainsi que vous verrez un esclave aimer mieux recevoir des coups (1) de fouet, que des soufflets ; il trouvera la mort et les coups plus supportables que des paroles outrageantes. On en est venu à ce point d'extravagance et de sottise, de s'affliger, non seulement de la douleur, mais même de l'opinion de la douleur : on fait comme les enfans qui sont effrayés d'une ombre, d'un masque difforme, d'un visage très-laid ; des mots désagréables pour les oreilles, des mouvemens de doigts, en un mot tout ce qui les prend au dépourvu, et qu'une erreur soudaine leur fait éviter, suffit pour les faire pleurer.

(1) C'étoit la punition ordinaire des esclaves.

CHAPITRE V.

L'INJURE se propose de faire du mal à quelqu'un : mais la sagesse ne donne point de prise au mal ; elle n'en connoît point d'autre que la turpitude, qui ne peut avoir accès où résident la vertu et l'honnête : l'injure ne peut donc aller jusqu'au Sage. En effet, si l'injure consiste dans la souffrance d'un mal, le Sage ne pouvant recevoir aucun mal, une injure ne peut pas le regarder. Toute injure ôte quelque chose à celui qu'elle attaque ; un homme ne peut éprouver une injure sans quelque détriment de sa personne, de son rang ou des choses qui sont hors de lui : or le Sage ne peut rien perdre, il a concentré tous ses biens en lui-même, il ne confie rien à la fortune ; ses biens sont placés solidement, il se contente de la vertu, qui n'a nul besoin de ce qui dépend du hasard : il ne peut donc éprouver ni de diminution ni d'accroissement ; les choses qui sont portées au comble ne sont pas susceptibles d'être augmentées. La fortune n'ôte

que ce qu'elle a donné ; or elle ne donne pas la vertu, elle ne peut donc lui rien enlever. Cette vertu est libre, inviolable, inébranlable : elle est tellement affermie contre les accidens, que, bien loin de la vaincre, ils ne peuvent même la faire plier : l'appareil le plus effrayant ne lui fait point baisser les yeux ; son visage n'est point altéré, soit qu'on lui montre des objets fâcheux ou rians. Ainsi le Sage ne peut éprouver aucune perte qui lui soit sensible : il est dans la possession de la vertu seule, à laquelle il ne peut être arraché ; il use des autres choses, comme si elles n'étoient que d'emprunt ; et qui est-ce qui est touché de la perte de ce qui appartient à d'autres ? Si une injure ne peut nuire à rien de ce qui est propre au Sage, parce que tout ce qu'il possede est sous la sauve-garde de sa vertu, il est évident que l'on ne peut faire injure au Sage.

Démétrius, surnommé Poliorcete, ayant pris la ville de Mégare, demanda au Philosophe Stilpon s'il n'avoit rien perdu ; *rien du tout*, répondit-il, *je porte tous mes biens avec moi*. Cependant son pa-

trimoine avoit été pillé, l'ennemi avoit enlevé ses filles, sa patrie étoit tombée au pouvoir d'un nouveau Maître, et il se voyoit interrogé par un Roi entouré d'une armée victorieuse. Mais le Philosophe lui ravit son triomphe; malgré la prise de sa ville, il lui montra qu'il ne se tenoit point pour vaincu, et qu'il n'avoit même souffert aucun dommage; il possédoit en effet les vrais biens sur lesquels on ne peut mettre (1) la main: quant à ceux qui avoient été dissipés et pillés, il ne les regardoit pas comme siens, mais comme étrangers à lui, et soumis aux caprices de la fortune; c'est pourquoi il ne s'y étoit point attaché, comme

(1) Séneque se sert ici d'un terme du Droit Romain qu'il a déja employé dans la *Consolation à Helvia*, (chap. 11.) *Manûs injectio* est un signe de propriété, et par lequel on revendiquoit un bien, un effet quelconque. Le Grammairien Servius explique ainsi ce vers de Virgile :

Injecere manum Parcæ. . . . . .

Traxerunt debitum sibi, dit-il, *et sermone usus est Juris. Nam manus* injectio *dicitur, quotiens nulla Judicis auctoritate exspectata, rem nobis debitam vindicamus.*

SERVIUS *in Æneid. lib.* 10, *vers.* 419. Vide *Lips.* in h. loc.

s'ils lui eussent appartenu; il sentoit que la possession des choses extérieures est incertaine et sujette à nous échapper. Un voleur, un calomniateur, un voisin puissant, ou quelques-uns de ces riches qui (1) exercent l'empire que donne une

(1) Séneque dit tout cela en quatre mots : *regnum orbæ senectutis exercens.* Cette ligne où l'on retrouve, comme dans une infinité d'autres passages du même Auteur, la force, la précision, la profondeur, le génie de Tacite, exprime une pensée très-vraie, mais qui n'auroit été entendue de personne, si j'avois voulu atteindre à la brièveté de l'original.

On voit par un passage de Cicéron que le même désordre dont Séneque se plaint ici et dans la *Consolation à Marcia*, (chap. 19) s'étoit introduit chez les Romains, dans un temps où la République étoit déja sur son déclin. Car Cicéron dit expressément qu'il n'y a aucune espece d'iniquité que l'espérance d'une succession ne fasse commettre, et que celui qui attend un héritage, observe avec attention jusqu'au moindre signe de tête d'un vieillard riche et sans enfans, pour lui complaire et lui obéir en esclave. Voici tout le passage qui est très-beau.

An eorum servitus dubia est, qui cupiditate peculii nullam conditionem recusant durissimæ servitutis? hæreditatis spes quid iniquitatis in serviendo non suscepit? quem nutum locupletis orbi senis non observat? loquitur ad voluntatem : quidquid denunciatum sit, facit : affectatur, assidet, muneratur. *Paradox. V. cap.* 2, *edit.* Græv.

vieillesse sans enfans, sur ceux dont la cupidité dévore déja leur héritage, auroient-ils donc pu faire injure à un homme, à qui la guerre et un ennemi habile dans l'art de prendre et de (1) détruire les villes, n'avoient pu rien ôter ? Au milieu des épées étincelantes de toutes parts ; au milieu du tumulte des soldats occupés du pillage ; au milieu de la flamme et du sang, et du désastre d'une ville saccagée ; au milieu du fracas causé par la chûte des temples qui s'écrouloient sur leurs Dieux, un seul homme jouissoit de la paix. Ne m'accusez donc pas de vous avoir fait une promesse téméraire : si vous ne m'en croyez pas, je vous offre un garant. A peine pouvez-vous imaginer qu'un homme soit capable d'autant de fermeté et de grandeur d'ame.

CHAPITRE VI.

SI quelqu'un venoit vous dire ; vous ne devez pas douter que l'homme ne puisse

(1) C'est ce que signifie le surnom de Poliorcete que l'on donne à Démétrius.

s'élever au-dessus des choses humaines ; qu'il ne puisse envisager avec tranquillité la douleur, les accidens, les blessures, les plaies, les grands mouvemens qui se passent autour de lui ; qu'il ne soit capable de supporter l'adversité paisiblement, et la prospérité avec modération ; que sans céder à l'une, et sans se fier à l'autre, il ne puisse être toujours le même dans les positions les plus diverses, et ne regarder à lui que comme lui-même, et cela par la partie qui le rend meilleur. Me voici prêt à vous prouver que par les ordres de ce grand destructeur de villes, les remparts peuvent être renversés à grands coups de bélier, que les tours les plus hautes sont forcées de s'écrouler dans les cavités creusées secretement au-dessous d'elles, que des machines peuvent monter au niveau des remparts les plus élevés ; mais qu'il n'est point de machines capables d'ébranler une ame bien affermie. Je me suis échappé à travers les décombres de ma maison, et les embrasemens qui brilloient de toutes parts ; j'ai évité les flammes en traversant des flots de sang : quant au

sort de mes filles, quelle que soit leur destinée, je ne sais si elle est plus déplorable que celle de tout le monde. Pour moi, tout seul et plus âgé, quoique entouré d'ennemis, je déclare que j'ai sauvé tout mon bien, j'ai tout ce que j'ai pu posséder. Ne me regardez pas comme vaincu, ni vous comme mon vainqueur; votre fortune a triomphé de la mienne. J'ignore ce que sont devenus ces biens périssables et sujets à changer de maître : pour ceux qui m'appartiennent, ils sont et seront toujours avec moi. Les riches ont perdu leurs possessions; les débauchés ont perdu les objets de leurs amours, ces courtisannes qu'ils entretenoient aux mépris de toute pudeur; les ambitieux ont perdu leurs tribunaux et les places où se tiennent les assemblées du Peuple, et tous les lieux où ils exerçoient publiquement leurs vices; les usuriers ont perdu les registres, à la vue desquels leur avarice aveugle dans sa joie, s'applaudit de ses richesses imaginaires : pour moi, j'ai conservé tous mes biens, sans qu'ils aient souffert la moindre diminution. Adressez-vous donc

à ceux qui se lamentent et qui pleurent; qui, pour défendre leur argent, présentent leurs corps nuds au glaive du vainqueur, et qui fuient l'ennemi, en cachant ce qu'ils peuvent dans leur sein.

Soyez donc persuadé, Sérénus, que l'homme sage ou perfectionné, qui s'est rempli des vertus divines et humaines, n'a rien à perdre; ses biens sont entourés de remparts indestructibles. Ne leur comparez ni les murs de Babylone, dans lesquels Alexandre a pénétré; ni les remparts de Carthage ou de Numance, dont un même homme s'est rendu maître; ni le Capitole ou la Citadelle de Rome, sur laquelle on voit encore des traces des ennemis. Les défenses qui mettent le Sage à couvert, ne sont point exposées à la flamme ou aux incursions; elles n'offrent aucun passage, elles sont inattaquables, elles s'élevent jusqu'aux Dieux.

CHAPITRE VII.

NE dites-pas, à votre ordinaire, que notre Sage, tel que je viens de le décrire, ne se trouve nulle part. Cet ornement de l'esprit humain n'est point une fiction, nous ne nous fabriquons pas une image sublime d'un être qui n'existe point; mais nous prouvons son existence, nous l'avons montré et nous le montrerons. Peut-être ne le trouve-t-on que rarement et dans l'intervalle de plusieurs siecles: les grands phénomenes, et tout ce qui s'éloigne de la marche ordinaire et commune des choses, ne se font point voir fréquemment. Au reste, je crains bien que ce Caton, dont nous avons fait mention au commencement de notre entretien, ne soit même au-dessus du Sage que nous proposons pour modele. Quoi qu'il en soit, ce qui blesse doit avoir plus de force que ce qui est blessé: or la méchanceté n'est pas plus puissante que la vertu; d'où il suit que le Sage ne peut être blessé. Il n'y a que les méchans qui puissent attaquer les gens de

bien : ceux-ci vivent en paix entre eux ; au lieu que les méchans sont aussi nuisibles aux bons, qu'ils le sont les uns aux autres. Si le plus foible seul peut être blessé, et si le méchant est plus foible que l'homme de bien, celui-ci ne peut craindre une injure de la part de quelqu'un qui est moins fort que lui : il faut donc en conclure que l'injure ne peut tomber sur le Sage ; car je crois inutile de vous rappeller qu'il n'y a que le Sage qui soit bon.

Mais, direz-vous, si Socrate fut condamné injustement, il reçut une injure. Il faut observer ici qu'on peut me faire une injure, sans que pour cela je la reçoive ; comme si quelqu'un plaçoit dans ma maison de ville une chose qu'il auroit volée dans ma maison de campagne ; il auroit commis un vol, mais je n'aurois rien perdu. Un homme peut être méchant, sans avoir causé de dommage : s'il habite avec sa femme, en croyant qu'elle est la femme d'un autre, il commet un adultère, mais sa femme n'est pas coupable. Quelqu'un m'a donné du poison, mais il a perdu sa force par son mélange avec d'autres aliens ;

mens ; cet empoisonneur est coupable d'un crime, quoiqu'il ne m'ait fait aucun mal. Celui qui me lance un trait, n'en est pas moins un assassin, quoique mes habits m'aient garanti du coup. Tous les crimes sont complets (1), quant au délit, même avant de produire leur effet. Il est des choses qui sont de nature, et qui sont combinées de manière que l'une peu subsister sans l'autre, tandis que l'une ne peut subsister sans l'autre. Je vais tâcher de me faire entendre. Je peux remuer les pieds comme pour courir, mais je ne puis courir sans remuer les pieds. Quoique placé dans l'eau, je peux ne point nager ; si je nage, je ne peux point n'être pas dans l'eau. La question que nous traitons rentre dans le même cas : si j'ai reçu une injure, il faut nécessairement qu'elle m'ait éte faite ; mais de ce qu'elle a été faite, il ne s'ensuit pas que je l'aie reçue ; en effet, bien des circonstances peuvent écarter l'injure de moi, comme le hasard peut arrêter la main qui alloit me frapper, ou détourner le trait lancé contre moi. Il est

(1) *Voyez* sur ce passage la note de Juste-Lipse.

de même des causes qui peuvent écarter les injures de quelque nature qu'elles soient; elles peuvent les intercepter de manière qu'elles aient été faites sans avoir été reçues.

CHAPITRE VIII.

DE plus, la justice ne peut rien recevoir d'injuste, parce que les contraires ne peuvent se réunir : or une injure ne peut se faire qu'injustement, d'où l'on voit que l'on ne peut faire une injure au Sage ; n'en soyez point surpris, puisqu'on ne peut lui faire du bien. Il ne manque rien au Sage, il ne peut rien recevoir comme un présent : le méchant ne peut lui rien donner, car il faut avoir, pour donner; or il n'a rien dont le don puisse réjouir le Sage : d'où il suit que personne ne peut ni nuire ni faire du bien au Sage, de même que les Dieux n'ont pas le desir d'être secourus, et ne peuvent être blessés. Le Sage approche de la divinité ; à l'exception qu'il est mortel ; il est semblable à Dieu ; né pour le bien public, utile à lui-même et aux autres, il tend à s'élever vers ces êtres

sublimes, bien ordonnés, inaccessibles à la crainte, tranquilles, bienfaisans, et qui se meuvent sans cesse avec égalité et concorde (1). Il ne desire rien d'abject, il ne s'afflige point: appuyé sur la raison, il marche avec un courage divin au travers des vicissitudes humaines. Il ne peut recevoir d'injure par aucun côté; je ne dis pas seulement de la part des hommes, comme vous pourriez le croire; mais même de la part de la fortune, qui toutes les fois qu'elle a lutté contre la vertu, n'est jamais sortie du combat avec

(1) J'ai suivi ici la leçon de l'édition *varior.*, parce qu'elle présente un fort bon sens; mais peut-être faut-il lire avec l'*editio* princeps : *bono publico nata*; *et sibi*, *et aliis salutaria:* en continuant ainsi d'appliquer aux astres et aux différens corps célestes qui étoient autant de Dieux dans le système des Stoïciens, ce que le texte de l'édition *varior.* attribue au Sage. Il me semble que le passage, tel qu'il se trouve imprimé et ponctué dans la première édition, est plus vif, plus rapide, plus conforme au génie de Séneque et à sa manière d'écrire. Quoi qu'il en soit, voici ce passage, je le transcris ici afin que le Lecteur choisisse entre ces deux leçons, et justifie ma conjecture, ou la rejette. *Ad illa nitens petensque excelsa: ordinata: intrepida: æquali et concordi cursu fluentia secura: benigna: bono publico nata: et sibi et aliis salutaria. Nihil humile concupiscet*, ect.

honneur. Si nous pouvions envisager d'un œil tranquille et serein la mort, au-delà de laquelle les loix irritées, et les tyrans les plus cruels ne peuvent rien, et où l'empire de la fortune se termine, nous saurions que cette mort n'est point un mal, et par-là même ne peut être une injure, et nous supporterions beaucoup plus aisément les autres accidens, les pertes, les douleurs, les affronts, les exils, la privation des personnes qui nous sont les plus chères, les séparations; toutes ces calamités ne peuvent abattre le Sage, quand elles l'assailliroient toutes à la fois. Il ne s'alarmera point de leurs attaques particulières; et s'il supporte avec tranquillité les injures de la fortune, à combien plus forte raison supportera-t-il celles des hommes puissans, qu'il ne regarde que comme les mains dont la fortune se sert pour l'attaquer.

CHAPITRE IX.

LE Sage supportera donc tout, comme il supporte les rigueurs de l'hiver, les intempéries de l'air, les ardeurs de l'été, les maladies et tous les accidens de

la vie. Il ne fera point au méchant l'honneur de croire qu'il ait consulté la raison dans ce qu'il a fait ; elle ne se trouve que dans le Sage : tous les autres n'ont ni raison ni prudence ; on ne trouve en eux que des embûches, de la fraude, des mouvemens déréglés, qu'il met au nombre des accidens fortuits. Or tout ce qui est fortuit exerce ses ravages hors de nous : observons de plus que les méchans peuvent nous nuire et nous mettre en danger, de mille façons diverses, soit en nous suscitant un accusateur, soit en nous supposant un crime, soit en excitant contre nous la colère des Grands, ou par d'autres brigandages, tels que ceux qui s'exercent dans les Tribunaux. Une injustice, ou une injure très-commune consiste à priver quelqu'un d'un salaire ou profit, d'une récompense qu'il a long-temps tâché d'obtenir ; à lui ravir une succession qu'il avoit méritée par de longs travaux ; à lui faire perdre la protection d'une famille opulente. Le Sage échappe à ces accidens, il ne sait vivre ni dans l'espérance ni dans la crainte.

Joignez à cela que personne ne reçoit

une injure, sans que son ame ne soit troublée au moment où il l'éprouve : mais l'homme, affermi par la sagesse, est exempt de trouble, il est maître de lui et de son profond repos : si l'injure le touchoit, il en seroit ému, et perdroit sa liberté. Or le Sage est exempt de la colère que fait naître l'apparence d'une injure, et il ne seroit pas exempt de la colère, s'il ne l'étoit de l'injure qu'il sait ne pouvoir lui être faite ; conséquemment il demeure ferme ; sa gaieté n'est point troublée ; et loin de s'affliger des attaques qu'il éprouve de la part des hommes et des choses, il sait tirer parti des injures ; elles le mettent à portée de faire des expériences sur lui-même, et d'éprouver sa vertu. Prêtons, je vous en conjure, toute notre attention à cet avantage que nous attribuons au Sage, d'être à couvert de toute injure, cela n'ôtera rien à notre pétulance, à nos passions les plus ardentes, à notre aveugle témérité, à notre vanité. C'est sans préjudice de nos vices, que l'on attribue cette liberté au Sage ; il ne s'agit pas d'empêcher les méchans de lui faire injure ; mais nous voulons qu'élevé au-dessus des autres hommes, il la mé-

prise, et que sa patience et la vigueur de son ame l'empêchent de la sentir. C'est ainsi que, dans le combat des Jeux (1) sacrés, plusieurs Athletes ont souvent remporté la victoire, en lassant par leur patience opiniâtre les bras de ceux qui leur portoient des coups : le Sage est un Athlete de ce genre ; un long exercice lui donne la force de soutenir toutes les attaques, et de fatiguer ses ennemis.

CHAPITRE X.

APRÈS avoir parcouru la première partie, passons à la seconde, dans laquelle je donnerai, soit quelques raisons qui me sont propres, soit des raisons communes sur le mépris que l'on doit avoir pour les affronts ou les insultes. L'affront est (2) moins grave qu'une injure ; nous pouvons nous en plaindre, mais nous ne pouvons nous en venger, et les loix ne l'ont pas regardé comme digne de leurs châtimens. Le ressentiment qu'il excite est l'effet d'une ame abjecte, qu'une action ou une

(1) C'est ainsi qu'on appelloit les quatre jeux célebres de la Grece.

(2) *Voyez* sur ce passage la note de Gronovius qui sousentend ici le mot *contumelia*, ou le pronom *hæc*.

parole sont capables de flétrir ou d'avilir. Un tel homme a refusé de me recevoir aujourd'hui chez lui, quoiqu'il en eût admis d'autres; il a écouté d'un air dédaigneux ce que j'avois à lui dire, ou bien il s'en est moqué ouvertement. Il ne m'a pas donné à table une place (1) honorable, il m'a mis à la moindre, et autres choses semblables; ce sont-là les plaintes d'une ame blasée; elles ne conviennent qu'à des hommes que l'aisance et la mollesse ont corrompus. Celui qui se voit menacé de maux plus graves ne fait pas attention à de semblables bagatelles. Des esprits foibles de leur nature, et efféminés par trop d'oisiveté, sont troublés de ces riens, et leur amour propre s'en offense, parce qu'ils n'ont pas

(1) Le texte dit: *non in medio me lecto*: parce qu'en effet c'étoit la place la plus honorable chez les Romains qui l'appelloient même la *place Consulaire*, comme on le voit par ce passage de Plutarque: *Alius enim apud alios locus honoratior: ut Persis medius, quem accumbens Rex occupat, videtur honestissimus apud Græcos primus*: apud Romanos medii lecti ultimus: quem ipsi consularem vocant. *Voyez* Plutarque, *Symposiac.* lib. 1, quæst. 3, *opp.* tom. 2, pag. 619, *edit. cit.* Joignez à ce passage ce qu'on trouve à ce sujet dans le petit Traité de Pierre Ciaccon-nius, *de Triclinio*, pag. 44 et seq. *edit.* Amstel. 1664.

éprouvé d'injures véritables. La plupart des choses que nous regardons comme des affronts, ne sont telles que par l'idée que nous leur attachons.

Ainsi celui qui s'affecte d'une insulte ou d'un affront, montre qu'il n'a ni prudence ni fermeté : il ne doute pas qu'on le méprise, et ce sentiment ne peut pas manquer de l'avilir et de le déprimer. Mais le Sage n'est méprisé de personne, il connoît sa propre dignité, et il se rend même cette justice, que personne n'est en droit de le mépriser. Non seulement il ne cherche point à s'élever au-dessus de ces misères d'opinion, ou plutôt de ces tracasseries, mais il y est même absolument insensible. Il est bien d'autres choses qui attaquent le Sage, sans pouvoir le renverser ; telles sont les douleurs corporelles, la débilité, la perte de ses amis ou de ses enfans, les calamités de sa patrie où la guerre s'est allumée. Je ne prétends pas que le Sage soit insensible à ces maux, car nous ne lui attribuons pas la dureté du fer ou d'une pierre ; il n'y a point de vertu à supporter les maux qu'on ne sent pas.

CHAPITRE XI.

EN quoi consiste donc la vertu du Sage? Il reçoit des coups, sans doute, mais il leur résiste, il les amortit, il s'en guérit. Quant à ces blessures légères, il ne s'en apperçoit pas, il n'emploie pas contre elle la vertu dont il se sert pour supporter les grands maux : il n'y fait point d'attention, ou bien il ne fait que s'en moquer. Outre cela, comme la plupart des insultes et des affronts ne partent que d'hommes orgueilleux, insolens, et qui ne savent pas faire un bon usage de la prospérité, le Sage a, pour repousser cet orgueil, la plus sublime de toutes les vertus, je veux dire, un esprit droit, un jugement sain et une ame élevée. Ces petitesses ne sont à ses yeux que comme de vains songes, des fantômes nocturnes dépourvus de réalité. Il pense de plus que tous les hommes sont trop petits pour oser fixer des objets aussi élevés. Le mot latin *Contumelia* (1), qui

(1) Au texte : *Contumelia à contemptu dicta est* : cette étymologie du mot *contumelia* auroit disparu dans la

signifie un affront, une insulte ou un outrage, vient de *Contemptus*, qu'on rend par celui de mépris, parce qu'on n'insulte que ceux que l'on méprise : or personne ne peut véritablement mépriser un homme plus grand et meilleur que lui, quoiqu'il se comporte à son égard comme ont coutume de faire ceux qui méprisent. Lorsqu'un enfant frappe ses parens, arrache les cheveux de sa mère, lui crache au visage, commet quelque indécence dans ses actions ou ses paroles, nous ne regardons pas ces choses comme des insultes : pourquoi? parce que l'enfant qui les fait n'est pas en état de mépriser. Par la même raison, nous nous amusons quelquefois des railleries et des bons mots de nos (1) esclaves, quoiqu'ils paroissent insultans

---

traduction pure et simple de ce passage, et l'observation grammaticale de Séneque, fondée sur l'analogie sensible qu'il y a entre les mots *contumelia* et *contemptus*, n'auroit pas été entendue en françois, où il n'existe pas le moindre rapport entre les mots qui correspondent dans cette langue aux deux substantifs latins.

(1) Ces esclaves étoient des fous et des bouffons, tels qu'on en voyoit autrefois à la Cour de nos Rois. Pline

pour leurs Maîtres, parce qu'après avoir commencé par attaquer le Maître, ils

---

(*lib.* 9, *epist.* 17,) dit qu'ils voltigeoient sans cesse autour des tables: *scurræ, cinædi, moriones mensis inerrabant*; ils cherchoient à amuser les convives, et à dérider le front de leurs Maîtres par des équivoques sales et grossières, par de mauvaises plaisanteries, ou par quelque extravagance. Ce nouveau genre de plaisir, que le luxe et la crainte de l'ennui avoient introduit dans les festins des Riches et des Grands, n'avoit rien de piquant pour Pline, et ne lui causoit aucune surprise. *Cur ego non habeo?* dit-il, *quia nequaquam me ut inexpectatam festivumque delectat, si quid molle à cinædo, petulans à scurra, stultum à morione profertur.* Voyez PLINE, *ubi sup.* et SÉNEQUE, *Lettre* 50, tom. 1, pag. 219. La plupart de ces fous et de ces vils bouffons étoient des especes de monstres d'une laideur et d'une difformité extrêmes. Martial les peint avec la tête pointue et de longues oreilles, qu'ils faisoient mouvoir à la manière des ânes.

> Hunc verò ACUTO CAPITE, ET AURIBUS LONGIS,
> QUÆ SIC MOVENTUR UT SOLENT ASELLORUM,
> Quis morionis filium neget Gyrtæ?
>
> *Lib.* 6, *Epigr.* 39, *vers.* 15 *et seq.*

Le savant Casalius a fait dessiner et graver, d'après un bronze antique, la figure hideuse de deux de ces bouffons. *Voyez* son Livre *de Urbis ac Romani olim imperii splendore*, cap. 7, pagin. 243, de l'édition de Rome, *ann.* 1650.

C'est sur-tout sous le regne des Empereurs, que la coutume d'avoir à sa table des fous, des bouffons et des

se croient en droit de ne pas épargner ses convives. Plus un homme est méprisé,

---

nains, s'établit parmi les Romains. Auguste détestoit tous les monstres de cette espece, et les regardoit comme des objets de mauvais présage (*voyez* SUÉTONE *in ejus vitâ, cap.* 83.) Mais Tibère les admettoit à sa table, et l'on trouve même dans Suétone un fait qui prouve à quel excès d'insolence et de liberté ces nains se portoient quelquefois. » Un homme Consulaire, dit-il, rapporte, » dans ses Mémoires, qu'il avoit assisté à un repas nom» breux, où le nain de Tibère, qui étoit là avec d'autres » bouffons, lui demanda tout haut pourquoi Paconius, » accusé de leze-majesté, vivoit si long-temps; que » Tibère lui imposa silence, mais que peu de jours » après il écrivit au Sénat qu'il eût à juger promptement » Paconius ».

Annalibus suis vir Consularis inseruit, frequenti quondam convivo, cui et ipse adfuerit, interrogatum eum subitò et clarè A QUODAM NANO ADSTANTE MENSÆ INTER COPREAS cur Paconius, majestatis reus, tàm diu viveret, statim quidem petulantiam linguæ objurgasse; cæterùm post paucos dies scripsisse Senatui, ut de pœnâ Paconii quàm primùm statueret. SUÉTON. *in Tiberio*, cap. 61. *Voyez* aussi LAMPRIDIUS *dans la vie d'Alexandre Sévere*, cap. 34, *edit.* Varior.

A l'égard du mot *Copreas*, dont Suétone se sert ici, et dans la vie de Claude (cap. 8,) c'étoient des bouffons d'une figure très-difforme, dont les discours étoient si orduriers, et les mœurs si infâmes, qu'on leur avoit donné ce nom avilissant, et qui exprimoit en même-

plus il est destiné à servir de bouffon et de jouet, et plus il est licentieux

---

temps l'extrême licence de leurs discours et la turpitude de leur vie : en effet, *copriæ* vient du mot grec *kópros* ou de *kóprion*, qui signifie *fumier*, *ordure*, *excrément*; de là l'épithete de *stercorarii* donnée avec raison à cette espece particulière de bouffons. Lorsque Pertinax fut proclamé Empereur, Æmilius Lætus Préfet du Prétoire sous Commode proscrivit et fit vendre ces vils bouffons, que cet Empereur avoit comblés de biens pour récompenser leur impureté et leur insolence.

Quum aliquot COPREAS ET SCURRAS quibus facies quidem deformis, SED NOMINA et INSTITUTA VITÆ ERANT TURPISSIMA, impudicitiæ ac petulantiæ causâ à Commodo nimium quantum locupletatos invenisset: horum ET APPELLATIONES et multiplices facultates Lætus proscripsit: quæ partim risum populo, partim stomachum moverunt. DION, *in Pertinace*, lib. 73, cap. 6, *edit.* Reimar.

J'ajouterai ici, pour l'intelligence de ce passage de Dion, que Commode avoit à sa cour des bouffons qu'il aimoit passionnément, qu'il faisoit servir à ses infâmes plaisirs, et auxquels il avoit donné les noms des organes de la génération dans les deux sexes. *Habuit in deliciis homines appellatos nominibus verendorum utriusque sexûs, quos libentiùs suis osculis applicabat.* LAMPRIDIUS, *in Commod. vitâ*, cap. 10. Ce passage sert encore à faire entendre celui de Capitolin, qui dit en parlant de Pertinax, *Scurras* TURPISSIMORUM NOMINUM DEDECORA *præerentes, proscripsit ac vendidit.* Voyez JULES CAPITOL.

dans ses propos. Il y a des gens, qui par ce motif, achetent de jeunes esclaves (1) effrontés, dont ils excitent l'im-

---

LIN dans la *Vie de Pertinax*, cap. 7, *inter Hist. August. Scriptor.*

Je prie le Lecteur d'excuser la longueur de cette note; mais les passages dont je me suis servi pour éclaircir celui de Séneque, ayant eux-mêmes besoin d'être expliqués, j'ai été forcé d'emprunter alternativement des uns et des autres une lumière capable de dissiper les obscurités qu'ils présentent lorsqu'ils sont isolés.

(1) Comme les Egyptiens étoient naturellement insolens et portés à la satyre, c'étoit en Egypte que les Romains achetoient les jeunes enfans, auxquels ils donnoient cette mauvaise éducation, et dont ils corrompoient ainsi les mœurs et l'esprit, soit en les faisant servir à leurs infâmes plaisirs, soit en s'amusant à voir insulter par ces jeunes esclaves ceux qu'ils admettoient à leur table, et à être quelquefois eux-mêmes l'objet de leurs froides et indécentes plaisanteries. Plutarque dit qu'Auguste avoit pour bouffon et pour mignon un de ces jeunes garçons, que les Romains appelloient *leurs délices*, et les grecs *à dilikia Rômaîoi kalousin*, (*in Antonio*, pag. 943, E. *Edit. cit.*) On voit en effet, par un passage de Stace, que c'étoit le nom honteux qu'ils donnoient à ces bouffons, et que l'Egypte étoit, comme je l'ai dit plus haut, la patrie commune de ces insolens parasites.

Non ego mercatus pharia de pube loquaces
Delicias, doctumque sui convivia Nili

pudence, en leur donnant des Maîtres, afin de leur apprendre à dire des sottises préméditées : néanmoins nous ne regardons pas leurs discours comme des insultes, mais comme des plaisanteries.

CHAPITRE XII.

N'Y A-T-IL donc pas de la folie à s'amuser et à s'offenser alternativement des mêmes choses ? à regarder comme un affront ce que dit un ami, tandis que les propos d'un esclave sont traités de plaisanteries ? Les mêmes dispositions que

---

Infantem, linguâ nimium, salibusque protervum
Dilexi. . . . . .

STATII, *Sylvar.* lib. V. carmen V. vers. 66 et seq. *ex edit.* Markland. *Londin.* 1728.

Un autre fait aussi curieux et non moins bisarre, c'est qu'à Rome les riches et les grands achetoient et payoient par des largesses la lâche complaisance de quelques convives pauvres et de peu d'importance, qui ayant besoin de leur protection, souffroient patiemment les sarcasmes et les insultes de ces jeunes esclaves.

Sed miserum (clientem) parvâ stipe munerat, ut pudibundos
Exercere sales inter convivia possit.

LUCANUS, sive quis Auctor carminis ad Pisonem, apud *Lips.* not. in h. loc.

nous

nous avons pour les esclaves, le Sage les a pour tous ceux qui, même dans l'âge mûr et dans la vieillesse, tiennent une conduite puérile. En effet, quels avantages ont pu se procurer des hommes dont l'esprit est vicié, dont les erreurs n'ont fait que s'accroître, qui ne diffèrent des enfans, que par la taille et la figure; qui d'ailleurs ne sont pas moins inconstans et dissipés; qui recherchent les plaisirs avec aussi peu de choix, qui sont toujours en mouvement, et que la crainte seule, et non la raison, fait tenir en repos? Qu'on ne dise pas qu'ils diffèrent des enfans, parce que ceux-ci ne montrent (1) de l'avarice que pour des osselets, des noix, de petites pieces de monnoie, tandis que les hommes faits en ont pour de l'or, de l'argent, et des

(1) *Voyez* sur ce passage la *Lettre* 115, tom. 2, p. 451. Séneque rapporte dans cette Lettre une pensée d'Ariston, qui ne trouvoit d'autre différence entre les enfans et les hommes faits, sinon que nous devenons fous pour des tableaux et des statues, et que nos folies sont plus chères que les leurs. Voyez tout ce passage, qui est un bon commentaire de celui-ci.

villes. Les enfans dans leurs jeux imitent les Magistrats, portent la robe prétexte, ont des faisceaux (1), se font des tribunaux : les autres exercent gravement les mêmes jeux au champ de Mars, dans la place publique, et au Barreau. Les enfans s'amusent sur le rivage (2) à cons-

---

(1) C'étoit l'unique amusement de l'Empereur Sévere : dans sa plus tendre enfance il se plaisoit à exercer les fonctions de Juge, et environné d'une troupe d'enfans rangés par ordre, il siégeoit comme sur un tribunal, et faisoit porter devant lui la hache et les faisceaux.

In primâ pueritiâ .... nullum aliud inter pueros ludum nisi ad Judices exercuit, quum ipse prælatis fascibus ac securibus ordine puerorum circumstante sederet ac judicaret. SPARTIAN. *in Severo*, cap. 1. Plutarque a dit la même chose de Caton d'Utique (*in ejus vitâ*, Opp. *tom.* 1. *pag.* 760. D.) Et on pourroit en dire à peu près autant de tous les enfans, naturellement portés à imiter ce qu'ils ont souvent devant les yeux, et sur-tout les actions qui sont de nature à faire une impression forte sur leur cerveau : de-là ce penchant qu'ils ont presque tous à représenter dans leurs jeux, des Magistrats, des Rois, des Empereurs, certaines dignités de l'Eglise, et même les cérémonies les plus augustes de la Religion. *Pueri fingunt per ludicra potestates*, dit Trébellius Pollion dans la *Vie des deux Galliens*, cap. 4.

(2) Les hommes sont les mêmes dans tous les temps ;

truire des maisonnettes avec des monceaux de sable ; tandis que, croyant s'occuper d'objets plus grands, les autres élevent des murs, des palais, font servir à leur ruine ce qui étoit destiné à les garantir contre les injures de l'air.

D'où l'on voit que les enfans et les hommes plus avancés en âge sont également dans l'erreur, avec la seule différence, que celle de ces derniers les expose à de plus grands maux. Le Sage a donc raison de regarder leurs insultes comme des plaisanteries, de les reprendre et de les châtier quelquefois comme des enfans ; non parce qu'il s'en trouve offensé, mais parce qu'ils ont mal fait, et pour qu'ils n'y retournent plus. On peut corriger les animaux mêmes par les coups : nous ne nous mettons pas en colère contre eux lorsqu'ils ne veulent pas

---

et se ressemblent jusques dans les jeux et les amusemens de leur enfance. Homere nous peint, de même que Sénèque, des enfans qui se jouent sur le rivage, et qui abattent et dissipent avec leurs pieds et leurs mains le petit édifice de cailloux qu'ils avoient pris tant de plaisir à élever. *Voyez* l'Iliade d'Homere, *lib.* 15, *vers.* 361 *et seq.* edit. *Ernesti*, Lips. 1760.

se laisser monter, mais nous les châtions, et par la douleur nous tâchons de vaincre leur opiniâtreté. Vous voyez donc que nous pouvons lever les objections qu'on nous fait. Mais, direz-vous, pourquoi le Sage, ne pouvant recevoir ni affront ni injure, puniroit-il ceux qui les lui ont faits? Il ne se venge point, il les corrige.

CHAPITRE XIII.

POURQUOI refuseriez-vous de croire que le Sage puisse être capable de cette force d'esprit, tandis que vous la trouvez en d'autres hommes, quoiqu'elle ne provienne pas de la même cause? Voit-on un Médecin se mettre en colère contre un frénétique? s'offense-t-il des propos que lui tient un malade, à qui, dans l'ardeur de la fievre, il interdit l'usage de l'eau froide? Le Sage est pour tous les hommes, dans la même disposition que le Médecin pour ses malades; lorsqu'ils ont besoin de remedes, il ne dédaigne pas d'examiner les plaies les plus dégoûtantes, les déjections, les différentes sécrétions:

il ne craint pas d'essuyer leurs transports furieux. Le Sage sait que tous ces graves personnages, qui marchent couverts de pourpre, et dont le visage annonce la santé, sont mal-sains : il les regarde comme des malades intempérans ; conséquemment il ne s'irrite pas, lorsque dans leurs accès ils osent maltraiter celui qui veut les guérir : la même droiture de sens, qui lui inspire le mépris de leurs dignités, le rend indifférent et insensible à tout ce qu'ils font de mal-honnête. Comme il ne seroit pas flatté des honneurs que lui rendroit un mendiant, il ne regardera pas comme un affront, si un homme de la lie du peuple refusoit de lui rendre le salut. Il ne s'enorgueillira pas de l'estime des Riches, parce qu'il sait qu'ils ne diffèrent des Pauvres, qu'en ce qu'ils sont plus à plaindre qu'eux. Peu de chose suffit aux uns, tandis que les desirs et les besoins des Riches sont sans bornes. Le Sage ne sera pas touché si le Roi des Medes, si Attalus, Roi d'Asie, passent fièrement auprès de lui, sans s'appercevoir de son salut : il sait que la condition de ces Rois n'est pas plus digne d'envie, que celle de ceux

qui, dans une maison remplie d'un grand nombre d'esclaves, sont chargés du soin de contenir les malades et les insensés. Est-ce que je me chagrinerois, si l'un de ces marchands qui trafiquent auprès du temple de Castor, qui vendent et achetent de méchans valets, dont les boutiques sont remplies d'une troupe d'esclaves pervers, ne me saluoit pas par mon nom ? Non, sans doute : que peut avoir de bon celui qui n'a rien que de mauvais sous ses ordres ? Ainsi le Sage ne fait pas plus d'attention à la politesse ou à l'impolitesse d'un tel homme, qu'à celle d'un Roi. Vous avez, lui dira-t-il, à vos ordres les Parthes, les Medes, les Bactriens, mais vous êtes forcé de les contenir par la crainte ; ils ne vous laissent pas le loisir de détendre votre (1) arc ; ce sont des ames vénales, qui cherchent à changer de maître.

Le Sage ne sera donc point ému des

(1) C'étoit un des principaux attributs de la dignité royale chez les Parthes. *Voyez* DION, *lib.* 49, *cap.* 27, edit. *Reimar. et* SPANHEIM, Dissertat. 6, *de usu numismatum*, tom. 1, *edit.* Lond. *pag.* 325.

insultes de personne ; quoique les hommes diffèrent, ils deviennent égaux à ses yeux par l'égalité de leur folie. S'il s'etoit rabaissé au point d'être sensible à une injure ou à un affront, il ne seroit jamais en sûreté. Or la sécurité est un bien propre au Sage : pour se venger d'un outrage, il ne consentira pas à faire honneur à celui dont il l'a reçu : en effet il faut nécessairement que l'on fasse cas de l'estime de celui dont le mépris chagrine.

CHAPITRE XIV.

IL est des hommes assez peu raisonnables pour croire qu'une femme puisse leur faire des affronts. Qu'importe son opulence, le nombre (1) des esclaves qui

(1) A Rome, les femmes, les malades, les riches et ceux à qui l'oisiveté, le luxe et la mollesse avoient donné peu à peu les goûts, les mœurs, la délicatesse et les habitudes des femmes, se faisoient porter dans une litière soutenue par huit esclaves de la plus haute taille, appellés *servi lecticarii* ou *geruli* : Martial se moque du sot orgueil d'un certain Philippus que huit esclaves prome-

la portent, la quantité de pierreries dont elle charge ses oreilles, la largeur (1) de

noient dans une de ces litières, ou octophore, au milieu même des rues de Rome.

Octophoro sanus portatur, Avite, Philippus :
Hunc tu si sanum credis, Avite, furis.

MARTIAL. *lib.* 6, *Epigr.* 84.

Les hexaphores, ainsi nommés parce que ces litières étoient portées par six esclaves, étoient celles dont on se servoit ordinairement, et dont l'usage étoit le plus général.

— Cum jam sextâ cervice feratur
Hinc atque inde patens, ac nudâ pene cathedrâ.

JUVENAL. *Satyr.* 1, *vers.* 64 *et* 65.

Les Romains n'employoient pas plus de huit esclaves pour porter leurs litières, et jamais moins de quatre. *Voyez* sur cette matière le Traité de Scheffer, *de re Vehiculari Veterum*, lib. 2, cap. 5, *edit.* Francofurt. 1671. Ce savant a traité au long des différentes voitures des Anciens; et son Ouvrage est fort utile pour l'intelligence de plusieurs passages des Auteurs grecs et latins, où il est question de ces voitures.

(1) Les chaises des femmes étoient fermées de toutes parts, afin de les garantir du froid et de la pluie, et pour obvier encore à d'autres inconvéniens. Celles des hommes au contraire, n'étoient couvertes que par l'extrémité supérieure, et ouvertes des côtés. Ces chaises avoient en général plus d'élévation que de largeur, et elles étoient plus ou moins étroites, selon la dignité, le rang et le pouvoir de ceux ou de celles qui s'en servoient. *Voyez* SCHEFFER, *ubi sup.* lib, 2, cap. 4.

la chaise dans laquelle elle est portée? elle n'en est pas moins un animal impudent; et si elle n'a reçu de l'instruction et des connoissances, c'est une bête sauvage, qui ne sait modérer aucun de ses desirs. Quelques personnes se trouvent choquées, et prennent pour un affront d'être poussées par un (1) coëffeur, d'être refusées par un portier, d'essuyer l'insolence d'un nomenclateur qui dédaigne de les appeller par leur nom, et la

(1) *Au texte :* à cinerario. *Cinerarius* est la même chose que *ciniflo*, et signifie proprement un perruquier, un friseur de cheveux, celui qui met sous la cendre l'aiguille ou le fer à friser, pour le faire chauffer. Le vieux Scholiaste d'Horace fixe d'une manière aussi claire que précise le vrai sens de ces deux mots qui paroissent avoir été synonimes chez les Anciens, et il en donne l'étymologie.

Ciniflones et cinerarii, *dit-il*, eadem significatione apud Veteres habebantur, ab officio calamistrorum, id est, veruum in cinere calefaciendorum, quibus matronæ capillos crispabant. Cujus rei et Virgilius meminit dicens : *crines vibratos calido ferro :* dicti autem *ciniflones* ab eo, quòd in cinerem flant ad ferrum calefaciendum, quos *cinerarios* appellant. *Voyez* ACRON sur Horace, *Satyr.* 2, *lib.* 1, *vers* 98, pag. 289, édit. de Basle, *de l'an* 1555.

mauvaise humeur d'un valet-de-chambre, chargé de les introduire.

Combien n'a-t-on pas sujet de rire de ces misères ! Combien ne doit-on pas éprouver de satisfaction, quand on compare sa propre tranquillité avec le fracas que produit la sottise des autres ! Quoi donc ! le Sage ne se présentera-t-il jamais à une porte gardée par un portier brutal ? Si la nécessité l'exige, il tentera l'aventure, et il tâchera de gagner ce portier quel qu'il soit, comme un chien furieux que l'on appaise en lui donnant à manger ; il ne plaindra pas quelque dépense pour acquérir la liberté de franchir le seuil ; il se rappellera qu'il est des ponts où l'on (1) paie le droit de

(1) Ce nouvel impôt fut établi sous le regne des Empereurs, mais toutes les fois qu'un bon Prince succédoit à un Tyran, ce qui malheureusement étoit fort rare, il abolissoit toutes les contributions de cette espece, qui gênent, affligent et tourmentent les peuples, de mille manières différentes, sans qu'il en résulte le moindre avantage réel pour les Souverains. Lorsque Pertinax fut élu Empereur, il s'occupa, dit Hérodien, de faire revivre l'ancienne liberté par des réglemens sages et qui avoient pour but le bonheur de ses peuples. » Il ne vouloit point

péage. Il en usera de même envers celui qui fait l'office de portier (1); il sait

» que, dans les registres publics, on mît sous son nom » les terres du domaine; il disoit qu'elles n'appartenoient » point au Prince en particulier, mais au Peuple et à » tout l'Etat. Il retrancha tous les impôts que l'avarice » des Tyrans avoit inventés, et qu'ils avoient mis sur » les passages des rivières, sur les ports et sur les » grands chemins ».

Imperiis autem possessionibus nomen suum inscribi prohibuit; non esse illas dictitans imperantium proprias, sed communes Romanorum, et publicas. Vectigalia quoque omnia, quæ ad contrahendas pecunias Tyranni excogitaverant, in fluviorum ripis, in urbium portibus, perque vias et itinera penitus remisit, atque in antiquam libertatem revocavit. HERODIAN. *lib.* 2, *cap.* 15, p. 59, edit. *Oxon.* 1704.

(1) Je lis ici avec la première édition: *qui salutatorium publicum exerceat.* J'ai parlé ailleurs de ces esclaves qui exerçoient à la Cour et chez les Grands une fonction qui ressemble fort à celle de nos huissiers de la Chambre, et qui vendoient souvent fort cher aux cliens l'accès qu'ils leur accordoient auprès de leurs patrons: j'ai même cité à ce sujet un passage formel de Juvénal. Ce que dit ici Séneque est une nouvelle preuve de ce fait. *Voyez* ci-dessus le Traité de la *Clémence*, liv. 1, chap. 10, *note* 1, tom. 4, pag. 380 et suiv. A l'égard du sens que je donne au passage qui est l'objet de cette note, j'ai pour moi l'autorité du savant Robert Etienne. *Voyez* son *Trésor de la Langue latine* de l'édition de Gesner, *Lipsiæ*, 1749, au mot *Salutatorium*.

qu'il faut acheter ce qu'on a coutume de vendre. C'est une petitesse, que de s'applaudir d'avoir parlé durement à un portier ; d'avoir (1) rompu son bâton, d'avoir forcé sa porte pour parvenir à son Maître ; de lui avoir fait donner les étrivières. On se constitue l'adversaire de celui avec qui l'on consent à combattre, et pour le vaincre on le suppose égal à soi.

Mais, direz-vous, quel parti prendra le Sage, s'il reçoit un soufflet? il fera comme Caton, qui, ayant été frappé sur le visage, ne se mit point en colère, ne se vengea point, et même ne crut pas avoir à pardonner cette insulte, qu'il disoit n'avoir (2) point reçue. Il y eut plus de grandeur d'ame à la désavouer qu'à la pardonner. Mais nous ne nous arrêterons pas sur cet article. Qui est-ce qui ne sait pas que le Sage ne voit pas des

(1) *Voyez* ce que j'ai dit de ce bâton, dans une note sur le Traité de la *Colère*, liv. 3, chap. 37, tom. 4, pag. 333.

(2) *Voyez* ci-dessus le Traité de la *Colère*, liv. 2, chap. 32.

mêmes yeux que les autres hommes, les choses qu'on appelle des biens ou des maux ; il ne s'embarrasse pas de ce que le vulgaire regarde comme honteux ou malheureux : il ne suit pas la route battue du peuple : semblable aux astres, dont la marche est opposée à celle de notre monde, il prend un chemin tout contraire aux opinions des autres.

CHAPITRE XV.

CESSEZ donc de nous demander si le Sage ne recevra point d'injure quand on le frappera, ou lorsqu'on lui arrachera un œil ; s'il ne sera point insulté, lorsqu'au milieu de la place publique on l'accablera de paroles outrageantes ; s'il ne regardera pas comme un affront d'être banni de la table d'un Grand, et forcé de manger avec (1) les esclaves chargés des

(1) Les esclaves ne mangeoient point sur des lits, mais sur des bancs fort bas, qu'on plaçoit auprès du lit des convives. On voit dans le *Sticus* de Plaute, le parasite Gélasimus qui, pour engager Epignome à le prier à souper, lui dit : » Je ne demande pas d'avoir

fonctions les plus abjectes; ou s'il est obligé de souffrir des traitemens, dont la pensée seule feroit rougir un homme bien né. Quelque grands et quelque nombreux que l'on suppose ces outrages, ils sont toujours de la même nature : les petits affrons ne le toucheront pas plus que les grands; un petit nombre d'injures ne

---

» place sur les lits; vous savez que je suis du nombre » de ceux qu'on fait manger sur des bancs ».

Haud postulo equidem summo in lecto accumbere;
Scis tu me esse IMI SUBSELLII virum.

Act. 3, *scen.* 2, *vers.* 32 *et* 33.

Une autre preuve de cet usage, c'est ce qui arriva à Térence, lorsqu'il alla lire son *Andrienne* à l'Edile Acilius. Ce Poëte qui, comme l'on sait, étoit esclave, arrive mesquinement vêtu, son rouleau sous le bras. On l'annonce à l'Inspecteur des théâtres; celui-ci étoit à table. On introduit le Poëte; on lui donne un petit tabouret. Le voilà assis au pied du lit de l'Edile; on lui fait signe de lire; il lit. Mais à peine Acilius a-t-il entendu quelques vers, qu'il dit à Térence : *Prenez place ici, dînons; et nous verrons le reste après.* M. Did. . . . qui a cité ce fait curieux dans un excellent morceau sur Térence, imprimé parmi les Variétés littéraires, y joint une réflexion également fine et judicieuse. » Si l'Inspecteur des théâtres, » dit-il, étoit un impertinent, comme cela peut arriver; » c'étoit du moins un homme de goût, ce qui est plus » rare ».

l'affligera pas plus qu'un nombre plus considérable. Vous jugez une ame forte d'après votre propre foiblesse ; et après avoir calculé ce que vous pourriez supporter, vous ne faites que reculer un peu plus loin les limites de la patience du Sage ; mais sa vertu l'a placé dans un autre monde où il n'a rien de commun avec vous. Cela posé, la foule des objets fâcheux, difficiles à supporter, propres à révolter les yeux ou les oreilles, ne pourra point l'accabler ; il résistera à tous comme à chacun en particulier. Celui qui prétend fixer ce que le Sage peut ou ne peut pas souffrir, met des bornes à la grandeur d'ame, il lui fait tort. La fortune triomphe de nous, si nous ne remportons sur elle une victoire complete. Ne croyez pas que je parle en Stoïcien austère. Epicure, que vous regardez comme le défenseur de votre indolence, cet Epicure, que vous supposez ne donner que des préceptes efféminés et favorables à la volupté, dit que la fortune a rarement de la prise sur le Sage. Voudriez-vous donc mieux parler que votre Maître ? Voudriez-vous étouffer ce mot

vraiment digne d'un homme, et qui semble lui être échappé avec peine? La maison du Sage est petite, dépourvue d'ornémens, exempte de fracas, sans appareil; elle n'est point gardée par des portiers, dont l'œil dédaigneux et vénal choisit dans la foule (1) des cliens qui

(1) Séneque dit tout cela en quatre mots: *turbam venali fastidio digerentibus*: ce qui présente une très-belle image; mais j'ai été obligé de développer sa pensée pour en faire sentir toute la force; car son style qui, dans une infinité d'endroits, ressemble à celui de Tacite, a souvent aussi cette espece d'obscurité qui semble en général être la caractéristique de tous les Ecrivains qui pensent beaucoup. En effet l'extrême concision du style exigeant la suppression d'une infinité d'idées intermédiaires qu'on laisse à suppléer au lecteur, et rapprochant tout-à-coup celles qui paroissent à un grand intervalle les unes des autres, peut-être est-il difficile d'être en même-temps très-clair et très-concis. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les morceaux les plus sublimes de Tacite, et ceux où la profondeur des pensées se trouve jointe à l'énergie, la précision et la rapidité du style, sont presque toujours les plus difficiles à entendre, et ceux qui font tomber la plume des mains, lorsqu'on veut en faire passer les beautés dans une autre langue.

Voyez ci-dessus, chap. 14, note 5, ce que j'ai dit du caractère intéressé de ces esclaves qui étoient chargés d'introduire auprès des Grands, ceux qui se présentoient pour faire leur cour.

les

les obsedent, ceux qu'ils doivent laisser entrer les premiers : mais son seuil libre et sans défense ne présente point de passage à la fortune ; elle sait qu'il n'y a point de place pour elle dans les endroits où il n'y a rien qui soit de son département. Si Epicure, qui a montré tant d'indulgence pour les plaisirs du corps, prescrit le courage pour supporter les injures : des Stoïciens peuvent-ils trouver quelque chose d'incroyable, ou de supérieur aux forces de la nature humaine? Ce Philosophe dit que les injures sont supportables pour le Sage : et nous, nous prétendons qu'il ne reçoit point d'injures.

CHAPITRE XVI.

NE dites point que cela répugne à la nature. Nous ne disconvenons point qu'il ne soit très-fâcheux d'être frappé, maltraité, privé de quelque membre ; mais nous nions que ces choses soient des injures. Nous ne prétendons pas qu'elles ne sont pas accompagnées du sentiment de la douleur ; mais nous leur ôtons le nom

d'injure, qui ne peut être admis sans blesser la vertu. Nous verrons qui des deux a rencontré la vérité : au moins tous deux s'accordent à dire qu'il faut mépriser les injures. Si vous demandez en quoi ces opinions diffèrent : je dirai qu'on trouve entre elles la même différence qu'entre des gladiateurs très-courageux, dont l'un porte la main sur la blessure qu'il a reçue, quoiqu'en se tenant ferme ; tandis que l'autre, tournant les yeux vers le peuple qui s'écrie, lui fait signe que ce n'est rien, et ne veut pas qu'on (1) intercede pour lui. Ne croyez donc pas que nous différions beaucoup dans nos idées sur la matière que nous traitons : nous nous accordons à dire que l'on doit mépriser les injures, et les affronts que l'on pourroit appeller les ombres ou les soupçons des injures. Pour les dédaigner, il ne faut pas même être

(1) Les Entrepreneurs des jeux étoient obligés de se conformer en cela à la volonté du peuple qui, usant de son droit, demandoit quelquefois grace pour un Gladiateur qui avoit mérité sa faveur et sa protection. *Voyez* MARTIAL. *lib.* 12, *Epigram.* 29, *vers.* 7, *et* JUST. LIPS. *Saturnal. lib.* 2, *cap.* 22.

sage ; il suffit d'avoir du jugement, et de se dire à soi-même : ai-je mérité, ou n'ai-je point mérité ce qui m'arrive ? Si je l'ai mérité, ce n'est point un affront, c'est une justice : si je ne l'ai point merité, c'est celui qui commet une injustice, qui doit rougir. Eh ! qu'est-ce enfin que ce qu'on appelle un affront ? Quelqu'un s'est moqué de moi, parce que j'ai la tête pelée, parce que j'ai mal aux yeux, parce que mes jambes sont grêles ; ou bien il ma plaisanté sur ma taille : est-ce donc un affront de s'entendre dire ce que chacun est à portée de voir ? Nous ne faisons que rire de ce qui est dit en présence d'un seul homme, et nous nous fâchons de ce qu'on dit en présence de plusieurs : nous ne permettons pas aux autres de dire de nous ce que très-souvent nous en disons nous-mêmes. Nous prenons plaisir à être raillés modérément, nous nous mettons en colère quand la raillerie va trop loin.

CHAPITRE XVII.

CHRYSIPPE rapporte que quelqu'un se mit fort en colère, parce qu'un autre l'avoit appellé *brebis de mer* (1). Nous avons vu Cornélius Fidus, gendre d'Ovide, pleurer en plein Sénat, parce que Corbulon l'avoit appellé *autruche sans plumes*: il souffroit patiemment qu'on attaquât sa conduite et ses mœurs; mais il ne put retenir ses larmes, lorsqu'on lui fit une insulte si absurde : tant les esprits sont foibles quand ils se départent de la raison ! Y a-t-il donc sujet de s'offenser lorsqu'on contrefait notre façon de parler, notre démarche, quelque défaut du corps ou de la langue ? Est-ce que ces défauts deviennent plus frappans, lorsqu'un autre les contrefait, que lorsque nous les montrons nous-mêmes ? Quelques personnes souffrent avec peine qu'on parle de leur âge, de leurs cheveux blancs, et d'autres choses qui font l'objet des vœux de la plupart des hommes. D'autres sont très-

(1) Le texte porte : *vervecem marinum* ; chez les Romains, *vervex*, brebis, désignoit un *stupide*, un *imbécille*, un *sot*.

choqués lorsqu'on leur reproche leur pauvreté, quoiqu'on se la reproche à soi-même dès qu'on cherche à la cacher. L'on ôte aux railleurs et aux impertinens tout sujet de se moquer, ou de faire des affrons, lorsqu'on commence à se railler soi-même. On ne fait par rire les autres, quand on rit de soi tout le premier. On dit que Vatinius, homme né pour être un objet de haine et de ridicule, étoit un bouffon agréable par ses bons mots : il plaisantoit lui-même sur ses pieds goutteux et sur les cicatrices de sa gorge : par-là il sut se mettre à couvert des railleries de ses ennemis, qui étoient en plus grand nombre que ses infirmités, et surtout des plaisanteries de Cicéron. Si un effronté, après avoir perdu toute honte, a pu se comporter de cette manière, pourquoi celui qui s'est occupé d'études honnêtes et de la sagesse, n'obtiendroit-il pas un pareil avantage ? Joignez à cela que c'est une sorte de vengeance d'enlever à ceux qui voudroient insulter, le plaisir de le faire. En effet, on leur entend dire, *que je suis malheureux ! il ne m'a point compris.* Tant il est vrai que le fruit d'une in-

sulte consiste dans le sentiment d'indignation qu'elle excite dans celui qui l'éprouve. D'ailleurs, celui qui insulte ne peut manquer de rencontrer tôt ou tard quelqu'un qui vous venge de lui.

CHAPITRE XVIII.

ON dit que Caligula, parmi les vices sans nombre dont il étoit rempli, quoiqu'il prêtât plus que personne à la raillerie, se plaisoit singulièrement à tourner en ridicule tous ceux que quelque défaut en rendoit susceptibles. Il étoit d'une pâleur qui annonçoit sa démence, il avoit sous un front ridé des yeux enfoncés et louches; sur sa tête chauve on ne voyoit qu'un petit nombre de cheveux d'emprunt, qui ne servoient qu'à montrer sa difformité. Joignez à cela un col hérissé de poils, des jambes grêles, des pieds énormes. Je ne finirois pas si je voulois rapporter les sarcasmes qu'il débitoit contre ses pères, ses ancêtres, et contre tous les Ordres de l'Etat: je ne parlerai que de ceux qui furent cause de sa perte. Il avoit parmi ses amis du

premier ordre (1) Valérius Asiaticus, homme fier, et très-peu disposé à souffrir une insulte. En plein souper, c'est-à-dire, au milieu d'une assemblée nombreuse, ce Prince lui dit, à très-intelligible voix, la façon dont sa femme se comportoit au lit. Grands Dieux! comment un mari peut-il entendre ces détails? comment un Prince a-t-il pu les savoir, et pousser l'impudence jusqu'à raconter, je ne dis pas à un homme Consulaire, à un favori, mais à un mari, le crime commis avec sa femme, et le dégoût qu'il avoit conçu pour sa personne! Cheréas, Tribun des soldats, quoique homme de courage, avoit une voix efféminée; lorsqu'il venoit prendre l'ordre de l'Empereur, celui-ci lui donnoit pour mot du guet, tantôt *Vénus*, tantôt *Priape*, voulant par-là lui reprocher sa mollesse peu convenable à un homme de guerre, tandis que ce Prince lui-même portoit des habits d'é-

(1) *Voyez* sur ce qu'on appelloit parmi les Romains, *les amis du premier et du second ordre* : primæ et secundæ admissionis, ce que j'ai dit dans une note sur le Traité de la *Clémence*, liv. 1, chap. 10, tom. 4, p. 380 et suiv.

toffes transparentes, des chaussures de femmes, des brasselets. Il força donc ce Tribun à se servir de son épée, pour se délivrer du soin de prendre l'ordre; il fut le premier des conjurés qui porta la main sur le Prince : d'un seul coup il lui fendit la tête; ensuite il fut accablé par les épées de ceux qui eurent à venger les injures publiques et particulières; mais le massacre commença par un homme qui avoit paru sans courage.

D'un autre côté, ce même Prince, si prompt à offenser les autres, prenoit tout pour des insultes, et n'en pouvoit supporter aucune. Il se mit en fureur contre Herennius Macer, pour l'avoir appellé *Caius*, par son nom de famille. Un (1) Primipilaire ne l'appella pas non plus impunément *Caligula*, nom qui lui avoit été donné dans les camps où il étoit né, où l'on avoit coutume de l'appeller le *nourrisson des Légions* (2), et sous lequel il étoit le plus connu des soldats :

(1) On appelloit ainsi le premier Centurion d'une Légion.

(2) *Voyez* ci-dessus le Traité de la *Brièveté de la Vie*, chap. 17, note 1, pag. 348 *de ce volume*.

mais pour lors ayant chaussé le cothurne, il regardoit le nom de *Caligula* comme une insulte, un sobriquet.

Ainsi lorsque nous négligerons de nous venger d'une injure, nous pourrons nous consoler par l'idée qu'il se trouvera quelqu'un qui pourra châtier l'insolent qui nous insulte : en effet, les gens de ce caractère ne se contentent pas d'insulter une personne seule, et pour une fois. Mais prenons plutôt pour modele ceux dont nous louons la patience : imitons Socrate, qui (1) écouta et supporta tranquillement les sarcasmes lancés publiquement contre lui dans des comédies, et qui n'en rioit pas moins que lorsque sa femme Xantippe répandit sur lui une eau immonde. On reprochoit à Antisthene d'être né d'une mère Thrace ou Barbare, il répondit que la mère des Dieux étoit bien née sur le mont Ida.

(1) Socrate assista à la représentation de la comédie des *Nuées*, dans laquelle Aristophane, ce vil et lâche bouffon le tournoit en ridicule d'une manière si indécente, et préparoit lentement le poison qu'Anytus et Mélitus devoient bientôt lui envoyer au nom de ses concitoyens superstitieux et ingrats.

Chapitre XIX.

Ne nous engageons point dans des querelles et des combats : éloignons-nous des disputes, méprisons tout ce que peuvent dire de nous des imprudens, et demeurons convaincus qu'il n'y a que des hommes de cette espece qui puissent nous faire injure. Les honneurs et les insultes du vulgaire doivent être mis au même rang; il ne faut ni se réjouir des uns, ni s'affliger des autres ; sans cela la crainte ou le chagrin nous feroient omettre les choses les plus importantes. Nous négligerions nos devoirs publics et particuliers, c'est-à-dire, les choses les plus avantageuses pour nous, si, comme des femmes, nous allions nous tourmenter de la crainte des mauvais discours qu'on peut tenir sur notre compte. Si nous nous irritons contre des hommes puissans, nous risquons de faire éclater notre ressentiment par une liberté peu retenue. Mais la liberté ne consiste pas à ne rien supporter : elle consiste à se mettre au-dessus des injures, à se rendre tel que l'on puisse tirer

de soi seul tous ses plaisirs, et à repousser toutes les choses extérieures, afin de n'avoir point à passer sa vie dans la crainte du ridicule et des discours de tout le monde. En effet, qui est-ce qui n'est pas en état de faire une insulte, si nous admettons une fois qu'il puisse la faire ? Mais le Sage et le disciple de la Sagesse n'emploieront pas les mêmes remedes : car il faut faire entendre aux hommes imparfaits, et qui se reglent encore sur l'opinion du Public, qu'ils sont destinés à recevoir des insultes et des injures.

Tous les maux sont moins fâcheux pour ceux qui s'y attendent. Plus un homme est distingué par sa naissance, sa réputation, ses richesses, plus il doit montrer de courage, et se souvenir que c'est au premier rang de l'armée que l'on place les plus grands soldats : il doit regarder les affronts, les outrages, l'opprobre et toutes les autres especes d'insultes, comme le cri des ennemis, comme des traits qui partent de loin, comme des pierres qui ne font qu'un vain bruit lorsqu'elles viennent frapper les casques. Quant aux injures, il doit les sup-

porter sans quitter son rang, sans être abattu, et comme des coups, dont les uns s'arrêtent sur les armes, et les autres vont jusqu'au corps. Il est honteux de céder, lors même qu'on vous presse, et qu'une force ennemie vous accable. Conservez donc toujours le poste où la Nature vous a placés. Vous me demanderez, quel est ce poste? c'est celui d'homme.

Mais le Sage consommé a des ressources toutes contraires : vous êtes encore aux mains, tandis qu'il a déja remporté la victoire. Ne vous opposez point à votre bien-être ; et jusqu'à ce que vous soyez parvenus à la vérité, nourrissez dans vos ames un espoir si glorieux ; ouvrez vos cœurs à des leçons plus salutaires ; prenez des opinions saines, et formez des vœux plus nobles. Il est de l'intérêt de tout le genre humain qu'il y ait quelque homme invincible, contre lequel la fortune ne puisse rien.

Fin du Traité de la Constance du Sage.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR,

Sur le Traité suivant.

POLYBE étoit un des Affranchis de l'Empereur Claude. Séneque lui adressa cette Consolation, au commencement de la troisième année de son exil en Corse, où il fut relegué l'an de Rome 794. Ce Philosophe étoit alors âgé d'environ 39 ans, et n'avoit encore composé que deux Traités, la *Consolation à sa mère* et celle *à Marcia*. C'est du moins l'opinion des Critiques qui comptent cette Consolation à Polybe, comme le troisième de ses Ouvrages dans l'ordre chronologique. Ce Polybe étoit un homme très-instruit, et qui occupoit à la Cour de Claude un emploi fort considérable, puisqu'il étoit Secrétaire d'État. On ne doit pas être étonné que Séneque qui connois-

soit le pouvoir de cet affranchi sur l'esprit de Claude, et qui avoit avec raison plus de confiance dans l'humanité et la commisération d'un Ministre éclairé, et homme de Lettres lui-même, que dans celles des Courtisans ordinaires, la plupart sans pitié pour les malheureux dont ils n'ont plus rien à craindre ni à espérer; on ne doit pas être étonné, dis-je, que Séneque ait cherché à se concilier adroitement la bienveillance de Polybe, et à s'en faire un appui auprès de l'Empereur. Cette conduite n'a rien de repréhensible, même quand Séneque auroit un peu exagéré le mérite de son Protecteur, ce dont nous n'avons aucune preuve. Mais ce qui paroît moins facile à justifier, c'est que, dans cette même Lettre, où il entreprend de le consoler sur la mort de son frère, il prodigue à Claude qu'il n'aimoit, ni n'estimoit, des flatteries outrées, et d'autant plus

ridicules, que ce Prince imbécille ne rachetoit ses vices par aucune vertu. Les ennemis de Séneque lui ont reproché ces louanges excessives données à un Tyran, dont la vie publique et particulière inspirent autant de haine que de mépris. Mais ces reproches spécieux sont beaucoup trop sévères, et peut-être même injustes. Pour juger Séneque, il faut se placer en idée dans la situation où il se trouvoit alors. Il avoit perdu, la première année de son exil, sa femme et son fils, ces objets si doux, si intéressans pour une ame sensible, qui multiplient et resserrent plus fortement encore les liens qui nous attachent à la vie : il étoit éloigné, depuis près de trois ans, d'une mère inconsolable de sa perte, et qu'il regrettoit sans cesse; de ses frères qu'il aimoit tendrement, et auxquels il étoit également cher; de Rome, qu'il regardoit avec raison comme sa patrie; de

ses amis, dont les conseils, la société et les exemples lui étoient si utiles. Malheureux, isolé, solitaire, privé de toutes les douceurs, de tous les objets, de toutes les consolations qui pouvoient adoucir la rigueur de son sor; relégué dans une isle sauvage; où il se voyoit, pour ainsi dire, abandonné de la Nature entière, et où il n'avoit pour témoins de ses plaintes que les rochers élevés et inaccessibles de la Corse; entouré de Peuples barbares, avec lesquels il n'avoit rien de commun, pas même la langue; enfin accablé de tristesse, de maux et d'ennuis, et ne voyant rien autour de lui qui pût remplir le vuide affreux de son cœur, et l'arrêter au bord du précipice, il perdit courage, et devint pusillanime et foible, parce que le malheur, quand il est extrême et continu, finit par briser entiérement le ressort de l'ame (1) même la plus

(1) *Dolor omnia cogit*, dit-il lui-même, dans une de ses plaintes sur son exil.

forte.

forte. Son imagination s'échauffa ; il se crut proscrit, oublié, perdu, et il fit alors un dernier effort pour obtenir son rappel. Mais, trop habile politique pour dire à un Courtisan du mal de son Maître ; espérant d'ailleurs que Polybe feroit lire à Claude la lettre de consolation qu'il lui écrivoit ; il fit honneur à l'Empereur de tous les événemens heureux de son regne, et lui prodigua sans retenue des éloges, parmi lesquels il y en a même d'assez adroits, pour flatter un Prince plus fin et plus spirituel que Claude. Il ne s'agit pas de savoir s'il n'eût pas mieux valu supporter avec fermeté ce revers de fortune, et opposer un front calme et serein aux coups de l'adversité, que de se laisser ainsi abattre par le malheur, de solliciter la faveur d'un Prince qu'il méprisoit, et d'encenser une idole qu'il auroit voulu fouler à ses pieds. Il est certain qu'il y auroit eu plus de gran-

deur d'ame à souffrir et à se taire : mais il s'agit de savoir si ceux qui blâment si hautement la conduite de Séneque à cet égard, placés dans les mêmes circonstances que lui, auroient montré plus de courage et de force d'esprit ; et si la Nature humaine est capable de l'effort qu'ils exigeoient de ce Philosophe. Le Chancelier Bacon dit quelque part, que l'homme de bien ressembloit aux parfums, dont on n'obtenoit une odeur délicieuse qu'en les broyant. Cela est vrai ; mais il ne faut pas broyer l'homme trop long-temps, parce qu'il n'a qu'un certain degré de force et de courage, et que sa patience diminue à mesure que la fin de sa peine s'avance : Séneque, dans la première année de son exil, écrit la Consolation à sa mère, qui est un chef-d'œuvre de raison, de philosophie et de sentiment ; et trois ans après, ce même Séneque

compose la Consolation à Polybe. D'ailleurs ce n'est pas dans sa patrie, sous les yeux de ses parens, de ses amis, de son Souverain, lié de toutes parts par les chaînes invisibles de l'honneur et du devoir, environné d'objets dont la présence éleve l'ame, inspire le mépris des dangers et de la mort, et semble dire à un citoyen ; *sois juste, vertueux, magnanime, et nous rendrons témoignage de toi*, qu'il est difficile d'être constamment un grand homme, même dans l'oppression et chargé de fers : c'est en exil, et sur-tout après trois ans d'exil, dans un pays barbare et presque inhabité, qu'il est rare et peut-être impossible de conserver le même caractère, le même courage, la même fermeté, les mêmes goûts, les mêmes talens, la même émulation, le même enthousiasme pour la vertu, en un mot, la même manière de voir, de

penser, de sentir et d'agir. On perd presque toujours, dans un long exil, toutes les grandes qualités qu'on y avoit portées : insensiblement la tête s'affoiblit, l'imagination s'éteint, l'esprit devient paresseux ; on n'a ni la force de penser, ni le desir de connoître et de s'instruire ; il ne reste plus qu'une seule passion, celle de la liberté, qui s'accroît, se fortifie et s'alimente, pour ainsi dire, de toutes celles qu'on a perdues. Il n'est donc pas étonnant que Sénequ ait subi l'influence nécessaire d'une cause aussi active que celle dont je parle. Plaignons-le d'en avoir éprouvé les funestes effets ; mais ne lui en faisons pas un crime : n'exigeons point des hommes une perfection que la Nature humaine ne comporte pas. Laissons l'Envie remuer les cendres des morts, chercher avec une curiosité indécente dans la vie des grands hommes les fautes qu'ils ont

pu commettre, et se consoler de sa médiocrité, en les exagérant à ses propres yeux, et à ceux des autres. Pour nous, plus justes, plus humains et plus tolérans, ne voyons les écarts et les erreurs des hommes célebres anciens et modernes, qu'avec cette indulgence qui convient si bien à des êtres remplis de foiblesses et d'imperfections. Les Poëtes ont dit qu'Achille n'étoit vulnérable qu'au talon. Achille, selon l'observation ingénieuse et fine d'un des plus illustres Philosophes de ce siecle, est ici le symbole de tous les hommes extraordinaires. Quelque parfaits qu'ils aient été, quelque effort qu'ils aient fait pour s'élever au-dessus de la condition humaine, il leur est toujours resté un endroit vulnérable et mortel; et c'est toujours un Paris, quelque ame vile, basse et lâche, qui le découvre.

J'ai parlé jusqu'ici, dans la suppo-

sition que cette Consolation à Polybe étoit véritablement de Séneque ; mais je ne dois pas laisser ignorer que Dion Cassius semble insinuer que l'Ouvrage de ce Philosophe ne subsiste plus. En effet, cet Historien dit expressément dans ce passage, que Séneque, honteux dans la suite d'avoir écrit la lettre à Polybius, l'effaca. *Quem tamen pudore postea ductus, stylo verso delevit* : ce qui signifie : *qu'il en retira toutes les copies qu'il put rassembler.* (lib. 61 , cap. 10.) Si ce fait, attesté par un ennemi même de Séneque, est vrai, on peut, ce me semble, en conclure, ou que la Consolation à Polybe, attribuée aujourd'hui à Séneque, est l'ouvrage de quelque Écrivain obscur, jaloux de la gloire de ce grand homme, qui aura tâché d'imiter son style, et qui aura même employé plusieurs de ses pensées ; ou que cet écrit, adressé

directement à Polybe, et qui paroît même être une lettre de confiance que Sénèque n'a jamais eu dessein de rendre publique, a été altéré, interpolé et corrompu en cent endroits divers par l'infâme Suilius, ou par quelque autre calomniateur également méprisable. Juste-Lipse n'est pas fort éloigné de ce sentiment : après avoir dit qu'il a douté plus d'une fois que la Consolation à Polybe fût de Sénèque, et qu'il a été tenté de la rejetter du nombre de ses Ouvrages, il ajoute que, s'il en est l'Auteur, ceux qui ont tiré cet écrit de l'obscurité, qui l'ont publié et peut-être même corrompu, ne peuvent avoir été que des ennemis et des détracteurs de ce grand homme. *Quæ in Consolatione ad Polybium abjectè nimis et demissè scribuntur : et an à nostro Seneca ?* DUBITARE NON SEMEL SUBIIT, ET PAENE ABDICARE. *Quomodocumque*,

homo fuit : *et* ILLUD CERTE SCRIPTUM NON NISI INIMICI PROTRAXERUNT, *et* PUBLICARUNT : FORTASSE ET MACULARUNT. Lipsius, *in Vitâ Senecae*, cap. 5.

CONSOLATION

A POLYBE.

FRAGMENT (1)

DU CHAPITRE XX.

*** Les *édifices* ou *monumens* paroissent très-solides, si vous leur comparez nos corps; mais si vous faites attention qu'ils sont soumis aux loix d'une Nature qui détruit tout et qui ramene tout à son origine, vous reconnoîtrez qu'ils sont périssables. Comment en effet des mains mortelles feroient-elles quelque ouvrage immortel ? Les sept fameuses merveilles du monde, ainsi que les autres monumens plus merveilleux encore élevés par la

(1) Quelques Critiques ont cru que ce Traité qui commence au Chapitre XX.e, n'etoit que la continuation de celui de la *Briéveté de la Vie*; mais Juste-Lipse rejette, avec raison, cette conjecture, et pense qu'il manque très-peu de chose au commencement de cet Ouvrage pour le rendre complet. *Voyez* SENEC. *Variorum*, tom. 1, pag. 209.

vanité des temps postérieurs, seront un jour rasés jusqu'aux fondemens. Oui, sans doute, il n'est rien d'éternel : très-peu de choses sont de longue durée ; chacune se détruit à sa manière ; elle varie dans sa façon de finir. Tout ce qui a commencé doit avoir une fin. Quelques-uns menacent le monde de périr ; et, à les croire, cet univers qui renferme et les Dieux et les hommes, doit éprouver une dissolution générale, qui le replongera dans la confusion et les ténebres primitives. Qu'on aille présentement déplorer la perte de tant de personnages ; qu'on gémisse sur les ruines et les cendres de Carthage, de Numance, de Corinthe, ou de quelque autre ville plus mémorable par sa chûte ; puisque cet univers, qui n'a pas de lieu sur quoi tomber, doit un jour périr lui-même. Que quelqu'un après cela se plaigne de n'avoir pas été épargné par les destins, qui doivent un jour produire une catastrophe si terrible !

CHAPITRE XXI.

QUEL est l'homme assez vain, assez présomptueux pour vouloir être seul exempté des loix d'une nécessité par laquelle la Nature ramene tout à la même fin ? Qui prétendra soustraire sa maison à une destruction dont le monde entier est menacé ? C'est une très-grande consolation que de penser qu'il ne nous est rien arrivé de funeste que tous les hommes n'aient éprouvé avant nous, et que tous éprouveront après nous ; il me paroît que la Nature a rendu commun à tous le plus grand de ses maux, afin que l'égalité nous consolât de la rigueur du destin. Vous pourrez encore soulager votre douleur, si vous faites réflexion qu'elle vous est aussi inutile qu'à celui que vous regrettez. Vous ne voudrez pas prolonger une affliction infructueuse. Si la tristesse remédioit à quelque chose, je ne balancerois pas à répandre sur votre malheur toutes les larmes que les miens n'ont pas encore taries. Oui, je trouverois encore des pleurs dans ces yeux que mes chagrins domes-

tiques ont épuisés, s'ils pouvoient vous être de quelque utilité. Pourquoi cesser de gémir ? unissons nos plaintes ; je vais m'approprier vos peines, et parler en votre nom. O Fortune que tous les hommes accusent d'injustice, tu paroissois jusqu'ici t'être abstenue de nuire à ce grand personnage, à qui tes faveurs avoient procuré une telle vénération, que, par un bonheur bien rare, sa félicité étoit restée à couvert de l'envie ! Tu lui as donc causé la plus grande des douleurs que tu pusses lui faire sentir, à l'exception de la perte de César. Après l'avoir examiné, tu n'as vu que ce côté qui fût exposé à tes coups : quel autre mal aurois-tu pu lui faire ? lui enlever ses richesses ; il n'en fut jamais l'esclave : il les répand autant qu'il peut ; avec la plus grande facilité d'en amasser, il n'y trouve pas de plus grand avantage que de les mépriser. L'aurois-tu privé de ses amis ? tu savois que son caractère aimable l'eût mis à portée de remplacer aisément par d'autres tous ceux qu'il auroit perdus. Il est en effet le seul homme en crédit auprès du Prince, dont l'amitié me paroisse plus recherchée par choix

que par intérêt. Lui aurois-tu ravi sa considération ? elle est si solidement établie, que tu n'aurois pas même été en état de l'ébranler. L'aurois-tu privé de la santé ? tu n'ignorois pas que son esprit, nourri par l'étude des sciences, et en qui, pour ainsi dire, les connoissances sont innées, étoit affermi contre toutes les infirmités du corps. Lui aurois-tu ôté la vie ? en quoi aurois-tu pu nuire à un homme à qui la renommée a promis la plus longue durée ? ses éloquens ouvrages suffisent pour soustraire à la mort la meilleure portion de lui-même. Tant que l'on cultivera les Lettres ; tant que l'on verra fleurir la puissance de la langue latine et les graces de la langue grecque, il brillera parmi les hommes les plus illustres, qu'il a égalés par son génie, ou du moins, si sa modestie s'y réfuse, auxquels il s'est associé.

CHAPITRE XXII.

VOILA donc, ô Fortune ! le seul moyen que tu aies pu imaginer pour lui nuire ! Le mérite d'un homme est souvent un

motif qui te détermine à exercer indistinctement ta fureur si redoutable au milieu de tes bienfaits. Il t'en eût bien peu coûté de ne point outrager un personnage, auquel tu n'avois prodigué tes faveurs qu'avec connoissance de cause, et non aveuglément, selon ta coutume.

Joignons, si vous voulez, à ces plaintes le regret d'avoir vu enlever ce jeune homme au milieu des progrès qu'il faisoit dans ses études. Il méritoit de vous avoir pour frère, et vous méritiez bien vous-même de n'avoir point à pleurer un frère si digne de vous : tout le monde lui rend les mêmes témoignages ; on le regrette à cause de vous, mais on le loue pour lui-même. Il n'y avoit rien en lui qui ne méritât d'être approuvé de vous. Vous auriez eu de la tendresse, même pour un frère moins aimable, mais la vôtre a pu se déployer beaucoup plus librement sur un objet qui en étoit aussi digne. Il ne s'est prévalu de son crédit pour nuire à personne ; il n'a menacé personne du pouvoir de son frère : il avoit appris de vous à être modeste ; il vous regardoit comme l'ornement de votre famille, mais comme

un exemple difficile à suivre : il y a néanmoins réussi. Cruelle destinée ! qui ne rends point justice au mérite ! Votre frère s'est vu enlever, avant même de connoître son bonheur. Il faut que ma douleur ne soit pas assez forte, car rien n'est plus difficile que de trouver des mots pour exprimer une grande affliction. Plaignons-nous cependant, si nos plaintes peuvent servir à quelque chose. Qu'as-tu prétendu faire, Fortune injuste et cruelle ? T'es-tu donc si promptement repentie de tes faveurs ? quelle barbarie ! Tu as donc voulu te jetter entre des frères ; faire disparoître, par cet affreux revers, l'heureuse union dans laquelle ils vivoient ; troubler sans raison et détruire la félicité d'une famille, jeune encore, composée de frères incapables de dégénérer ? Ainsi l'innocence d'une vie toujours soumise aux loix, l'antique frugalité, la modération conservée dans la puissance et dans les places les plus élevées, un amour sincère et réfléchi pour les Lettres, une ame honnête et pure, ne servent de rien auprès de toi ? Polybe est dans le deuil : averti par la mort d'un frère, de la façon dont tu peux disposer

des autres, il est réduit à craindre pour ceux qui le consolent dans sa douleur. Quel funeste attentat ! Polybe est dans la tristesse : il s'afflige, même en jouissant de la faveur de César ! En l'attaquant dans ce moment, ô Fortune ennemie, tu as, sans doute, affecté de montrer que César lui-même ne peut garantir de tes coups.

CHAPITRE XXIII.

NOUS pouvons long-temps accuser le destin de rigueur ; mais nous ne pouvons pas lui faire changer ses arrêts : il est inexorable. Insensible à nos injures, à nos pleurs, à nos raisonnemens, il n'épargne et ne rend personne. Ménageons donc des larmes inutiles ; notre douleur serviroit plutôt à nous joindre à celui que nous pleurons, qu'à nous le ramener ; si elle nous tourmente, elle ne nous prête aucun secours : il faut donc s'en défaire promptement, et dégager notre ame de consolations vaines, et du plaisir amer qu'elle prend à s'affliger. Si la raison ne met fin à nos larmes, la fortune ne les fera

fera point cesser. Considérez tous les mortels, vous verrez qu'ils ont tous d'amples et de continuels sujets d'affliction. L'un est forcé par son indigence à travailler tous les jours; l'autre est tourmenté sans relâche par son ambition inquiete; un autre craint pour les richesses qu'il a tant desirées, et trouve un sujet de peines dans ce qui faisoit tout l'objet de ses vœux : un autre est tourmenté par le chagrin, un autre par le travail, un autre par la foule qui assiege son vestibule. L'un est très-fâché d'avoir des enfans, l'autre est affligé de les avoir perdus. Les larmes nous manqueront bien plutôt que les motifs d'en répandre. Ne voyez-vous pas le genre de vie que la Nature nous a promis, puisqu'elle a voulu qu'en naissant nous répandissions des pleurs ? C'est par-là que nous commençons en venant au monde ; ce début s'accorde parfaitement avec les années suivantes : c'est ainsi que nous passons la vie. Il faut donc que nous fassions modérément ce que nous devons souvent réitérer. En considérant tous les maux dont nous sommes menacés, si nous ne pouvons

cesser de nous affliger, il est bon de mettre nos larmes en réserve ; il n'y a rien que l'on doive plus ménager que les choses dont on doit faire un fréquent usage. Vous pourrez encore vous consoler, en songeant que votre douleur ne peut déplaire à personne plus qu'à celui qui en est l'objet : ou il ne veut pas que vous vous affligiez, ou il ne connoît pas votre affliction. Vous n'avez donc aucune raison pour vous livrer à une douleur inutile, si celui que vous regrettez l'ignore, et désagréable pour lui s'il en a connoissance.

CHAPITRE XXIV.

J'OSE hardiment assurer qu'il n'est pas sur toute la terre un seul homme qui prenne plaisir à vous voir répandre des larmes. Quoi donc! croyez-vous que votre frère ait pour vous des sentimens fâcheux, qui n'existent dans aucun homme? Pensez-vous qu'il demande ce qui peut vous nuire; qu'il exige que vous vous détourniez de vos occupations (1), des fonc-

(1) Il étoit Secrétaire de Claude pour les Belles-Lettres. *Super hos Polybium à studiis.* Fonction qui

tions de votre place, et des soins que vous devez à César? Vous ne pouvez le supposer; il vous aimoit comme un frère, il vous respectoit comme un père, il vous étoit attaché comme à son supérieur; il veut être regretté de vous, mais il ne veut pas faire votre tourment. A quoi sert donc de vous dessécher par une douleur dont votre frère, s'il en a connoissance, doit desirer la fin? S'il étoit question d'un autre frère, dont les dispositions fussent équivoques, je ne vous parlerois que d'une façon incertaine ou conditionnelle, et je vous dirois : si votre frère exige que vous éprouviez une affliction sans fin, et que vous répandiez des larmes continuelles, il ne mérite point les sentimens que vous avez pour lui : s'il ne l'exige pas, mettez fin à une douleur inutile à tous deux. Un frère dépourvu de tendresse fraternelle n'a pas droit d'être tant regretté; un frère tendre

répond assez exactement à celle de Lecteur de la Chambre et du Cabinet. *Voyez* SUET. *in Claudio*, cap. 28; mais il paroît par le Chapitre 26 de cette Consolation, que Polybe avoit encore auprès de Claude la place beaucoup plus importante de Secrétaire d'État.

ne voudroit pas l'être. Mais comme il s'agit d'un frère, dont l'affection vous a été si prouvée, vous devez être assuré que rien n'est plus douloureux pour lui, que de vous savoir dans l'affliction, ainsi que de se trouver la cause de vos peines, de voir, par une foiblesse indigne de vous, vos yeux se remplir et s'épuiser de larmes en sa faveur. Le meilleur moyen de faire cesser des pleurs si superflus, c'est de songer que vous devez donner à vos frères l'exemple de la force, pour supporter ce coup de la fortune. Comportez-vous comme les grands Capitaines, qui, après un échec, affectent de montrer de la gaieté, afin de cacher par-là leur mauvais succès sous l'apparence de la joie, de peur qu'en voyant le Chef consterné, le courage des soldats ne soit abattu. Faites ensorte que votre visage n'annonce plus votre douleur; et s'il se peut, bannissez-la totalement, ou du moins tenez-la renfermée au dedans de vous-même, et tâchez que vos frères suivent votre exemple : ils regarderont comme décent tout ce qu'ils vous verront faire; ils conformeront leur intérieur au vôtre : vous êtes fait pour être leur conso-

lateur ; mais vous ne pourrez mettre obstacle à leur affliction, tant que vous vous y livrerez vous-même.

CHAPITRE XXV.

VOUS pouvez encore empêcher votre douleur d'éclater d'une façon excessive, si vous faites attention que vos actions ne peuvent se dérober aux regards du public : avec l'approbation universelle, vous êtes chargé d'un très-grand rôle ; vous devez répondre à la haute opinion que l'on a de vous. Vous êtes environné d'une foule de gens qui, en vous consolant, épient votre intérieur ; ils examineront la force d'ame que vous opposerez à vos chagrins ; ils voudront voir si vous savez supporter l'adversité avec autant de courage, que vous avez montré de sagesse dans l'usage de la prospérité : on observe tous vos regards. Tout est permis à ceux qui sont à portée de cacher leurs passions : pour vous vous n'êtes point maître de votre secret, la fortune vous a placé au grand jour. Tout le monde sera instruit de la manière dont vous vous serez comporté

dans cette funeste occasion : on saura si aussi-tôt que vous avez été frappé (1), vous avez rendu les armes, ou si vous avez tenu bon. Déja depuis long-temps la bienveillance de César et vos talens vous ont porté à des places élevées, il ne doit y avoir rien de bas et de vulgaire dans votre conduite. Est-il rien de plus abject et de plus efféminé que de se laisser consumer par la douleur ? Quoique la perte soit égale pour tous, il ne vous est pas permis d'en agir comme vos frères. L'opinion que l'on a de vos talens et de vos mœurs, vous interdit bien des choses. On attend, on exige de vous une conduite distinguée : si vous eussiez voulu que tout vous fût permis, vous n'auriez pas attiré sur vous les regards du public ; vous êtes maintenant obligé de tenir les engagemens que vous avez pris. Ceux (2) qui louent et

(1) Séneque emploie ici une métaphore empruntée des combats des Gladiateurs.

(2) J'ai suivi ici en partie la leçon de l'*Editio princeps*, qui met un point après *promisisti*, et qui commence la phrase suivante par *omnes* ; c'est à-peu-près la correction que Juste-Lipse propose dans sa note sur ce passage.

publient les productions de votre génie, n'ont pas besoin de votre fortune, ils ont besoin des qualités de votre esprit, dont ils sont les gardiens. Vous ne devez donc rien faire qui soit indigne d'un homme sage et éclairé, afin que personne ne se repente de vous avoir admiré. Il ne vous est point permis de pleurer sans mesure; il ne vous est pas même permis de prolonger votre sommeil jusqu'au jour, de vous soustraire au tumulte des affaires en cherchant le repos de la campagne, de vous soulager de la fatigue que vous cause un emploi pénible, par des voyages de plaisir, de distraire votre esprit par des spectacles variés, ni de disposer de la journée à votre volonté.

CHAPITRE XXVI.

En un mot, bien des choses permises à des particuliers obscurs, ne le sont pas pour vous: une grande fortune est une grande servitude. Vous n'êtes le maître d'aucune de vos actions; vous êtes fait pour écouter tant de milliers d'hommes, vous avez tant de requêtes à recevoir:

vous devez fortifier votre esprit afin d'être en état de mettre avec ordre sous les yeux d'un très-grand Prince, les affaires accumulées que l'univers rassemble dans vos mains. Non, je le répete, il ne vous est point permis de pleurer, afin de pouvoir écouter ceux qui pleurent; vous devez sécher vos larmes, ainsi que celles de ceux qui, dans leur détresse, implorent les bontés du plus clément des Empereurs. Occupez-vous de César, ce ne sera pas le remede le moins efficace de vos peines; songez à la fidélité qu'exige de vous sa bienveillance, aux soins que vous lui devez. Vous comprendrez alors qu'il ne vous est pas plus permis de ployer sous le poids qu'à l'Atlas de la fable, qui portoit le monde sur ses épaules. Par la même raison, César qui peut tout, ne doit pas tout se permettre. Sa vigilance met toutes les familles en sûreté, son travail assure le repos de tous, son application assure les plaisirs de tous, ses occupations procurent à tous la faculté de ne rien faire. Depuis que César a consacré son temps à l'univers, il s'est arraché à lui-même : semblable aux astres

toujours en mouvement pour décrire leur course, il ne peut jamais s'arrêter, ni disposer d'aucune partie de son temps. A bien des égards vous êtes dans la même nécessité ; il ne vous est permis, ni de songer à vos propres intérêts, ni de suivre vos goûts. Tant que César exerce son pouvoir sur la terre, vous ne pouvez vous livrer, ni au plaisir, ni à la douleur, ni à aucune occupation étrangère.

Vous vous devez tout entier à César : ajoutez à cela que puisque, selon vous, César vous est plus cher que votre vie, vous n'êtes plus en droit de vous plaindre de la fortune, tant que César jouit de la santé. Ce Prince en sûreté, tous les vôtres sont bien ; vous n'avez rien perdu : non seulement vous devez sécher vos pleurs, mais encore montrer un front serein. C'est dans César que doivent se concentrer tous vos vœux, il doit vous tenir lieu de tout : vous vous rendriez coupable d'une ingratitude, dont vous êtes bien éloigné, si, tant que César sera content, vous vous permettiez de déplorer votre sort.

Je puis encore vous indiquer un re-

mede qui ne sera pas plus puissant, que vous pourrez appliquer avec plus de facilité : c'est lorsque vous rentrerez chez vous, que vous aurez à craindre la tristesse : tant que vous pourrez contempler votre Divinité, elle ne trouvera point d'accès auprès de vous, César vous occupera tout entier ; mais lorsque vous le quitterez, c'est alors que la douleur saisira l'occasion de vous attaquer au sein de la solitude, ou voudra se glisser peu-à-peu dans votre ame reposée. Tâchez donc de ne jamais manquer d'occupations : les lettres que vous cultivez, et que vous avez si long-temps et si constamment chéries, vous feront alors éprouver leurs douceurs ; les Muses vous réclameront comme un Pontife dévoué à leur culte. Vous aurez la compagnie d'Homère et de Virgile, à qui le genre humain a autant d'obligations que vous en ont tous les hommes, et sur-tout ces Poëtes, que vous avez fait connoître à à bien plus de lecteurs, que ceux pour lesquels ils ont écrit (1). Tout le temps

(1) Juste-Lipse conjecture que Polybe avoit traduit Homère en latin, et Virgile en grec.

que vous leur accorderez, vous mettra vous-même à couvert. C'est alors que vous pourrez recueillir les actions de César, afin de publier aux siecles futurs les hauts faits dont vous aurez été témoin ; ce Prince vous fournira lui-même le sujet et le modele d'une histoire, ainsi que la façon de l'écrire.

CHAPITRE XXVII.

JE n'ose pas aller jusqu'à vous exhorter à composer, avec vos graces ordinaires, des fables et des apologues dans le goût d'Esope, genre d'ouvrage sur lequel les Romains ne se sont pas encore essayés (1). Je sens pourtant qu'il est difficile que votre esprit, si vivement ébranlé, puisse si promptement se livrer à un travail trop gai ; cependant, lorsque détaché d'études plus sérieuses, vous pourrez consentir à vous amuser de ces objets moins

(1) Il est étrange que Séneque prétende que les Romains ne s'étoient pas exercés dans le genre des Fables ; celles de Phedre devoient lui être connues.

graves, ce sera pour vous une preuve que votre ame, rendue à elle-même, se sera fortifiée. Les études sérieuses serviront, par l'importance des choses, à distraire votre esprit malade et en guerre avec lui-même : il ne pourra traiter des sujets plus enjoués, que lorsqu'il aura repris toute sa consistance. Il faut donc commencer par l'exercer sur des objets graves, et ensuite l'adoucir par des objets plus rians.

Ce sera encore pour vous un grand soulagement de vous demander souvent à vous même, est-ce pour moi que je m'afflige, ou pour celui qui n'est plus ? Si c'est pour moi, je n'ai pas droit de me faire un mérite de ma sensibilité ; la douleur n'est excusable, que lorsqu'elle est honnête : mais quand elle n'a pour objet que l'intérêt personnel, elle n'est plus l'effet de la tendresse ; rien n'est moins convenable à un homme de bien, que de calculer son intérêt lorsqu'il a perdu son frère. Si c'est pour lui que je m'afflige, il faut supposer de ces deux choses l'une : si les morts sont privés de tout sentiment, j'en conclurai que mon frère est échappé à

toutes les incommodités de la vie, qu'il est rentré au même lieu où il étoit avant de naître, et qu'exempt de tout mal, il ne craint, ne desire, ne souffre rien : quelle folie de m'affliger sans fin pour quelqu'un qui ne peut plus souffrir ! Mais si les morts ont encore du sentiment, je dirai que l'ame de mon frère, délivrée d'une longue prison, a recouvré enfin sa liberté et ses droits ; elle jouit du spectacle de la Nature entière ; et, d'un lieu plus élevé, elle considère au-dessous d'elle les choses humaines, et contemple de plus près les choses divines, dont elle avoit voulu en vain se faire des idées. Pourquoi donc me tourmenter par le regret d'un frère qui est heureux, ou qui n'est rien ? S'il est heureux, le pleurer seroit l'effet de l'envie ; s'il n'est plus rien, ce seroit folie.

Chapitre XXVIII.

Seriez-vous touché de ce que votre frère a été privé des grands avantages et des biens dont il étoit entouré ? Mais lorsque vous songerez qu'il a perdu bien

des choses, vous devez penser aussi qu'il en est un plus grand nombre qu'il n'a plus lieu de craindre. Il ne sera plus tourmenté par la colère ; les maladies ne pourront plus l'attaquer ; il ne sera plus en proie aux soupçons, ni dévoré par l'envie, cette passion qui s'irrite du bonheur et de l'avancement des autres ; il ne sera plus agité de terreurs ; il ne s'inquiétera plus de la légèreté de la fortune qui se plaît à transporter rapidement à d'autres les présens qu'elle a faits. Si vous calculez bien, vous trouverez qu'il a plus gagné que perdu. Il ne jouira, ni de l'opulence, ni de son crédit, ni du vôtre ; il ne recevra pas de bienfaits, et n'en fera pas éprouver aux autres. Croyez-vous qu'il soit malheureux pour avoir perdu ces avantages, ou qu'il soit heureux pour ne pas les desirer ? Croyez-moi, on est plus heureux de se passer de la fortune, que de l'avoir à ses ordres. Tous ces biens dont l'éclat trompeur nous séduit, l'argent, les dignités, le pouvoir ; en un mot la possession de tous les autres objets qui excitent l'admiration et la cupidité des aveugles mortels, est accompagnée

de beaucoup de peines, et toujours vue avec envie ; elle accable ceux qu'elle décore, elle inquiete plus qu'elle n'est avantageuse, elle est incertaine et sujette à s'échapper : jamais on ne la peut saisir fermement : en effet, quand on n'auroit rien à craindre de l'avenir, on ne conserve jamais sans inquiétude une grande fortune. Si vous vous en rapportez à ceux qui approfondissent la vérité, la vie entière est un supplice. Jettés sur une mer profonde et toujours agitée, sujette à un flux et reflux alternatifs, tantôt nous sommes élevés, tantôt précipités, et sans cesse ballottés ; jamais nous ne pouvons nous fixer dans un endroit stable : nous sommes suspendus, nous flottons, nous nous heurtons les uns les autres ; souvent nous faisons naufrage, et toujours nous le craignons. Sur cette mer orageuse, exposée à de si fréquentes tempêtes, les navigateurs n'ont d'autre port assuré que la mort.

N'enviez donc pas le bonheur de votre frère, il repose, il est enfin en liberté, en sûreté, immortel ; César lui survit et toute sa famille ; vous lui survivez, ainsi

que ses frères. Il a quitté la fortune avant qu'elle eût cessé de le favoriser, lorsqu'elle étoit encore constante, lorsqu'elle répandoit sur lui ses dons à pleines mains : il jouit maintenant d'un ciel pur et sans nuages ; il a quitté un lieu bas pour s'élever jusqu'au séjour heureux destiné à recevoir les ames dégagées de leurs liens ; il les parcourt librement, il prend plaisir à contempler de-là toutes les beautés de la nature. Vous [vous trompez si vous croyez que votre frère soit privé de la lumière, il jouit d'une lumière plus heureuse et plus pure vers laquelle nous nous acheminons tous. Pourquoi déplorer son sort ? il nous a quittés pour prendre les devants.

CHAPITRE XXIX.

C'EST, croyez-moi, un grand bonheur, que de mourir au sein de la félicité : rien n'est assuré même pour toute une journée. Dans l'obscurité dont la vérité est enveloppée, qui pourroit décider si la mort a nui ou fait du bien à votre frère ? Juste comme vous l'êtes en tout, vous devez vous consoler par l'idée qu'en perdant

dant un tel frère, on ne vous a fait aucun tort, mais qu'un bienfait du sort vous a permis de jouir long-temps de sa tendresse et de ses soins. Il y a de l'injustice à ne pas laisser le bienfait à la disposition du donateur; il y a de l'avidité à ne pas regarder comme un profit ce qu'on a reçu, et à regarder comme une perte ce qu'on a rendu; il y a de l'ingratitude à croire qu'on nous fait tort, quand on cesse de nous procurer du plaisir; il y a de la folie à ne trouver d'avantage que dans les biens présens, à ne pas se contenter de ceux qui sont passés, à ne pas regarder ces derniers comme plus certains, parce qu'on n'a pas à craindre de les voir cesser. C'est renfermer ses plaisirs dans des bornes trop étroites, que de s'imaginer qu'on ne jouit que de ceux qu'on voit ou que l'on tient, et de compter pour rien ceux qu'on a goûtés. En effet tout plaisir nous quitte promptement, il passe, il s'écoule, il nous est enlevé, pour ainsi dire, avant d'être arrivé. Il faut donc porter son esprit sur le passé, et se rappeller tout ce qui nous a procuré du plaisir, il

faut y revenir souvent par la pensée : le souvenir des plaisirs dure bien plus long-temps que leur présence. Mettez donc au nombre de vos plus grands biens d'avoir eu un très-bon frère : ne songez pas que vous auriez pu le posséder plus long-temps, mais songez au temps que vous l'avez possédé. La Nature ne vous l'avoit pas donné, ainsi qu'à vos autres frères en toute propriété, elle n'avoit fait que vous le prêter ; elle l'a redemandé quand elle a voulu, elle a suivi ses loix, sans s'embarrasser si vous étiez rassasié de sa jouissance. Ne regarderoit-on pas comme très-injuste un homme qui s'affligeroit d'avoir payé une somme qu'on lui auroit prêtée, sur-tout si c'eût été sans intérêt ? La Nature a donné la vie à votre frère, ainsi qu'à vous : elle n'a fait qu'user de son droit en redemandant ce qui lui est dû, plutôt à l'un qu'à l'autre : elle n'est pas coupable en cela, puisqu'on sait à quelle condition elle prête ; mais l'esprit humain, dont les espérances sont sans bornes, oublie ce qu'est la Nature, et ne se souvient de son sort que quand il en est averti.

Réjouissez-vous donc d'avoir eu un frère si aimable; félicitez-vous d'en avoir eu l'usufruit, quoiqu'il ait moins duré que vous n'eussiez desiré. Songez que vous avez joui d'un grand plaisir, et qu'il étoit dans la nature humaine de le perdre. Il y a de la contradiction à s'affliger de n'avoir pu posséder un tel frère que peu de temps, et à ne pas se réjouir d'avoir pu le posséder. Mais dites-vous, il m'a été ravi d'une façon très-inopinée. Chacun est la dupe de sa confiance trop crédule : on oublie aisément la mort, tant qu'on possede ce qu'on aime. La nature nous prouve à tout moment qu'elle ne fait grace à personne ; nous voyons tous les jours passer devant nous les convois funebres des personnes connues et des inconnues, nous n'y faisons aucune attention ; et nous appellons inopiné ce qui, pendant toute la vie, nous est annoncé comme devant arriver. Il ne faut donc pas s'en prendre à l'injustice du sort : c'est notre folie insatiable que nous devons accuser, elle fait que nous nous indignons d'être forcés de sortir d'un séjour dans lequel nous n'ayons été admis que sous condition.

CHAPITRE XXX.

COMBIEN étoit plus juste ce sage (1) qui, lorsqu'on lui annonça la mort de son fils, fit cette réponse si digne d'un grand homme, *lorsque je l'ai mis au monde, je savois qu'il devoit mourir.* Il y a lieu de croire que le fils d'un tel père a dû mourir avec courage. Ce Philosophe n'apprit pas la mort de son fils comme une nouvelle : en effet qu'y a-t-il de nouveau à voir mourir un homme, dont toute la vie n'est qu'un chemin qui conduit à la mort? *Lorsque je l'ai mis au monde, je savois qu'il devoit mourir!* dit-il, il y ajouta ensuite une autre circonstance qui marquoit encore plus de sagesse et de fermeté :

(1) On donne communément ce mot au Philosophe Anaxagore; mais Juste-Lipse croit qu'on doit plutôt l'attribuer à Xénophon. Cet Historien offroit un sacrifice, lorsqu'on vint lui apprendre la mort de son fils Gryllus : à l'instant il ôta la couronne de dessus sa tête : mais, quand on eût ajouté qu'il avoit été tué en combattant courageusement, il la remit en disant : *je savois qu'il étoit mortel.* Voyez DIOGENE LAERCE, *in Xenophont.* lib. 2, segm. 54 et 55, et les Histoires diverses d'Elien, *lib.* 3, *cap.* 3.

je l'ai élevé pour cela. En effet nous sommes tous élevés pour mourir : quiconque est mis au monde est destiné à la mort ; ainsi réjouissons-nous de ce que la vie nous a été donnée, et soyons prêts à la rendre dès qu'elle nous sera redemandée : la mort saisira chacun de nous dans des temps divers, elle n'épargnera personne, notre esprit doit être préparé à la recevoir, il ne doit pas craindre une chose indispensable, il faut toujours attendre un moment incertain.

Vous rapporterai-je les exemples sans nombre de Généraux, de leurs enfans, d'hommes illustrés par des Consulats et des triomphes, qui ont été les victimes du destin inexorable ? des Rois ont disparu ainsi que leurs Royaumes, des peuples, des nations entières ont subi leurs detinées. Tous les hommes, et même tous les êtres, s'acheminent vers leur fin, mais elle n'est pas la même pour tous. Les uns perdent la vie au milieu de leur carrière ; les autres la perdent dès l'entrée même, tandis qu'elle se sépare avec peine de certains vieillards, qui chargés d'un long âge, sont fatigués

du poids de leur existence, et souhaiteroient de sortir de ce monde. Nous marchons tous vers le même but que nous atteignons à des époques différentes. Je ne sais s'il y a plus de folie à ignorer la loi qui nous condamne à mourir, ou s'il y a plus d'imprudence à refuser de s'y soumettre. Prenez les œuvres des deux grands Poëtes dont vous avez augmenté la célébrité par vos travaux ingénieux, et que vous avez traduits en prose sans leur rien faire perdre de leurs graces ; en effet par un effort très-difficile, vous avez fait passer d'une langue dans une autre toute leur élégance et toute leur énergie. Vous trouverez dans chaque livre de ces poëmes un grand nombre d'exemples des vicissitudes et des incertitudes de la vie humaine, des catastrophes lamentables, des sujets très-variés de répandre des larmes. Lisez ces choses avec la même vigueur que vous avez montrée, lorsque votre éloquence s'exerçoit dans de grandes affaires, et vous aurez honte de perdre courage, et de ne point agir d'une façon noble et conforme à vos discours. Ne vous mettez pas dans le cas de faire

demander à ceux qui admirent vos écrits, comment une ame si foible a pu produire des choses si sublimes et si fortes. Détournez plutôt vos regards d'un objet qui vous tourmente, pour les porter sur tant d'autres capables de vous consoler, portez-les sur des frères estimables, sur une épouse chérie, sur votre fils. La fortune jusqu'ici ne vous a point entamé par ce côté, il vous reste bien des objets propres à vous tranquilliser.

CHAPITRE XXXI.

NE souffrez pas qu'on blesse votre réputation, en disant qu'une seule cause a sur vous plus de pouvoir que tant de sujets de consolation : vous voyez que toutes ces personnes si chères, sont frappées du même coup que vous-même, elles ne peuvent vous prêter du secours qu'elles doivent attendre de vous ; moins elles ont de lumières et de force d'esprit, plus vous êtes obligé d'en montrer en résistant au malheur qui vous est commun avec elles. On doit trouver du soulagement à ses peines, quand on les partage

entre plusieurs ; en les divisant ainsi, vous en aurez une moindre portion à supporter. Je ne cesserai de vous montrer César : tant qu'il gouvernera la terre, et qu'il fera voir que l'Empire est bien mieux défendu par la bonté, que par les armes ; tant qu'il sera l'arbitre des choses humaines, vous n'avez pas lieu de craindre que vous vous apperceviez d'aucune perte ; vous trouverez en lui seul assez de ressources, assez de motifs de consolation. Prenez donc courage ; et toutes les fois que vos yeux se rempliront de larmes, arrêtez-les sur César : ils se sécheront en contemplant un Dieu si favorable, son éclat les fixera, et les empêchera de se porter sur aucun autre objet. Vous devez uniquement vous occuper de ce Prince que vous avez le bonheur de voir nuit et jour, et dont jamais vous ne détournez vos pensées : c'est son secours que vous devez implorer contre la fortune ; je ne doute pas, d'après la douceur et la bienveillance dont il donne des preuves à tous ceux qui lui appartiennent, qu'il n'ait déja trouvé des moyens d'adoucir votre plaie, et que par des bienfaits ac-

cumulés, il n'ait tâché de calmer votre douleur. Eh bien ! n'en eût-il rien fait, la vue seule de César, son idée même, ne doivent-elles pas suffire pour vous consoler ? Que les Dieux et les Déesses l'accordent long-temps à la terre, qu'il égale les hauts faits d'Auguste, qu'il vive plus que lui ! tant qu'il sera parmi les mortels, qu'aucuns des siens n'éprouve les atteintes de la mort, qu'il forme son fils à l'Empire de Rome, qu'il l'associe long-temps à sa puissance avant de l'avoir pour successeur ! Puisse le jour où sa maison le placera au rang des Dieux, être éloigné, et ne devenir un jour mémorable, que pour nos derniers neveux !

CHAPITRE XXXII.

O FORTUNE ! garde-toi de toucher à ce grand Prince ; ne lui fais sentir ton pouvoir que du côté le plus favorable : souffre qu'il guérisse les plaies du genre humain depuis long-temps malade ; permets qu'il rétablisse ce que la fureur de son prédécesseur a ébranlé ! Que cet astre, venu pour éclairer la terre plongée dans

les ténebres les plus profondes, répande à jamais son éclat ! qu'il pacifie la Germanie (1) ! qu'il nous ouvre l'entrée de la Bretagne (2) ; qu'il renouvelle les triomphes de son père (3), dont la clémence, qui constitue la principale de ses vertus, me fait espérer d'être spectateur ! Car ce Prince, en me précipitant dans la disgrace, n'a pas voulu me ravir l'espoir de m'en tirer un jour : bien plus, il ne m'a pas même précipité ; mais lorsque la fortune me poussoit, il a bien voulu me soutenir dans ma chûte ; et usant de sa clémence ordinaire, ses mains divines m'ont déposé très-doucement. Il a intercédé pour moi dans le Sénat, non content de m'accorder la vie, il l'a demandée pour moi. Qu'il

(1) Dans la première année de l'Empire de Claude, Servius Galba vainquit les Cattes, et P. Gabinius battit les Marses, et reprit une des aigles que les Romains avoient perdues dans la défaite de Varus.

(2) La troisième année de Claude, A. Plautius fut envoyé dans la Grande-Bretagne, où il remporta de très-grands avantages.

(3) Drusus qui avoit long-temps commandé en Germanie.

décide de mon sort ; sa justice lui fera connoître la bonté de ma cause, ou sa clémence l'y rendra favorable. Soit qu'il me reconnoisse pour innocent, soit qu'il veuille que je le sois, je regarderai sa décision comme un bienfait. En attendant, je trouve dans mes malheurs une grande consolation, en voyant la clémence de ce grand Prince se répandre sur l'univers ; comme elle a pu déterrer, dans le même coin où je suis enfoui, plusieurs infortunés qui y étoient depuis long-temps relégués, et les rendre à la lumière, je ne craindrai pas d'être le seul qu'elle oublie. Mais ce Prince connoît, mieux que personne, le temps d'exercer sa bonté sur chacun ; je tâcherai de mériter qu'il ne dédaigne pas de descendre jusqu'à moi. Heureuse votre clémence, ô César ! qui fait que, sous votre empire, les exilés jouissent eux-mêmes d'une vie plus tranquille que celle des hommes les plus distingués, sous Caligula ; ils ne sont point allarmés ; ils n'attendent pas la mort à chaque instant ; ils ne tremblent point à la vue de chaque vaisseau qui arrive : vous leur permettez de compter que les

fureurs de la fortune auront des bornes, d'espérer qu'il deviendra meilleur, et de se tranquilliser dans leur position actuelle. Les coups de foudre sont justes, quand ils sont respectés par ceux même qui ne ont été frappés.

CHAPITRE XXXIII.

CE Prince, qui est le consolateur de tous les hommes, a déja, si je ne me trompe, soulagé votre affliction, et appliqué à votre mal des remedes très-puissans; déja il vous a fortifié de toutes les manières; sa mémoire féconde a dû lui fournir tous les exemples capables de vous engager à vous calmer, déja il vous aura développé les préceptes des Sages, avec son éloquence accoutumée. Personne ne peut, mieux que lui, entreprendre de raisonner avec vous, ses discours, semblables à des oracles, doivent avoir un tout autre poids : son autorité divine est faite pour anéantir la force de votre douleur. Supposez donc qu'il vous parle en ces termes : » Vous n'êtes pas le seul » que la Fortune ait choisi pour vous

» porter un si grand coup : il n'est, et
» il ne fut jamais sur toute la terre de fa-
» mille où l'on n'ait versé des larmes. Je
» ne vous proposerai point d'exemples
» vulgaires, qui, quelque petits qu'ils
» soient, ne laissent pas quelquefois d'ê-
» tre étonnans. Je vous renverrai à nos
» fastes, aux annales publiques. Voyez
» tous ces portraits (1) qui remplissent

---

(1) Ces portraits étoient en cire, comme on le voit par ces vers de Juvénal :

Tota licet VETERES exornent undique CERÆ
Atria, nobilitas sola est, atque unica virtus.

Satyr. 8, *vers.* 19 *et* 20.

Séneque dit ailleurs que les vestibules des grands Seigneurs étoient ornés de ces bustes, d'une longue suite de noms, et de longues généalogies. *Voyez* de Benef. *lib.* 3, *cap.* 28. Les inscriptions qu'on mettoit au bas de ces portraits, contenoient les titres dont on avoit été décoré, et la liste de tout ce qu'on avoit fait de remarquable dans les différentes Magistratures qu'on avoit exercées ; mais ces inscriptions étoient souvent fausses ; et Tite-Live se plaint qu'elles avoient corrompu la vérité de l'Histoire. Selon lui, la contrariété qui se trouve entre les Historiens sur certains faits, vient de tant d'éloges funebres, et de titres d'honneur particuliers, où chaque famille songe à illustrer ses Ancêtres aux dépens de la vérité, leur attribuant les premières Magistratures de l'Etat, ou les plus mémorables événemens de l'Histoire.

» le vestibule des Césars ; ceux qu'ils re-
» présentent sont fameux par les mal-

» On ne peut douter, ajoute-il, que ce ne soit là une » source de la confusion qui se trouve quelquefois dans » les monumens publics ou particuliers : confusion d'au- » tant plus fâcheuse, que nous n'avons pas d'Auteurs » contemporains, sur le témoignage desquels on pourroit » compter ».

Vitiatam memoriam funebribus laudibus reor, FALSISQUE IMAGINUM TITULIS, dum familia ad se quæque famam rerum gestarum honorumque fallente mendacio trahunt. Indè certe et singulorum gesta, et publica monimenta rerum confusa. Nec quisquam æqualis temporibus illis Scriptor extat, quo satis certo Auctore stetur. TIT. LIV. *lib.* 8, *cap.* 40.

Cicéron, d'où il paroît que Tite-Live a pris cette réflexion, nous apprend qu'on mettoit dans ces sortes d'éloges plusieurs choses qui n'étoient jamais arrivées ; des triomphes imaginaires, un nombre exagéré de Consulats, de fausses généalogies, des Plébéiens tirés de leur ordre, pour faire passer des hommes de néant dans d'autres familles du même nom : et il prétend aussi que ces louanges outrées avoient rendu l'Histoire Romaine encore plus fautive.

His laudationibus historia rerum nostrarum facta est mendosior : multa enim scripta sunt in eis, quæ facta non sunt : falsi triumphi, plures Consulatus, genera etiam falsa, et à Plebe transitiones, cum homines humiliores in alienum ejusdem nominis infunderentur genus. CICERO *in Bruto*, cap. 16, *edit.* Joseph. Oliveti, *Paris*, 1740.

» heurs de quelques-uns de leurs parens.
» Il n'est aucun de ces grands person-
» nages, les ornemens de leurs siecles,
» qui n'ait été arraché aux vœux des
» siens, ou qui ne leur ait causé les plus
» vifs regrets. A quoi bon vous rap-
» peller un Scipion l'Africain, à qui la
» mort de son frère fut annoncée dans
» son exil ? Ce frère, qui avoit arraché
» son frère de la prison, ne put l'arra-
» cher des bras de la mort. Chacun vit
» que la tendresse fraternelle l'empêcha
» de se soumettre à l'équité des loix : le
» même jour où il avoit tiré son frère
» des mains du Sergent, il osa, quoi-
» que particulier, s'opposer au Tribun
» du peuple. Ce grand homme regretta
» son frère avec autant de vivacité qu'il
» en avoit mis à le défendre. Que vous
» dirai-je de Scipion Emilien, qui vit,
» presque en même-temps, le triomphe
» de son père (1), et les funérailles de
» ses deux frères ? Cependant ce jeune
» homme, à peine sorti de l'enfance,
» soutint cette destruction subite de sa

(1) *Voyez* ci-dessus la *Consolation à Marcia*, ch. 13, au texte et dans les notes, *tom. 4.*

» famille, arrivée en même-temps que » le triomphe de Paul Emile, avec la » force qui convenoit à un Héros né » pour le soutien de Rome et pour la » ruine de Carthage.

CHAPITRE XXXIV.

» A QUOI bon vous rappeller la mort » qui vint rompre l'union établie entre » les deux Lucullus? Pourquoi vous parler » des deux Pompées, à qui la Fortune » irritée ne voulut pas même accorder » la faveur de périr ensemble. Sextus » Pompée eut d'abord le chagrin de sur- » vivre à sa sœur, dont la mort (1) brisa » les liens d'où dépendoit le repos de » Rome; il survécut encore à son frère,

(1) Il y a dans plusieurs des faits cités ici par Sénèque, quelques inexactitudes historiques peu importantes, et sur lesquelles on peut consulter les notes de Juste-Lipse. S'il falloit relever toutes les méprises de cette espece répandues dans les Auteurs anciens et modernes, on feroit un gros livre très-sec, très-ennuyeux, et dont l'utilité, si l'on peut lui en supposer quelqu'une, ce que je n'ai pas le temps d'examiner, seroit au moins fort circonscrite.

que

» que la fortune ne sembloit avoir élevé
» que pour le précipiter comme son père.
» Néanmoins, après cette chûte, non
» seulement il résista à sa douleur, mais
» encore il eut le courage de faire la
» guerre. Il se présente une foule d'exem-
» ples de frères séparés par la mort; et
» même on en a vu très-peu vieillir ensem-
» ble. Il faudroit être privé de sens et
» de raison, pour se plaindre des pertes
» causées par la fortune, quand on sait
» qu'elle a pris plaisir à faire verser les
» larmes des Césars. Le divin Auguste
» perdit Octavie sa sœur bien aimée, et
» la Nature ne dispensa pas ce Prince,
» destiné à être placé au rang des Dieux,
» de la nécessité de pleurer. Il éprouva
» même des pertes de toute espece; la
» mort lui enleva le fils (1) de sa sœur,
» qu'il avoit désigné pour son succes-
» seur. En un mot, sans entrer dans le

(1) Marcellus, sur la mort duquel Virgile fit ces beaux vers, que tous les gens de goût savent par cœur, qu'Auguste et Octavie ne purent entendre autrefois sans verser des larmes, et qu'on ne lit pas même aujourd'hui sans se sentir vivement ému. *Voyez* l'Enéide, *liv.* 6, *vers.* 855 — 884.

» détail de toutes ses pertes, je me bor-
» nerai à dire qu'il perdit ses gendres,
» ses enfans et ses neveux. Pendant tout
» le temps de sa vie, personne n'a senti,
» plus que lui, qu'il étoit homme ; cepen-
» dant son grand cœur supporta des
» chagrins si cuisans. Le divin Auguste,
» vainqueur des nations étrangères, sut
» encore vaincre la douleur. Caius Cesar,
» fils adoptif et petit-fils d'Auguste mon
» oncle, dans les premières années de sa
» jeunesse perdit son cher frère Lucius,
» Prince de la Jeunesse comme lui, lors-
» qu'on se préparoit à la guerre contre
» les Parthes ; cette perte fit à son ame
» une plaie beaucoup plus profonde que
» celle dont son corps fut atteint (1) dans
» la suite : cependant il supporta ces deux
» accidens avec courage et résignation.
» Tibère, mon oncle, vit mourir dans
» ses bras mon père Drusus Germanicus,

(1) Une mort prématurée les enleva tous deux : le plus jeune, lorsqu'il alloit en Espagne commander les Légions ; et celui dont il est ici question, à son retour d'Arménie, d'où il rapporta une blessure qui lui avoit affoibli le corps et l'esprit. *Voyez* TACIT. *Annal. lib.* 1, *cap.* 3.

» son frère puîné, au moment où il venoit
» de pénétrer au centre de la Germanie,
» et de soumettre à l'Empire Romain les
» nations les plus féroces. Cependant il
» sut modérer sa propre douleur ainsi que
» celle des autres : il empêcha l'armée,
» non moins désolée qu'étonnée de cette
» perte, qui revendiquoit le corps de
» son Général, de lui faire des funé-
» railles militaires, et voulut que ses ob-
» seques se fissent suivant l'usage des
» Romains. Il crut qu'il falloit faire obser-
» ver la discipline, non seulement dans
» la façon de combattre, mais encore
» dans la façon de pleurer : il n'auroit
» pu contenir les larmes des autres, s'il
» n'eût commencé par contenir les siennes.

CHAPITRE XXXV.

» LORSQUE Marc-Antoine, mon ayeul,
» qui n'étoit inférieur à personne, si ce
» n'est à celui qui le vainquit, gouver-
» noit la République en qualité de Trium-
» vir, place dans laquelle il ne voyoit
» au-dessus de lui que ses deux Collegues,
» et tous les autres au-dessous, apprit

» que son frère avoit été tué. O Fortune
» cruelle, comme tu te fais un jeu du
» malheur des humains ! Dans le temps
» même où Marc-Antoine décidoit de
» la vie et de la mort de ses concitoyens,
» on conduisoit au supplice le frère de
» Marc-Antoine ; cependant il souffrit ce
» malheur avec la même fermeté qui lui
» avoit fait supporter tous les autres revers.
» Son deuil fut d'immoler vingt légions
» aux mânes de son frère. Mais, sans
» m'arrêter à d'autres exemples, et sans
» parler des funérailles de plusieurs de
» mes parens, dont mes yeux ont été
» témoins, la Fortune m'a deux fois (1)
» obligé de pleurer mes frères ; elle a
» trouvé deux fois qu'elle pouvoit me
» blesser sans me vaincre. J'ai perdu mon
» frère Germanicus : tout homme qui a
» quelque idée de la tendresse fraternelle,

(1) *Voyez* sur ce passage la note de Juste-Lipse. La vérité de l'Histoire est souvent altérée dans ce chapitre et dans le précédent ; mais ce n'est pas dans un ouvrage de déclamation, tel que celui-ci, qu'il faut la chercher. *Voyez* ce que j'ai dit des inexactitudes de Séneque à cet égard, dans la note 1, sur le chap. 34.

» doit savoir à quel point je l'ai chéri :
» cependant j'ai modéré mes sentimens
» de manière, qu'en remplissant les devoirs
» d'un bon frère, je n'ai rien fait qui
» ne fût convenable à un Prince ».

Figurez-vous donc, que le Père des citoyens vous rapporte ces exemples, afin de vous montrer que rien n'est assez sacré pour être à l'abri des coups de la Fortune, puisqu'elle a osé répandre le deuil dans la même famille où elle devoit prendre des Dieux. Que l'on cesse donc de s'étonner de ses injustices et de ses cruautés. Pourroit-elle traiter équitablement, ou avec douceur, les maisons des particuliers, puisque sa rage implacable a si souvent souillé, par des funérailles, les temples des (1) Dieux. Quand nous la chargerions d'injures, soit pour nous-mêmes, soit au nom du Public, nous ne la ferons pas

(1) Au texte : *pulvinaria*, ce qui signifie, pour parler simplement et sans figure : *la famille des Empereurs*. Tout le monde sait qu'on les déifioit après leur mort, et même pendant leur vie ; car il n'est aucun moyen de corruption dont la flatterie n'ait fait usage dans tous les temps, pour exalter la tête des Princes, pour leur faire croire qu'ils sont d'une autre espece que le

changer; elle s'endurcit contre toutes les prières et les (1) cérémonies : telle fut, et telle sera toujours la Fortune : son audace ne respecte et n'épargne rien; elle fera toujours éprouver ses ravages ordinaires; elle osera même, pour nuire, pénétrer dans les maisons où l'on n'entre que par des (2) temples; elle couvrira de

---

reste des hommes, et pour justifier par cette prétendue hétérogénéité, tous les excès où l'abus du pouvoir porte nécessairement. *Voyez* SUÉTONE, *dans la Vie de Caligula*, cap. 22.

(1) Le sens de ce mot s'éclaircit par un passage des *Questions Naturelles*, où Séneque dit que le destin ou la nécessité ne se laisse fléchir ni par les sacrifices, ni par l'immolation d'une brebis blanche. *Hanc si sacrificiis, et capite niveæ agnæ exorari judicas; divina non nosti.* Natur. Quæst. *lib.* 2, *cap.* 36.

(2) Douza est, ce me semble, le premier qui ait expliqué ce passage assez difficile à entendre, et dont l'intelligence tient en partie à des connoissances locales. Le Palais de Tibère, qui fut depuis celui de ses successeurs, étoit bâti sur cette partie du Mont Palatin, qui fait face à la voie sacrée et au Temple de la Paix. » Ca» ligula, dit Suétone, prolongea une partie de ce palais, » jusqu'à ce qu'il joignît à la place publique, où étoit » le Temple de Castor et Pollux, et fit de ce temple le » vestibule de son palais. C'est là, qu'assis entre ces

tapis lugubres les (1) portes qui ne devroient être ornées que de lauriers.

» deux frères, comme dans la place la plus honorable; » il recevoit les adorations de tous ceux qui venoient » le saluer ».

Partem Palatii ad forum usque promovit, atque æde Castoris et Pollucis in vestibulum transfiguiata, consistens sæpe inter fratres Deos, medium se adorandum adeuntibus exhibebat. SUETON. *in Calligul.* cap. 22.

On voit par ce fait, que le temple de ces demi-Dieux servoit en quelque sorte d'entrée et de passage pour arriver au palais de l'Empereur. C'est à cette position que Martial fait allusion dans la Préface de son huitième livre, dédié à Domitien : après avoir dit qu'un ouvrage à la tête duquel se trouve le nom sacré de l'Empereur, ne doit pas contenir d'obscénités ; il ajoute qu'on ne doit pas s'approcher des temples avant de s'être purifié par les cérémonies de la religion. *Meminerit non nisi religionis purificatione lustratus accedere ad templa debere.* Douza qui rapporte aussi ce passage, prétend, avec raison, que par le mot *templa*, il faut entendre le palais de l'Empereur, dans lequel on ne pouvoit entrer qu'en passant per les temples des Dieux. *Ad templa*, id est aulam, seu pallatium Imperatoris ad quæ ingressuris non nisi per ipsa Deorum immortalium templa paterit aditus. Id quod ex Seneca collegimus. *Voyez* JANI DOUZÆ, *Præcidanea pro Tibullo*, cap. 11, et le *Commentaire de Torrentius sur Suétone*, in Calig. *cap.* 22.

(1) Ce passage prouve que la coutume de tendre en noir les portes et le devant des maisons de ceux qui

CHAPITRE XXXVI.

QUE nos vœux et nos prières publiques obtiennent d'elle une seule chose ! demandons lui que, si elle n'a pas encore résolu la perte du genre humain : si elle daigne encore jetter un œil favorable sur les Romains, elle veuille respecter le Prince accordé par le ciel pour rétablir le bonheur des hommes, comme il est respecté par tous les mortels ; qu'elle apprenne de lui la clémence ; qu'elle montre de la

---

sont morts, est fort ancienne, puisqu'elle subsistoit déja du temps de Séneque. Au reste cette phrase et la précédente, dont le style est un peu figuré, et peut-être même trop poétique, rendues simplement, signifient que personne n'est à l'abri des revers de la fortune, qui, semblable à la mort, renverse et foule à ses pieds, sans distinction, la cabane du pauvre et les palais des Rois. *Æquo pulsat pede pauperum tabernas Regumque turres.* Séneque appelle ici le palais des Empereurs *Laureatæ fores*, parce que le vestibule de leur palais étoit orné de branches de laurier. *Laurus triomphis propriè dicatur, vel gratissima domibus*, JANITRIX CÆSARUM. *Pontificumque. Sola et domos exornat, et a[illegible]limina excuba[illegible]* PLIN. *Nat. Hist.* lib. 15, cap. 30. *Ed.* Hard.

douceur au plus doux des Princes. Pour vous, en considérant tout les grands personnages dont je vous ai cité les exemples, et qui sont, ou placés au rang des Dieux, ou qui en approchent, vous devez recevoir avec courage les coups de cette Fortune qui vous a frappé d'une main qu'elle ose porter sur ceux même par la faveur desquels nous vivons. Vous devez donc imiter leur fermeté à supporter et vaincre la douleur; vous devez, autant qu'il est permis à l'homme, marcher sur des traces divines. Quoiqu'en toute autre chose la noblesse et les dignités mettent de très-grandes différences entre les hommes, la vertu est faite pour tous; elle ne dédaigne personne, pourvu qu'on se croie digne d'elle. Vous imiterez donc très-bien ces grands hommes; quoiqu'ils eussent pu s'indigner de n'être point exempts de ces calamités, ils n'ont pourtant pas regardé comme une injustice d'être en cela traités comme les autres, mais ils ont regardé ces pertes comme l'apanage des mortels; ils ne les ont soutenues ni avec une insensibilité sauvage, ni avec une mollesse efféminée. Ce n'est pas être homme, que

de ne point sentir ses maux ; c'est manquer de courage, que de ne pas les supporter. Après avoir fait passer en revue tous les Césars, que la Fortune a privés de leurs frères ou de leurs sœurs, je ne puis en oublier un qui mérite d'être retranché de cette famille illustre, que la Nature a produit pour l'opprobre et la perte du genre humain, et qui a renversé de fond en comble un Empire dont la clémence du meilleur des Princes a ranimé les forces : Caligula, cet homme aussi incapable de s'affliger que de se réjouir en Prince, après avoir perdu sa sœur Drusille, évita les regards et la société de ses sujets ; il n'assista point aux obseques de sa sœur ; il ne lui rendit pas les honneurs funebres qui lui étoient dus ; mais à sa campagne d'Albe, il se consoloit de sa perte cruelle en jouant aux dés, et s'occupant d'amusemens pareils. Quelle honte pour un Empereur ? des jeux de hasard consolent un Souverain de Rome de la mort de sa sœur. Ce même Caligula, non moins insensé qu'inconstant, après avoir laissé croître ses cheveux et sa barbe, se mit à parcourir les côtes de la Campanie

et de la Sicile, incertain (1) s'il vouloit qu'on pleurât sa sœur, ou qu'on lui rendît un culte. En effet, en même-temps qu'on lui élevoit des temples et des autels, il punissoit cruellement ceux qui ne lui paroissoient pas suffisamment affligés. Il étoit aussi abattu par les coups du sort, qu'insolent dans la prospérité ; celle-ci le gonfloit d'un orgueil qui l'élevoit à ses yeux au-dessus de la condition humaine. Il étoit, sans doute, indigne d'un Romain d'oublier son deuil, pour se livrer à des jeux hors de saison, ou de l'irriter encore par une mal-propreté dégoûtante, ou de se consoler en faisant du mal à d'autres, consolation pleine d'inhumanité. Pour vous, vous ne devez rien changer à votre conduite accoutumée ; vous avez toujours aimé l'étude ; elle augmente

(1) Dio Cassius dit que cette bête féroce faisoit mourir indistinctement tous ceux, qui, sous quelque prétexte que ce fut, témoignoient de la joie ou de la tristesse. Selon la logique, véritablement infernale de ce tyran, c'étoit un crime de pleurer Drusille, parce qu'elle étoit Déesse, et de ne la pas pleurer, parce qu'elle étoit sa sœur.

Omnes autem homines in culpam incurrebant sive lætitiam de aliqua re præ se ferrent : nam et lugere eam, quippe Deam, et non lugere nimirum hominem vitio dabatur. *Lib.* 59, *cap.* 11, edit. *Reimar.*

la prospérité, elle contribue à rendre l'adversité plus douce ; enfin elle fait le plus grand ornement et la consolation des hommes.

CHAPITRE XXXVII.

PLONGEZ-vous donc maintenant de plus en plus dans les plaisirs de l'étude ; qu'elle soit pour votre ame comme un retranchement qui ferme toute entrée à la douleur. Prolongez la mémoire de votre frère, en lui élevant un monument dans quelqu'un de vos ouvrages ; ce sont les seuls auxquels les intempéries de l'air ne puissent pas nuire, et que le temps ne puisse pas consumer. Les monumens construits de pierres, les masses de marbre, les amas de terre qu'on éleve à une grande hauteur ne sont pas faits pour durer long-temps ; le souvenir du génie est immortel ; donnez donc cette immortalité à votre frère, qu'il vive dans vos écrits. Vous en consacrerez bien mieux la mémoire par des productions durables de votre esprit, qu'en vous livrant à une douleur stérile. A l'égard de la fortune, quoiqu'il ne faille pas entreprendre maintenant de la justifier auprès de vous, car

tous les biens qu'elle nous a donnés, nous deviennent odieux dès qu'elle nous en a ravi quelqu'un, il faudra pourtant plaider sa cause, lorsque le temps vous aura mis en état de la juger avec plus d'équité ; alors vous pourrez consentir à vous réconcilier avec elle : en effet, elle a bien des moyens de réparer le mal qu'elle vous a fait; elle le compensera par les biens qu'elle répandra sur vous. Après tout, c'est elle qui vous avoit donné ce qu'elle vous a ravi. Ne tournez donc pas votre esprit contre vous-même ; ne prêtez pas des forces à votre douleur. Votre éloquence peut bien donner de la grandeur à de petites choses ; elle peut de même diminuer les grandes et les réduire à une petitesse extrême : mais elle doit à présent réserver toute sa force pour vous consoler. Considérez que cela même peut être superflu : La Nature exige quelque chose de nous : mais la vanité augmente la dette que l'on contracte avec elle. Je ne prétends nullement que vous n'éprouviez aucune tristesse ; je sais qu'il est des hommes qui ont plus de dureté que de force et de prudence : ils prétendent que le Sage doit être insensible à la douleur mais il paroît que ces rai-

sonneurs ne se sont jamais trouvés dans des positions affligeantes : sans cela la Fortune auroit fait disparoître leur sagesse orgueilleuse (1), et leur auroit arraché, malgré eux, l'aveu de la vérité. Tout ce qu'on est en droit d'attendre de la raison, c'est de retrancher à la douleur ce qu'elle a d'excessif; il ne faut ni espérer ni desirer qu'elle l'anéantisse totalement : il faut qu'elle tienne un juste milieu entre la dureté et l'extravagance,

(1) Si cette consolation à Polybe est de Séneque, ce qui ne me paroît pas démontré, le passage qu'on vient de lire semble au moins prouver que, lorsqu'il l'écrivit, il n'avoit pas encore embrassé la doctrine du Portique; car il seroit difficile de trouver en aussi peu de mots une réfutation plus forte du stoïcisme en général, et une critique plus vive et même plus âcre, du paradoxe le plus étrange et le plus choquant de cette secte. On ne peut pas supposer que Séneque ait voulu sacrifier ici à Polybe les principes de Zénon et ses propres sentimens, car alors il se seroit exprimé différemment, et n'auroit pas dit historiquement, *et scio inveniri quosdam, ect.* Ce n'est pas ainsi qu'un Philosophe parle de la secte où il est engagé. L'expression de Séneque est celle du dédain, et d'un homme qui trouve ridicule et absurde l'opinion qu'il expose, et à qui cette opinion donne même de l'humeur et de l'impatience.

Voyez ce qui a été dit ci-dessus, dans l'Avertissement sur ce Traité, *pag.* 437 et suiv.

et qu'elle nous mette dans la position qui convient à la tendresse non troublée. Laissons couler nos larmes ; mais qu'elles ne coulent pas sans fin. Tirons des gémissemens du fond de notre sein ; mais qu'ils cessent. Réglez votre ame de manière à mériter l'approbation des Sages et celle de vos frères. Rappellez-vous souvent la mémoire de celui que vous avez perdu ; parlez-en dans vos discours, représentez-le fréquemment à votre esprit : vous y parviendrez, en rendant sa mémoire plutôt agréable que fâcheuse. Il est naturel que l'esprit s'éloigne des objets auxquels il retourne avec tristesse. Pensez à sa modestie, à son aptitude aux affaires, à son adresse dans l'exécution, à sa fidélité dans ses engagemens : rapportez aux autres, et rappellez-vous à vous-même, toutes ses actions et ses paroles : pensez à ce qu'il étoit et à ce qu'il auroit pu devenir ; car que n'étiez-vous pas en droit d'attendre d'un tel frère ?

Tels sont (1) les motifs de consolations que peut vous présenter mon esprit ac-

(1) Juste-Lipse assure que ce paragraphe est un addition, une misérable glose de copiste, (*glossema pudendum*) et que Séneque n'a jamais écrit ces dernières

cablé et abruti par la triste situation où je suis depuis long-temps : s'ils ne sont pas dignes de votre génie, ou s'ils ne sont pas assez puissans pour soulager votre douleur, songez que celui qui est sans cesse absorbé dans ses propres chagrins, ne peut guère s'occuper à consoler les autres. Songez que les expressions choisies ne se présentent point aisément à un homme entouré de gens qui parlent un langage barbare, et qui entend retentir à ses oreilles un bruit désagréable pour les barbares eux-mêmes.

---

lignes, remplies de bassesse et d'inepties. Il traite encore avec beaucoup de mépris le stupide auteur de cette interpolation.

Ut Seneca hæc scripserit, *dit-il*, verbis tam humilibus, tam ineptis ? numquam factum. Quidquid adduxi, (*il venoit de rapporter le passage en entier.*) merum additamentum est, ab ixione aliquo librorum et Ægistho. A fine enim hujus libri clarè aliquid deest. Id conatus fuit resarcire suis verbis sectarius iste vervex. SENEC. *Elector. lib.* 1, *cap.* 26, *opp. tom.* 1, *Edit.* Autuerp. 1637. Joignez à ce passage ce qu'il dit dans la Vie de Séneque, *cap.* 5. J'ai cité ses propres paroles dans l'Avertissement imprimé à la tête de ce Traité. *Voyez* ci-dessus, *pag.* 439 et 440.

Fin de la Consolation à Polybe.

EPIGRAMMES

ÉPIGRAMMES
DE SÉNEQUE,
SUR SON EXIL DANS L'ISLE DE CORSE.

Sur la Corse.

Corse ! terre autrefois habitée par une colonie de Phocée ; Corse ! jadis désignée sous le nom grec de Cyrne ; Corse ! plus petite que la Sardaigne et plus étendue qu'Ilva ; Corse ! entrecoupée de rivières poissonneuses ; Corse ! terrible durant les chaleurs de l'été, et plus cruelle encore pendant les ardeurs de la canicule ; épargne des exilés, c'est-à-dire, épargne des hommes déja dans le sépulcre ! que ta terre pese légèrement sur la cendre des vivans.

Sur le même sujet.

La Corse barbare est entourée de rochers escarpés, son aspect hideux n'offre que d'horribles déserts ; l'automne n'y donne point de fruits ; l'été n'y produit point de moissons, son hiver est privé

des bienfaits de Pallas ; son printems n'est égayé par aucun ombrage ; nulle herbe ne croît sur son sol malheureux : on n'y trouve ni pain, ni eau, ni feu : on n'y voit que deux choses, un exilé et un lieu d'exil.

Plainte.

QUI que tu sois qui cherches à fouiller dans le sein d'un ami égorgé ; ne me crois-tu donc pas encore assez malheureux ? laisse-là un homme percé de coups : souvent une main mourante a fait une blessure mortelle à son injuste vainqueur.

Autre Plainte.

QUI que tu sois, je déclarerai ton nom ; la douleur porte aux extrêmes. Toi qui foules ma cendre, et qui, peu content des maux subits dont je suis accablé, viens lancer des traits cruels contre un mort, crois-moi, la nature accorde encore des forces aux sépulcres ; une ombre peut défendre son tombeau. O envie ! crois que les Dieux même te parlent aujourd'hui par ma bouche : ce sont mes mânes qui te crient, qu'un mal-

heureux est une chose sacrée. Ne touche point à mes cendres ; les mains les plus sacrileges respectent les bûchers.

Autre.

TES vers sont remplis d'un mortel venin, mais ton ame est encore plus noire que tes vers. Personne ne peut échapper à ta dent meurtrière, ni homme, ni femme, ni enfant, le vieillard même n'en est point garanti par son âge. Semblable à un furieux qui jette des pierres dans une foule, tu répands tes discours malins sur tout le peuple ; mais le peuple vient à bout de réprimer les insensés, et les pierres retombent sur les têtes troublées. Il n'est pas de Poëte qui ne dirige des vers contre toi : toutes les Muses en colère s'arment contre ta rage.

Autre.

TANDIS que le soldat, sans être encore en garde, secoue ses armes, un trait peut être lancé de ma main. Le brave homme ! Tu te fais donc un jeu d'intenter des accusations capitales, et les noirs poisons

accompagnent tes railleries ; dans la chaleur du vin et de la gaieté, tu dis donc qu'il ne t'importe guère que je pleure, pourvu que tu fasses rire ? Mets fin à tes plaisanteries, la méchanceté n'a rien de plaisant : les railleries qui blessent n'ont jamais le droit de plaire.

A son ami Crispus.

CRISPUS (1), qui faites toute ma force, et qui êtes mon unique ressource dans mes infortunes ! Crispus, qui auriez été considéré même dans l'ancien barreau ! Crispus, qui n'avez montré du pouvoir, que lorsque vous vouliez vous rendre utile : vous qui avez été, dans mon naufrage, mon refuge, ma gloire, mon rempart assuré, et qui seul procurez maintenant du repos à mon ame affligée ! Crispus, sur la vertu duquel se fonde mon espoir le plus doux, vous qui êtes rempli du miel Attique, vous qui faites l'honneur d'un père et d'un aïeul éloquent, vous dont la privation est la seule chose

(1) *Voyez* sur cet ami de Séneque, la note de Juste-Lipse.

que sent un exilé, mon ame, quoiqu'attachée aux stériles rochers de la Corse, ne cesse d'être avec vous.

Sur le Temps.

Le temps dévore et détruit tout, il change tout de place, il ne permet à rien de durer long-temps. Les fleuves se tarissent, la mer en se retirant laisse ses rivages à sec, les montagnes s'affaissent, les hauteurs s'écroulent. Mais pourquoi m'arrêter à ces bagatelles? la masse si belle des cieux se trouvera subitement embrasée. La mort étend ses droits sur tout : mourir est une loi, et non un châtiment. Un temps viendra où ce monde ne sera plus.

Souhait.

Puissent mes deux frères me survivre, et n'éprouver d'autre chagrin que celui que leur causera ma perte! Puissé-je les surpasser en tendresse, et être surpassé par eux! qu'il y ait entre nous un combat d'amitié! puisse mon fils Marcus, qui ne fait encore que bégayer, lutter un jour contre l'éloquence de ses deux oncles! *** *** ***

Sur Cordoue, sa Patrie.

CORDOUE ! prends le deuil, et l'appareil de la tristesse, répands quelques larmes sur ma cendre. Déplore le sort fatal d'un Poëte qui t'appartient, et qui cause ta plus grande affliction ; tu ne fus pas plus consternée dans le temps où les forces de tout l'univers semblèrent fondre sur toi, lorsque tu étois prête à périr des deux côtés, ayant à la fois Pompée et César pour ennemis, ou bien dans le temps funeste où une nuit fatale fit périr trois cents de ces citoyens, ou lorsqu'un brigand Lusitanien assiégoit tes murs, et lançoit des traits contre tes portes. Moi qui fus jadis un de tes citoyens distingués, qui te fis honneur, je vais être attaché à un rocher. Cordoue, prends le deuil ; et félicite-toi de ce que la Nature t'a placée à l'extrémité des bords de l'Océan, tu en apprendras plus tard la cause de ta douleur.

Fin des Epigrammes de Séneque.

L'APOCOLOQUINTOSE (1),

OU

L'APOTHÉOSE

DE L'EMPEREUR CLAUDE (2).

Je veux transmettre le souvenir de ce qui s'est passé dans le ciel, sous le Consulat d'Asinius Marcellus et d'Acilius Aviola, le treizième jour d'Octobre, jour mémorable, où (3) commence un nou-

(1) Ce mot signifie proprement, *incucurbitation*, c'est-à-dire métamorphose de l'Empereur Claude en citrouille. Allusion à l'Apothéose des Empereurs, par lequel ils étoient placés au rang des Dieux.

(2) Ce morceau satyrique n'ayant point été traduit par M. la Grange, on a cru pouvoir y suppléer en faisant usage d'une traduction anonyme insérée dans le premier volume des *Mémoires de Littérature* du P. de Molets, que l'on attribue à feu M. l'Abbé de la Bletterie, de l'Académie des Inscriptions. Cependant on s'est permis de faire plusieurs changemens à cette traduction pour la rendre plus conforme au texte. On n'a rien changé aux vers, qui ont paru rendre assez fidelement ceux de l'original.

(3) Au texte : *anno novo*, on appelloit ainsi la pre-

veau regne, époque d'un heureux siecle. Mon histoire sera fidele, la haine ni la flatterie n'y auront point de part. Mais si l'on veut savoir d'où j'ai tiré tout ce que je vais dire : premièrement je puis ne pas répondre à la question, et par là me tirer d'affaire. Qui pourroit en effet me forcer de répondre? ne suis-je pas libre, depuis la mort de celui qui avoit donné lieu au proverbe, que (1) *pour être heureux, il faut être né ou sot ou Roi.* En second lieu, s'il faut absolument répondre, je puis dire tout ce qui me vient dans la tête. A-t-on jamais interrogé un Historien sous serment? Cependant s'il falloit produire un témoin, je vous dirois : demandez à celui qui a vu monter Drusille dans le ciel, il vous dira qu'il a vu Claude enfiler la même route, mais *d'un pas inégal.* Que mon témoin le veuille, ou non, il faut de toute nécessité qu'il sache ce qui se passe là haut;

mière année du regne des Empereurs. *Voyez* TURNEBE, (*adversar. lib.* 23, *cap* 8,) qui rapporte encore plusieurs autres significations du mot *novus* joint à *annus.*

(1) *Voyez* sur ce proverbe, ERASME, *pag.* 399 *et seq.* edit. *Wechel.* 1643.

il est inspecteur de la voie Appienne, qui est, comme vous le savez, la route qu'Auguste et Tibère ont tenue pour aller prendre place parmi les Dieux. Au reste, c'est un secret qu'il ne dira que tête-à-tête : en vain vous tenteriez de le faire parler en public : car depuis le jour qu'il assura en plein Sénat d'avoir vu monter Drusille dans le ciel, et qu'il eût le chagrin de voir qu'on ne faisoit aucun cas d'une si bonne nouvelle, il a juré que quand même il verroit tuer un homme au milieu de la place publique, il n'en diroit mot. Je vais donc publier ce que j'ai appris de lui. Puisse un si honnête homme jouir long-temps d'une vie heureuse et tranquille !

Phœbus entroit plus tard dans sa vaste carrière,
Morphée avoit le temps de verser ses pavots,
Et sur un char d'argent la céleste courrière
Aux mortels fatigués donnoit un plein repos :
La riche Automne en proie à l'Hyver formidable
Voyoit tomber les fruits, et les feuilles vieillir.
Le Vendangeur, foulant le nectar délectable,
Ne trouvoit presque plus de raisins à cueillir.

Tout cela deviendra plus intelligible, si je dis en deux mots, que l'on étoit au

mois d'Octobre, au troisième jour des Ides : quant à l'heure, je n'en suis point assuré; on auroit moins de peine à mettre d'accord les Philosophes, que les horloges, je crois pourtant que c'étoit entre midi et une heure. Les Poëtes assurément n'y pensent pas de se donner tant de mal : peu contens de décrire exactement le lever et le coucher du soleil, ils veulent encore parler de la moitié du jour : cela posé, ne laissons point passer un si heureux moment.

Le Soleil avoit fait la moitié de son cours,
Il penchoit, fatigué, vers le rivage more,
Plus proche du Couchant qu'il n'étoit de l'Aurore;

Claude tiroit à sa fin, mais son ame ne pouvoit trouver d'issue pour sortir de son corps. Alors Mercure qui, pour son esprit, l'avoit toujours aimé, tira à part (1) l'une des trois Parques, et lui dit : » *Cruelle femme! quel plaisir trou-* » *vez-vous à voir souffrir un malheu-* » *reux qui n'a jamais mérité d'être ainsi* » *tourmenté? Voici la soixante-quatrième*

(1) Je lis ici avec GRONOVIUS *Seducit*, au lieu d'*educit* que porte le texte de l'édition *varior.*

» *année qu'il lutte contre son ame, pour-*
» *quoi lui enviez-vous le bonheur de*
» *s'en débarrasser? Souffrez enfin que*
» *les Astrologues rencontrent une fois*
» *juste, eux qui le tuent tous les ans,*
» *et même tous les mois, depuis son élé-*
» *vation à l'Empire! Cependant ne nous*
» *étonnons pas de tant d'erreurs de calcul:*
» *ce n'est pas tout-à-fait leur faute, per-*
» *sonne n'a pu découvrir l'heure de sa*
» *naissance; personne n'a jamais cru qu'il*
» *fût né. Mais allons, faites votre devoir*».

Parques, tranchez le cours d'une vie inutile,
Faites passer le Sceptre en de plus dignes mains.

A dire vrai, répondit Clotho, *j'avois eu dessein de le laisser vivre jusqu'à ce qu'il eût accordé le droit de citoyen à ce petit nombre de sujets qui ne l'ont pas encore; car je savois qu'il en vouloit décorer tous les Grecs, les Espagnols, les Gaulois et les Bretons; mais puisqu'on veut conserver quelques étrangers, afin que la race ne s'en perde pas, et que vous me l'ordonnez: soit fait ainsi qu'il est requis.* Ensuite elle ouvrit une petite boîte, d'où elle tira trois fuseaux: le premier contenoit la destinée d'Augu-

rinus (1), le second de Baba, le troisième de Claude. Je voulois, ajouta Clotho, que *ces trois hommes se suivissent de près dans l'année, mais je vais les mettre ensemble; je ne veux pas que Claude s'en aille sans compagnie. Il n'est pas de la bienséance qu'un homme, qui voyoit tant de milliers d'hommes empressés autour de lui, se trouve tout d'un coup seul. Il se contentera, s'il lui plaît, de ces compagnons de voyage.*

Après qu'elle eut dit ces mots :

Elle prit le fuseau de ses fatales mains,
Et raya Claudius du nombre des humains.
Mais Lachésis nouant sa blonde chevelure,
De lauriers immortels releva sa parure.
D'abord des fils nouveaux l'éclatante blancheur;
Sous ses divines mains, prit une autre couleur :
De l'or et de l'argent le pompeux assemblage
Fait à la Parque même admirer son ouvrage.
La laine se roidit, un métal précieux
Annonce à la Nature un siecle plus heureux.
Lachésis dans son cœur s'abandonne à la joie
De filer aux humains des jours d'or et de soie.
Quel plaisir d'achever un ouvrage si beau !
De remplir sans effort le fatal écheveau !

(1) Deux impertinens fort connus du temps de Sénèque; note de M. L. D. L. B.

Et du nouveau César fixant les destinées,
A celles de Nestor égaler ses années !
Le Dieu de l'Hélicon fait de ses chants divins
Rétentir les échos du Palais des Destins.
Des sons si ravissans enchantent les trois Fées :
D'un aimable travail leurs mains trop occupées
Laissent un libre cours au fuseau fortuné,
Et surpassent le temps par le sort ordonné.
Parques, dit Apollon, respectez votre ouvrage ;
César a tous mes traits, ma taille et mon visage ;
Ses naissantes vertus méritent des autels :
Qu'il vive par de-là le reste des mortels !
Du séjour des humains la justice exilée,
Vient reprendre ses droits comme au siecle de Rhée ;
Le vice frémissant dans le fond des Enfers,
N'oseroit en sortir pour troubler l'Univers.
Tel que l'astre du jour, commençant sa carrière,
Paroît à l'Orient dans un char de lumière ;
Il porte en un instant ses feux de toutes parts,
Et l'ombre de la nuit s'éclipse à ses regards :
Tel se montre aux Romains un Prince plein de charmes ;
Il vient sécher leurs pleurs et calmer leurs allarmes.
Présent digne des Dieux, la grace et la beauté
Tempèrent de son front la fière majesté.

Ainsi parla Apollon. Lachésis charmée d'un si bel éloge, conçut des sentimens favorables pour Néron, le nouvel Empereur ; elle laissa tourner le fuseau, et lui accorda encore bien des années. Pour Claude, il fut résolu tout d'une voix :

Qu'il partît dans l'instant sur cet heureux présage.

Aussi-tôt son ame sortit avec bruit, et il cessa de paroître vivant. Il expira en écoutant des Comédiens, de-là vient le peu de goût que j'ai pour ces sortes de gens. Voici ses dernières paroles, après qu'il se fut fait entendre par l'organe dont il se servoit volontiers. *Ah! Ah!* (1) *je crois que je me suis c . . .* Je ne sais ce qu'il fit, mais au moins il est certain qu'il a c . . . toutes choses.

Il seroit inutile de rapporter ce qui se fit ensuite sur la terre. Vous le savez très-bien, et il n'est pas à craindre qu'on y ait perdu la mémoire de ce qui a fait la félicité publique : personne ne peut oublier son propre bonheur. Apprenez donc ce qui s'est passé dans le ciel, je vous ai nommé mon auteur, c'est à lui d'en répondre. On annonce à Jupiter, qu'il paroissoit un homme d'une taille haute, fort chauve, et qui sembloit menacer; qu'il remuoit continuellement la tête, et traînoit difficilement le pied droit :

---

(1) Au texte : *væ me, puto, concacavi me. Quid autem fecerit, nescio! omnia certè concacavit.*

qu'on lui avoit demandé de quel pays il étoit ; à quoi l'étranger avoit répondu d'un son de voix si troublé et si confus, qu'on n'avoit pu démêler son langage : que sûrement cet homme n'étoit ni Grec, ni Romain, ni d'aucune nation connue. Alors Jupiter ordonna à Hercule qui avoit couru le monde, et qui devoit connoître tous les peuples de la terre, d'aller voir de quelle espece d'homme il pouvoit être. D'abord Hercule à sa vue se sentit un peu troublé, quoiqu'il n'eut pas craint autrefois tous les monstres qu'il avoit combattus. Quand il apperçut ce visage d'une figure toute nouvelle, qu'il remarqua cette démarche extraordinaire, qu'il entendit cette voix rauque et embarrassée, qui n'avoit rien de commun avec celle d'aucun animal terrestre, mais telle que celle des monstres marins, il crut qu'il avoit un treizième travail à entreprendre. Cependant l'ayant considéré plus attentivement, il lui parut être à-peu-près un homme, de sorte qu'il osa s'approcher : et comme un Grec qui savoit son Homère, il se servit d'un vers de ce Poëte, et lui dit :

De quel pays es-tu ? Qui t'a donné la vie ?

Claude fut charmé d'entendre ces mots : il jugea qu'il y avoit dans le ciel des gens qui aimoient les lettres, et il se flatta que ses histoires trouveroient là des lecteurs, et pour faire connoître qu'il étoit Empereur, il emprunta un vers du même Poëte, et dit :

Mes ayeux ont jadis régné dans Ilion.

Claude eût répondu plus juste, s'il eût pris le vers qui suit immédiatement :

J'ai rempli mon pays de sang et de carnage.

Le bon Hercule en eût été la dupe, si la Fievre n'eût été présente : seule elle avoit quitté son temple pour accompagner Claude ; pour tous les autres Dieux, il les avoit laissés à Rome. Elle prit la parole et dit à Hercule : *Ne vous y fiez pas, cet homme ne dit pas un mot de vérité : je puis vous en parler savammant, moi qui durant tant d'années, ne l'ai jamais quitté. Il est né à Lyon, il est de la ville municipale fondée par Plancus. Du lieu de sa naissance à Vienne, il n'y a que seize milles : c'est un vrai Gaulois, aussi a-t-il fait ce qui convenoit à un homme de sa nation. Il a pris Rome. Je vous garantis*

rantis encore un coup, qu'il est né à Lyon où Licinius a dominé tant d'années. Pour vous, qui avez plus couru qu'un Muletier qui marche nuit et jour, vous savez où est Lyon, et qu'il y a bien du chemin entre le Rhône et le Xante.

Là dessus Claude s'emporta, et par un murmure inintelligible fit éclater sa colère : mais personne ne comprenoit ce qu'il vouloit dire; ses gestes étoient pourtant expressifs, il vouloit qu'on menât la Fievre au supplice, en faisant un signe de cette main, qui n'avoit de force que quand il s'agissoit de faire couper la tête à quelqu'un. Il prétendoit qu'on en fît autant à la Fievre; mais vous eussiez dit que tous ceux qui étoient là, fussent ses affranchis, tant on se mettoit peu en peine d'exécuter ses ordres. Alors Hercule lui dit : *Ecoute, et trêve d'impertinences. Te voici dans un pays où les souris même rongent le fer : parle vrai, ou je vais te donner sur les oreilles;* et pour l'épouvanter encore plus, il prit le ton tragique, et lui dit d'une voix terrible :

Dis-nous sans différer ton nom et ta patrie.
Vois-tu cette massue ? Il y va de ta vie.

Jadis mon bras vengeur immola vingt Tyrans.
De quels étranges sons formes-tu tes accens ?
Mais parle : quel climat t'a donné la naissance ?
Quand, soumis sans relâche à l'injuste puissance
Qui livra mon courage à cent périls divers,
Du bruit de mes travaux, je remplis l'Univers,
Je fus, je m'en souviens, au fond de l'Hespérie,
Du monstre Gérion, je domptai la furie.
Pour augmenter l'éclat d'un triomphe si beau,
Je voulus chez les Grecs emmener son troupeau.
Je traversai la Gaule, et vis sur mon passage,
D'un aimable côteau le riant paisage :
Le Soleil en naissant le dore de ses feux ;
Ses pieds sont arrosés par des fleuves fameux ;
Le Rhône impétueux, et la Saone dormante,
Dont les tranquilles eaux et l'insensible perte,
Aux nymphes chaque jour donnent lieu de douter
Si leur Dieu veut descendre, ou s'il veut remonter.
Est-ce là ta patrie ?

Ces paroles furent prononcées avec force. Cependant Hercule n'étoit pas trop assuré, il craignoit de se compromettre avec un fou. Mais Claude voyant devant lui un homme robuste, n'eut plus envie de rire. Il comprit que si à Rome il n'avoit point eu d'égal, il n'en étoit pas de même dans l'endroit où il étoit ; qu'un coq est maître sur son fumier. Il prit donc la parole, et autant qu'on le put comprendre, il pa-

rut dire ce qui suit : *Hercule, le plus vaillant des Dieux, j'ai toujours compté sur vous dans l'occasion, et si on m'eût demandé un répondant, je vous eusse choisi par préférence, attendu que vous devez me connoître. Car, s'il vous plaît de vous en ressouvenir, c'est moi qui rendois la justice devant votre temple durant des jours entiers, dans les plus grandes chaleurs de Juillet et d'Août. Vous savez quelles fatigues j'ai eu à essuyer de la part des Avocats que j'écoutois nuit et jour. Si vous eussiez été à ma place, nonobstant votre courage à toute épreuve, vous auriez mieux aimé nettoyer les étables du Roi Augias : j'ai eu mille fois plus d'ordures à essuyer.*

Ces paroles attendrirent Hercule, qui l'introduisit dans le ciel. Claude n'y fut pas plutôt, que quelques Dieux du second ordre l'entourèrent. Il se dit bien des choses qu'on ne pouvoit entendre par le grand bruit qu'on faisoit. Ce tumulte étant appaisé, l'un des demi-Dieux s'adressant à Hercule, lui dit » Je ne m'étonne pas » que vous ayez forcé notre palais, nous » savons quel est votre emportement, il

» n'y a rien de sacré pour vous. Mais,
» Hercule, dites-nous au moins quelle es-
» pece de Dieu vous voulez faire de ce
» magot ? il ne sauroit être un Dieu à la
» façon d'Épicure ; il faudroit pour cela
» qu'il ne fît de mal à personne, et qu'il
» ne fût pas capable d'en recevoir. Vou-
» lez-vous en faire un Dieu à la façon des
» Stoïciens ? un tel Dieu ne doit-il pas
» avoir la figure ronde ? ce qui n'est pas
» possible tant que Claude aura une tête,
» et la partie qui constitue l'homme. Là-
» dessus un demi-Dieu le regarda fixe-
» ment, et s'écria que Claude ne ressem-
» bloit pas mal au Dieu des Stoïciens : il
» est, *dit-il*, sans cœur et sans cervelle.
» Assurez-vous qu'il eût obtenu sa grace,
» du bon Saturne, attendu qu'il célébroit
» les Saturnales toute l'année.

» Jupiter ne l'eût jamais souffert, *re-*
» *prit un Dieu subalterne.* Claude ne l'a-
» t-il pas condamné comme un inces-
» tueux, en faisant mourir son gendre
» Silanus. Et pourquoi ? Celui-ci avoit
» une sœur d'une beauté ravissante, et
» d'une gaieté charmante : tout le monde
» lui donnoit le nom de Vénus ; Silanus

» a mieux aimé lui faire porter celui de
» Junon. Eh ! quoi, *dit Claude*, est-il
» permis d'aimer sa sœur ? Imbécille, re-
» prit le Dieu, apprends qu'on épousoit
» à Athenes les sœurs d'un autre lit, et à
» Alexandrie les sœurs véritables. Parce
» qu'à Rome, ajouta-t-il, les souris
» mangent de la farine ; cet importun
» censeur, s'érige en réparateur des torts.
» Au reste, je ne sais pas trop à quoi il
» s'occupoit dans son cabinet : aujour-
» d'hui le voilà parmi vous, qui se pro-
» mene dans le ciel, il veut être Dieu à
» quelque prix que ce soit. C'est peu pour
» lui d'avoir un Temple dans la Bretagne,
» et que les peuples de cette isle lui adres-
» sent des vœux, comme à une Divinité :
» ces barbares ont du goût pour une bête
» qui lui ressemble «.

Enfin après bien des discours de cette nature, Jupiter voulut que les demi-Dieux qui demeuroient à sa Cour, donnassent leur avis sans disputer. » Pères conscrits,
» *leur dit-il*, je vous avois permis de faire
» des questions, mais vous ne dites que
» des balivernes, je veux qu'on observe
» l'étiquette de la Cour ; que pensera de

» nous cet homme, quel qu'il puisse » être » ? On fit donc sortir Claude, et Janus fut prié de dire son avis le premier. Ce Dieu avoit été désigné Consul pour les Calendes de Juillet de l'année suivante, mais Consul des après-dîner seulement : c'est un vieux routier à qui il est difficile d'en faire à croire, attendu qu'il voit et devant et derrière. Il parla fort éloquemment, comme il convient à un Dieu qui passe sa vie dans le barreau ; mais il alloit si vîte, que le copiste n'a pu le suivre ; c'est pourquoi je ne rapporterai rien de son discours, de peur de le défigurer. Il dit beaucoup de choses touchant la majesté des Dieux ; il soutint qu'on devoit être fort réservé à accorder un si beau privilege. » C'étoit autrefois une » grande affaire, *ajouta-t-il*, que d'être » élevé à ce haut rang, mais aujourd'hui » il n'y a rien de plus aisé. Cependant afin » qu'on ne pense pas que j'en veux à la » personne, et non à l'abus, je suis d'avis, » qu'à commencer de ce jour, on ne fasse » plus de Dieux de tous ceux que la terre » nourrit de ses fruits abondans. Si quel- » qu'un, au mépris de ce décret de notre

» Sénat, a été divinisé, soit en bronze, » soit en peinture, je l'abandonne aux » lutins, et je veux qu'aux premiers jeux » qui se donneront, il soit traité comme » ceux qui se vendent (1) pour combattre » dans l'arêne «.

Le second à qui on demanda son avis, fut le Père du jour, fils de la Déesse de la Victoire. Il étoit désigné Consul des Banquiers ; il subsistoit des petits profits qu'il faisoit en vendant aux uns et aux autres le droit (2) de cité dans Rome et

(1) Le texte dit : *inter novos auctoratos* ; on appelloit ainsi ceux qui se louoient pour exercer le vil métier de gladiateurs. Les formes de cet engagement hont ux, comme l'appelle ailleurs Séneque, étoient d'être battus de verges, d'être liés, de souffrir la mort. *Illius turpissimi* AUCTORAMENTI *verba sunt :* uri, vinciri, ferroque necari. *Ab illis qui manus arenæ locant, et edunt ac bibunt quæ per sanguinem reddant ; cavetur ut ista vel inviti patiantur.* SENEC. *epist.* 37.

(2) Gronovius a prouvé que c'est le vrai sens de ces paroles, *vendere civitatulas solebat :* et il pense avec raison que Séneque lance ici un trait de satyre contre Messaline et les Ministres qui gouvernoient l'esprit de Claude, et qui obtenoient de ce Prince stupide, la permission de vendre pour de grosses sommes d'argent, le droit de Bourgeoisie Romaine, et celui d'être inscrit Citoyen de quelqu'autre Ville.

dans les autres provinces de l'Empire. Hercule s'approcha de lui d'un air gracieux, et l'avertit en lui tirant l'oreille : ce Dieu opina en ces termes. » Puisque » Claude est proche parent du Dieu Au» guste, que Livie qu'il a fait Déesse, est » son aïeule, qu'il surpasse de beaucoup » tous les hommes en sagesse, et qu'il » est de l'intérêt de la République, que Ro» mulus ait quelqu'un qui puisse manger » avec lui des raves bouillantes ; je suis » d'avis que ledit Claude soit placé dès » ce jour au nombre des Dieux, qu'il » jouisse de leurs prérogatives, à tout » aussi bon titre que ceux qui ont été » divinisés avant lui, et qu'on ajoute ce » trait aux Métamorphoses d'Ovide «.

Les avis étoient fort différens, et dans ce partage, Claude alloit l'emporter : car Hercule qui sentoit la conséquence

---

Itaque illos pungi putem qui apud Claudium potentes tot hominibus ingenti mercede accepta, jura Romanæ et aliarum civitatum in quas adscribi concupissent à principe impetrarant. GRONOVIUS, *in h. loc.* La traduction de M. L. D. L. B. faisoit disparoître entièrement cette allusion fine à un des abus les plus funestes du regne de Claude.

d'un

d'un refus, alloit d'un côté et d'autre, et disoit à chacun des Dieux : » Ne re-» fusez pas ma demande, cette affaire » m'intéresse ; quand vous aurez besoin » de ma voix, je vous rendrai la pareille : » un Barbier rase l'autre «. Alors Auguste se leva, pour donner son avis, et parla avec beaucoup d'éloquence. » Pères » conscripts, *dit-il*, je vous prends à » témoins que depuis que je suis Dieu, » on ne m'a pas entendu proférer un seul » mot ; je ne me mêle que de mes pro-» pres affaires. Mais enfin je ne puis » plus dissimuler, ni renfermer ma dou-» leur, que la honte rend plus vive. Est-» ce donc pour ce butor, que j'ai pa-» cifié la terre et l'onde, appaisé les » guerres civiles, établi des loix sages, » et embelli la ville de Rome ? Pères cons-» cripts, je ne sais par où commencer, » je n'ai point de termes pour exprimer » mon indignation ; permettez-moi d'em-» prunter une sentence d'un discours de » l'éloquent Messala Corvinus : *il a coupé* » *les nerfs de l'Empire.* Cet homme qui » nous paroît n'avoir pas la force de chas-» ser une mouche, faisoit mourir de

» hommes avec autant de facilité qu'un
» chien. Mais pourquoi parler de tant
» de braves gens qu'il a fait périr ? Les
» malheurs de ma famille m'empêchent
» de porter la vue sur les massacres pu-
» blics : dispensez-moi de vous parler de
» ceux-ci, pour ne vous entretenir que
» des premiers. Que s'il ne comprend
» pas les maux qu'il a faits, moi je les
» comprends, et cela suffit. A l'abri de
» mon nom, ce misérable a vécu pen-
» dant plusieurs années : voulez-vous
» savoir la reconnoissance qu'il m'en a
» témoignée ? Il a fait mourir Silanus,
» mon petit neveu, et les deux Julies,
» mes petites-filles, l'une par la faim,
» et l'autre par le fer. Voyez, ô Jupiter !
» si vous voulez favoriser une si mau-
» vaise cause, qui vous intéressera vous-
» même, si vous accordez à cet homme
» une place parmi nous.

» Mais, Claude, répondez vous-même :
» dites-nous, pourquoi avez-vous con-
» damné tant de gens à la mort, sans
» instruire leur procès, sans vouloir les
» écouter ? Est-ce donc ainsi qu'on s'ex-
» cuse ? au moins ce n'est pas ici la

» coutume. Jettez les yeux sur Jupiter, » dont le regne dure depuis tant de sie- » cles ; le seul Vulcain a ressenti les ef- » fets de sa colère, et encore ne lui en » a-t-il coûté qu'une jambe ; car comme » dit Homere :

Jupiter d'un seul coup lui fit franchir l'Olympe.

» Irrité contre sa femme, il l'a sus- » pendue par les pieds ; mais lui a-t-il » ôté la vie ? au lieu que vous, vous » avez fait mourir Messaline, dont j'étois » le grand oncle, comme je suis le vôtre. » Vous n'en savez rien, dites-vous : que » les Dieux vous confondent ! cette igno- » rance est plus honteuse que sa mort » même. Il n'a cessé de poursuivre à feu » et à sang la mémoire de Caius César ; » celui-ci avoit ôté la vie à son beau- » père, et Claude n'a pas épargné son » propre gendre. C. César défendit au fils » de Crassus de porter le nom de grand ; » Claude lui a rendu son nom, et lui » a fait couper la tête. Il a choisi quatre » victimes dans une seule famille, Cras- » sus, Scribonie, Tristionie, Assarion, » toutes personnes de la première qualité ; » Crassus entre autres, dont la sottise étoit

» assez grande pour le rendre digne du » trône.

» Songez donc, ô Dieux immortels, » quel est le monstre qui demande une » place parmi vous : pourrez-vous main- » tenant vous résoudre à en faire un » Dieu ? regardez attentivement ce corps, » que les Dieux dans leur colère ont » formé. Mais pour finir : voyons, s'il » dit seulement trois paroles de suite, » et je me rends son esclave. Eh ! qui » voudra rendre un culte à une telle Divi- » nité ? qui pourra croire que vous l'ayez » élevé à ce rang ? Si vous faites de tels » Dieux, personne ne pensera que vous » le soyez vous-même. En un mot, si » je me suis comporté décemment parmi » vous, si personne ne peut me repro- » cher une réponse impolie, Pères cons- » cripts, vengez les outrages qu'il m'a » faits : voici donc mon sentiment ». Il prit alors ses tablettes, et lut ce qui suit. » Puisque le divin Claude a fait » mourir son beau-père, Appius et » Silanus ses gendres, Pompée et Lucius » Silanus, le beau-père de sa fille, Crassus, » le meilleur homme qu'il y eut au monde,

» et qui par sa bêtise lui ressembloit » si parfaitement, que deux œufs ne se » ressemblent pas davantage ; Scribonia, » la belle-mère de sa fille, Messaline sa » femme, et tant d'autres qu'on ne peut » les compter ; mon avis est de le punir » avec rigueur, en le condamnant à juger » les procès sans relâche, de le bannir » d'ici au plutôt, et de lui ordonner de » vuider le Ciel dans trente jours, et » l'Olympe dans trois ».

Tous les Dieux se rangèrent de l'avis d'Auguste. Alors Mercure, sans perdre un moment, le prit par le col, et le mit dans le chemin qui conduit aux Enfers.

Lieux sombres d'où mortel n'est jamais revenu.

Quand ils passèrent par la voie sacrée, Mercure demanda à quelqu'un qu'il rencontra sur sa route, ce que signifioit ce concours extraordinaire de peuple, et si ce ne seroit pas là les funérailles de Claude. Le convoi étoit magnifique, et la dépense n'y étoit nullement épargnée. Il étoit aisé de juger qu'on faisoit les obseques d'un Dieu ; il y avoit bon nombre de joueurs de flûtes et de trompettes,

et le bruit de tous ces instrumens étoit si grand, que Claude lui-même pouvoit l'entendre. On voyoit la joie peinte sur tous les visages, le peuple Romain paroissoit sortir d'esclavage. Agathon et quelques Avocats répandoient des larmes très-sincères. Les Jurisconsultes étoient pâles, maigres, ayant à peine un souffle de vie, comme des gens revenus de l'autre monde. Un d'entre eux qui vit les Avocats s'attrouper pour déplorer un si grand changement de fortune, s'approcha d'eux et leur dit : « n'avois-je pas raison de » vous dire que les Saturnales ne dure» roient pas toujours »? Claude voyant ses funérailles, comprit qu'il étoit mort : aussi chantoit-on avec beaucoup de pompe des vers à sa louange.

Répandez des pleurs ;
Que chacun ressente
De vives douleurs.
Que Rome lamente
D'une voix dolente
Ses cruels malheurs.
La Parque meurtrière
A fini les jours
D'un Roi, les amours
De la terre entière.

Il étoit prudent ;
Et j'ai pour garant
De son grand courage
Le sûr témoignage
Que chacun lui rend.
On le vit souvent,
Coureur très-agile,
Voler entre mille
Plus prompt que le vent.
Quelle main plus sûre
A lancer un dard,
Fit une blessure
Au dos d'un fuyard ?
Le Parthe rébelle
Paya ses forfaits ;
La Perse cruelle
A senti ses traits ;
Les Aigles Romaines
Ont franchi les mers ;
Les Bretons si fiers
Ont porté nos chaînes ;
L'Océan tremblant
Gémit en silence
Du poids accablant
De notre puissance.
Poussez des regrets.
Qui jamais dans Rome
Jugea les procès
Comme ce grand homme ?
Il savoit, hélas !
Vuider les débats,

Au rapport fidele
D'un des Avocats ;
Et dans certains cas,
(Méthode nouvelle)
On ne plaidoit pas.
Perte irréparable !
Quel Juge équitable,
Du matin au soir
En main la balance,
Et sans s'émouvoir
Tiendra la séance ?
Je vois des humains
Le Juge inflexible,
Remettre en vos mains
Son urne terrible.
Poëtes nouveaux,
Brisez vos trompettes,
Rompez vos musettes
Et vos chalumeaux.
Vous, Joueurs illustres,
Dont les dés heureux
Ont comblé les vœux,
Le cours de deux lustres ;
Et vous Orateurs,
Troupe mercenaire,
Pleurez votre père,
Plaignez vos malheurs.

Claude étoit enchanté des louanges qu'on lui donnoit, il eût bien desiré de jouir plus long-temps de ce spectacle ;

mais le Messager des Dieux mit la main sur lui et le fit marcher, après avoir pris la précaution de lui couvrir la tête, de peur qu'en traversant le champ de Mars, il ne fût reconnu. Ils se mirent à marcher entre le Tibre et la voie couverte, et descendirent aux enfers; l'affranchi Narcisse y étoit déja arrivé par un chemin plus court pour recevoir son cher maître; aussi vint-il au devant de lui, frais et parfumé comme un homme qui sort du bain. Dès qu'il le vit, il s'écria: eh quoi! les Dieux habitent-ils avec les hommes? Dépêche-toi, lui dit Mercure, et annonce notre arrivée. Narcisse auroit voulu faire plus de caresses à son bon patron; mais Mercure lui renouvella l'ordre de se dépêcher, en lui donnant un coup de baguette. Narcisse part aussi-tôt, et comme le chemin est aisé quand on descend, malgré sa goutte, il arriva dans un instant à la porte de Pluton. Là, comme dit Horace, étoit couché un monstre à cent têtes, qui s'agitoit sans cesse et hérissoit sans cesse son affreuse crinière. Dès qu'il apperçut ce vilain chien noir tout hérissé, et qu'on ne voudroit pas rencontrer

de nuit, il en fut un peu troublé, lui qui avoit aimé tendrement une chienne toute blanche. Il se rassura pourtant et dit d'une voix haute : le César Claude est arrivé : aussi-tôt une troupe d'ombres s'avança en chantant le refrein : *nous l'avons trouvé ! nous l'avons trouvé ! réjouissons-nous.* Là, on voyoit Caius Silius Consul désigné, Junius, Chef des Gardes Prétoriennes, Sextus Trallus, Helvius Trogus ; les Chevaliers Romains Cotta, Vectius Valens et Fabius, tous gens que Narcisse avoit fait mourir. Au milieu de cette troupe joyeuse, paroissoit le pantomime Mnester ; Claude l'avoit fait mourir à cause de sa belle figure. Le bruit de l'arrivée de Claude parvint jusqu'à Mnester ; d'abord on vit venir les affranchis Polybe, Myron, Harpocras, Amphræus et Pheronactes, que Claude avoit eu soin de faire marcher devant lui, de peur d'en manquer quelque part. Ensuite paroissoient les deux Préfets Justus Catonius, et Ruffus, fils de Pompée ; ses bons amis Saturnius Luscius, et trois Consulaires, Pedo Pompeius, Lupus, et Céler Asinius ; enfin, la fille de son frère, la fille de sa sœur, son gendre, son beau-

père, sa belle-mère, ses proches parens, qui allèrent tous ensemble au-devant de lui. Dès que Claude les apperçut, il s'écria : hé quoi, ces lieux sont remplis de mes amis! comment avez-vous fait pour venir ici? Alors Pedo Pompeius prenant la parole pour tous, lui répartit : què dis-tu, cruel homme? comment ose-tu nous faire une pareille question? quel autre que toi nous y auroit envoyés? toi l'assassin de tous tes amis! mais allons en justice, je te ferai voir que nous avons ici des Juges. Après ces mots, il le conduisit au tribunal d'AEacus. Il fonda son accusation sur la Loi Cornelia contre les meurtriers; il soutint que Claude l'avoit violée; et signa sa requête. Il l'accusa d'avoir fait mourir trente Sénateurs, et plus de trois cent vingt-cinq Chevaliers Romains, sans compter une infinité d'autres personnes, dont le nombre égaloit les sables de la mer.

Claude effrayé, jetta les yeux de tous côtés, cherchant un Avocat qui voulût le défendre, mais il ne trouvoit personne. Enfin P. Petronius, son ancien convive, dont l'éloquence ressembloit à

la sienne, s'avança, il se chargea de ce soin : mais il l'en dispensa. Pedo Pompeius commença par l'accuser à grands cris. Petronius vouloit répondre, mais Æacus, en Juge équitable, ne voulut pas le souffrir ; il condamna Claude après n'avoir entendu que sa partie, en disant :

Qu'il éprouve à son tour ce qu'il a fait aux autres.

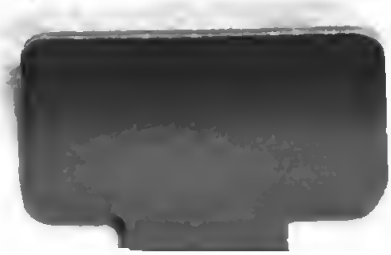
On fit un profond silence ; une telle conduite parut surprenante, parce qu'on n'avoit jamais rien vu de semblable aux Enfers. Mais Claude y trouvoit plus d'injustice que de nouveauté. On disputa longtemps sur le genre de supplice qu'il falloit lui infliger ; quelques-uns disoient que si on ne le châtioit, Tantale alloit bientôt mourir de soif, si on ne lui donnoit du secours ; qu'il falloit que Sysiphe fût enfin soulagé, qu'il seroit temps d'enrayer la roue d'Ixion.

Après de mures réflexions, il fut résolu de ne rien changer au supplice de ces anciens criminels, de peur que Claude ne se flattât d'un semblable soulagement : on conclut qu'il falloit chercher un nouveau genre de supplice, une occupation

futile, quelque desir qui ne put jamais s'accomplir. AEacus ordonna que Claude joueroit aux dés avec un cornet percé; le pauvre Claude avoit déja souvent ramassé les dés sans rien avancer.

Manquant de fond, le cornet inutile
Laissoit aux dés un passage facile.
Il court après, les ramasse soudain;
Il va bientôt les jetter sur la table;
Il va goûter un plaisir incroyable.
Mais le dé fuit et coule dans sa main.
Tel d'un travail qui toujours recommence,
Dans les Enfers Sysiphe est tourmenté;
Il croit atteindre au sommet souhaité,
La pierre tombe, adieu son espérance.

Soudain on vit arriver Caligula, qui venoit revendiquer Claude comme son esclave. Il produisit des témoins qui attestèrent que Caligula lui avoit souvent donné des coups, des soufflets, et même le fouet. Claude fut adjugé à ce Prince sans difficulté : celui-ci en fit présent à AEacus, qui le mit entre les mains de Menandre son affranchi, pour en faire un débrouilleur de procès.

Fin du cinquième Volume.

ADI 14534B6